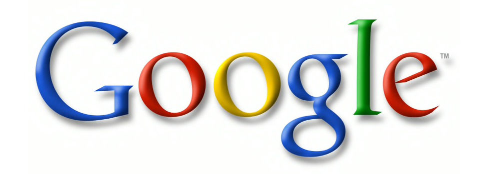


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

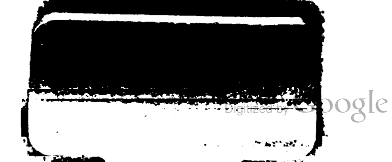
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE
AUX INDES
ET EN
INDO-CHINE

Digitized by Google

Digitized by Google

BRIEUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VOYAGE AUX INDES ET EN INDO-CHINE

Simples Notes d'un Touriste



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1910

Digitized by Google

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

COPYRIGHT BY CHAS. DELAGRAVE, 1910

Digitized by Google

VERS L'INDO-CHINE PAR CANTON

Digitized by Google

Digitized by Google

DS 413
B784

VERS L'INDO-CHINE
PAR CANTON

Le Canal de Suez

20 *octobre.* — On glisse doucement entre deux rives monotones dans une allée d'eau verte tracée au milieu du sable, et si étroite que le grand bateau qui nous porte paraît une chose disproportionnée et *qui ne devrait pas être là.* Et le silence de tout, terre, eau, machine et passagers est oppressant. Depuis cinq jours, l'hélice battait gaiement et normalement et *bruyamment* en Méditerranée, et le bateau faisait ses trente kilomètres à l'heure. C'était bien. Ici, pour ne pas effriter les berges, on marche à la vitesse d'un homme au pas gymnastique. C'est furtivement qu'on se glisse dans le désert par ce chemin liquide dont l'existence est contraire aux lois de la nature. Et c'est peut-être de là que vient cette gêne qui pèse sur nous. Ceci est anormal, et trop nouveau encore pour que ce soit sans un vague remords, sans une certaine surprise inquiète, que nous violions ces solitudes.

Le pont, peuplé d'Anglais si gais, avant-hier, est morne et silencieux. Littéralement, on y marche sur la pointe des pieds.



...D'où j'écris, je vois passer, comme d'un balcon, une de ces dragues monstrueuses qui repêchent sous forme de boue le sable que le vent du désert rejette sournoisement dans le canal, comme pour le combler, pour rétablir les choses, les remettre en ordre, et effacer cette rigole.

...Et voici, là-bas, des tentes, des chameaux et d'industrielles constructions de bois, toutes noires, avec des toits rouges. A l'horizon un mirage : des arbres qui ne sont pas des arbres se mirent dans de l'eau qui n'est que du sable.

...Le soir, au crépuscule, nous avons vu des chacals qui passaient sur la berge, tout près de l'eau, sur le sable mouillé, et qui, tout en ne paraissant pas nous voir, s'en allaient un à un, très vite, vers un but mystérieux.

24 *octobre.* — Enfin, voici des nuages ! Après ces cinq jours de Mer Rouge, de navigation monotone dans une fournaise bleue, voici des nuages : la lumière est moins crue, moins agressive, moins méchante. On dirait un ciel de chez nous : nous sommes dans l'Océan Indien. Nous avons, cette nuit, franchi le Bab-el-Mandeb. Avec un effort pour avoir peur, nous nous sommes rappelé la traduction : *Portes de la Mort.*

Mais comme le monde civilisé est vite fini ! Cinq jours de bateau depuis Marseille, à l'allure, constante il est vrai, mais pas beaucoup plus rapide, d'une bicyclette; un jour au pas dans le canal de Suez, et nous voici dans une mer où la vie et l'activité humaines ne se manifestent que par le sillage des grands steamers. C'est une énorme rue où il n'y a que des passants : elle est bordée par deux déserts

Digitized by Google

et si nous y avions fait naufrage, nous n'aurions pas été sauvés en touchant la terre.

Aden

Depuis ce matin, on aperçoit, à l'horizon, des rochers aux cimes tourmentées, aux silhouettes effrayantes, déchiquetées. Nous nous approchons: pas d'arbres, pas d'herbe, pas d'animaux, pas d'hommes. C'est Aden. Peu à peu se précisent à la lorgnette les toits rouges au-dessus les uns des autres. Sur les côtes abruptes, des *barracks* ou casernes. Sur un piton, un sémaphore. Puis, on distingue, sur cette série de monticules mornes et gris, des habitations qui ont l'air d'être plantées au hasard, loin les unes des autres. Des toits de hangars, des maisons d'industrie.

Sur un mamelon, une dizaine de cheminées en rond. On s'approche : ce sont les manches à air d'un fort casematé. Et maintenant, on distingue, dans de grands trous noirs, les gueules sournoises des énormes canons.

Dans la rade, un beau croiseur est caché comme un chat aux aguets. Des dragues. Un paquebot, celui qui portera à Bombay une partie de nos compagnons.

Là-haut, sur la passerelle, la sonnerie du « télégraphe », et son écho venant des profondeurs du navire, puis le silence de la machine. Un glissement sans bruit. Un coup de sifflet. Le vacarme de l'ancre qui tombe. Le bateau s'arrête au milieu d'une mare jaunâtre produite par la vase du fond qu'il a remuée.

Je vais d'un bord à l'autre.

Subitement, comme un coup reçu dans les yeux, dans le cerveau, dans les nerfs, la vision

Digitized by Google

d'une autre humanité. Sur de grands bateaux pareils à des citernes qui déjà ont accosté le nôtre, un grouillement d'hommes, un pullulement de nudités. Un haillon autour des reins. Tout le reste luisant, brun, poli, j'ai envie de dire couleur chocolat pour éviter l'éternelle comparaison avec le bronze, mais c'est bien du bronze, nettoyé, astiqué tout fraîchement. Des calottes de laine noire : ce sont les cheveux de ceux qui n'ont pas de coiffure, et sur les autres têtes, des turbans, et sur quelques-unes d'odieuses casquettes, comme celles de nos apaches.

Tout cela s'agite sur les rebords étroits de ces bateaux-citernes, dans lesquels on va débarquer le courrier de l'Europe pour l'Inde. Il y a là cinq mille sacs venant de tous les coins de l'Europe, de l'Angleterre surtout. Les porteurs grimpent, par centaines, s'occupant comme des fourmis laborieuses, donnant l'impression qu'ils sont trop et que la mort de l'un d'eux serait une chose de peu d'importance. Des petites ombres passent sur le pont ensoleillé, ce sont celles des grands oiseaux de proie, brun rouge, eux aussi, et qui sont les mouettes de ce pays brûlé, à l'affût des déjections de l'énorme animal qu'est notre bateau.

Ce paysage a une musique, c'est la courte phrase chantée, répétée incessamment, rythmant les efforts de ces hommes bruns qui jouent entre eux et donnent la surprise de la blancheur de leurs dents.

En est-il un qui se soit demandé ce que contiennent ces sacs si nombreux, qu'il faut changer de bateau avec tant de hâte ?

Le soir, le charbon embarqué, les marchandises

Digitized by Google

transbordées, de gros remorqueurs sont venus se ranger près des navires-citernes où pullulaient les hommes noirs, des amarres ont été lancées, saisies, fixées ; il y a eu des bruits : les coups de timbre du commandement, le sifflet, le battement de l'hélice, puis une clameur vibrante poussée par des centaines de travailleurs puérils et joyeux. Les voilà ramenés dans la nuit, non pas à Aden, mais là-bas, au loin, dans les pays inconnus, avec leur salaire et l'aubaine de quelques sous jetés du haut du grand bateau qui va partir, lui aussi, pour des pays dont le nom même sera toujours ignoré par eux.

Le *Salsette* emmène ceux de nos compagnons qui vont à Bombay : il montre pendant toute la soirée les feux nombreux qui le font ressembler à un bateau de fête.

Maintenant, après le cap Gardafui qu'on devinera à droite, l'île Socotora qui apparaîtra à gauche, la première terre que nous verrons sera Ceylan.

Lundi 25 *octobre*. — La soirée a été merveilleuse. Le bateau glisse sans secousses et sans bruit sur une mer toute calme, éclairée par la lune. Sur le pont, les points lumineux des cigares, la blancheur des robes de soirée, des épaules nues et des plastrons masculins, dans l'épanouissement béat d'une fin de dîner.

Je vais sur le gaillard d'avant. Le ciel et la mer qui n'a pas d'autres rides que celles que nous lui faisons, sont de la même couleur, une couleur qui n'en est pas une, dans laquelle nous pénétrons, très doucement, comme dans une profondeur laiteuse et ouatée.

Ainsi qu'un soc de charrue, la proue du navire

Digitized by Google

rejette de chaque côté une énorme volute bouillante et savonneuse, et dans la partie encore bleue, la lune met des clartés mobiles d'argent luisant.

Quelle puérilité de ma part, d'essayer l'évocation de cette immensité splendide et douce !

Rentrons.

Mardi 26 *octobre.* — La seule distraction extérieure de la journée fut le passage d'un bateau et la traversée d'un banc de poissons volants.

La mer est calme comme l'est un étang par un soir d'été.

A l'approche du navire, un trait mince s'éloigne, égratigne la surface ; c'est un poisson volant qui, minuscule aéroplane, prend son élan ; puis le trait devient un oiseau, dont on voit nettement les ailes, et qui pendant ce moment ne diffère en rien d'une hirondelle de mer. La chose vole à peu de hauteur, horizontalement, pendant cent ou deux cents mètres et disparaît dans l'eau avec le petit éclaboussement d'un caillou qui tombe.

Digitized by Google

UNE VILLE CHINOISE

Canton

Mardi 23 *novembre.* — Ce jour est, dans ma vie, un jour béni.

Pour la première fois, j'ai éprouvé pleinement la sensation après laquelle je cours depuis que je voyage et que Constantinople même ne m'avait pas donnée, celle d'être vraiment *autre part.* Pour la première fois, *je me suis senti à l'étranger.*

Sauf les Turcs, tous les peuples que j'ai vus jusqu'ici et dont la peau n'était pas de la même couleur que la mienne, étaient des peuples subissant la domination européenne : Kabyles d'Algérie, Arabes, Tunisiens, Cinghalais et Hindous, aucun n'était chez soi, et maître chez soi (1).

Ici, les Chinois sont tellement chez eux, que pas un seul Européen n'habite leur cité. Français et Anglais sont seulement tolérés hors de Canton, de l'autre côté du canal, dans une « concession ».

Et si vous allez dans la ville, en dehors de l'itinéraire suivi par les touristes, et passée l'heure de la promenade qu'on leur permet, vous rencontrerez quinze cent mille jaunes, et pas une peau blanche. On est vraiment *chez les autres*, chez des gens dont on sent que, quoi qu'on fasse, on ne les comprendra

(1) L'itinéraire du voyage a été celui-ci : Marseille, Ceylan, le sud de l'Inde, Saïgon, Canton, l'Indo-Chine, la Birmanie et l'Inde du Nord; mais il a paru préférable de ne pas suivre, dans la publication de ces « Notes », l'ordre chronologique.

Digitized by Google

pas. Leur sensibilité est aussi loin de la nôtre que celle d'êtres qui ne seraient pas des hommes. Conciliez, par exemple, si vous pouvez, la tendresse qu'ils témoignent à leurs enfants avec leur indifférence à la vue des supplices infligés à leurs semblables.

En nous conduisant au champ d'exécution, le guide m'a dit d'un ton très simple, et comme en s'excusant de ne pouvoir me montrer une curiosité :

— Il n'y a pas d'exécution, aujourd'hui.

Un guide parisien eût été plus ému en disant à son touriste :

— C'est aujourd'hui lundi, le Musée du Louvre est fermé.

A chaque pas, à chaque regard, on sent que ces gens-là n'ont pour nous aucune admiration, aucune sympathie. Ils tolèrent notre passage et ne nous ménagent pas leurs moqueries. Ils n'ont pas besoin de nous. Ils ont une civilisation qui leur suffit, des idées sur ce monde et sur l'autre qui leur suffisent, des moyens de vivre dont ils sont satisfaits. S'ils adoptent nos armes, s'ils se décident à construire des chemins de fer, c'est pour nous combattre ou pour se défendre. C'est contre nous : ce n'est pas pour eux. Leur mépris pour notre façon de comprendre la femme, pour la grossièreté de nos manières, pour notre absence de respect des ancêtres, pour toutes nos manifestations de la vie, en un mot, se lit sur tous les visages. Un exemple : une femme tendait vers moi un enfant, à qui elle avait appris à mendier. Je voulus caresser du doigt la petite main. La mère, brusquement, par un mouvement de recul, préserva l'enfant de ce léger contact, et me montra une figure haineuse et courroucée. On vou-

Digitized by Google

lait bien de l'aumône, mais non de la caresse. Et, dans tous les regards, on devine cette animosité, cette férocité, pour mieux dire, qu'un futile incident suffirait à déchaîner.

On recommande instamment aux touristes de s'abstenir de tout geste violent. Un habitant de Hong-Kong me disait :

— L'an dernier on m'a craché au visage.

— Et vous avez pu vous contenir ?

— Heureusement, car « j'y serais resté. »

Je n'ai pas eu à faire un tel effort sur moi-même, et cette indépendance, cette sensation d'être loin, d'être hors de chez moi, c'est un charme pénétrant, avec une pointe d'inquiétude qui est délicieuse.



Je ne puis me dispenser d'une tentative de description.

Nous sommes partis de Hong-Kong hier au soir, sur le *Charles-Hardouin*. Le bateau naviguait silencieusement dans cette étonnante rade de Hong-Kong, qui paraît fermée de tous côtés. Le sillage, en passant sur des bancs de frai de poisson, était éclatant de lumière phosphorescente. La proue taillait, dans la mer bleu laiteux, sous le clair de lune, deux lames d'acier étincelantes et incessamment renouvelées. La terre semblait peuplée d'étoiles, et ce sont les lumières de dix mille jonques au repos qui en donnaient l'illusion. Devant nous, d'autres feux encore lointains, à peine visibles à travers la brume où se confondent dans la même transparence ouatée le ciel, la terre des îles et la mer. On avance dans du mystère et dans du danger, car cette eau calme recouvre à des endroits

Digitized by Google

nombreux et non signalés, des rochers sur lesquels de temps en temps s'éventre un bateau.

Nous voici maintenant entrés dans la rivière qui conduit à Canton et qui s'appelle la Rivière des Pertes. Plus rien à voir : allons dormir.

***

Le silence de la machine me réveille. J'ouvre la porte de la cabine. Il fait jour, il est six heures et voici, au-dessus d'un toit, le soleil rouge qui paraît. Mais le spectacle n'est pas là-haut, il est sur la rivière autour de nous.

Il est sur la rivière qui est couverte de mouvement, il est dans l'air qui est rempli de cris.

Autour de notre bateau, autour de cet autre là-bas, énorme et tout blanc, autour de cet autre encore, des centaines de barques se pressent, s'approchent, se frôlent, se poussent, s'attirent. D'autres viennent ou s'éloignent à grands renforts de rames. On voit seulement l'eau par petites places, tellement ces bateaux sont nombreux. On croit impossible que leur nombre s'augmente d'une unité, et voici que surgit tout à coup, disproportionnée, une gigantesque apparition, une chose énorme et flottante, bizarre et coloriée, de forme pas encore vue. — Si ! sur nos tableaux de marine du XVIIIe siècle, j'ai regardé déjà ces monstrueux châteaux à l'arrière des grands navires. Mais ceux-là s'amoindrissent de l'arrière à l'avant, comme en gradins. Et des drapeaux blancs, étroits et hauts, claquent avec leurs lettres mystérieuses. Ce n'est pas tout. A cette galère, à ce bateau d'autrefois, rendu plus bizarre par ses bariolages de

Digitized by Google

couleurs violentes, un bateau tout moderne, une chaloupe à vapeur est accolée et l'entraîne.

Elle a l'air d'emmener un captif.

L'accouplement étrange passe dans l'encombrement en faisant ce miracle de ne causer aucun accident. Et voici encore un et encore un autre de ces couples affolants, et encore une jonque énorme, seule celle-là. Une grande roue à aubes, à l'arrière, bat la rivière, mais cette roue, ce sont des hommes qui l'actionnent, dix au moins, sur une sorte de tremplin mobile. Moteur à riz. Autour de nous, tout près, collés à nous, ce sont des centaines de sampans, longues barques aux toits voûtés de roseaux. Pour les conduire, il y a sur chacune, à l'avant, une petite poupée jaune — une femme qui a l'air de sortir d'un magasin de chinoiseries, avec son chignon noir, son pantalon court et son enfant accroché dans le dos.

Chacune de ces barques étant une habitation, chacune porte un autel des ancêtres, devant lequel brûlent des baguettes d'encens, et des enfants tout petits grouillent à l'arrière avec une petite bouée attachée à eux, afin qu'on puisse les repêcher facilement lorsqu'un accident les a jetés à la rivière.

Parmi les sampans, des marchands, en bateau aussi, naturellement, passent en criant leurs marchandises, comme chez nous les marchands des quatre-saisons.

A l'arrière de chaque embarcation, des poules dans un panier étroit.

Une toute jeune mère rame, passe, assise, le sein dehors, un enfant au bout.

Des petites femmes à peau jaune grimpent à

Digitized by Google

bord et en redescendent avec de lourds colis qu'elles portent vaillamment après les avoir demandés d'un regard effronté.

***

Une fois à terre, tout de suite, il nous faut monter dans des chaises que trois hommes, pour chacune, vont porter toute la journée.

Il paraît que c'est du sentimentalisme, et que « l'on s'y fait » et que j'ai eu tort; mais j'ai souffert incessamment de la peine des porteurs et je suis encore brisé des efforts ridicules et inutiles que je faisais pour leur être plus léger. Et nous voilà partis avec un guide qui prend la tête, assis, lui aussi, dans une chaise à porteurs. Il a même choisi la plus élégante.

Quelques pas dans *Chamin* (nom de la concession européenne), un pont passé, une grille franchie (c'est la grille qui sépare, la nuit, les quinze cent mille jaunes des trois cents Européens) et c'est Canton, la ville chinoise, étourdissante de bruit, de mouvement; étincelante par ses banderoles rouges, bleues, dorées, ornées de signes chinois; troublante par l'étroitesse de ses rues et la foule qui les parcourt, foule pressée, que font se ranger les porteurs de chaises toujours à demi-courant et les portefaix qui vont deux à deux, l'un derrière l'autre, courant aussi, de lourds fardeaux suspendus à la perche souple qui les joint par l'épaule.

On ne dira jamais assez que les rues de Canton sont étroites. Elles le sont à l'excès. Aucune n'a plus de trois mètres de large. La plupart en ont deux. Tout le commerce de cette ville d'un million et demi d'habitants se fait par ces rues. Aucun moyen

Digitized by Google

de transport pour les marchandises que la perche de bambou portée par deux ou quatre hommes, aucun autre que la chaise pour la population qui ne va pas à pied. Ajoutez que tous ces gens-là sont pressés, que l'allure ordinaire des porteurs est plus proche du pas gymnastique que du pas. N'oubliez pas le trafic immense de cette ville énorme, supposez ce grouillement affairé et bruyant entre deux files interminables d'étalages, et vous aurez une idée de la vie à Canton si vous avez su vous représenter des boutiques qui ne sont pas des échoppes, mais larges, profondes et hautes, dépourvues de vitrines bien entendu, ouvertes par conséquent, de toutes leurs dimensions, beaucoup luxueuses, montrant des articles de Paris promus à la mode chinoise, toutes avec des pancartes rouges aux lettres d'or qui semblent des bannières et qui sont des annonces ou des souhaits de bienvenue. Il faudra encore vous représenter que ces rues sont couvertes, certaines en pierre, d'autres de paillis laissant passer entre eux des bandes de soleil qui éclairent violemment un mètre de rue ou deux et font paraître plus obscure l'ombre d'à côté. Par des cris plus stridents et rappelant ceux des gondoliers de Venise, les porteurs des chaises vertes réservées aux mandarins font impérieusement se ranger les passants, et d'autres chaises voilées transportent des femmes qu'on entrevoit petites et mystérieuses, au fond de la caisse qui les enferme.



Cette ville colossale ne contient que peu de monuments. Lorsqu'on la regarde d'un lieu élevé on ne

Digitized by Google

voit surgir de la surface grise de ses toits qu'une pagode à étages, et que les deux clochers d'une église catholique

Cette ville essentiellement chinoise est en effet dominée par une cathédrale. Il est vraiment étonnant que les Chinois l'y aient laissé construire. On sait combien les Orientaux se refusent à ce qu'on habite au-dessus d'eux ou qu'on les domine ; les Chinois particulièrement croient à l'*influx* bon ou mauvais de tout monument, de tout objet élevé. Mais c'est en 1862, alors que les armées françaises occupaient Canton, que l'on obtint d'eux l'autorisation de bâtir sur ce terrain alors éloigné. Ils ne se doutaient pas que ces clochers monteraient aussi haut. Plus tard la ville s'étendit, mais, dans un cercle de grand rayon autour de l'église, aucune habitation chinoise ne s'élève. Le terrain perdit presque toute sa valeur et aujourd'hui encore on n'y voit que des bâtiments à demi européens où se sont installés les bureaux et les offices de commerce.

Dans des écoles voisines, dirigées par des religieux français, on apprend à deux ou trois cents petits Chinois notre langue, l'anglais et même de l'algèbre. Le jour où je les ai visitées, on préparait pour la distribution des prix prochaine une représentation de l'*Aiglon*. J'ai vu le jeune Chinois qui doit jouer ici le rôle du duc de Reichstadt : Mme Sarah Bernhardt certainement ne sera pas dépassée.

Les temples chinois de Canton m'ont paru à peu près totalement dépourvus d'intérêt. En dehors du culte des ancêtres, les Chinois n'en pratiquent aucun. Ils sont dénués de toute religiosité et de tout mysticisme. Aussi les pagodes sont-elles rares et vides d'ailleurs. Ils ont une notion très vague et

Digitized by Google

même incertaine d'un Etre Suprême, mais à qui l'on ne peut adresser aucune prière, si ce n'est par l'intermédiaire des génies et des saints.

Ceux-ci sont très nombreux. Dans un temple, il y a cinq cents statues qui les représentent. Statues sans art, sans expression, toutes de même taille, rangées côte à côte le long des murs sans décorations, de sorte que l'impression est celle d'une remise, d'un magasin rempli d'objets de rebut.

Il y a un autre temple appelé *Temple des Horreurs* par les Européens. Dans de grandes cases obscures sont représentées à la mode du Musée Grévin, les tourments d'un enfer analogue à celui de la religion catholique. C'est laid et pas terrible du tout. Je suis plus intéressé par une quantité de marchands, chacun assis derrière une petite table, et qui sont tout simplement des sorciers, des marchands de mensonges et d'espoirs, et aussi des médecins. Sur la table, des petites planchettes minces et étroites où sont gravés des caractères; aussi des dessins représentant des mains ouvertes pour les chiromanciens, et des crânes où sont semés de petits signes pour les phrénologues.

On nous promène encore dans une cité des Morts, sorte de salle d'attente où des centaines de cercueils, chacun dans une petite chapelle, attendent l'enterrement collectif. Et nous avons, comme tous les touristes, déjeuné dans le pavillon à cinq étages, sous les yeux de statues grotesques et dorées. On y a une très belle vue sur Canton.

Parlerai-je de la pendule à eau ? Non. Vous trouverez ces descriptions dans les guides, et je veux donner ici mes sentiments et non des inventaires.

Digitized by Google

La Tournée des Grands-Ducs à Canton

On m'a fait faire la traditionnelle tournée des maisons de jeu et des bouges, à Canton. Les bateaux de fleurs ayant été brûlés il y a quelque temps, c'est dans la ville qu'on m'a conduit. D'ailleurs — est-ce parce qu'ils n'existent plus ? — on m'a affirmé que je ne perdais rien à ne pas les voir. Il paraît que la débauche exotique et raffinée, les danseuses et le reste n'ont jamais eu ces élégances pittoresques que nous leur supposons sur la foi des livres menteurs. Quelqu'un a même eu une amusante expression pour expliquer l'erreur où l'on nous jeta : « Ce sont des histoires inventées par des lieutenants de vaisseau pour faire rêver leurs cousines. »

J'ai dû me contenter des tripots où l'on joue au bacouan. Le banquier prend un nombre inconnu de sapèques, les compte par quatre, jusqu'à ce qu'il en reste moins de cinq. Le numéro gagnant de un à quatre se trouve ainsi indiqué. Rien d'intéressant, si ce n'est l'installation. En plus des joueurs installés à la table, d'autres sont assis à une galerie supérieure qui la surplombe et envoient leur enjeu, reçoivent leurs bénéfices à l'aide d'un petit filet fixé au bout d'une perche, avec des gestes de pêcheurs à la ligne.

Plus loin, c'est le quartier des prostituées.

Des boutiques sans vitres, et dedans, des malheureuses qui, d'ailleurs, comme la plupart de leurs semblables, n'ont pas l'air de souffrir de leur état. Elles sont vêtues comme toutes les autres Chinoises. Une grande tristesse, c'est de voir, parmi elles, des enfants de dix ans. Il paraît qu'en Orient cela

Digitized by Google

n'a rien de monstrueux. Passons, puisque nous n'y pouvons rien. Les deux jeunes Français qui se sont faits mes cicerones me montrent une maison de thé, semblable, pour ce qui s'y passe, aux bateaux de fleurs disparus. Des cabinets particuliers, fermés seulement d'une tenture, qui laisse voir, en se soulevant au passage, des flirts chinois un peu avancés. Nous nous installons au dernier étage et l'on nous apporte des fruits confits, des fruits frais bizarres, du thé dans des petits bols couverts d'un autre bol plus petit, qu'on incline adroitement pour laisser passer le liquide et retenir les feuilles infusées, des pipes à eau, laides, en métal blanc, aux tubulures peu appétissantes, et qu'on fume d'une seule aspiration, comme l'opium. Puis, voici les chanteuses. Des fillettes de douze ans. Elles s'installent tour à tour devant une cithare posée horizontalement devant elles sur une table et dont elles frappent les cordes avec des petites tiges flexibles, semblables à des antennes d'insectes. Elles chantent sans sourire, sans expression. C'est assez sauvage mais pas aussi loin que je l'aurais pensé de notre conception musicale. J'avais même retenu une petite phrase plaintive et jolie. Deux instruments, joués par des hommes, accompagnent : le violon terrible et grinçant de l'Orient et une guitare.

Elles chantent longtemps. Nous sommes les premiers fatigués : elles s'en vont après avoir grignoté quelques bonbons. Et c'est tout. C'est tout pour nous, parce que nous sommes des blancs. Si une de ces petites, offertes à tous, se donnait à un Européen, elle serait discréditée et mise à l'index. Mais elles vont à domicile, paraît-il, discrètement.

Digitized by Google

Tout ce que j'ai entendu dire pendant cette courte visite en Chine donne fortement à penser.

Ce pays se réveille.

Un symptôme très marquant et propre à nous inquiéter, c'est que le métier militaire autrefois méprisé est maintenant honoré. L'unité de la Chine se fait peu à peu. La langue mandarine est lue dans l'empire tout entier et l'on cherche un moyen meilleur de se comprendre. Les chemins de fer sont maintenant projetés, étudiés, tracés et construits par des Chinois. La haine de l'étranger — des diables d'étrangers — est attisée dans le cœur du peuple. Les religieux français ont lacéré des affiches où l'on conjure les enfants de se livrer à la gymnastique, parce qu'il convient d'être forts pour repousser l'invasion étrangère. Ici, à Canton, on nous annonce que les Français ont déjà franchi la frontière. Lorsque ce peuple sera suffisamment armé, les fusils partiront tout seuls. Nous sommes à peine tolérés dans le pays. L'île où sont cantonnés les Européens, sera, un jour, le théâtre de scènes effroyables. On s'y attend si bien que tous les consulats ont des fusils et des cartouches, voire des canons. Mais que pourront-ils contre l'assaut de quinze cent mille Chinois ? La défense que présente le canal est illusoire, dans ce pays où les sampans et les embarcations de toutes sortes se comptent par milliers. Les quelques canonnières qui nous gardent pourront tirer dans cette fourmilière, et y faire des massacres sans arrêter l'assaut. Nous ne nous doutons pas de ce qu'est la Chine. A douze kilomètres de cette formidable agglomération qu'est Canton, il y a une ville à peu près inconnue en Europe, qui s'appelle Fa-Tchan et compte cinq cent mille habitants. Aucun Euro-

Digitized by Google

péen n'y peut s'établir ni faire du commerce. Des touristes peuvent seuls la traverser, avec un passeport délivré par les autorités — chinoises bien entendu. — Nous ne connaissons de la Chine que quelques ports et quelques villes. Il y a là, en réserve, une puissance formidable, dont la manifestation sera la grande date dans l'histoire future de l'humanité.

Voulez-vous que nous rêvions ensemble ?

La Chine, une fois unie et armée, aura son premier conflit avec son orgueilleux voisin le Japon, dont la morgue déjà commence à l'agacer. Le Japon sera vainqueur, mais seulement en ce sens qu'il prendra la direction des affaires chinoises, — à moins qu'il ne soit vaincu. Notre Tonkin, notre Indo-Chine et l'Inde anglaise tout entière seront conquis par l'Empire nouveau. La Russie sera ensuite attaquée et c'est probablement dans ses steppes que l'Europe alliée essaiera d'arrêter cette nouvelle invasion des Huns, suivant la loi qui a toujours déplacé les hommes de l'Est à l'Ouest. Et c'est peut-être à Moscou que se décidera le sort des deux races.

Vous ne me croyez pas ? Je ne saurais m'en fâcher.

Hong-Kong

Le trajet par mer de Londres à Hong-Kong est un hymne en plusieurs couplets à la puissance anglaise, et quelqu'un qui partirait de Londres en bateau, pour venir en Chine, comprendrait l'orgueil anglais.

Londres et ses quatre ou cinq millions d'habitants, ses proportions énormes, ses docks et ses mille navires, son commerce tel qu'on ne peut s'en faire une idée, puis Gibraltar. Une mer s'ouvre, la Méditerranée :

Digitized by Google

l'Angleterre en a la clef et nul n'y entrera ou n'en sortira si elle s'y oppose. Cette mer a une autre porte, le canal de Suez : l'Angleterre en tient les deux bouts. En voyant à Port-Saïd, les enseignes des magasins rédigées en français, en entendant la langue française parlée par la plupart des indigènes, ce contraste avec l'occupation anglaise fait penser à l'Alsace. L'Egypte est une terre qui était à nous, que nous avions conquise mieux que par des batailles, et nous ne l'avons plus. Passé Aden, la route de Chine passe par Colombo : Colombo est anglais. Un autre carrefour est Singapore : Singapore est sous l'influence anglaise.

Et ici, à Hong-Kong, la puissance anglaise se montre dans sa plus grande force. Ce que nos voisins y ont fait mérite qu'on les admire. Ne pouvant s'établir sur la côte chinoise et désirant cependant posséder l'admirable rade de Hong-Kong, ils ont jeté leur dévolu sur une île qui n'était qu'une montagne sortant de la mer par des pentes rapides, sans offrir cent mètres carrés de surface horizontale. Ils ont conquis cette île sur la nature, et c'est mieux qu'une autre conquête. On y mourait tellement et la vie y était si dure qu'une vallée pleine de tombes s'appelle encore *la vallée heureuse.*

Leur œuvre a dû paraître une folie avant d'être exécutée. Ils ont attaqué la montagne, ils en ont jeté une partie à la mer et bâti dessus, à l'aide de pilotis, une ville importante. Sur les flancs de ce qui restait ils ont aménagé des routes en lacets, nombreuses, et construit un funiculaire rapide.

N'allez pas croire que les bâtiments élevés sur la terre créée soient des paillotes. Ce sont des monuments de pierre avec de lourdes colonnes, et

Digitized by Google

des étages où les bureaux, desservis par des ascenseurs à l'américaine, occupent des salles très hautes et très larges, aménagées contre la chaleur. La vie y est organisée comme à Londres : personne n'habite dans la ville basse, malsaine. Les affaires terminées, on prend le funiculaire ou la chaise à porteur et l'on monte chez soi, dans les villas construites sur les hauteurs.

La ville est percée de rues larges. Des squares. Sur une grande place, les statues de la famille royale, la reine Victoria au milieu. On dirait un conseil de famille. De larges pelouses pour jouer au cricket. La surprise de l'étranger en arrivant est de voir, mêlés aux pousse-pousse dont il a fait la connaissance à Ceylan, des palanquins de louage qu'offrent à chaque pas les robustes Chinois qui les portent.

La rade, malheureusement, n'est pas toujours sûre. Il y a quelques années un typhon mit en péril tous les navires qu'elle contenait, les secoua comme des œufs dans un panier à salade, en brisa un grand nombre les uns contre les autres, et causa quinze mille morts.

Je ne suis pas resté assez longtemps à Hong-Kong pour vous en parler davantage. Tout un quartier constitue, pour le touriste, comme une initiation à la vie chinoise, et l'on peut y trouver plaisir avant d'avoir vu Canton, mais non après.

Vers le Tonkin

Jeudi 23 novembre. — Pas de service direct pour Haïphong. Le Tonkin n'est relié à la Chine que par des lignes de vapeur incertaines. Il faut parfois douze jours pour qu'une lettre fasse le trajet. La

Digitized by Google

colonie française s'en plaint. Elle a d'autant plus raison, qu'il y a ici une entreprise française prospère, celle des bateaux qui font le service entre Hong-Kong et Canton. Deux bateaux seulement, mais confortables et rapides et préférés à tous autres par les Anglais eux-mêmes et les Chinois.

Nous nous embarquons sur un cargo allemand, qui s'appelle simplement *Triumph*. Nous devions partir à neuf heures du matin, mais il a fallu embarquer deux mille bidons de pétrole, — dangereux chargement : quel punch en pleine mer ! — et c'est à trois heures seulement que nous levons l'ancre.

Vendredi 25 *novembre.* — *En rade d'Haï-Hao.* — Eh bien ! j'avais raison de dire que les bidons de pétrole étaient un mauvais chargement !

Nous arrivons à Haï-Hao (île d'Haï-Nan) vers trois heures. On mouille à une lieue de la terre, et des barques viennent chercher les cinq cents Chinois munis chacun d'une malle, d'un panier, ou d'un paquet, que nous avons à bord. Envahissement habituel du paquebot, au milieu de cris assourdissants. Passagers et porteurs hurlent, et hurler en chinois, c'est hurler d'une façon très désagréable, car les cris dans cette langue sont gutturaux et éraillés.

Chaque malle, chaque panier, chaque paquet est hissé sur le bastingage, accroché au bout d'une corde et descendu dans les barques. Et parmi tant de colis transbordés dans ce désordre, deux jambons seulement sont tombés à la mer. C'est miracle, au milieu de cet ahurissement. Ah ! il ne faut pas dire que les Chinois sont des Orientaux apathiques pour lesquels le temps ne compte pas ! Tout le monde se hâte, tout le monde est en colère, tout le monde crie,

Digitized by Google

tout le monde est vigoureux, tout le monde est agile. Monter le long d'une corde lisse ou d'une perche est pour ces gens, la chose la plus simple et la plus vite exécutée. En peu de temps, le *Triumph* est vide de tous ses passagers jaunes qui se sont entassés dans les grands sampans à voile, par-dessus les colis, au petit bonheur. Il y a une femme portant un tout petit enfant: on la fait descendre par la passerelle, et, sur la jonque, on se passe de mains en mains le pauvre gosse qui hurle en montrant sa nudité. La mère, affolée, suit, grimpant sur les malles et les paniers, glissant, se reprenant, le bras tendu vers son petit. Elle arrive ainsi, sous un abri, à l'arrière. Il vente frais et de côté. Sans prévenir personne, la voile est hissée, la barre tirée à soi par le pilote, et naturellement le sampan s'incline très fortement. Comment n'a-t-il pas chaviré ? Je n'en sais rien. Les gens du côté sous le vent sont mouillés. Ils grimpent comme des chats sur le chargement, rétablissent à peu près l'équilibre et les voilà partis.

Et les grandes barques, pour prendre nos deux mille bidons de pétrole, où sont-elles ? Comment se fait-il qu'on ne les voie pas ? On s'enquiert. Et voici la nouvelle: les coolies sont en grève. Pas de barques ! Pas de déchargeurs ! En grève ! La Chine, je vous le dis, n'aura bientôt plus rien à apprendre de nous. Le capitaine est allé à terre et nous sommes réduits aux suppositions.

— Ce qui est certain, me dit un jeune Chinois, c'est que nous ne partirons pas à l'heure fixée.

— Quand partirons-nous ?

— Quand le pétrole sera déchargé.

On me montre deux bateaux aussi grands que le nôtre, un français et un allemand, et que la grève

Digitized by Google

des coolies immobilise depuis hier soir comme elle nous immobilise nous-mêmes.

Voilà qui est gai.

— Y a-t-il un télégraphe à Haï-Hao ?

— Oui, mais c'est comme s'il n'y en avait pas, me répond notre Chinois, parce que c'est le télégraphe chinois et il est bien rare qu'une dépêche envoyée d'ici arrive à sa destination avant huit jours, quand elle est adressée à un pays voisin.

Alors, il nous faut attendre le bon plaisir des grévistes. C'est un rien, mais cela me rappelle la Patrie absente.

Si nous devons rester ici quatre ou cinq jours, que deviendrons-nous !

Nous aurons des nouvelles demain matin.

Attendons.

Ce sera peut-être long, car le pétrole est un mauvais chargement en ce sens que, dans ces pays, il faut prendre et passer les caisses une à une, — et nous en avons deux mille.

...Dans la mer de Chine ! En face d'Haï-Hao ! Le joli nom ! En rade, par une nuit de pleine lune ! Voilà de l'exotisme, n'est-ce pas ? Eh bien ! du petit salon où j'écris à bord du bateau allemand, tout à l'heure, j'entendais un phonographe jouer la *Marseillaise* dans la chambre d'un officier. Il s'est tu enfin, et du gaillard d'avant où couche notre équipage chinois, une petite flûte a fait entendre un air plaintif, interminable. Merci, petite flûte ! Rien n'est aussi silencieux qu'un navire à l'ancre, dans une baie, par une nuit calme.

Samedi 27 novembre. — Toujours en rade d'Haï-Hao. — A Canton, on nous a pressés pour que

Digitized by Google

nous nous trouvions à bord du *Triumph* avant neuf heures du matin ; le bateau est parti à trois heures de l'après-midi. Depuis vingt-quatre heures il est ici. Nous ne savons quand il partira.

Est-ce l'influence du climat ? Les heures d'attente passent sans ennui et sans impatience. Le temps n'a pas l'importance qu'on lui donne en Europe. Nous ne partons pas aujourd'hui ? Eh bien ! nous partirons demain ou après-demain. L'activité n'est pas, autant que nous le croyons à Paris, nécessaire à l'homme et ces gens-là sont des sages, qui une fois gagné le riz de quelques jours, s'assoient, laissent passer le temps sans rien faire, et ne reprennent le travail que lorsqu'ils n'ont plus rien.

Que de besoins factices ! Voici un mois que je n'ai pas lu de journaux. Oserai-je dire que je n'en souffre point? Il y a tant de gens sur la terre que nos petites histoires n'intéressent pas. En écrivant cela je pense à Canton, aux dix villes de cinq cent mille habitants, aux cinquante de cent mille dont nous ignorons même la plupart des noms.

...Un certain nombre de coolies ont repris le travail. Le bateau français qui est ici depuis trois jours va partir cette nuit et nous, nous lèverons l'ancre demain matin, vers midi... probablement.

Dimanche 28 *novembre.* — En mer. Nous voguons, après quarante-huit heures d'arrêt.

Et voici terminée la première partie de notre voyage qui comportait un contact avec le monde jaune. Maintenant, nous allons vers le Tonkin, puis l'Annam et la Cochinchine.

En somme, nous rentrons. Chaque tour d'hélice nous rapproche de Paris, et maintenant nous retar-

Digitized by Google

derons la montre chaque jour au lieu de l'avancer.

Je me défends contre une vague impression de tristesse à l'idée que c'est le commencement de la fin du beau voyage.

Tout de même j'ai encore quatre mois de bon.

Digitized by Google

L'INDO-CHINE

Digitized by Google

Digitized by Google

LE TONKIN

De Haïphong à Hanoï

Lundi 28 Novembre. — De bonne heure, le matin, nous entrons dans le delta du Fleuve Rouge, et bientôt, à un tournant, voici Haïphong, qui se présente très bien.

Haïphong ressemble à une ville très propre de banlieue bourgeoise, et, sans égaler l'effort anglais de Hong-Kong, l'activité française s'est ici bellement manifestée. Presque toute la ville est gagnée sur le marécage, et en peu d'années, les paillotes élevées après la conquête ont fait place à de hautes maisons en maçonnerie, spacieuses, élégantes et cossues.

La prospérité d'Haïphong tient au grand mouvement d'importation provoqué par les grands travaux. On peut donc dire qu'elle est artificielle, et en effet, ces travaux achevés, la ville a subi une crise, crise conjurée, paraît-il, par le trafic résultant du développement de l'industrie minière dans le Haut Tonkin.



Voici des anecdotes qui prouvent le courage des Annamites. Il s'agit de l'exécution de deux condamnés à mort.

Le premier, dont la tête fut coupée à la française, eut à faire un long trajet avant d'arriver au lieu du supplice. Il étonna par son sang-froid les « personnalités » qui l'accompagnaient et qui étaient plus émues que lui-même. Il demanda à déjeuner. Pendant le

Digitized by Google

repas on causa. Si bien, me dit un témoin, qu'on en arrivait presque à oublier pourquoi on était là. Et quand on se le rappela, le condamné dit : — Je suis bien tranquille, car j'espère renaître sous la forme d'un grand chef de pirates.

Et de lui-même, il se plaça sur la bascule.

Le second fut exécuté avec la pompe annamite. Il fit cinq kilomètres à pied, la sentence qui le condamnait portée devant lui, à la hauteur de ses yeux. C'était un des auteurs de la tentative d'empoisonnement de nos soldats à Hanoï.

A un gendarme qui lui adressa je ne sais plus quelle parole, il répondit :

— Si j'avais réussi, c'est toi qui serais à ma place, et peut-être que tu n'y ferais pas aussi bonne figure que moi.

Hanoï

Aussitôt après le déjeuner, nous prenons le train pour Hanoï.

Tout le trajet se fait au milieu d'une campagne fertile, composée de rizières couvertes d'eau, ce qui fait croire qu'on voyage à travers une contrée désolée par l'inondation.

Et tout de suite se présente le groupe que nous reverrons incessamment en Indo-Chine : le paysan et son buffle, tous deux à demi enfoncés dans la vase et labourant le champ où se récoltera le riz. Beaucoup de ces laboureurs, d'ailleurs, sont des femmes ; ce sont des femmes aussi qui repiquent le riz dans la boue, car l'Annamite né malin, sinon galant, a déclaré comme une vérité indiscutable que le riz repiqué par l'homme ne donnait jamais une bonne récolte.

Digitized by Google

Nous arrivons bientôt au pont Doumer, bizarre et hardi avec ses arceaux de fer, et qui, sur une longueur de plusieurs kilomètres, traverse le Fleuve Rouge. C'est avec la plus grande surprise que je m'aperçois que ce pont énorme ne porte qu'une voie, et mon étonnement s'accroît encore lorsque je constate que les voitures n'y peuvent point passer. De chaque côté de la voie unique, un étroit couloir pour les piétons et c'est tout. Je n'en puis pas croire mes yeux. Comment a-t-on pu dépenser la somme considérable qu'il a coûté, pour n'arriver qu'à cette œuvre mesquine à la fois et gigantesque? Si l'on ne croyait pas à l'avenir d'Hanoï, elle était inutile ; si on y croyait, elle était insuffisante. L'habitant d'Hanoï qui veut faire passer d'une rive à l'autre une voiture quelconque, même un pousse-pousse, doit aller à un demi-kilomètre de là prendre un bac comme il y a cent ans, et pendant le trajet, il peut à son aise contempler le pont géant, dont les arceaux se découpent en courbes énormes sur le ciel étonné.

La ville d'Hanoï me réservait une autre surprise du même genre, et plus grande encore. Au bout de la rue principale, on aperçoit de très loin un monument important, placé là avec ostentation. Avant de l'avoir vu de près on sent que ceux qui l'ont construit l'ont élevé avec orgueil à la plus belle place de la ville.

En s'approchant, on constate, en se refusant d'abord à y croire, une certaine ressemblance avec l'Opéra de Paris. Mais une ressemblance qui est celle d'une caricature prétentieuse qui s'ignorerait.

C'est le théâtre.

Et lorsqu'on est tout près, on voit qu'il n'est pas achevé, et lorsqu'on en fait le tour, on se frotte les

Digitized by Google

yeux en s'apercevant qu'on commence à le démolir.

Ce théâtre, on ne l'achève pas parce que maintenant, revenu de la période de folie des grandeurs, on sait que tout ce qu'on pourra faire, si on l'achève, ne pourra que souligner l'erreur première.

. Pour remplir sa scène, il faudrait un peuple de choristes et de figurants ; pour peindre chaque décor, des centaines de mètres carrés de toile ; pour y faire entendre une partition, un orchestre nombreux. Et si l'on parvenait à s'assurer tout cela, il manquerait encore des spectateurs car toute la population européenne d'Hanoï ne remplirait pas la salle.

On en démolit les deux ailes qu'on vient de trouver décidément trop laides. C'est plus de courage encore qu'il faudrait.

Que doivent penser les Annamites devant cette construction énorme, *élevée avec leur argent*, dans laquelle ils ne seraient jamais entrés, et qui nous est inutile à nous-mêmes ?

C'est d'ailleurs un symbole attristant par sa vérité, ce Temple du plaisir, ce monument au *semblant*, à la fiction, au mensonge théâtral, élevé au plus bel endroit de la ville, disproportionné et abandonné avant d'être achevé.

Tous nos défauts s'y résument : amour du plaisir, de l'artifice, de l'artificiel, enthousiasme irréfléchi, mprévoyance et légèreté.

Frappons-nous la poitrine et passons.

***

Les rues d'Hanoï sont désertes et mélancoliques. L'impression est celle que donne une de ces villes d'eau qu'on a voulu lancer à coups de capitaux et qu'on a dû abandonner, le public ayant refusé de

Digitized by Google

venir ; je me rappelle un de ces essais avortés, sur le bord de la Manche. On avait tracé des boulevards aux noms ronflants, on avait même fait des trottoirs. Il n'y manquait que des maisons ; elles manquent encore.

A Hanoï, lorsqu'on est dans la rue principale au moment où elle est le plus animée, on attend toujours l'endroit et l'heure où il y aura du monde.

Trois cafés s'y disputent la clientèle élégante. Au plus grand, à dix heures du soir, nous étions les seuls consommateurs. Dans le silence, tout à coup, une bande de jeunes gens bruyants. L'un d'eux porte une veste au bout d'un bâton. On fête un jugement politique qui vient d'être rendu. Pour boire, les manifestants confient à un indigène la perche portant la veste. L'indigène les regarde. Que pense-t-il ? J'aime mieux croire qu'il ne pense rien.

Mais je suis bien certain qu'il pensait quelque chose, celui que j'ai vu écouter en silence les injures que lui adressait un sous-officier débraillé, rouge de colère, parce que l'indigène ne comprenait pas le français ! Le malheureux restait silencieux, déconcerté devant ce courroux, devant ce vainqueur bavant, les yeux hors de la tête, ayant perdu tout contrôle de soi. L'indigène le regardait, étonné comme en face d'une maladie subite, d'une folie inattendue. Son silence et sa dignité étaient véritablement humiliants pour nous.

Mardi 30 *novembre*. — Visite des écoles : écoles professionnelles et autres. Comme je ne veux chagriner aucun des professeurs qui m'ont accueilli très aimablement, comme aussi je ne suis pas très

Digitized by Google

sûr de l'exactitude de mes critiques, je vais me borner à des généralités.

J'ai peur que certaines de ces écoles, ouvertes certainement dans la meilleure des intentions, ne donnent pas les résultats qu'on a espérés. J'ai peur qu'elles soient des fabriques de fonctionnaires et de déclassés. L'Annamite possède le goût le plus vif pour les places rétribuées par l'Etat. (Tiens ! voilà un point commun aux deux races). J'ai peur que tous ces élèves ne rêvent que de postuler pour un emploi d'employé de bureau ou d'interprète.

On leur donne à traiter, pour les compositions de français, les mêmes sujets que l'on proposerait aux élèves de Paris ou de Carpentras. J'ai vu quelques-unes de ces compositions. Elles sont d'une désolante banalité. Je suis surpris de l'habileté graphique de ces jeunes Annamites. Elle tient, me dit-on, à la mémoire visuelle développée chez ce peuple, depuis des siècles, par l'étude des caractères d'écriture.



Un caillou blanc. Je reviens enchanté de ma visite au palais du vice-roi et à une résidence voisine.

Le fils du vice-roi, un jeune homme à la physionomie très fine et très intelligente, mais le regard couvert de ce voile qui nous rend les Annamites si impénétrables, vient nous prendre à Hanoï et nous conduit, dans un petit village éloigné de quelques kilomètres, à la demeure de son père, en ce moment à Saïgon pour les séances du conseil supérieur dont il fait partie.

Notre aimable guide a passé six ans en France, il parle fort bien notre langue et se plaît à porter

Digitized by Google

les insignes de la Légion d'honneur dont il est chevalier.

Le village où nous entrons est de création récente. Sa porte et ses fossés pleins d'eau le rendent séduisant. Le palais du vice-roi est semblable à toutes les autres habitations des riches Annamites.

Devant la salle principale, dans le jardin, est un petit rocher qu'entoure la mince bande d'eau d'un bassin. Le rocher est habité par un monde minuscule de petites statues d'hommes et d'animaux en porcelaine, et il représente, selon la compréhension chinoise, les terres habitées et l'océan qui les enferme. C'est naïf et charmant.

L'impression qui se dégage du paysage environnant, sans horizon, vite borné, silencieux et immobile, est celle de la paix la plus profonde. Ici, mieux qu'ailleurs, on comprend cet Orient point lascif, pas agité, ne rêvant ni de conquêtes ni de prosélytisme et simplement résigné à la vie.

Au fond du salon, l'autel des ancêtres, et une place vide où sera placée la tablette du vice-roi après son décès. On vit avec douceur au milieu des évocations apaisantes de sa propre mort. Tout à l'heure on nous montrera le tombeau de ce même vice-roi construit sur ses indications, sous sa propre surveillance. Et cela ne choque pas et ne fait qu'envelopper d'une atmosphère de calme une vie à laquelle on ne peut attacher un grand prix puisqu'on la sait si fugitive.

Le fils se promène, simplement, la face toujours calme et souriante, au milieu des statues allégoriques et devant la pierre creusée où son père dormira, et il regarde sans tristesse mais avec sérénité, l'urne dans laquelle, au jour des funérailles, on brûlera les

Digitized by Google

maisons de papier et des simulacres d'objets appartenant au défunt.

On nous conduit ensuite à un orphelinat annamite qui offre cette double particularité d'avoir été fondé sans subvention française et de se suffire à lui-même.

L'indifférence de l'Annamite pour ses semblables est incroyable. Dans la rue, il verrait un de ses compatriotes succomber sans penser à le secourir. Cela est l'affaire des siens. Autrefois les liens de famille étaient si resserrés, qu'on ne connaissait pas de nécessiteux. C'est parce qu'il en existe aujourd'hui que le vice-roi a créé cet orphelinat. Et il nous est agréable de constater que nos idées d'altruisme ont trouvé ici quelqu'un pour les comprendre et les réaliser.

On nous montre des ouvriers laqueurs, des brodeurs, la teinturerie où l'écorce des arbres sert de colorant, et la vase de la rivière de fixatif. Un petit bonhomme de quatre ans vient à nous d'un air décidé, la main tendue pour une étreinte — comme un homme. Et en passant dans les bureaux, on m'a montré des livres de comptabilité, où l'on lit avec surprise dans ce milieu si complètement annamite, des mots comme ceux-ci : « Marchandises générales à Caisse » — « Doit et avoir ».

Nous ne pouvons excuser notre présence dans ce pays-ci qu'en y multipliant les écoles et les hôpitaux. Nous en créons, mais pas assez. Aux environs d'Hanoï j'ai vu une école, ouverte depuis peu, qui m'a paru échapper aux critiques que je formulais tout à l'heure. Elle ne tend pas à ne faire que des interprètes et des boys ; elle ne prétend pas transformer d'un coup ces petits Annamites en petits Français, ni leur enlever toute idée de nationalité. L'hôpital voisin qui va ouvrir sous la direction d'un médecin indigène,

Digitized by Google

sorti de l'école d'Hanoï, semble également destiné au succès, puisque déjà, avant qu'il soit fini d'installer, on y donne trente consultations par jour. On me montre le registre des consultations. Celui d'un dispensaire de Paris n'est pas mieux tenu.

Par l'hôpital, nous faisons du bien, c'est hors de contestation. La fièvre puerpérale disparaît, aussi l'ophtalmie des nouveau-nés et la variole. Nous pouvons, sur ce point, être contents de nous.

Non loin de cet hôpital, un blokhauss récemment construit. Il faut encore, à quelques kilomètres d'Hanoï, se défendre contre les pirates. D'un point, on peut voir les trois bâtiments : l'Ecole, l'Hôpital et le Blokhauss. Le rapprochement n'est pas sans provoquer des réflexions.

Mercredi 1er *décembre*. — Nous voici dans la campagne, devant une maison où l'on prépare un repas de funérailles. Les parents viennent de conduire le défunt à sa tombe. Sur l'affirmation de notre guide que nous ne froisserons en rien ces pauvres gens, nous demandons une permission d'entrer qui nous est accordée avec politesse. Le fils aîné vient au-devant de nous et paraît touché des paroles de condoléance que nous lui faisons traduire. C'est un grand garçon bizarrement vêtu de blanc, et portant sur la tête une couronne du plus étrange aspect, faite de roseaux grossièrement tressés. La bizarrerie de son costume s'accentue d'une veste de paille.

Nous entrons, non dans la maison, mais dans la cour où se trouve réunie une foule empressée aux préparatifs. Si la douleur du fils paraît réelle, il faut reconnaître que les invités ne se donnent même pas la peine de feindre la tristesse, et l'impression de l'en-

Digitized by Google

semble est celle d'une fête. Les victuailles sont abondantes, et, *sous une vitrine*, un petit cochon, grillé, tout doré, occupe la place d'honneur. Nous nous retirons bientôt, dans la crainte, injustifiée d'ailleurs, de gêner tout ce monde qui voulait nous retenir, nous inviter, et se bousculait pour nous offrir des fauteuils.



L'après-midi, nous sommes allés voir le *village du papier*. C'est, aux portes d'Hanoï, au bout du tramway électrique, le grouillement le plus pittoresque et le plus curieux. Tout ce village vit de la fabrication du papier, en plein air, sous des paillotes, par les procédés les plus primitifs. Le sol est inégal, défoncé, glissant. Des malheureux geignent à chaque coup de pilon. Ici, dans l'obscurité humide, un pauvre être infirme est employé à je ne sais plus quelle besogne éreintante, élémentaire, qu'un animal pourrait presque accomplir. Là, des femmes dont plusieurs sont jolies, ramassent dans une cuve, à l'aide d'un plateau à claire-voie, une eau qui laisse en dépôt une feuille de boue qu'on pressera avec des pierres, qu'on fera sécher en l'appliquant sur les parois d'un énorme poêle en fer. Je voudrais pouvoir, tout de suite, aller visiter une de nos grandes papeteries d'Angoulême...

Le climat est vraiment très doux. Mais quelqu'un me dit : « Dans trois mois, nos vêtements moisiront sur nos épaules. »



Il faudrait s'étendre longuement sur le charme du petit lac d'Hanoï, avec sa jolie pagode élevée sur le

Digitized by Google

bord et l'élégant petit pagodon du milieu. Mais on l'a constaté assez de fois déjà pour que je n'y risque pas mon impuissance de description.



Nous avons fait ce soir, chez un administrateur, un dîner bien intéressant.

Le tong-doc de la province est au nombre des convives. Il est d'esprit moderne et il a amené sa femme. Elle est fort agréable à voir, avec sa longue robe jaune impérial, sur laquelle brillent d'énormes diamants ; et fort étrange par les longs ongles de ses mains (ils ont huit ou dix centimètres) ; aussi par le trou noir de sa bouche aux dents laquées. L'ensemble a beaucoup d'allure, et l'on se sent devant une créature de race, aux manières aisées et élégantes. Un officier est parmi les autres convives. Et dans le salon riche et parisien, si loin cependant, l'assemblage des personnes présentes est intéressant — presque symbolique. Voici le fils du vice-roi de ce pays, voici le conquérant, voici l'administrateur des biens de celui-là au profit de celui-ci et de ceux qu'il représente. Des femmes européennes et moi formons le groupe des curieux.

A table, un cas de conscience est exposé.

On sait que le tribunal annamite est composé d'un juge unique. Ce juge ici, c'est le tong-doc, notre compagnon. Mais il est, depuis la conquête, contrôlé par un Français et ce contrôleur, dans l'espèce, c'est notre hôte. Tous deux sont très troublés par la responsabilité qu'il leur faudra prendre en se prononçant sur le cas suivant : Un Annamite, gardien de la prison d'Hanoï et dont les antécédents étaient

Digitized by Google

excellents, arriva un jour à la prison, couvert de sang, l'air d'un fou, et dit :

— J'ai fait mon devoir, j'ai détruit le mauvais génie.

Cet homme venait de découper en morceaux son enfant mourant.

Voici pourquoi :

Cinq de ses enfants lui avaient été successivement enlevés dès leur naissance. Un sorcier consulté lui déclara que ces morts étaient l'œuvre d'un mauvais esprit, du même, qui se logeait dans le corps de ses petits et qu'il n'arriverait à le détruire que si, au moment même de la mort du malade actuel et un peu avant cette mort, il tuait le mauvais génie à travers le corps de l'enfant.

L'homme avait obéi.

Etait-il coupable ?

Il avait cru, sincèrement, faire œuvre bonne.

Mais pouvait-on paraître approuver cette barbarie en la laissant impunie ?

Le mieux, je crois, serait de retrouver et de châtier le sorcier.

***

Après dîner, nous avons eu la joie d'un spectacle rare. Le fils du vice-roi a eu la gracieuseté de faire venir ses comédiens, ses musiciens et ses danseuses.

Les danseuses sont des fillettes de dix à douze ans, ce qui, même ici, écarte toute pensée libertine. Les petites sont arrivées au nombre de seize, je crois, vêtues d'étoffes de toutes les couleurs voyantes et portant de chaque côté de la tête deux lanternes suspendues avec des bougies

Digitized by Google

allumées. Pendant la danse, qui n'offrit aucun intérêt particulier, il arriva plusieurs fois qu'une lanterne prit feu : un assistant se précipitait aussitôt et l'éteignait avec ses mains. Un autre, lorsqu'il était nécessaire, venait renouer tel lacet ou redresser telle fleur. Pour les Annamites, cela n'enlevait rien à l'illusion, pas plus que le fait pour l'« étoile » de se moucher tout en dansant, — avec ses doigts naturellement.

Après le ballet, nous eûmes le concert. Nos oreilles européennes n'en éprouvèrent nulle joie, d'abord ; mais il y eut un solo, par un instrument à une seule corde, qui nous fit entendre le chant le plus doux et le plus émouvant, avec des sonorités étouffées et prenantes comme celles de l'alto ou du violoncelle, mais plus douces, plus pénétrantes, plus menues, plus timides, si l'on peut dire.

Puis une petite fille de sept à huit ans chanta. Elle était jolie à ravir. Nous reçûmes un grand plaisir de sa petite figure immobile, figée, hiératique, et des gestes imprévus de ses mains. De ses mains, non de ses bras qui restent collés au corps ; seulement de ses mains souples aux attitudes étonnantes, spirituelles dans leur agilité ou dans leur immobilité, les doigts joints, la paume en avant.

Le spectacle se termina par une comédie. Le tong-doc eut la bonté de me l'expliquer, c'est pourquoi je puis vous en donner une idée. Les Annamites connaissent l'hypnotisme, mais ils croient que pendant la période cataleptique, l'esprit du sujet se rend chez les morts. Lorsque, dans une maison, quelqu'un est malade, on va chercher un sorcier qui provoque l'hypnose d'un assistant, lequel à son réveil prédit l'avenir et rédige une ordonnance.

Digitized by Google

Le sujet de la pièce était une de ces séances. Il y eut, par le sorcier, une invocation préalable aux quatre points cardinaux, puis beaucoup de gestes étranges et des cris stridents; des petits drapeaux furent placés dans les mains de l'endormi (c'était la petite chanteuse de tout à l'heure qui jouait le rôle), drapeaux immobiles ou agités suivant la présence ou l'absence de l'âme du sujet.

Mais, ce qui me frappa surtout et ce qui eut, d'ailleurs, le plus de succès auprès des Annamites eux-mêmes, fut la présence, à côté du vrai sorcier, d'un faux sorcier grotesque qui le parodiait et le raillait.

Les Annamites se plaisent donc à rire des choses qu'ils respectent ou qu'ils redoutent. Voici trouvé un nouveau point de contact entre leur race et la nôtre.

De Hanoï à Lang-Son

Jeudi 2 *décembre*. — Malgré le peu de temps dont je dispose, j'ai voulu voir le Haut-Tonkin et les lieux qui furent témoins du drame de 1885.

Me voici donc obligé de vous parler du Dé-Tham, dont la présence lointaine — pas trop — nous est affirmée par l'arrivée de soldats en armes qui montent dans notre train, comme dans tous ceux qui traversent cette région, pour le protéger contre un coup de main éventuel de ce vieux pirate.

On ignore peut-être à Paris — que n'y ignore-t-on pas, sur l'Indo-Chine ! — que depuis vingt ans, le Dé-Tham nous dupe et nous brave. Mais je garde pour le moment des réflexions générales le récit des exploits de ce mandarin et de nos erreurs.

Peu après avoir quitté Hanoï, commence à défiler derrière les portières du wagon le plus lamentable des

Digitized by Google

paysages. On l'appelle la plaine des cent mille monts. C'est, en effet, une succession de collines aux sommets arrondis, désolées, sans arbres, couvertes d'une végétation abondante et inutilisable. Pas une habitation, à l'exception des gares. Ce serait le désert sans elles et sans les monuments commémoratifs élevés à nos morts. La voie en est pour ainsi dire balisée. Et ce pays où l'on ne voit que des rares paysans aux stations semble cependant porter tout le nombre d'hommes qu'il peut nourrir. Le moindre espace horizontal a été utilisé pour une rizière. Alors, pourquoi ce chemin de fer dont le prix fantastique de construction est devenu fameux ? Nous nous demanderons plus loin ce qu'il vaut au point de vue stratégique. On compte beaucoup sur l'avenir minier du Haut-Tonkin. Des mines vont entrer en exploitation, d'autres sont découvertes et concédées. C'est l'espoir de cette région. Puisse-t-il se réaliser. Cela justifiera le chemin de fer...

Mais comme dans ce pays on meurt de la fièvre et que les Annamites refusent d'y venir — et qu'ils ont raison — c'est à la main-d'œuvre chinoise qu'il faudra faire appel.

Ce sera une porte de plus ouverte à cette invasion jaune qui menace l'Indo-Chine, menace déjà réalisée en partie.

Enfin, voici que l'horizon s'élargit. Des plaines apparaissent entre les collines plus écartées. Ce sont les champs de bataille de 1885... et c'est la frontière.

A la Porte de Chine

Le train s'arrête, et vingt mètres plus loin, la fin brusque de la voie annonce le bout du monde civilisé... civilisé à notre manière du moins.

Digitized by Google

Nous descendons un sentier à lacets qui conduit à un petit ruisseau au travers duquel une planche est posée. Ce ruisseau, c'est la frontière. Elle ne sera pas difficile à franchir... pour les Chinois qu'aucun fort n'est prêt à arrêter. Nous, au contraire, si la fantaisie nous prenait d'un voyage en Chine par cette voie, il nous faudrait d'abord enlever ces forts qu'on voit là-haut, sur le sommet de la montagne.

Aujourd'hui, on est tout à la paix. Il y a là le Tao-Taï, le gouverneur de la province en tournée d'inspection. Demain, on le recevra officiellement à Lang-Son où il rendra au résident la visite que celui-ci doit lui faire.

La porte de Chine que nous traversons n'a rien de majestueux et la muraille qui défend l'Empire du Milieu n'est imposante que par sa longueur.

On nous laisse entrer avec mille précautions qui s'efforcent à paraître des politesses. Voici le Tao-Taï. C'est un grand Chinois à la physionomie très fine. A côté de lui, au milieu d'un groupe de jeunes officiers dont les figures sont celles de Chinois modernisés et dont plusieurs parlent français ou anglais, voici le général Louk, à la figure cruelle et barbare. C'est un ancien pirate qui, jadis, donna beaucoup de mal à nos soldats.

On me complimente. Je surenchéris, j'emploie les formules ampoulées et grandiloquentes du langage imagé d'Orient. C'est au Caire que j'appris pour la première fois que « bonjour » se traduit ainsi : « vivrais-je dix mille ans, je n'oublierai pas le jour où je vous fus présenté et où j'ai reçu le plus grand honneur qui puisse être fait à un homme aussi indigne que moi ». On me salue ainsi — ou à peu près — et comme je réponds sur le même ton, cela me vaut le

Digitized by Google

sourire approbatif qu'on adresse à un homme qui sait vivre. On nous offre une coupe de champagne, dans une salle bizarre, dont les murs sont tapissés d'images japonaises montrant des exercices militaires. Ceci est un enseignement.

Nous partons, accompagnés des mêmes formules de politesse et je me hasarde à demander la permission de photographier les deux compères :

« Ma joie serait complète si je pouvais emporter en France, où je me donnerais souvent la joie de les contempler, les images de ces deux hommes illustres qui... que... »

Ils acceptent et prennent des poses.

Pourvu que mon cliché soit bon !

Le soir, chez le résident, arrive une longue dépêche. Les Chinois ont appris qu'ils avaient eu affaire à un membre de l'Académie française ; et comme chez eux, aucun titre n'est supérieur à celui de mandarin de lettres ; comme ils ont, à Pékin, une société littéraire qui a quelques traits communs avec celle que fonda Richelieu, on veut faire honneur à l'Académie et l'on m'invite à déjeuner pour le lendemain. J'accepte.

Vendredi 3 *novembre.* — Départ à six heures du matin. A Dong-Dong où nous devons nous arrêter quelques heures afin de ne pas arriver trop tôt à la Porte de Chine, on me fait visiter la caserne de la Légion étrangère. Je voudrais que les Allemands, à qui leurs journaux ont raconté tant d'horreurs sur le sort des soldats de la Légion, vinssent ici, pour y voir la bonne mine et la bonne humeur de leurs compatriotes. La caserne est bâtie selon toutes les règles

Digitized by Google

de l'hygiène de ce pays. Le jardin, où poussent les légumes arrosés à l'aide d'une roue hydraulique en bambou, est cultivé par des gaillards qui ont l'air tout heureux. La propreté des chambres est extraordinaire. Le menu que l'on me montre est copieux et alléchant. La bibliothèque est bien fournie, et sur le catalogue je relève avec plaisir les noms de mes amis Hervieu, Marcel Prévost et Paul Bertnay. Mais on manque de livres allemands. Si l'on lit ces notes, en Allemagne, je souhaite que quelque bonne âme envoie un ballot de volumes ici : il sera le bien reçu, je puis l'affirmer. Je voudrais aussi que tous les dénigreurs de ce qui est Français, pussent causer avec les deux capitaines dont je ne puis dire les noms, en raison des éloges que je vais leur adresser. Tous deux traitent leurs hommes avec une paternelle sollicitude. Tous deux sont fiers de la Légion, qui est une arme d'élite, où l'esprit de corps est poussé à la limite extrême. Tous deux sont des ingénieurs s'il le faut, pour diriger tels ou tels travaux horticoles. Tous deux possèdent, de plus, des connaissances médicales étendues, car ils sont les médecins de leurs hommes. Je demande si ces derniers sont difficiles à conduire. On me dit que non et je devine que la fermeté, la bonté et l'esprit de justice des deux officiers suffisent pour leur attirer l'affection et l'obéissance de tous.

Rien n'est banal dans cette Légion étrangère qui mériterait un historiographe. C'est ainsi que la plupart des hommes sont mariés avec des femmes indigènes qui habitent des petites maisons entourant la caserne. Les officiers ferment les yeux, « ne veulent rien savoir », mais accordent aux hommes *mariés* trois permissions de la nuit par semaine. Et il pa-

Digitized by Google

raît que la peur d'être privé de ces permissions-là aide beaucoup à la discipline.

...Voici l'heure arrivée et nous partons avec le résident et les deux officiers pour la Porte de Chine. Je monte en charrette et je conduis moi-même, par une route plutôt accidentée, un petit cheval docile.

Nous approchons. Les officiers prennent nos cartes de visite et courent, au galop de leurs chevaux, les porter aux personnages chinois qui viennent au-devant de nous, conformément à l'étiquette. (On fait une énorme consommation de cartes de visite en Chine).

Et comme maintenant nous sommes tout près... un vacarme extraordinaire éclate au-dessus de nos têtes : boum ! boum ! C'est le canon du fort qui tonne en notre honneur. Ohé ! Ohé ! Je meurs d'envie de rire !... Celui qui m'aurait dit cela, il y a dix ans ! Mais reprenons notre sérieux : voici nos hôtes. Des soldats chinois sont sous les armes et forment la haie. Une petite haie, car ils sont bien en tout une trentaine... et il paraît qu'on en a fait venir des environs pour nous donner une idée forte de la puissance militaire qui garde la frontière. Le canon tonne toujours là-haut, et je distingue, sur la muraille du fort, de tout petits piquets, indistincts. Ce sont des soldats qui nous présentent les armes et nos hôtes sont très contents que nous l'ayons remarqué.

Les jeunes Chinois que j'avais vus hier sont venus à notre rencontre. Ils ont une figure très sympathique et tranchent nettement avec leurs aînés. Ils entretiennent des rapports plus que courtois avec nos officiers chargés comme eux de la police de la frontière. Et je remarque une fois de plus la bonne grâce,

Digitized by Google

l'excellente tenue et l'intelligence ouverte de nos deux capitaines.

A la porte, des coups de feu nous assourdissent. Pas assez, hélas ! pour que nos oreilles ne soient écorchées par la façon folle dont la musique chinoise joue un air militaire français. Après les canons et les fusils, voici les pétards; et c'est au milieu du plus grand vacarme et de la fumée la plus épaisse que nous donnons la main au Tao-Taï et au général.

Je les regarde mieux. Le Tao-Taï a l'air malin comme un vieux renard, sous son bonnet noir à bouton rouge, et son sourire est presque agréable, malgré les poils de moustache rares et épais qui le surmontent.

Le général Louk présente une figure de croquemitaine. Ses grands cheveux noirs raides sortent de sa casquette japonaise et lui tombent sur les épaules. C'est, je l'ai dit, un ancien pirate qui nous tua beaucoup de soldats. Il salue, il complimente, il redouble de saluts et de compliments. Cet homme si poli, avec sa figure de vieille femme, ses grosses lèvres et ses dents en or, cet homme si poli et souriant, savez-vous ce qu'il a fait, il y a un mois ? On lui a amené un lépreux évadé. Il l'a attaché sur un bûcher avec du *fil de fer* — il pense à tout — il a arrosé de pétrole homme et bûcher et il y a mis le feu, puis, pour se faire la main, s'étant éloigné de quelques pas, il a tiré sur le martyr à coups de revolver. Le fait m'a été raconté par un témoin oculaire.

...Dans une case qui précède la salle où nous avons été reçus hier, voici du vermouth et du thé, les toasts commencent. Déjà !... Et les interprètes me traduisent les politesses prévues. Ils ont une façon de

Digitized by Google

dire : « Monsieur l'Académicien » entre chaque groupe de trois mots qui est à mourir.

Tout de même, le contraste entre les mines antiques de ces deux représentants de l'ancienne Chine, vieux, tout noirs, et le modernisme des jeunes officiers vêtus de blanc qui les entourent donne à réfléchir.

Nous excitons la curiosité générale. Les serviteurs sont venus aux fenêtres pour nous dévisager et même un certain nombre d'entre eux se sont approchés et écoutent sans que le Tao-Taï et le général paraissent surpris. Drôle de pays ! où l'on coupe les têtes avec tant de facilité pour la moindre offense et où d'autre part semblent régner les mœurs les plus douces.

Nous nous mettons à table. J'ai demandé la permission d'emporter le menu afin de le proposer à l'admiration de mes amis de Paris. Je tiens ma parole, le voici textuellement :

Potage hirondelle
Poisson avec kari
Ailerons de requin
Timpal mayonnaise
Pigeons à bain-marie
Poulet rôti
Auvobi
Poulet réduit en pâté
Oiseaux de rizière
Asperges vinaigrette
Desserts assortis

Et maintenant si vous voulez connaître mon opinion sur le potage aux nids d'hirondelle : cela ressemble au tapioca, mais c'est moins bon et

Digitized by Google

plus gélatineux. L'aileron de requin, lui, tient le milieu entre le vermicelle pas cuit et le poil de brosse à dents.

Pendant tout le repas, le Tao-Taï, de plus en plus aimable, me lance avec sérénité, en pleine figure, ses éructations buccales, trinque à chaque plat, et chaque fois en s'excusant de son ignorance de nos coutumes et de l'insuffisance de son dîner. Je réponds, comme il convient, que jamais je n'ai été à pareille fête et qu'il en remontrerait à plus d'un Parisien pour l'excellence de ses manières.

Tout à coup, après des préparations :

« Monsieur l'Académicien... Monsieur l'Académicien », l'interprète me demande, de la part du Tao-Taï qui semble attacher une grande importance à sa question, quel est l'écrivain, le philosophe que j'admire le plus. Je réponds sans sourciller : « Confucius ». (Il faudra que je le lise à mon retour). Tous les assistants ont écouté ma réponse et hochent doucement la tête, sans surprise, d'un air de se dire : « Décidément, à l'Académie française, on est très informé. »

Voici de nouveaux toasts. Le vieux forban boit à l'amitié des deux peuples. Soyez persuadés comme je le suis qu'il nous couperait la tête en grande joie, avec un petit couteau ébréché.

On repasse dans le salon suivant les cérémonies d'usage et l'on nous offre de nouveau du champagne et du thé.

Il faut se quitter. Sur le pas de la porte on fait cadeau au capitaine d'un chat sauvage vivant, capturé dans la nuit, et *dont on a cousu ensemble les deux mâchoires* pour l'empêcher de mordre. Tout cela avec des sourires qui font voir l'or dentaire du

Digitized by Google

général et hérisser les trois poils de la moustache du Tao-Taï.

Mêmes honneurs qu'à l'arrivée ; coups de canon et de fusils et pétards ambulants. Ah ! les aimables gens que les Chinois !

Un projet d'utilisation du Théâtre de Hanoï

Samedi 4 novembre. — J'ai vu aujourd'hui, à Hanoï, un spectacle réconfortant. C'est l'école des petites filles annamites, dirigée par Mlle Miguel. Sans subvention, sans frais, dans un local de fortune, voici une tentative qui a réussi, grâce au dévouement, à la bonté et à l'intelligence de son excellente directrice. On refuse des élèves faute de place, et l'on n'a pas de place faute d'argent. Cela ne devrait pas être. C'est le premier de nos devoirs et le plus impérieux, de donner aux enfants indigènes l'instruction qu'ils nous demandent.

L'école franco-annamite de filles d'Hanoï s'ouvrit le 6 janvier 1908 dans deux locaux particuliers (53 et 57, rue Jules-Ferry, loyer mensuel 300 francs) ; 78 élèves la fréquentèrent le premier mois, 150 le deuxième, 197 le troisième ; le nombre n'a jamais pu être dépassé, *faute de place*, mais il a toujours été à peu près le même ; chaque jour, de nouvelles élèves se présentent, ce qui permet de combler les vides, à mesure que des départs se produisent.

On enseigne à ces enfants, la lecture et l'écriture en *quoc-ngu* (représentation des mots annamites par des caractères romains), puis le français, les éléments du calcul, la géographie de leur pays et un aperçu de celle de l'Europe et de la France, en insis-

Digitized by Google

tant particulièrement sur la puissance et l'influence de cette dernière dans le monde.

Des leçons de choses leur sont faites, portant sur les produits, la culture, les industries de l'Indo-Chine ; des leçons de morale où, tout en tâchant d'élargir leur esprit, on s'efforce de leur conserver le respect, la vénération que les vrais Annamites ont pour leurs supérieurs. Enfin, une grande place est réservée à l'enseignement ménager, à l'hygiène et au travail manuel pour lequel ces fillettes ont beaucoup de goût et d'adresse. L'école possède, pour l'enseignement du blanchissage et du repassage du linge un matériel, *mais il n'a pas encore été utilisé faute de crédits et de locaux suffisants.*

Dans les trois premières classes on étudie les caractères chinois: les parents commerçants le désirent tout particulièrement, beaucoup de femmes tonkinoises s'occupant de commerce.

Les enfants qui fréquentent l'école appartiennent pour la plupart à de riches commerçants, à des fonctionnaires ou à des mandarins ; quelques-unes veulent être institutrices, d'autres commerçantes avec leurs parents, d'autres, enfin, sont envoyées en classe simplement pour s'instruire et apporter ensuite dans leur maison les qualités et les habitudes qu'elles auront acquises à notre contact.

Il fut question au début de créer un internat, on y a renoncé *faute de locaux et d'argent ;* cette idée serait pourtant à reprendre ; on répondrait ainsi au désir des mandarins et des fonctionnaires de l'intérieur, dont plusieurs ont déjà manifesté le désir de confier leurs filles à cette école.

Il n'y a aucun local à Hanoï répondant aux besoins de l'école telle qu'elle devrait être. Avec cent mille

Digitized by Google

francs on pourrait construire un externat pour 250 élèves et un internat pour cinquante.

Que nous en soyons là après vingt-cinq ans d'occupation, c'est inimaginable. Et cela ne peut pas durer. Il ne faut pas qu'en face de tant de gaspillages permis pour la satisfaction de nos plaisirs et de nos vanités, on puisse montrer que nous faisons des économies lorsqu'il s'agit d'une école.

Que dirait n'importe quel étranger, n'importe quel homme sensé si, après lui avoir fait voir les ruines d'avant l'inauguration de ce théâtre insensé, inoccupé, inutilisable, on le conduisait dans cette école où l'on refuse du monde ! Après avoir vu les jolis visages de tant de petites personnes si studieuses, si dociles, si avides de s'instruire, que penserait-il en apprenant que dans cette école sommaire, improvisée, installée dans une boutique vide, nous ne pouvons même accepter toutes celles que les indigènes voudraient nous amener ? Quoi ! tant de dépenses inconsidérées pour un lieu de plaisir qui ne sera jamais achevé, et tant d'économies lorsqu'il s'agit d'instruire les enfants des gens dont nous avons pris le pays !

Quel prétexte pouvons-nous donner à notre conquête ? Celui-ci : ces gens-là sont moins civilisés que nous, nous voulons les éclairer. Et lorsqu'un Annamite nous conduit sa petite fille en nous disant: « Eh bien, j'ai confiance en vous. J'accepte cette conquête que vous avez excusée en nous montrant notre ignorance et en nous affirmant que vous veniez à nous pour nous instruire. Instruisez mon enfant »... lorsqu'un indigène vous tient ce discours, vous avez le triste courage de lui répondre : « Désolés, cher monsieur, nous n'avons pas de place, et nous

Digitized by Google

n'avons pas de place parce que nous ne voulons pas dépenser les quelques billets de cent francs qui seraient nécessaires pour louer un local plus grand. »

Cela est un scandale qui doit cesser au plus tôt.

Ce théâtre ridicule où il ne serait jamais allé personne et où nous n'irons jamais, c'est l'Annamite qui l'a payé ; cette école c'est encore son argent qui la paierait, mais cet argent, nous avons à l'employer autre part. A quoi ?

Savez-vous ce que vous feriez, ô habitants d'Hanoï, si vous aviez du courage ? Vous feriez transformer votre théâtre inachevé en école pour les enfants indigènes.

Alors ce monument serait bien à sa place, à l'endroit où il est, à la place d'honneur.

Et quiconque le verrait proclamerait la France grande et noble; et ce serait un symbole glorieux, cette école installée dans le plus beau monument de la ville. Il nous suffirait de la montrer pour prouver que nous avions le droit de venir ici.

Aujourd'hui ce monument inachevé et inachevable est honteux comme le témoignage gigantesque de notre vanité et de notre impuissance.

Dimanche 5 *novembre*. — Je ne pensais pas que le vœu que je viens d'émettre dût aussi tôt être renforcé.

Hier soir, un jeune Annamite dont j'ai fait la connaissance vient me voir et me dit qu'un certain nombre de notables indigènes désiraient m'inviter à déjeuner. Ils me croient puissant auprès de nos ministres et voudraient me charger d'une prière à leur transmettre.

J'ai accepté, naturellement, et me voici ce matin,

Digitized by Google

dans une des rues les plus commerçantes de la ville indigène. C'est dans la boutique d'un de mes hôtes que je suis reçu. Il est sculpteur sur bois. Tous ceux qui sont là sont nos amis. L'un d'eux porte le ruban de la Légion d'honneur. Toutes les physionomies sont ouvertes et intelligentes.

Savez-vous ce qu'ils m'ont demandé au dessert, émus, graves, tous debout et solennellement ?

Ils m'ont demandé d'exprimer au ministre de l'instruction publique leur désir de voir se développer de plus en plus les moyens que nous leur donnons de s'instruire.

Je ne connais pas de prière plus touchante. Je ne connais pas de réclamation plus juste, ni, pour nous, de devoir plus pressant que de les satisfaire.

La Baie d'Along

Lundi 6 *novembre*. — La baie d'Along est, sur une longueur de cent lieues et une largeur de cinquante, un archipel formé d'innombrables et énormes cailloux de toutes les hauteurs au-dessous de cent mètres, et auxquels la pluie, le vent et la tempête ont donné les formes les plus bizarres.

Il y a aussi des grottes merveilleuses, hautes de cinquante mètres, larges d'autant et de profondeurs inconnues. Des stalactites pendent. Le sol est effondré, ou s'élance en aiguilles. Le mystère est dans des gouffres, obscurs, d'où l'on revient tout de suite après une exploration de quelques pas. La lumière est étrange, tamisée par les feuilles des arbres devant l'entrée. Les conceptions de la distance sont bouleversées. Pour juger la profondeur de la grotte, il nous faut remar-

Digitized by Google

quer que, d'où nous sommes, deux de nos compagnons arrêtés près d'une paroi, là, en bas, paraissent tout petits. On sort un peu ahuri, ayant perdu une partie de son jugement dans ce voyage à travers l'étrange et l'on est plus étonné qu'ému.

L'esprit en détresse s'est tout de suite raccroché à un souvenir tant on a horreur des sensations vraiment nouvelles. Nous sommes heureux de nous rappeler les dessins de Vierge ou de Doré, plus audacieux que la nature, et qui nous ont déjà fait concevoir ce que nous voyons. Oui, cela est admirable. A l'Opéra ou au Châtelet, nous en avions contemplé l'image sans trouble. Ici, nous éprouvons une oppression dont nous ne nous rendons pas compte tout de suite. Nous sommes gênés d'être dans de l'extraordinaire réalité. Du moment que ce n'est plus un rêve d'artiste, mais que c'est vrai, cela dérange en nous trop d'habitudes pour ne pas nous donner une manière d'effroi. Et puis, c'est tellement fantastique qu'on se demande pourquoi ce ne l'est pas davantage. Puisque nous sommes en dehors de la normale, pourquoi l'étrange s'arrête-t-il là, et pas plus loin ? Et en sortant, nous sourions tous, sans nous en douter, à la vedette blanche avec sa cheminée de cuivre qui nous attend là-bas, en bas, sur la mer bleue, toute petite, et qui nous relie aux choses que nous avons l'habitude de voir, aux petites choses familières que nos yeux regardent sans surprise et qui ne mettent pas de l'épouvante dans nos cerveaux.

Il y a, dans cette baie d'Along, mille arrangements de la mer et des rochers qui ne *devraient pas être* et qui sont inexplicables, ce qui produit en nous une manière élevée d'agacement.

Par exemple : là-bas, la montagne est trouée à son

Digitized by Google

pied, et à travers ce trou, on voit de l'espace. Nous approchons. Le trou a cent mètres de large mais jamais la vedette n'y pourra entrer sans briser sa cheminée au plafond.

— Doucement !

Nous avançons à petits tours d'hélice. Nous passerons peut-être, mais il faudra baisser la cheminée.

— Stop !

Nous ne progressons plus que par la vitesse acquise. Mais oui, nous pouvons passer ! Et il y aura encore de la place au-dessus de la cheminée. Et nous voici sous la montagne, sous le rocher lisse en plafond qui vraiment pèse sur nous et nous rend silencieux. Cent mètres au moins : telle est la longueur de cette porte qui semble l'entrée d'une taupinière, mais qui ouvre sur une mer intérieure, au fond d'un grand cirque aux parois verticales. Il faut se renverser en arrière pour voir les sommets. Et là-dedans, un silence de mort. Un calme inquiétant. La vie arrêtée dans une anomalie. Comment cet effondrement s'est-il produit ? Comment s'est ouverte cette porte qui a l'air d'une trappe ? Il est irritant de n'avoir pas à se donner une explication, même fausse, de ces phénomènes. L'homme en est tellement absent que tout cela n'a même pas de légende. On ne raconte pas que les Dieux, des monstres, des géants, aient vécu là. Décidément, c'est trop désert, et de toutes les façons.

Sortis de ce cirque, nous naviguons longtemps au milieu de cette confusion de formes innombrables. Et il y en a toujours. Lorsqu'on atteint l'espace qui semble promis à nos yeux après avoir dépassé ce rocher que nous touchons presque, c'est encore le chaos à perte de vue qui se montre à nous.

Digitized by Google

C'est une armée de géants, les avant-gardes sont voisines de l'armée, au loin dans la brume. On pense au Jugement dernier. Je ne sais pourquoi. L'angoisse augmente lorsque, dans une sorte de rue ouverte au milieu de ce désordre, nous apparaît l'épave du *Sully*. On dirait un squelette abandonné là par un monstre repu. Le squelette d'un être trop audacieux qui fut une proie.

Mardi 7 novembre. — Nous levons l'ancre à huit heures. Promenade parmi les cailloux, puis le *d'Iberville* où nous avons reçu l'hospitalité se prépare à des exercices de tir.

Rien que pour ce simulacre, l'allure des hommes: équipage, officiers, devient plus grave. On abat les tentes de l'avant et de l'arrière. On hisse, au sommet des deux mâts, le pavillon et on l'y fixe « afin, me dit-on, qu'un boulet ne puisse l'abattre en coupant la drisse qui le retient, afin aussi, que quelqu'un n'ait pas l'idée de l'amener pendant le combat. » On démonte le mât de pavillon ordinaire qui gênerait le tir de la pièce d'arrière, on abat les bastingages. Les portes des cloisons étanches sont fermées au signal du branle-bas de combat qui est la sonnerie de la générale par le clairon.

Sur la passerelle, on installe un *voyant:* une barre de bois sur laquelle sont peints des chiffres qu'une glissière isolera et qui indiquera au canonnier la distance du but. Un point est désigné; on n'a, ici, que l'embarras du choix parmi les innombrables rochers qui nous entourent. La baleinière est mise à l'eau avec un des officiers dont le rôle sera de constater les écarts des coups dans un certain sens.

Puis, chacun à son poste, le bateau s'éloigne. A

Digitized by Google

deux ou trois mille mètres, la sonnerie : « Commencez le feu ! » On nous a distribué du coton pour mettre dans nos oreilles. Et c'était utile car les détonations des petites pièces ont un éclat sec et percutant qui pourrait être dangereux. Un premier coup est tiré, trop court. La distance une fois mieux évaluée, c'est le feu à volonté. Le bateau est ébranlé tout entier. Le plancher tressaille sous nos pieds. Toute cette masse de fer vibre. Chacun est grave ; les coups se succèdent, ou plutôt se confondent. La théorie est, une fois le feu réglé, d'inonder l'ennemi sous une averse de fer et de feu. Il faut «*les abrutir*». Et je me demande, en effet, ce qui resterait du bateau qui serait à la place de notre but. Le rocher, sous les coups précipités et incessants, semble en feu. Il est couvert de fumée et de poussière. A chaque pièce, méthodiquement, mécaniquement presque, les hommes prennent dans les caisses de bois portatives, des longues gargousses introduites rapidement dans l'âme du canon qui, presque aussitôt, est fermé, épaulé et déchargé avec un bruit sec, une flamme, visible malgré le plein soleil et un petit mouvement qui a l'air intelligent de l'éjecteur chassant la cartouche vide.

Puis la sonnerie « Cessez le feu ! » et peu à peu, pendant que nous allons chercher la baleinière mouillée à un mille du but, le bateau reprend son aspect habituel ; les bastingages sont relevés, les boîtes vides d'obus descendues, le mât de pavillon remonté, les tentes rétablies.



Les malheureux qui sont près des chaudières et

Digitized by Google

des machines vivent dans une atmosphère dont la température dépasse 50°. Pendant le combat leur vie doit être un horrible cauchemar. Songez que, pour activer le tirage qui donne la rapidité, il faut les enfermer, c'est-à-dire clore hermétiquement les orifices ouverts sur le pont. Du combat, ils ne savent rien. Jeter des pelletées de charbon dans l'enfer des chaudières, surveiller les machines, obéir aux ordres : « en avant ! » « en arrière !... » et attendre... Voilà tout ce qu'ils peuvent faire, assourdis par les détonations qui font vibrer le navire, roulés les uns sur les autres si la mer est grosse, brûlés souvent, et attendant aussi l'obus ennemi qui, en donnant accès à l'eau de la mer, les ébouillantera tout vifs. Voilà les heures que ces héros ignorés doivent passer ! Et on en trouve ! Et on en trouve dans tous les pays !

L'homme est décidément un étrange animal.

. . . .

L'après-midi nous sommes allés visiter les mines de Hong-Haï.

Les Mines de Hong-Haï

Ah ! si elles étaient dans une possession anglaise, on le saurait en Angleterre... et même en France, car les Français iraient les visiter pour y trouver des motifs de se décrier eux-mêmes.

Dans une contrée déserte, au fond de la baie d'Along, malgré les tigres, les fièvres et les pirates, l'énergie française a su créer une exploitation prospère, occupant de 5 à 8.000 ouvriers annamites ou chinois.

Là où, il y a vingt ans seulement, il n'y avait que la montagne et la brousse et pas un seul habitant, si ce n'est quelques pêcheurs, on voit maintenant

Digitized by Google

un appontement portant deux énormes grues hydrauliques qui prennent par wagons entiers, pour le décharger dans des navires de toutes nations, le charbon amené de douze kilomètres de là, par voie ferrée. De grandes et confortables maisons européennes se sont élevées sur les quais, six ou sept villages ont surgi du sol, un hangar énorme abrite les ateliers où la compagnie répare ses locomotives, ses chalands, ses chaloupes à vapeur, forge ses outils et arrive même à fondre des hélices de bronze pour ses bateaux.

Si vous montez dans un de ces trains qui viennent d'apporter aux quais le charbon de la mine, vous apercevez bientôt l'usine à briquettes. Le charbon de Hong-Haï étant à flamme trop courte et se rapprochant de nos anthracites domestiques, il a fallu pour l'utiliser industriellement, pour le vendre aux navires, le mélanger avec du brai et du charbon japonais. D'où la construction de cette usine, et ses tas de briquettes importants comme un pâté de maisons. A gauche, ce sont des montagnes de charbon en poussière. Là-haut, en file indienne, des centaines de coolies qui se profilent sur le ciel, ayant suspendu leur travail pour vous regarder passer. Partout la vie, l'ingéniosité industrielle, l'économie, l'ordre, l'activité.

On nous mène jusqu'au pied d'une colline. Elle ressemble à toutes les collines de ce pays, mais elle n'est couverte que d'une végétation rare, parce qu'on s'est déjà livré sur elle à un travail de déboisement ; une forêt la couvrait. C'est de là qu'on va tirer des millions de tonnes de charbon. Il faudra d'abord piocher et évacuer une épaisseur inutile de cinq mètres de terre ou de sable, puis on arrivera

Digitized by Google

au charbon. On taillera dans la montagne des escaliers géants dont chaque marche aura huit ou dix mètres de haut sur un kilomètre de long et bientôt la montagne aura disparu. On ne verra plus à sa place qu'une excavation énorme, semblable à celle-ci, voisine, rayée de plans inclinés qui vont du sommet aux bas-fonds et sur lesquels d'énormes bannes descendent jusqu'aux trains qui les attendent le charbon récolté par une foule d'ouvriers pareils à des fourmis laborieuses, que l'on voit s'agiter au loin, poussant des wagonnets, jouant de la pelle et du pic, visibles surtout par l'abat-jour de jonc qui leur sert de chapeau.

Ces ouvriers sont pour la plupart des Chinois, et tous ceux qui m'en ont parlé ont été unanimes à dire combien leur mentalité échappait à la nôtre. Le Chinois reste mystérieux, impénétrable, inaccessible aux bons procédés, mais rancunier ; travailleur, mais indocile. L'Annamite au contraire est facile à vivre, sociable, doux et courageux. Malheureusement il ne vient pas aux mines en aussi grand nombre qu'on le voudrait. C'est seulement après une mauvaise récolte ou lorsqu'il se trouve sans ressources par suite de ses dépenses à l'occasion de la fête du Thêt (jour de l'an) qu'on arrive à le recruter.

La compagnie lui a déjà assuré les soins médicaux ; elle se prépare à construire pour lui un plus vaste hôpital et des écoles.

***

L'avenir du Tonkin est dans ses mines, m'a-t-on répété à plusieurs reprises. La Cochinchine, ajoutait-on, sera agricole, et le Tonkin industriel.

Digitized by Google

Il est certain que le Haut-Tonkin ne sera jamais qu'un désert si l'on n'y découvre pas de mines.

Et depuis quelque temps, on cherche, et on en trouve, paraît-il.

Eh bien, les Anglais achètent tout ce qu'on leur offre. Presque aveuglément. Dès qu'il y a la plus petite chance d'un gisement, ils n'hésitent pas.

Est-ce pour eux que nous avons conquis ce pays ?

Mais quels sont les capitaux français qui oseraient s'aventurer dans une colonie française ?

Les Anglais viennent ici, bien qu'ils n'y soient pas chez eux.

Combien de Français — même parmi ceux qui vont aux Indes ou au Japon — viennent en Indo-Chine ?

Digitized by Google

L'ANNAM

Vendredi 10 *novembre.* — Arrivée à Tourane. Je n'ai rien à dire de Tourane, où je n'ai fait que passer. Mais quelqu'un qui serait savant aurait à vous conter, je suppose, les plus jolies histoires sur les pierres sculptées qu'on a trouvées dans les environs et réunies ici comme point de départ d'un musée. J'ai retenu seulement que ce sont des monuments de l'art Tiam. Mille regrets.

Samedi 11 *novembre.* — Nous partons de grand matin, par chemin de fer, de Tourane pour Hué, capitale de l'empire d'Annam.

Tourane pourra se développer à l'aise avant que sa gare devienne insuffisante. Pour l'instant, les énormes dimensions de cette gare étonnent, même après avoir vu le théâtre d'Hanoï. Il paraît qu'elle sera trop petite lorsque Tourane sera relié d'un côté à Hanoï, de l'autre à Saïgon. C'est bien possible. Il n'y a qu'à attendre et vivre assez longtemps.

Nous partons. Bientôt, comme nous allons franchir le col des Nuages par une pente très rapide, une brave petite locomotive essoufflée vient pousser notre train par derrière comme une bonne camarade, et, l'effort accompli, s'en va allègrement.

La voie parcourt un paysage des plus pittoresques,

Digitized by Google

changeant, vivant. Voici des grandes rizières et le tableau indo-chinois auquel nous sommes déjà habitués: le travail, dans la boue, du buffle et du paysan. Plus loin, ce sont des villages assez rapprochés, et tout est vert, tout est gai, dans la profusion des grandes feuilles, des bananiers et des hautes tiges des aréquiers terminées tout à coup en plumeaux. Hélas ! cette prospérité s'étend en longueur, mais en largeur elle est tout de suite arrêtée par les pentes stériles des montagnes de la chaîne d'Annam.

Hué

La capitale de l'empire d'Annam n'est guère composée que d'un grand village, de l'enceinte dite «Ville Royale» et de la résidence française. Le tout de chaque côté de la plus jolie rivière du monde.

Le palais de Sa Majesté l'empereur d'Annam. — Demain, j'irai voir Sa Majesté l'empereur d'Annam. Sa Majesté a huit ans. Après la déposition de Than-Taï, nous avons cherché, pour le remplacer sur le trône, un prince-enfant, dans la foule des membres de la famille royale.

Nous avons choisi celui-ci, et il paraît que ce choix a été une faute, parce que notre élu est le fils d'une concubine. Un prince vivait, descendant d'un grand roi. Nous l'avons méconnu, puis exilé. Ce fut une faute nouvelle. On se rappelle le mot du comte de Paris lorsque la République le chassa : « En me frappant, elle me désigne ». Les Japonais — ou les Chinois — se sont emparés de l'exilé et ils le gardent en réserve à Singapore pour le jeter en Indo-Chine lorsque le moment leur paraîtra opportun. Quoi qu'il en soit, nous protégeons le pauvre

Digitized by Google

enfant que sa mauvaise fortune a désigné. Mais entre lui et nous, il y a le Conseil des Ministres qui est le Conseil de Régence. Les membres de ce Conseil, je vais les voir cet après-midi, et demain, on me conduira devant le souverain à qui l'on a demandé une audience pour « monsieur l'Académicien ».



Départ pour la visite préliminaire du palais. Nous traversons la jolie rivière, puis nous voici bientôt devant ce qu'on appelle la « Ville Royale ». C'est un carré de trois kilomètres de côté, bordé d'un mur tout droit en forme de rempart, avec un fossé, le tout de construction française et de la fin du XVIIIe siècle.

L'enceinte franchie, nous serons en territoire annamite. On a laissé l'absolue propriété de ce mouchoir de poche au souverain. Après avoir passé un joli pont, bien chinois, par ses ornements de porcelaine, nous arrivons à la porte de l'enceinte jadis sacrée où ne pénétrait pas le commun des mortels. C'est derrière cette porte que jadis les empereurs d'Annam exerçaient, souvent avec la pire cruauté, un pouvoir tyrannique. On y accède maintenant trop facilement, et il nous faut faire un effort pour accepter que ces lieux sont bien ceux qui ont été les témoins des horreurs dont nous avons lu les récits. La porte s'ouvre sur un désert, avec une grande allée tracée le long des remparts rouges. Irrésistiblement, le souvenir de Versailles s'évoque. Des canons gisent à terre, en désordre, pêle-mêle, abandonnés là depuis longtemps, au hasard de leur chute, et cela ouvre une perspective sur

Digitized by Google

le gaspillage d'antan. D'autres canons énormes et inoffensifs sont dressés sur leurs affûts. Ils ont été donnés par la France à l'empereur Gia-Long et lui ont servi à reconquérir son empire. Ils sont couverts d'ornements et des caractères disent le nom de chacun : l'Arbre, le Feu, l'Eau, le Vent, etc...

Une nouvelle porte donne accès à la cour du palais. Le palais est un bâtiment plat et long, aux angles des toits relevés à la chinoise. Je *reconnais*, une fois de plus. Et, en effet, ce palais n'est que la reproduction réduite de celui de Pékin dont chacun a vu les photographies.

La salle du trône, tout ouverte sur son plus grand côté, est sans beauté, malgré ses colonnes rouge et or, laides par leur absence de chapiteaux et de soubassements. C'est banal, sans art, sans majesté, c'est décrépit, prétentieux, puéril et c'est triste.

Le Conseil des Ministres presque au complet vient à notre rencontre. Le plus sympathique de ses membres et le plus intelligent est le ministre de l'instruction publique, qui ne cache pas son aversion contre nous. Au moins, avec celui-là, on sait à quoi s'en tenir.

Le groupe se confond en salutations. Ils sont sinistres, ces hommes maigres, vêtus de noir, avec la seule clarté de la petite plaque d'ivoire qu'ils portent sur l'épaule et où leurs titres sont inscrits. Le ministre de l'instruction publique est des plus empressés. Ses longs ongles le font paraître avoir une serre d'oiseau de proie au bout du bras ; son air intelligent, son regard aigu donnent le vertige, inquiètent. Je verrai longtemps le sourire avec lequel il nous déclara que la croyance aux trois âmes qui forme le

Digitized by Google

fond de la religion annamite, était une sottise bonne à donner à croire au peuple.

Il s'improvise notre *cicerone* et nous fait entrer dans le bâtiment réservé au culte des empereurs défunts. A Pékin, nul homme s'il n'est de famille impériale n'a pénétré autrement que par la force dans le palais analogue à celui-ci.

Il fait presque nuit dans cette salle, largement ouverte cependant sur un de ses plus grands côtés, mais que des stores de bois défendent contre la lumière.

A la mémoire des rois défunts est élevé un autel caché par une moustiquaire, et, sur des tables, on distingue, en s'approchant, des services à thé et quantité d'objets, familiers jadis à ceux que l'on vénère.

Mais que sont ces formes immobiles, aux allures de fantômes, qu'on devine çà et là, avec peine, dans la demi-obscurité que rendent plus mystérieuse les petites flammes sans clarté de cent lumignons ? Ce sont les silencieuses gardiennes du lieu. Ce sont les femmes du palais, anciennes favorites, dont toute la vie doit se passer dans cette sorte de chapelle humide, une fois le maître disparu.

Et c'est derrière tout cela, dans un endroit plus sombre, plus humide, plus éloigné encore du reste des vivants qu'habite cet enfant de huit ans que nous élevons en roi avec la ferme intention de ne pas le laisser gouverner et dont l'enfance s'écoule sous la surveillance de deux vieilles femmes — dont l'une est la femme de celui qu'on a chassé pour l'élire — et sous le regard incessant des longs hommes noirs aux ongles courbés.

Dans ces salles où il vit, que de cris de douleur ont

Digitized by Google

été étouffés, que de sang répandu, que d'agonies contemplées avec joie, que de crimes ont été commis! Il y a moins de vingt ans, deux de ses prédécesseurs, deux enfants comme lui, ont été étouffés ou empoisonnés par des hommes semblables à ceux qui l'entourent aujourd'hui. Et il n'y a pas si longtemps — combien ? trois ans — que son propre père, le sinistre Than-Taï, ouvrait le ventre de ses femmes « pour voir ce qu'il y avait dedans » et leur coupait les seins « pour s'amuser ». C'est là, enfin, que respiraient les anciens souverains que nul ne pouvait regarder sous peine de mort.

Je vais voir demain cet enfant-roi, roi d'opérette tragique, à qui ses maîtres — nous et les autres — font des courbettes, et que l'on élève dans l'idée qu'il est un roi pour tout de bon.

L'Empereur-Enfant

Dimanche 12 *novembre.* — Je l'ai vu.

... Le Résident supérieur et moi, nous nous sommes mis en smoking — à dix heures du matin — pour la circonstance, et j'ai un peu honte de cette comédie du respect que je vais jouer, moi aussi, devant cet innocent.

Les membres du Conseil de Régence, comme un groupe de corbeaux, viennent à notre rencontre et j'éprouve encore une fois la sensation désagréable de prendre dans ma main ces mains aux trop longs ongles courbés qu'on a peur de briser et qui éveillent vaguement l'idée qu'on serre une griffe.

On nous précède, on nous invite à franchir une petite porte. Nous voici dans l'intérieur du palais,

Digitized by Google

dans les appartements privés... et le premier objet qui se présente à mes yeux, alors qu'en moi s'évoquaient les crimes passés accomplis là, le premier objet, c'est un jouet d'enfant, c'est une automobile pour gamin, qu'on met en marche avec les pédales des chevaux mécaniques. Quelle dérision ! Une autre porte s'est ouverte, et devant la rangée des ministres lugubres, un petit bonhomme, tout vêtu de jaune, vient à nous, grave, surveillé, poussé presque, et nous tend la main. Il n'a pas l'air d'avoir plus de six ans.

Et il a une certaine allure, le malheureux ! Et les gestes par lesquels il nous indique, au Résident et à moi, des places à côté de lui, sont pleins de dignité ! Une grande pitié, voilà tout ce qu'on éprouve.

Des serviteurs mal vêtus nous apportent des cigares et du champagne (à cette heure !) et ceux qui offrent au roi sa coupe en métal précieux s'agenouillent pour la lui présenter.

Les conversations s'engagent, à l'aide d'un interprète courbé en deux et qui parle à voix basse par respect. Tous les membres du Conseil de Régence ont les yeux fixés sur l'enfant et semblent lui souffler encore les questions et les réponses qu'on lui a préparées. On dirait des pions regardant leur élève qui passe un examen dont dépend leur avenir.

Pendant qu'il échange les politesses protocolaires avec le Résident supérieur, je regarde le petit roi.

Il a une figure intelligente, mais qui montre, à l'étudier de près, plus d'ennui que de gravité. Il a visiblement la peur de ne pas savoir sa leçon, ses petites mains qui triturent un mouchoir de soie trahissent son énervement. Et pendant que des mots de *Majesté* souvent répétés me parviennent

Digitized by Google

vaguement, je regarde ce petit nez en l'air, et ce petit front, et j'ai envie de lui dire : « C'est bon. Tu as bien répondu. Va jouer. »

Mais il s'adresse à moi, me demande si j'ai fait une bonne traversée, le but de mon voyage, etc... Il a, avant de parler, de longs silences qui indiquent ses efforts de mémoire et si ce n'était si triste, on rirait de voir la peine qu'il se donne pour paraître s'intéresser aux réponses qu'on lui traduit.

Les phrases indispensables échangées, le Résident supérieur donne à la conversation un ton plus familier. Le roi commence à parler français, et comprend assez bien. Il ne demande qu'à rire, et s'il rit, son nez minuscule se fronce, à la racine, comme celui d'un tout jeune petit garçon. Ah ! vraiment, son oncle a eu le mal de mer. Il devait être bien drôle ! Et un petit rire clair semble étonner l'atmosphère... Et où est-il, maintenant, son oncle ? A Avignon, près d'Avignon. C'est par bonté, lui explique-t-on, que la France a envoyé cet oncle dans ce pays où le climat est presque semblable à celui de l'Annam. Et il rit encore en disant qu'il a peur des chevaux.

Puis il s'arrête subitement, timide, et regarde en dessous les cinq hommes sombres, qui lui témoignent du respect.

Nous partons. Même poignée de mains très digne. Nous nous éloignons. Je me retourne et je vois le tout petit enfant jaune qui a l'air d'avoir envie de nous suivre et que déjà ses ministres ont repris.

Et nous refranchissons les portes jadis si rarement ouvertes, et nous laissons derrière nous, c'est-à-dire entre l'enfant et la liberté, les bâtiments sans art aux dalles humides, les cours désertes, et le bas-

Digitized by Google

tion construit à la mode de Vauban et la double enceinte avec son fossé, et toutes ces portes qui sont plus faites pour le garder que pour le défendre !

Ah ! le pauvre enfant !

Son palais a l'air d'un musée ethnographique où l'on conserverait, en l'entourant de soins, le dernier et précieux échantillon d'une espèce disparue.

***

Cet enfant, promis à la mort violente, est d'une sensibilité extrême — comme névrosé, il a de qui tenir — et l'on me raconte que la plus légère réprimande le fait fondre en larmes.

Non qu'il n'ait pas le sentiment de son rang. Il manifeste des colères déjà, impuissantes encore, qui le font se révolter parfois contre les obsessions de ses ministres, et leur dire « Je suis le roi. »

Il tient à ses prérogatives. C'est ainsi qu'à un médecin militaire, nouvel arrivé et qui lui avait déjà rendu plusieurs visites en simple vêtement blanc, il dit un jour :

— Monsieur, je ne vous ai pas encore vu en grande tenue.

Le docteur s'excusa :

— En grande tenue, j'aurai bien chaud.

Et le roi de riposter :

— Eh bien ! vous aurez chaud.

Et il ne manque pas non plus d'à-propos impertinents. Au cours d'une visite officielle, un haut personnage ayant cru devoir lui adresser une longue harangue, le roi l'interrompit au milieu par ces mots :

— Vous n'êtes pas fatigué ?

Digitized by Google

Comme je demande si l'on pense à conduire Sa Majesté en France, on me répond :

— Oui, on l'y conduirait *s'il y avait une Exposition.*

Pauvre gosse !

Les Tombeaux de Hué

Dimanche 13 *novembre.* — Je croyais savoir ce que c'est que la pluie. Je n'en savais rien, et nul ne la connaît qui n'a pas senti couler sur soi, pendant une journée, la pluie de Hué. Et je dis couler avec inten tion car elle ne tombe pas ; tomber impliquerait une idée fausse d'arrêt. L'eau est versée ici sans bruit, sans violence, mais continuelle, incessante, égale, en filets d'eau très minces et serrés, silencieux et persistants.

C'est là-dessous que nous avons vu les tombeaux de Hué. Il paraît qu'ils sont très beaux au soleil. Nous avons décidé que, baignés, ils étaient plus mélancoliques et d'un charme plus pénétrant. Qu'auriez-vous fait de mieux ?

Une course d'auto. Qu'est cette masse énorme qui barre de son ombre toute la largeur claire de la route et se prolonge encore dans la hauteur des arbres avec ce morceau de forêt ? C'est un éléphant chargé des herbes, des branches qu'il est allé cueillir pour son repas de demain. Sa tête est un bloc de granit entouré de verdure. C'est un des éléphants royaux. Il est énorme et ses défenses sont formidables. Il se range bien gentiment, et, comme nous sommes descendus pour mieux le regarder, son cornac lui fait faire « tchin tchin Bouddha ». La bête monstrueuse s'exécute — mais moins dressée que celles

Digitized by Google

des temples, elle ne sait pas ramasser une pièce de dix sous qu'il faut remettre au cornac en s'approchant avec un peu d'inquiétude. Puis l'éléphant regagne la route et ses pieds si larges franchissent le fossé avec des délicatesses qui font sourire.

L'auto nous conduit à une chaloupe, au milieu de la même abondance de pluie fine, et après un débarquement malaisé que facilite la complaisance des habitants d'un sampan, nous arrivons bientôt devant le tombeau de Ming-Mang. Des gardiens vêtus de rouge, d'autres habillés de vert, des mandarins en robe noire, la petite plaque d'ivoire à l'épaule droite, accourent à la rencontre des envoyés de la Résidence, avec des parapluies.

Pour la description détaillée, voyez les récits des voyageurs qui ont vu les tombeaux par un beau soleil.

Ce sont des bâtiments peu élevés, très étroits et tout en longueur, couverts de tuiles rondes et brunes et séparés par de larges cours dallées.

Le corps du roi n'est pas là. Il est quelque part, on ne sait où, sur cette colline où s'ouvre la dernière cour. La base de cette colline est entourée d'un mur qui l'isole complètement, percé d'une seule porte, celle que nous voyons là-bas, au bout d'un escalier. Cette porte ne s'ouvre qu'une fois l'an, lorsque le roi vient faire ses dévotions à son ancêtre, et le roi lui-même ne pénètre pas dans l'enceinte sacrée. Nul pied humain ne foule la terre où repose le souverain défunt de l'Annam.

Et cela n'est pas sans grandeur.

Avant que nous sortions, les mandarins nous conduisent vers un petit bâtiment de la première cour. Des tasses de thé sont préparées sur une table, et l'on nous sert avec mille attentions, un thé sans

Digitized by Google

sucre, qui nous paraît délicieux. Puis les mandarins s'installent à quelques pas et se font apporter les boîtes à bétel qui les suivent toujours, portées par un serviteur qui n'a pas d'autres occupations.

Nous allons, toujours sous la pluie, vers le tombeau de Tu-Duc, fermé d'un énorme et interminable mur tout noir. A l'intérieur, un joli pavillon sur un lac artificiel. C'est là que Tu-Duc venait se reposer, se baigner avec ses femmes, canoter et pêcher à la ligne. Le tout est d'un charme que je ne sais pas exprimer. C'est pittoresque, joli, tranquille, apaisant. Les petits ponts de porcelaine ont l'air de joujoux, et le petit jardin avec ses petites plates-bandes et ses petits arbustes semble être un jardin de poupée.

Pour nous renseigner sur le sentiment qui a provoqué la construction de ces tombeaux à la fois palais et jardins, nous avons un document précieux, c'est la stèle qui orne la dernière demeure du roi Tu-Duc. Elle a été rédigée par le roi lui-même. La traduction du texte a été faite par M. Delamare, et il a bien voulu me la communiquer.

En voici une analyse et des citations :

« Tout monarque, dit le roi, dès son avènement au trône se fait faire un cercueil sur lequel une couche de laque est ajoutée une fois par an. »

Le roi Tu-Duc s'est conformé à l'usage, et l'âge venant, « il a fallu, dit-il, songer aussi qu'un matin on pourrait se trouver à son dernier souffle... C'est dans cet ordre d'idées que nous avons prescrit au bureau d'astrologie de trouver un emplacement de sépulture. »

Cela fait, le temps ayant été jugé favorable, le roi s'est décidé « à entreprendre l'ouvrage »...

Digitized by Google

« On commença les travaux de remblais. Les rochers sont minés, les buissons sont abattus. Les murs, les fossés, les palais, les édifices, les maisons, les lacs et les îles ont apparu successivement. Le centre de l'emplacement est réservé pour notre demeure éternelle ».

Suit une énumération des édicules, des palais et de quatre maisons « qui servent de logement pour les femmes de harem ». Il est question ensuite d'un petit lac « en forme de croissant de lune, construit selon les indications de la science occulte », puis d'un grand lac « où les poissons affluent sans qu'on ait besoin de le peupler, car le lieu est favorable et les attire ».

A quoi sert ce tombeau entouré de palais et de jardins, avant la mort de celui à qui il est destiné? Le roi Tu-Duc nous le dit :

« Sous la lumière de la Lune, nous nous engageons dans le lac pour cueillir les fleurs du lotus sacré et chanter des vers en leur honneur. Le charme de ces spectacles assoupit tous les autres désirs matériels. Le lac est couvert de lotus. A côté du lac nous avons fait élever deux maisons... Une d'elles est assez commode pour celui qui aime à pêcher à la ligne pendant la brise de midi ou au clair de lune ».

Le roi ajoute :

« *Avec de sérieuses économies*, nous avons fait construire une grande île... nous avons fait imiter des cols, des coteaux et des forêts pour y élever des volailles et des bêtes ; paons, lièvres, faisans, tous y trouvent asile... Le palais est entouré de murs maçonnés suivant les mouvements du sol.

« ...Les constructions terminées, nous y emmenâmes notre mère et nous donnâmes des fêtes et des banquets avec théâtre et danses... Nous avons l'inten-

Digitized by Google

tion d'y composer et réciter des vers en buvant de l'alcool... Nous avons mis à profit chacune de nos sorties à l'occasion de la fête de la visite des tombeaux pour nous y arrêter au retour, afin de prendre du repos, cueillir des fruits délicieux et chercher des poissons frais, ainsi que d'autres animaux gras, pour être offerts à notre mère et lui être agréable. Quand nous étions fatigués en temps de chaleur étouffante, nous nous y rendîmes aussi pour nous y reposer et y respirer la fraîcheur. »

Le roi Tu-Duc était un homme sensible.

C'est lui qui, après la prise de la Cochinchine par la France, se rendit au temple de Phung-Thiên et, devant la cour assemblée, se reconnut, en pleurant, coupable d'avoir manqué à son devoir en n'ayant pas su conserver intact le patrimoine de ses ancêtres.

On comprend dès lors cette phrase de son épitaphe composée par lui-même :

« La colère du ciel et l'hostilité des hommes ont fondu sur nous à l'improviste. Comment ne serions-nous pas humbles ? »

Digitized by Google

LA COCHINCHINE

Le d'*Iberville* ayant terminé ses exercices de tir rentre à Saïgon et nous y conduit.

Nous partons de Tourane par gros temps. Un typhon est signalé « direction inconnue ». Mais il vaut mieux être en pleine mer que de rester dans la rade, peu sûre.

Au départ tout ira bien. Nous serons probablement secoués lorsque notre changement de route nous mettra au travers de la lame; ce sera cette nuit vers onze heures.

Je descends me coucher, fatigué (levé depuis cinq heures) et j'attends onze heures, le moment de changement de route.

On roule furieusement. Les bruits des objets précipités. — Vaisselle cassée. — Un écroulement. Les malles ont l'air de bêtes subitement animées et méchantes. Un coup formidable m'émeut. Le roulis nous a fait embarquer une énorme quantité d'eau par tribord, et en même temps, un bruit assourdissant au-dessus de nos têtes ébranle le rouf où nous habitons. Je pense que, tout de même, cela commence à se gâter. L'eau embarquée ne s'échappe pas, battant ma couchette de l'autre côté de la mince cloison de bois. Si de pareils paquets de mer s'abattent fréquemment sur nous, le rouf ne résistera pas longtemps et la situation deviendra dangereuse.

Heureusement, le fait ne se renouvelle pas. J'ai

Digitized by Google

d'ailleurs appris le lendemain que ce que j'ai entendu au-dessus de ma tête n'était pas un paquet de mer, mais l'écroulement, la mise en liberté de bois mal arrimé sur le plafond même du rouf. On pouvait s'y tromper.

La nuit continue, pas tragique, mais fort désagréable. Il faut se cramponner pour ne pas être jeté hors du lit.

Tout le monde est malade à bord, même les marins et quelques officiers. Pas de boys. Le jour se lève sans amener d'amélioration sensible.

Mardi 14 *décembre.* — Le commandant décide d'aller se réfugier dans une baie déserte, mais sûre, à Port-Dayot.

Mercredi 15 *décembre.* — Nous avons bien dormi, mais, au réveil, le temps est aussi mauvais et il ne faut pas songer à reprendre la mer. Nous espérons partir le soir. S'il n'y avait la menace d'un typhon, nous tenterions l'aventure, mais le baromètre baisse et nous venons de voir à Tourane les effets produits, il y a un mois, par un phénomène de ce genre : maisons détruites, paillotes emportées, poteaux télégraphiques en fer tordus ou arrachés. Et quant à ce qu'on nous a raconté, c'est plus effrayant encore. Les toits sont enlevés, des poutres transportées à des centaines de mètres, et l'impossibilité pour un homme de faire seulement une centaine de pas est absolue. Des gens qui étaient à soixante mètres de leur domicile n'ont pu le regagner. D'ailleurs, dans les rues, des tuiles, des tôles, des branches d'arbres et tout ce qu'on peut imaginer, passent avec une rapidité de projectiles.

Notre route, voisine de la côte, nous ren-

Digitized by Google

drait difficile la fuite devant la tempête ; il est plus prudent de rester, nous restons.

Pour passer le temps, nous accompagnons à terre le cuisinier et les hommes qui vont à un petit village chercher des provisions. Même dans le cirque où nous sommes et dont les *Instructions Nautiques* disent : « La mer peut être démontée au dehors, à Port-Dayot, elle est unie comme dans une darse » ; même à l'abri des montagnes qui nous entourent, le vent est violent et la mer couverte d'écume. Quel temps doit-il faire dehors ?

Le village que nous allons visiter offre ceci d'intéressant qu'il est complètement isolé. Nul ne vient ici, si ce n'est une ou deux fois par an un bateau de guerre pour y faire des exercices, ou, à des intervalles qui ne sont guère plus rapprochés, quelques navires fuyant la tempête. De plus, le village est très loin de toute autre agglomération. Nous nous attendons à y trouver des sauvages.

L'aspect, en abordant, est des plus riant. Les paillotes sont nichées dans un bois de cocotiers et de bananiers qui n'est séparé de la mer que par une plage de sable de quelques mètres de largeur. Les naturels sourient et nous aident à débarquer. Et l'on peut dire « les naturels », car nous avons bien l'air d'être les premiers visiteurs de ce coin délicieux. La beauté de la végétation, le charme du paysage que font ces grands arbres verts penchés sur le rivage, et si près de la mer, nous rappellent les récits de Bougainville abordant aux Iles Heureuses de l'Océanie.

A travers les troncs des cocotiers et les larges feuilles des bananiers, on entrevoit, à dix pas, les toits des habitations ; des pêcheurs étendent leurs

Digitized by Google

filets, une femme avec son enfant nu, suspendu à sa hanche, nous regarde, la bouche ouverte de surprise; sur un pont de trois planches posé d'un bord à l'autre d'une rivière minuscule, voici des enfants qui courent au-devant de nous, et, dans les vagues mourantes, sur la plage de sable, un petit cochon gris qui s'amusait à y patauger, se sauve à notre approche.

La population vit dans la terreur constante du tigre qui abonde dans les bois avoisinants. Chaque maison s'élève au milieu d'une cour protégée contre ces fauves par une très haute palissade de bambous effilés.

Cela constitue, sur deux mètres de large, les voies les plus bizarres que l'on puisse imaginer. Ce qui nous frappe, c'est l'extrême propreté des rues et des cours, c'est aussi une préoccupation d'art qui se manifeste par un arrangement ingénieux des tiges de palmes dont le dessus des portes est orné. Nous demandons à entrer dans une habitation. Tout de suite on s'empresse et l'on nous apporte des chaises bizarres et — le croiriez-vous ? — art nouveau, que les nervures visibles des bois dont elles sont faites et leurs courbures naturellement gracieuses rendent tout à fait désirables. A la pagode, toute en bois, mais avec des dessus de portes sculptés, on lève pour nous le store qui cache l'autel placé devant l'image du génie, image peinte, probablement chinoise, et qui n'a rien de particulier

Et nous partons, ravis de notre visite dans cet oasis, égayés par le charme qui se dégageait de la promenade parmi ces maisons tranquilles.

L'après-midi est déplorable. Le vent souffle en tempête, la pluie se met de la partie, le baromètre continue à baisser, et notre départ remis déjà deux fois est encore reporté à demain matin.

Digitized by Google

Nous n'arriverons plus à Saïgon assez tôt pour prendre le train et le bateau qui doivent nous conduire à Pnom-Penh et de là aux ruines d'Angkor. Comment ferons-nous ? Nous le saurons après-demain... si la mer nous laisse sortir d'ici.

Jeudi 16 *décembre.* — Toujours de la pluie. Toujours du mauvais temps.

Vendredi 17 *décembre.* — Le temps s'est amélioré. On part. C'est une joie de sentir vibrer le navire depuis si longtemps silencieux.

Saïgon

Voici la copie de mon carnet de notes lors de notre première escale à Saïgon.

Mardi 17 *novembre.* — On a décrit mille fois le spectacle de l'arrivée à Saïgon, l'entrée dans la rivière profonde et large qui est une des bouches du Mékong, les sinuosités qui font, lorsqu'on en approche, voir, tantôt à droite, tantôt à gauche, les clochers de la cathédrale. Je n'ai aucune impression personnelle à ajouter. Quelle est celle que j'éprouverai tout à l'heure, au premier contact avec cette colonie si décriée ?

Pendant une heure ou deux, on navigue entre deux rives plates et vertes, vertes et plates, aussi loin qu'on peut voir. Les arbustes qui la couvrent sont bas et serrés, et je ne vous en aurais peut-être pas dit assez si je m'étais borné à les appeler de leur joli nom de palétuviers, qui a si longtemps évoqué

Digitized by Google

dans mon esprit l'idée des plantations lointaines, étranges et inconnues. Rien n'est plus banal que ces buissons au nom prometteur.

Sur la rivière, de rares sampans nous montrent les premiers chapeaux pointus des Annamites. Bientôt apparaissent des cultures de riz. J'apprends que chaque année la conquête de la vase descend vers la mer. Voici maintenant des champs fertiles, à perte de vue. Et déjà le pessimisme de mes lectures s'atténue. On ne répétera jamais assez que notre installation en Cochinchine ne date que de cinquante ans, et il faudrait savoir si les Anglais — vous connaissez la phrase incessamment répétée et obsédante : « Ah ! si les Anglais avaient été les maîtres de cette colonie à notre place, quel admirable parti ils en auraient tiré ! » — il faudrait savoir si les Anglais auraient fait beaucoup mieux en si peu de temps.

Pour juger, il serait nécessaire de connaître les fautes commises, fautes toujours dissimulées par nos voisins, toujours amplifiées et publiées par nous d'une façon retentissante. La façon tant admirée dont les Anglais administrent leurs colonies n'a pas empêché aux Indes la révolte des Cipayes de 1857, ni le mouvement nationaliste révolutionnaire qui les inquiète en ce moment.

Voici Saïgon.

Je n'ai pas encore vu d'arrivée aussi souriante. A quoi tient ce caractère d'intimité, de gaîté, d'élégance qui saute aux yeux dès qu'on approche de l'appontement ?

Sans doute à la situation particulière de ce port en rivière, et surtout aux vêtements blancs du Tout-Saïgon attendant sur l'embarcadère l'arrivée du

Digitized by Google

courrier, aussi à ce bout de verdure tout proche, et qui, dans les obscurités où dorment à notre insu nos sensations passées, y réveille vaguement un souvenir de fête d'été sur la Seine de Bougival ou sur la Marne de Joinville-le-Pont. Des autos, des voitures élégantes avec de petits chevaux puérils, augmentent cette impression. La foule est élégante, point bruyante, comme je l'attendais. Saïgon n'est pas un Marseille plus au sud et beaucoup plus à l'est. Répéterai-je après tant d'autres qu'à terre et à bord, les yeux cherchent les visages amis, redirai-je les appels, les mouchoirs agités, et tout le reste, et aussi la montée en file indienne, par cet escalier d'échafaud qui vient d'être approché de la coupée, de tous ces vêtements sur lesquels éclatent les rubans rouges des décorations, les aiguillettes des officiers d'ordonnance et l'or des galons ajoutés aux manches et aux collets des costumes blancs ?

...Il me semble que l'enthousiasme et l'expansion manquent. C'est peut-être simplement parce qu'il y en a moins que je n'en attendais. Mais je crois remarquer que surtout, on s'observe réciproquement, chacun cherchant à lire sur les visages non vus depuis longtemps la marque du vieillissement, les signes du succès ou des déceptions. Les nouveaux venus sont observés avec une sorte de gravité. Quelle est la quantité d'inconnu qu'ils apportent ? Quelles passions vont-ils ajouter à toutes les passions ? Cette femme, qui est jolie, par qui sera-t-elle aimée, quelles joies ou quelles douleurs ignorées débarquent avec elle ? Ce jeune homme à la figure énergique, quelle percée va-t-il faire, de qui vient-il prendre la place ? Faudra-t-il se serrer jusqu'à la gêne pour ces convives nouveaux ?

Digitized by Google

Avant même de toucher la terre, le pessimisme s'envole ! Ah ! l'heureux, l'aimable, l'agréable contraste avec les colonies anglaises où je viens de passer ! Est-ce seulement la joie d'entendre parler français et de voir ces figures familières, de se retrouver avec ces hommes inconnus, mais non étrangers, qui expriment leurs sensations par les mêmes mots, avec qui on se trouverait des liens de parenté, sans chercher bien loin peut-être, et qui connaissent des gens que l'on connaît ? Non, ce n'est pas cela. Cette foule est, plus que les autres déjà vues, gaie, élégante et cordiale. Et je suis encore agréablement surpris de ne point la voir débraillée ni trop bruyante.

Les indigènes paraissent, au moral, dans la même tonalité. Ils sont souriants, ils ont l'air à la fois chez eux et chez nous. Ils sont mélangés aux Européens et n'en paraissent point gênés. Ils n'ont point cette attitude de récents vaincus que j'ai vue sur les faces des indigènes anglais, et les vainqueurs paraissent acceptés par eux. Dans les rues, les boutiques des Chinois et des Annamites sont encadrées dans les boutiques françaises. Ce commerçant jaune a les mêmes charges et les mêmes garanties que son voisin le commerçant blanc, et un étonnement agréablement amusé vient du contraste, sur ces enseignes, des noms chinois en plusieurs monosyllabes avec la profession : blanchisseur, bijoutier, horloger. Dans l'Inde anglaise, la ville indigène et la ville européenne sont distinctes rigoureusement l'une de l'autre. Les deux éléments sont voisins mais paraissent avoir ajouté encore une barrière à toutes celles qui les séparaient. Ces gens-ci exploitent ces gens-là, c'est visible et trop. Ici, les efforts ont l'air d'être mis en commun. La part de véritable associa-

Digitized by Google

tion sous cette apparence, je ne la connais point, mais les signes d'une certaine pénétration réciproque, d'une certaine égalité même sont trop nombreux pour ne provenir que du néant.

Chez les Anglais, l'indigène est mendiant, quémandeur. Jamais un service ne lui paraît suffisamment rétribué, peut-être parce qu'il l'est toujours trop et qu'alors l'idée de juste salaire disparaît; l'indigène anglais a l'air de recevoir une libéralité, une aumône qui peuvent toujours être plus fortes, et non pas la rétribution débattue et acceptée d'un service rendu. Ici, je n'ai pas vu un traîneur de pousse-pousse continuer à tendre la main après avoir été payé.

Et quant à l'activité de tous, elle est grande. A Singapore, les Français du bord me montraient les travaux nouveaux en me disant : « En font-ils des améliorations, ces Anglais ! » Et ici, il a fallu ma remarque et ma question pour qu'on me parle des trois kilomètres de quais qu'on construit — avec quelle peine! — dans un terrain vaseux où l'on doit descendre jusqu'à trente-cinq mètres pour établir des fondations.

Il faut se hâter de dire qu'un autre dénigreur ne tardera pas à m'affirmer que ces travaux sont inutiles, trop coûteux et que de simples appontements en bois seraient préférables.

Bien certainement on a, ici encore, gaspillé l'argent. Le théâtre est le plus beau monument de la ville. C'est lui qui occupe la plus belle situation, dans le plus beau quartier, sur la plus belle place bordée d'agréables terrasses de café.

Cette élégance et cette gaîté cachent bien des angoisses et des misères même. Une grosse maison

Digitized by Google

de commerce chinoise vient de faire une faillite de cinq millions et plusieurs maisons françaises en ont subi la répercussion.

On me montre des gens en voiture ou en automobile qui n'ont certainement pas les moyens d'en avoir. Mais cela n'est pas spécial aux colonies.

— Un des grands malheurs de nos colons et surtout de nos fonctionnaires, me dit quelqu'un, c'est la facilité du crédit qu'on trouve en arrivant. Chez tous les commerçants français ou chinois, on paye avec un bon. Comment résister à une tentation de coquetterie, si l'on est jolie femme; comment ne pas céder au désir d'être aussi bien mise que Mme X..., surtout si cette madame X... est la femme d'un inférieur, alors qu'il suffit de crayonner quelques mots au-dessus de sa signature pour entrer en possession de l'objet convoité? Tel commerçant d'ici que je pourrais vous nommer a perdu l'an dernier cent mille francs, qui lui étaient dus. Il fait fortune cependant, parce qu'il prévoit ses pertes en fixant ses prix de vente.



Un passager à bord me dit :

— Je n'avais pas vu Saïgon depuis treize ans. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la bonne mine des habitants. Autrefois, l'impression, à l'arrivée, était vive et mauvaise, à la vue des figures bouffies et jaunes. L'état sanitaire est certainement amélioré et beaucoup. J'ai aussi remarqué une amélioration notable dans la tenue des gens, et dans la moralité au moins extérieure.

Et, en effet, bien qu'on ne voie pas d'agents de

Digitized by Google

police, aucune scène scandaleuse dans la rue, comme à Port-Saïd, par exemple : offres de photographies obscènes, prostitution, enfants équivoques. La plus réservée de nos villes de province ne l'est pas plus, en apparence au moins, que Saïgon.

Chez les sauvages, en automobile

Dimanche 19 *décembre*. — Voulez-vous voir des sauvages ?

— Où ça ?

— Chez eux.

— Où donc, que j'y coure ?

— A vingt-cinq lieues de Saïgon.

— Comment y aller ? A cheval ? En caravane ? A dos d'éléphant ?

— En automobile.

— Avec plaisir.

Voilà comment nous sommes partis, ce matin, à sept heures, pour aller chez les Moïs.

C'est étonnant comme il faut faire peu de chemin dans ce pays-ci, hors de la ville, pour arriver dans « la vraie campagne ».

Au départ, le paysage est des plus séduisants. Pendant des lieues, on roule dans un véritable jardin, habité, très habité. Le long de la route, c'est un fossé à peine plus grand que les nôtres, plein d'eau, et juste assez grand, large et profond pour porter un bateau. On a ainsi devant chez soi, une rue qui marche. Les villages semblent heureux et le pays prospère. Puis les habitations s'espacent, deviennent plus rares et disparaissent. Nous sommes maintenant en pleine forêt et nous suivons pendant quarante kilomètres l'unique route qui la traverse. Petit à petit,

Digitized by Google

les arbres succédant aux arbres indéfiniment, la conviction s'installe en nous que les gens que nous verrons, une fois arrivés, ne seront pas des habitants de la banlieue.

La première habitation que nous apercevons est une grande maison à la française, c'est celle du Résident. Seulement c'est la seule. Il faut reconnaître que, même dans la saison tempérée où nous sommes, un joli courage est nécessaire à une Française pour vivre là. Et cependant en voici une, alerte et gracieuse. Et en voici une autre, non moins gaie et jolie : c'est la femme d'un colon — un vrai ! J'en ai vu un ! — qui vient, pour le compte d'une société, exploiter la mer de bambous qui est devant nous, et en faire du papier. Dans ce pays, où il n'y a pas d'autres habitations, on est revenu aux lointaines traditions d'hospitalité et quiconque se présente à la porte de ces aimables gens est accueilli comme s'il était attendu.

Après déjeuner, en compagnie de nos hôtes, nous partons pour le village Moï.

...Eh bien! il n'y a pas à dire le contraire; ce sont des sauvages. D'abord, ils vivent presque nus et surtout ils vivent sans le secours de la Société. Le coton pour leurs vêtements sommaires, ils le prennent aux arbres, et le tissent; leurs habitations sont faites avec les branches ; ils n'ont d'autres armes que des coupe-coupe, des arcs, et des flèches qu'ils savent empoisonner.

Leur nourriture est le riz, et pour le semer et le récolter, il ne leur faut pas tant d'efforts qu'aux Annamites du Delta. Ils vont dans leur mer de palmiers, ils y mettent le feu, attendent qu'il soit éteint et la terre refroidie, ce qui n'est pas fatigant, puis ils creu-

Digitized by Google

sent dans la terre, en y enfonçant un bâton, un certain nombre de petits trous; dans chacun ils laissent tomber trois grains de riz, et quand ils reviennent trois mois après, ils trouvent toute prête une récolte qu'ils n'ont pas la candeur de faire selon des règles bonnes ailleurs, futiles ici : ils prennent à poignée les sommets des tiges et ce qui leur reste de grains de riz dans la main est suffisant pour leurs besoins. Le reste est pour les oiseaux du Bon Dieu, s'ils en veulent. Ils rapportent ainsi du riz, même un peu trop pour leurs besoins; et l'excédent, ils l'échangent à des passants contre des pièces d'argent... dont ils font des colliers et des bracelets.

Voici tout l'art de leurs architectes : sur l'emplacement choisi dans la forêt ou dans les bambous, et qu'on a nivelé par le feu, on plante de hauts piquets en rectangle. A hauteur d'homme, on en fixe d'autres horizontalement avec des lianes; on les recouvre de branchages et l'on a le plancher. D'autres branches inclinées composent le toit, et lorsqu'on a achevé la construction d'une échelle par des moyens aussi peu compliqués, on est devenu propriétaire. Sur les branches du plancher, on pose une natte et l'on dort à l'abri des attaques du tigre. On y fait aussi la cuisine, en narguant les chances d'incendie, et l'on peut, entre deux siestes, fumer un tabac qu'on a semé, dans une pipe qu'on a fabriquée soi-même. Pour ne rien oublier, disons qu'avec le riz on fait aussi de l'alcool.

Comme nous avons compliqué la vie, nous autres !

D'ailleurs, lorsque le site a cessé de plaire ou si l'on croit être tourmenté par de méchants esprits, on s'en va, tout simplement, recommencer un peu plus loin la même opération. Et dire que nous faisons

Digitized by Google

— sous forme de prestations — payer des impôts à ces gens-là !

Ceux-ci sont sédentaires, mais n'ont rien perdu de leurs traditions. On peut en juger en visitant leur cimetière. Les monuments funéraires en bois, sont en forme de civières avec des brancards grossièrement ornés. On comprend qu'autrefois on emportait ses morts avec soi, et que les Moïs, aujourd'hui, bien que n'étant plus nomades, ont continué à donner à leurs tombeaux les formes adoptées par les ancêtres.

Le village est souvent visité par les touristes, pas assez encore pour que les Moïs demandent « un petit sou, monsieur, s'il vous plaît », mais assez pour qu'ils soient apprivoisés au point de se mettre en rang pour la photographie, et assez aussi pour accepter les piécettes qu'on leur donne en récompense. Ils sont d'autre part, très doux, craintifs, et si l'on veut examiner de près la pipe qu'ils fument, ils la laissent prendre avec un peu d'inquiétude.

En revenant, nous avons dîné pas très loin de Saïgon, sur le bord du Donnaï, dans un village qui s'appelle Indo-Mot. Le restaurant a pour enseigne : *Au goujon qui thêt* (le thêt est le nom du jour de l'an annamite). C'est Bougival ou Chatou en Asie et les petites dames sont Japonaises. Très curieux.

La bienfaisance publique à Cholen

Lundi 20 *décembre*. — Saïgon, c'est la ville de plaisir. Cholen (1), c'est la ville de travail. Saïgon est habité

(1) Pourquoi s'entêter à écrire Cholon, puisqu'on prononce Cholen ?

Digitized by Google

par des Français qui regardent tous du côté de la mer et guettent les paquebots en attendant celui qui les emportera. A Cholen vivent deux cent mille Chinois tournés vers l'intérieur du pays, dont ils sont les réels exploitants. Ce sont eux qui prêtent de l'argent au paysan et lui achètent sa récolte; ce sont eux qui décortiquent le riz dans leurs immenses et poudreuses usines. Sait-on que, chaque semaine, six mille jonques amènent dans les arroyos de Cholen toutes les richesses du pays ? On devine l'animation qui en résulte. Sans doute elle ne peut se comparer à celle de Canton, mais elle est assez grande cependant pour impressionner vivement.

Nous n'avons pas encore su atteindre et toucher le paysan annamite. Il paye des impôts aux Français, mais c'est au Chinois qu'il vend son riz. C'est à lui qu'il s'adresse lorsqu'il a besoin d'argent. Si nous abandonnions l'Indo-Chine sous la poussée chinoise, la vie annamite n'en serait guère modifiée. Notre devoir est de tenter de nous substituer au Chinois, ou mieux, de nous inspirer de la forte constitution de la Commune annamite pour apprendre à nos sujets et protégés à faire leurs affaires eux-mêmes.



J'ai visité ce matin les œuvres d'assistance établies à Cholen par le maire actuel, M. Drouhet, et j'en suis revenu plein d'admiration pour cet excellent homme. Si l'on excepte nos trois ou quatre plus grands centres, il est peu de villes en France qui ne puissent envier à Cholen son hôpital et sa Maternité.

Digitized by Google

Tout cela est l'œuvre de M. Drouhet, qui cependant m'en voudrait certainement si je n'associais à son nom ceux de ses précieux collaborateurs, le Dr Bailly et Mme Kuyl.

J'ai visité aussi une école annamite où les plus récents principes pédagogiques sont appliqués. Les murs, par exemple, sont couverts de mille objets qui constituent un musée tout prêt pour les leçons de choses. Ce musée n'a pas coûté un sou à la municipalité. Il a été constitué par les efforts personnels du directeur de l'école, et quant à la plupart des objets usuels, ils ont été fabriqués par les parents des élèves et offerts gracieusement par eux.

J'ai longuement causé avec ce directeur, et comme je m'étonnais de la pureté avec laquelle il parlait notre langue, et aussi comme je ne savais quelle nationalité lui attribuer, on m'apprit qu'il était né à la Réunion, d'un père Chinois et d'une mère fille elle-même d'un Français et d'une noire. Ce n'est pas un homme, c'est une synthèse.



J'ai eu l'honneur d'être invité à déjeuner par le *phù*, dont l'habitation est une des plus belles qui soient, dans le style annamite. Ce *phù*, dont l'hospitalité princière est bien connue, est un de nos premiers amis. Un de ses fils, naturalisé Français, est officier de notre armée ; un autre fait partie de notre magistrature, et j'ai appris l'histoire d'un troisième lorsqu'on me conduisit derrière l'autel des ancêtres, à une place où je pus lire, à ma grande surprise, en caractères français, cette inscription :

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE
DE NOTRE TRÈS AIMÉ ET A JAMAIS REGRETTÉ FRÈRE

DO HUU SUU

Etudiant en Médecine, externe des Hôpitaux de Paris
Décédé au Sanatorium de Leysin, le 14 janvier 1903,
à l'âge de 25 ans.
Emporté par la tuberculose dont il avait contracté les germes
à l'Hôpital Beaujon
en donnant ses soins aux malades.
Victime de son amour pour la Science et pour l'Humanité
et de son Devoir professionnel.

Je laisse le lecteur aux réflexions que la lecture de cette inscription peut lui suggérer. Je n'ajouterai qu'un renseignement. La mère de ces trois fils a eu vingt-trois enfants et je l'ai vue en pleine santé, alerte et affable. Que ne pourrait-on attendre d'une telle race !

Digitized by Google

LE CAMBODGE

Nous remontons le Mékong à belle allure. Les rives en sont fertiles et gaies. Des îlots flottants de verdure descendent le courant rapide... Incessamment des volées d'oiseaux tout blancs, que notre passage effraie, se détachent des berges. Un arbre, nouveau pour nous, se montre, bizarre avec ses branches en étage : c'est le cotonnier. Ce fleuve qui déborde à date fixe et dont l'inondation fertilise, je l'ai déjà vu : c'est le Nil. Mais le Nil est bordé de temples. Les eaux du Mékong ne reflètent guère que des paillotes.

Pnom-Penh

Jeudi 23 *décembre*. — A trois heures nous arrivons à Pnom-Penh, capitale du Cambodge. M. Marcel Monnier qui est venu ici, il y a une douzaine d'années, en parle en ces termes :

« Point commode, le débarquement ; la pente est raide, le sol glissant, couvert de détritus que fouillent les porcs et des chiens étiques. Des entailles pratiquées à la pioche permettent l'escalade, non sans quelques faux pas. Un passage étroit entre deux bâtisses donne accès à la rue principale... »

Eh bien! le pays a changé, depuis! Un débarcadère commode accueille le voyageur, de grandes rues sont sillonnées d'autos, de victorias élégantes, de voitures à bœufs et de bicyclettes, et au lieu des masures qu'a vues M. Monnier, Pnom-Penh offre,

Digitized by Google

à l'arrivant, le spectacle délicieux d'un admirable jardin public, où j'admire une fois de plus ces étranges palmiers dont toutes les feuilles sont dans le même plan, bien symétriques, et qui semblent artificiels. Des enfants français jouent à l'ombre et sous les fleurs, et de chaque côté, tout le long du fleuve, se poursuit une belle et large route toute rouge, bordée d'arbres verts.

Devant moi, c'est la pagode, le pnom, dont la forme est celle d'une fleur de lotus renversée avec, au-dessus, sept boudins qui représentent, paraît-il, les sept parasols royaux. Sur l'ensemble, une flèche qui figure le pistil de la fleur ; et le tout, en réalité, représente, à s'y tromper, une énorme sonnette. Jadis le monument était seul sur le haut de la minuscule colline. Avec un joli respect des croyances de nos protégés, nous avons embelli et complété tout cela. Sur la pente de la colline nous avons bâti un escalier, et on a eu le goût de l'orner de statues copiées sur certaines de celles qui ont été découvertes à Angkor. Le serpent à sept ou neuf têtes y figure plusieurs fois et y produit le meilleur effet. Pourquoi faut-il avoir tout gâté par un monument ridicule, polychrome, représentant le roi Sisowath avec, d'un côté, des danseuses, et de l'autre — ah! de l'autre! — un troupier français. Ce qu'il y a de terrible, c'est que le monument paraît solide et qu'on ne peut prévoir le moment béni où un accident le renverserait.

Le palais royal offre peu d'objets d'admiration, mais on y rencontre plusieurs fois l'occasion de sourire. C'est même, chez certains, un peu plus qu'un sourire que provoque la vue d'une statue en bronze de Norodom à califourchon sur un cheval habillé de ripolin, et dont on dit qu'elle est une ancienne

Digitized by Google

statue de Napoléon III, désaffectée après le Quatre Septembre. Près d'un bâtiment tout en fer, sans originalité ni grandeur, voici une sorte d'abri, c'est-à-dire un toit au-dessus d'une plate-forme. C'est, paraît-il, le palais du protocole. Il en sort un jeune homme vêtu de kaki, couvert d'un chapeau melon, et fumant une cigarette. C'est un des fils du roi. Il est impossible d'être fils de roi avec plus de simplicité.

Norodom en avait moins. Il a fait construire à sa propre mémoire une pagode qu'on appelle *la Pagode d'argent*. Les dalles seules sont faites de ce métal et c'est suffisant pour le mauvais goût. On a cependant ajouté une statue de Norodom, toute en ·'or, grandeur naturelle, et qui porte les propres bijoux et les diamants qu'aimait le roi. La ciselure est fine et abondante, mais elle n'évoque d'admiration que pour la patience de ceux qui l'ont faite. Les murs de la pagode sont appropriés au reste, décorés de fresques grotesques et brutales.

M'en voudriez-vous si je vous laissais ignorer qu'il y a aussi, sous des vitrines, le sceptre d'ivoire et d'or, et d'autres attributs de la royauté fastueuse et disparue ?

Les Ruines d'Angkor

Vendredi 24 *décembre.* — Le grand fleuve se rétrécit jusqu'à ne plus nous être qu'un couloir, puis tout à coup c'est le grand lac, si grand qu'on y navigue à la boussole. Comme le fleuve comporte, d'une saison à l'autre, des différences de niveau qui dépassent dix mètres, les huttes sont bâties sur pilotis : il en est même de flottantes. Bientôt, quoique

Digitized by Google

la baisse des eaux ait commencé depuis longtemps déjà, nous voyons les premiers arbres submergés.

***

. . . .

Le sampan sur lequel nous nous installons pour naviguer au clair de lune dans la forêt inondée est exactement la reproduction des barques que l'on voit sur les bas-reliefs des vieux temples égyptiens. Sur l'avant qui s'élève, cinq rameurs debout, chacun avec une seule rame. Autant à l'arrière qui se relève aussi. Au milieu, une large plate-bande sans rebords, recouverte d'une natte et surmontée d'un dais. Comme il n'y a pas de banc, il faut s'asseoir à l'orientale ou se coucher.

On part. Après cinq minutes, nous étions séparés du reste du monde et confiés à ces dix gaillards qui rament en chantant et en s'envoyant des gaudrioles d'un bout à l'autre du bateau. La lune brille comme un soleil de France, l'eau est calme et les têtes des arbres en sortent avec leur verdure à travers laquelle on aperçoit l'eau lumineuse et indéfinie. Nous sommes vraiment loin, et c'est délicieux de se sentir seuls au milieu de ces gens à la fois sauvages et soumis. Où allons-nous ? Eux seuls peuvent le dire. Nous doublons des caps qui sont des bosquets, nous nous insinuons entre des balises qui sont des cimes. Puis la forêt se resserre et nous naviguons à la hauteur des nids. Cela dure longtemps en pleine solitude, au milieu de cette invraisemblance, sous cette surprise perçue d'être en pleine sécurité dans un désert liquide et anormal, dans un bois en même temps que dans un lac, et à la merci de gens si dif-

Digitized by Google

férents de nous. Je le répète, c'est délicieux, c'est toute la poésie, tout le mystère, toute l'étrangeté, et l'exotisme à la portée de la main.

Les arbres se font plus haut et nous voyons maintenant de la terre, ou tout au moins de la vase, couverte de verdure. Parfois, au détour d'un buisson, surgit tout à coup un pêcheur sorti de son sampan et qui barbote dans la boue. Nous échouons, puis nous flottons de nouveau, et nous arrivons enfin au but. Il faut le croire du moins, puisque les sampaniers, les grands sampaniers qui faisaient si bel effet tout debout à l'avant et à l'arrière en se détachant sur le ciel, se sont arrêtés et descendent à terre.

Un autre sampan qui portait des officiers du *Takou*, nous a rejoints. Nous sommes en effet au point où la route sort de l'eau — pas définitivement comme on le verra plus loin — et à l'endroit où nous devions trouver les charrettes à bœufs qui nous conduiront à Siem-Reap.

Sinistre nouvelle !

Nous sommes en retard de plusieurs heures, et lasses d'attendre, les charrettes à bœufs sont parties !

Nous voilà bien !

Il est dix heures du soir. Nous sommes sur la vase à peine séchée, la route est impraticable à pied et nous n'avons aucun objet de campement.

— Combien de temps faut-il pour aller chercher les charrettes à bœufs et les ramener ?

— Quatre heures.

Poser cette question et obtenir cette réponse, a demandé une palabre de vingt minutes, et dix encore pour faire comprendre à un homme qu'il faut aller les chercher « et plus vite que cela ».

Digitized by Google

L'homme s'enfonce dans la brousse en courant, et c'est très joli, ce départ de l'homme tout seul, dans la forêt touffue.

Lorsqu'il est parti, nous nous sentons encore plus seuls, bien qu'en compagnie de nos vingt rameurs et d'une vingtaine encore de naturels sortis on ne sait d'où.

Nous sommes cinq dont deux femmes, et sans armes. Pourvu que la tentation ne soit pas trop forte !

Ils ne sont même pas tentés, les braves gens ! Ils nous regardent avec une curiosité amusée — accroupis commodément — commodément pour eux. Décidément, j'ai trop d'imagination. Mais c'est si amusant ! Etant petit, je me racontais à moi-même des histoires terribles, que j'inventais pour me faire peur. Je continue, voilà tout.

Quoi qu'il en soit, il est tard, nous avons faim. Nous allons dîner : les officiers ont apporté du bord les provisions nécessaires. Mais où dîner ? Il ne faut pas songer à s'asseoir sur le sol, c'est-à-dire dans la poussière mouillée, sur la boue pas encore sèche. Nous avisons, non loin de là, un grand bateau tiré à terre. Nos quarante compagnons, sur notre désir, le poussent, le maintiennent et l'amènent à l'endroit désigné, près des sampans qu'il ne faut pas laisser partir, car nous pouvons en avoir besoin. Voilà la salle à manger, avec des sièges, et d'autres sièges pour représenter les tables. Les tentures sont fraîchement peintes, et, comme suspension, nous avons... la lune, avec de petites lumières accessoires, mises là seulement pour le plaisir et qui sont les étoiles.

Notre installation amuse beaucoup nos Cambodgiens qui nous aident lorsqu'ils le peuvent et éclatent de rire comme des enfants lorsqu'ils le jugent à

Digitized by Google

propos, ce qui ne correspond pas toujours au moment que nous aurions choisi. Puis ils s'installent en cercle autour de nous, à croupetons, dans une rabelaisienne attitude qui est pour eux l'attitude normale de repos. Pas banal, le dîner, dans ce décor, et avec ces spectateurs.

On trouvera peut-être que je m'échauffe beaucoup pour peu de chose. Mais que voulez-vous ! Il n'y a plus maintenant d'aventures de voyages. Alors, il faut bien s'arranger avec ce que l'on a, et en tirer comme d'un citron qu'on presse, toutes les petites émotions qu'il est possible.

La preuve qu'il n'arrive plus rien à personne, en voyage, c'est qu'au moment où je trouvais avec joie l'occasion de placer ma proposition « d'allumer de grands feux pour éloigner les bêtes féroces », on vint nous avertir qu'on avait pu rejoindre les charrettes à bœufs et qu'elles seraient là dans une demi-heure.

Cela nous fit grand plaisir, mais la manière dont la nouvelle nous parvint me fut peut-être plus agréable encore. Nous fumions nos pipes — laissez-moi dire nos calumets — devant nos cinquante spectateurs. Qu'on imagine l'endroit : la clairière inondée de lune, la rivière, puis de tous côtés, nous enserrant, la forêt ; le bateau échoué, et le cercle des gens presque nus, à croupetons. Nous avions l'air d'être enfermés, ou pour mieux dire, nous étions comme sur une scène de théâtre, dans un décor.

Et voilà que tout à coup — du côté cour ou du côté jardin ? — un homme à cheval surgit, entre deux portants, sort de la coulisse, il n'y a pas d'autres mots. Il est superbe, et ses lambeaux de vêtements, et son torse nu, dans la clarté de cette nuit

Digitized by Google

tropicale, le rendent magnifique et glorieux. Nous le reconnaissons. C'est notre envoyé de tout à l'heure qui a emprunté un cheval pour arriver plus vite et se moins fatiguer. Ah ! la bonne idée qu'il a eue là !

Les charrettes ne tardent pas à arriver... Je vous dis qu'il y a deux mille ans, le modèle était le même, et qu'on n'y a rien ajouté, pas plus qu'aux barques égyptiennes. Le timon se prolonge en avant avec une courbe de cygne; il y a en une dont les roues sont pleines, et les deux bœufs à bosse sont mérovingiens. Pas de siège, bien entendu: on se hisse par l'arrière à la force des reins et des poignets, et la caravane se met en marche. Je dis bien la caravane, car il y a une dizaine d'attelages, certaines voitures ne portant qu'une valise.

Mais où nous conduit-on ? Voici que les bœufs entrent dans la rivière... Non. Ce n'est qu'une mare. Vous voyez le pataugis dans la boue, les cris, les efforts pour ne pas tomber, les coups reçus dans les reins à chaque cahot — car vous ne vous attendiez pas, j'imagine, à ce que ces charrettes eussent des ressorts — et la peur de verser, peur illusoire en raison du grand écartement des roues. On regarde le compagnon qui précède pour juger par son émoi de l'ennui qui vous attend et du choc auquel il faut se préparer; et, le mauvais pas franchi, on a la joie, en se retournant, de voir passer par les mêmes terreurs le compagnon qui suit.

Oh ! hâtez-vous d'aller voir les ruines d'Angkor avant qu'y soit installé le tramway électrique que je prévois et que facilitera la petite rivière au cours rapide à qui l'on demandera d'actionner des dynamos! Et si vous m'en croyez, gens de l'Indo-Chine, lors-

Digitized by Google

que MM. Thos Cook and Son auront organisé ici des *tours*, exigez impérieusement le maintien de la charrette, entretenez les ornières et laissez de l'eau dans les mares !

...Après une heure ou deux de cette marche lente, nous trouvons une belle route bien unie qui est comme une longue rue, suivant la rivière, bordée de l'autre côté par une succession ininterrompue de jardins. Au-dessus des haies, on voit des habitations proprettes blotties sous des bananiers, sous des arbres de toutes sortes, au milieu d'une fertilité qui n'a d'égale que celle de Ceylan.

Sur des plates-formes, on aperçoit des gens qui se soulèvent sur le coude pour nous regarder passer, et des feux apparaissent, à côté d'eux, un à chaque habitation, qui se révèlent subitement. La fée du logis s'agite : certainement c'est pour se garder contre les tigres qu'on a allumé ces feux. Pas du tout : c'est contre les moustiques. Ce qui ne les empêche pas d'être jolis à voir. Et leur fumée est douce à respirer, car ils sont entretenus avec des branches de bois odorants.

L'oreille est caressée par les chansons des primitives roues hydrauliques qui ont un doux grincement rythmé, et par le petit bruit de gargouillis que font, en se vidant, les tuyaux de bambou qui se sont plongés dans la rivière avec des mines de comprendre ce qu'ils font.

Subitement, les bananiers disparaissent. Nous entrons dans la forêt, et bientôt apparait la maison d'abri aux chambres propres et rudimentaires qui, grâce au général de Beylié, remplacent la *sala* de fortune, malpropre et incommode dont devaient jusqu'ici se contenter les voyageurs.



Samedi 25 *décembre.* — Pour ma Noël j'ai eu un joli cadeau : j'ai vu Angkor.

C'est admirable et irritant.

C'est admirable, parce que... Mais d'abord il faut imprégner votre esprit des dimensions de ces ruines extraordinaires.

A quinze ou vingt lieues à la ronde, le pays est couvert de vestiges de temples, grands ou petits, et au milieu de cet immense cimetière se dressent deux phénomènes : une ville de trois lieues de tour, enfermée dans un mur, que la forêt a envahie et presque complètement détruite; et un temple de dimensions beaucoup plus grandes que celles de notre Louvre, en hauteur, en largeur, en longueur, et si bien conservé qu'il pourrait être rendu au culte presque immédiatement.

Mais ce qui est irritant jusqu'à en devenir pénible, c'est qu'on ne sait rien sur le peuple qui a vécu dans cette splendeur, dans cette surabondance générale de temps et d'activité surtout. Je me trompe. On sait une chose. On sait son nom : c'est le peuple Khmer. Un point, c'est tout. Ce qui est irritant, c'est de ne pas connaître la date de la construction de ces monuments grandioses. Ceux qui les ont élevés étaient-ils contemporains de Néron, de Philippe-Auguste ou de Louis XIV ? Les trois opinions ont été émises et défendues toutes trois par des savants renommés.

Mais ce qui est plus extraordinaire encore que d'ignorer l'origine de ce peuple, c'est de ne pas savoir comment il a disparu ! Au XVIe siècle, une nation qui devait être très nombreuse puisqu'elle a pu fournir le peuple d'artisans nécessaire à l'érection de cette ville et de ces temples. Puis, au XVIIe siècle,

Digitized by Google

quelqu'un en découvre les ruines. Rien de plus. En un siècle, deux peut-être, tout ce pays est devenu un désert et le grand peuple Khmer a disparu sans qu'on sache comment.

S'il avait été vaincu par des voisins, Siamois ou Chinois, les vainqueurs s'en seraient vantés. Non. On ne parle pas de lui, nulle part.



Et maintenant, venez, je vais vous montrer ce que j'ai vu.

Allons d'abord à la ville. Le temple qui est là tout près, nous le visiterons ensuite.

Nous suivons une assez bonne route, dans la forêt. Puis, tout à coup, une énorme porte de pierre, très sculptée, avec un mur qui, de chaque côté, se perd tout de suite derrière les arbres.

Nous marchons une heure encore, dans la forêt toujours, et nous nous trouvons en face de ceux des monuments qui sont le mieux conservés. Depuis que nous avons franchi la porte de pierre très sculptée, nous sommes dans l'intérieur de la ville royale, tout en étant restés en pleine forêt. Voici une clairière deux ou trois fois grande comme la place de la Concorde. C'était la place publique, et si elle est restée plane, sans arbres, c'est que jusqu'à ces derniers temps, les habitants des environs en avaient fait une rizière.

Tout le long de cette place, dans un style qui évoque irrésistiblement celui de notre Renaissance, les soubassements énormes d'un temple.

Le territoire de cet Angkor-Thom de la ville royale est un champ de bataille entre les végétaux vi-

Digitized by Google

vants et les pierres mortes, fortes de leurs poids, entassées par des hommes. Presque partout, le végétal est vainqueur. La forêt est montée à l'assaut, et voici tout là-haut, cette chose invraisemblable : sur une terrasse que supportent des arcades, un arbre géant semble planté là comme le drapeau du vainqueur et, *sous ses racines*, on voit le ciel.

D'une fleur fanée le vent a emporté une graine. Il en a emporté mille, dix mille, cent mille, à chaque printemps, et il les lançait à l'assaut de la forteresse bâtie par les hommes. La plupart mouraient. Mais une, de temps en temps, s'insinuait entre deux pierres, y trouvait juste assez de terre pour s'y fixer, germer, lancer des racines dans les environs, à la recherche de nouvelles substances. Et après des années qui, sous ce climat, ont pu n'être pas très nombreuses, la sève, en gonflant les tissus de la plante, par une lente et irrésistible poussée, a rompu l'équilibre d'un mur, d'une tour, qui se sont écroulés.

Il y a des endroits où la pierre a triomphé. Des squelettes d'arbres, des branches mortes disent sa victoire. Autre part, les combattants semblent avoir fait la paix et s'être associés. C'est ainsi que l'un des montants d'une porte en pierre sculptée est demeuré intact, tandis que l'autre, disparu, est remplacé par des lianes entrelacées qui soutiennent l'ensemble, comme une colonne torse.

C'est à la place où fut, où existe encore le monument principal, le Bayon, que la lutte se poursuit avec le plus de vigueur de la part de l'assaillant et le plus de force de la part de l'assiégé qui défend encore sa citadelle.

Mais la mêlée est grande et la victoire de la végétation prochaine si l'homme n'intervient pas. Il

Digitized by Google

faut faire un effort et revenir sur ses pas, et aller, et revenir encore pour comprendre qu'on est entre des dômes.

On y est arrivé en marchant sur des colonnes et sur des pierres sculptées, renversées, comme sur des cadavres. Le monument central avec ses quatre gigantesques faces de Brahma est d'une grande beauté, d'une beauté dont l'élément essentiel est l'effort. Et je pense au Panthéon si simple. L'art grec atteint la beauté par la grandeur : l'art hindou y tend par le nombre.

Que la nature a fait un beau décor à ces ruines! La laissera-t-on continuer son œuvre ? Ce serait la disparition d'Angkor-Thom à bref délai. Mais quelle poésie ne lui enlèvera-t-on pas si l'on abat les arbres, et que restera-t-il lorsque les lianes seront coupées ?

Une raison de plus pour vous hâter de venir ici. Vous serez frappé, comme nous l'avons été, par le contraste de tant de science et d'art chez le sculpteur et de l'ignorance, barbare parfois, de l'architecte. Est-ce bien l'ignorance, la cause de cette enfantine disposition qui place les joints d'une assise de pierre directement au-dessus des joints de l'assise inférieure au lieu de les alterner, idée qui vient à tous les enfants constructeurs de forteresses avec des dominos? C'est impossible. A défaut de raisonnement, la pratique a dû faire voir bien vite aux architectes khmers leur erreur. C'est un point d'interrogation à ajouter à tous les autres.

Angkor est une énigme. Il n'y a rien à apprendre des indigènes. Ils n'ont gardé aucune tradition, et si l'on insiste, ils vous répondront que tout cela a été élevé par les génies en une nuit.

Digitized by Google

Angkor Wath

Quelques pas sur la route, au sortir de la maison du voyageur, puis, tout de suite, à droite, une porte, une plate-forme, avec des lions de pierre. La porte franchie, une grande allée dallée, large de vingt mètres, longue de cinq cents, bordée de parapets ornés d'énormes têtes de serpents réunies par sept ou neuf en un joli motif décoratif, et à l'extrémité, sur une grande masse construite, trois dômes en forme de bonnets d'évêque debout, en bon état et qui, s'ils n'étaient dentelés, auraient l'air d'être des dômes de chez nous ; c'est ainsi que se présente le grand temple d'Angkor.

Voici, dans l'axe de l'allée, un grand escalier de pierre qui paraît s'élever jusqu'au milieu du monument. Montons. C'est plus facile à dire qu'à faire. Les marches sont très hautes. Par contre, elles sont très étroites. De sorte qu'il faut s'aider des mains pour les gravir. Elles conduisent au Saint des Saints. Si l'architecte a voulu contraindre les foules à ne s'en approcher qu'à quatre pattes, il a réussi, et c'est un agréable tour de force que d'imposer la même attitude humiliée aux étrangers incroyants du xxe siècle.

Un volume serait nécessaire pour décrire, mieux que sommairement, le temple d'Angkor. Je ne veux ici que vous inspirer le désir d'aller le voir. Mais puisqu'il faut toujours en revenir aux dimensions, sachez cependant que le soubassement, de six ou sept mètres de haut, a deux mille cinq cents mètres de pourtour. Et cela n'enferme pas un espace vide compris entre quatre murs, mais une quantité de petits monuments, de cours, d'escaliers, de couloirs.

Digitized by Google

Toutes les surfaces sont couvertes de sculptures. Il y a des dieux, des hommes, des guirlandes de danseuses, des processions et des rosaces, des fleurs, des lignes et des cercles, et encore des dieux, des hommes, encore des danseuses.

Vous verrez le Saint des Saints où n'habitent plus que des chauves-souris, mais si nombreuses, et où cependant tant de religiosité a passé qu'il demeure un endroit sacré, imposant le respect, encore imprégné du divin. Vous verrez un bas-relief qui a un kilomètre de longueur et quatre ou cinq mètres de haut, sur lequel est figurée l'épopée du Ramayana, y compris la grande bataille entre les hommes et les singes armés et aussi les supplices de l'enfer, et vous constaterez qu'ils sont partout les mêmes. Vous admirerez le fini des sculptures et leur finesse, et, plus d'une fois, après vous être écrié : « C'est l'Egypte ! » vous constaterez : « C'est de la Renaissance ! » et vous vous direz aussi que tel chambranle de porte ne jurerait pas dans un des châteaux historiques des bords de la Loire. Probablement aussi vous serez troublé comme moi, à la vue d'un certain couloir dans lequel on a entassé les statues divines trouvées çà et là ; vous serez pris de tristesse devant ces dieux autrefois si fêtés, aujourd'hui sans clients, et vous recevrez une consolation émue à découvrir devant l'un d'eux, parmi les plus modestes, des baguettes d'encens non encore consumées, une petite fleur pas encore flétrie, témoignages touchants de la ferveur persistante d'un humble qui a cru sans doute avoir plus de chances d'être exaucé par cet appel à la gratitude d'un dieu à qui personne ne pensait plus.

Vous verrez, enfin, en vous éloignant à regret,

Digitized by Google

des cigognes sur des tours, et je vous souhaite d'arriver à la grande allée lorsque le soleil couchant dorera le sommet des dômes. Alors, vous évoquerez dans le passé, et à l'endroit même où vous serez, les splendeurs des foules ferventes, les processions nocturnes avec des éléphants sacrés, et à la lueur des torches, les danseuses jetant des fleurs sous les pieds des prêtres et se prosternant devant ces rois tout-puissants, dont les noms, comme eux-mêmes, sont morts.

Je vous souhaite d'avoir le temps qui m'a manqué, et d'aller d'un côté jusqu'à Battambang, de l'autre jusqu'à Kompong-Schnong ; de pouvoir ainsi admirer d'autres temples presque aussi beaux, d'autres palais presque aussi grands, nombreux, serrés, laissant seulement entre eux, on le devine, la place pour les habitations et les rizières de ceux qui les avaient construits et les entretenaient.

L'énigme se posera encore. Quel était ce peuple ? Comment a-t-il disparu ? Des savants prétendent que tout cela est l'œuvre d'un petit nombre d'Indous qui auraient fait travailler un peuple d'hommes inférieurs. Je comprendrais l'explication s'il s'agissait des Pyramides qu'une aristocratie aurait pu faire élever par un peuple d'esclaves, puisque là, il ne s'agit que d'un entassement de pierres. Mais ici, il a fallu un peuple d'artistes, se perpétuant pendant des siècles pour sculpter ces kilomètres carrés de pierre, il a fallu des fonderies pour fabriquer les outils, il a fallu nourrir tout ce monde et le maintenir en ordre, et avoir assez d'autorité et de tradition pour assurer dans une suite de plusieurs générations, l'achèvement, fidèle jusqu'au respect, d'un plan élaboré d'ensemble, arrêté définitivement par ceux qui le conçurent.

Digitized by Google

Et ce peuple n'a laissé que son nom ! Et il a disparu, il n'y a pas plus de trois siècles peut-être, sans que ses voisins en aient conservé le souvenir. Il faut donc qu'il ait été vaincu par des hordes moins civilisées que lui, sans quoi elles auraient laissé des traces, et alors, je ne vois d'autre explication qu'une auto-destruction par la guerre civile, avec, à la fin, le triomphe de la populace qui, privée des maîtres qu'elles aura tués, aura péri de faim et de misère, assez abêtie pour ne savoir pas même détruire les temples que ses victimes avaient édifiés.

Cette explication, je ne l'accepte d'ailleurs que pour donner une pâture à l'esprit qui, lui, a réellement horreur du vide, à preuve tout ce qu'il a inventé pour peupler les déserts qui séparent les étoiles...

Oudong

Nous dînons à bord, et nous arrivons à la nuit à Kompong-Schnong. Nous devons partir de là pour aller à Oudong, à dos d'éléphant, voir des tombeaux.

C'est pleine lune, et je n'ai besoin d'aucun fanal pour lire le télégramme qu'on me remet et que ma vanité surexcitée depuis quelques jours ne consent pas à vous laisser ignorer :

« *Résident supérieur à résident Kompong-Schnong.*

« *Prière prévenir M. Brieux, que Sa Majesté le recevra en audience privée lundi 27 décembre à 5 heures 1/2 et qu'elle fera donner en son honneur une soirée de danses. L'audience et la soirée ne peuvent être remises, le Roi ayant consenti à donner satisfaction à ma demande, bien que lundi fût un jour saint bouddhique.* »

Et voilà !

J'en ai, moi, des fréquentations, depuis quelque temps ! Ne nous frappons pas et regardons les habitants de Kompong-Schnong.

On nous annonce qu'on va préparer les éléphants. Et nous voyons, en effet, sur la berge, des masses noires qui s'agitent. On mène les éléphants boire et se baigner, puis on les bâte.

Comment est bâté un éléphant ?

Imaginez un immense tonneau en paille, défoncé des deux bouts, caché aussi par une étoffe rouge qui retombe en rideau sur les deux côtés ouverts. Supposez cela placé sur un support comme le sont les foudres dans les caves, mettez le tout sur le dos d'un éléphant et vous aurez une idée de la cage où il va falloir nous hisser.

Après des palabres, des saluts, des papiers exhibés, on place une échelle sur le côté de la bête. Ma femme monte la première, un peu beaucoup émue — pas l'habitude. Je grimpe à côté d'elle, car elle ne veut pas être seule ; l'interprète s'installe sur un autre éléphant, le suivant porte notre valise, un autre ne porte rien, et enfin un tout petit enfant d'éléphant qui tette encore suit sa maman en faisant des grâces. Avec la monture du conducteur, nous avons sept bêtes, toute une caravane.

Et cramponnés aux galeries posées sur le fond du tonneau, nous attendons la mise en marche, non sans inquiétude, car on nous avait raconté des choses peu rassurantes sur le mouvement de ces grosses montures.

Cela s'ébranle, penche à droite, progresse, penche à gauche, avance encore et recommence : c'est très supportable.

Nous suivons la berge pendant quelques centaines de mètres, nous tournons à gauche. Plus de cahutes.

Digitized by Google

Nous sommes dans la campagne. Pas d'autres bruits que les sonnettes des bêtes, les claquements d'une sorte de crécelle et les cris des cornacs.

C'est admirable, sous ce ciel, dans cette nuit lunaire. De chaque côté de la route, des étincelles d'un blanc bleuâtre, comme électriques, passent. Feux follets ? Verts luisants ailés ? Je ne sais. Des arbres nous frôlent, bizarres, menaçant des pointes de leurs feuilles inconnues. Oh ! que nous sommes donc *autre part* et qu'ils ont tort ceux qui pouvant se donner cet extraordinaire, ce rare plaisir, cette joie aiguë, restent sur le boulevard !

D'abord, nous suivons la route et c'est fort bien, puis un détour : nous ne sommes plus que sur une piste, et en file indienne, nous tenons une place énorme. Un peu habitués maintenant, nous pouvons regarder, et le derrière énorme de granit mouvant qui nous précède et la trompe fureteuse de notre suivant. A certains détours nous voyons toute la suite avec le petit enfant d'éléphant qui est délicieux !

Nous quittons la piste et nous voici maintenant au milieu des rizières fauchées. Evidemment nous ne sommes pas des explorateurs, mais l'étrangeté de la scène excite notre imagination. Les bêtes, en marchant, cueillent la paille de riz par touffes, et les secouent violemment sur leurs pieds pour en détacher la terre.

La prudence, la délicatesse de ces bêtes énormes, nous réjouit. Rien n'est amusant comme leurs hésitations, l'exploration avec la trompe et avec le pied avant de franchir une petite digue, leur habileté à éviter une souche. Maintenant, nous décrivons des lacets au milieu d'arbres éparpillés, puis nous entrons dans la forêt, et c'est à crier de joie, de voir

Digitized by Google

les gros dos surmontés des tonneaux oscillants disparaître dans une ombre, reparaître à la lumière de la lune, sous les feuilles vertes, sous les branchages touffus et disparaître encore, avec le bruit des sonnettes, du claquoir de bois et les cris bizarres des cornacs.

Et voici dans la forêt, une clairière — trois constructions seulement ; — autour, une place vide et la forêt. C'est une pagode, une paillote close, et la troisième... la troisième c'est notre habitation.

Ah ! jamais je n'avais rêvé une semblable chambre à coucher ! En voici la description :

Un grand toit de roseaux sur des piliers de bois.

Dans le fond, sur une plate-forme surélevée, nous voyons des lampes, des bougies allumées — une chaise de chaque côté d'une table ; derrière, un rideau pendu par une corde. Une lumière se devine de l'autre côté.

Nous montons. Vous entendez bien qu'il n'y a ni portes, ni murs. Rien que des fenêtres. Ou plutôt : une seule fenêtre... qui fait le tour !

Trois marches faites de planches mal assemblées, puis trois marches encore. Derrière le rideau, deux petits catafalques tout blancs, ce sont les moustiquaires qui entourent un matelas simplement posé à terre, et c'est là que nous allons dormir.

Palabre avec je ne sais quel gouverneur de couleur qui vient d'apparaître, pendant qu'on déshabille les éléphants et qu'on leur donne à manger.

Je m'installe pour écrire ces notes. Je vois la paillote sur le côté, puis des arbres, la forêt ; la lune sur la clairière, et les ombres des arbres qui viennent jusqu'ici. Une sonnette d'éléphant tinte de temps en temps ; un bruit de bois brisé, les chansons voisines

Digitized by Google

et les rires de nos Cambodgiens. J'en vois d'autres à croupetons, qui me regardent écrire, et je suis parfaitement heureux dans ce calme, dans cette vie non soupçonnée, dans ces bruits nouveaux et devant ces choses nouvelles pour moi.

Et je vais me coucher.

. . . .

Lundi 27 décembre. — Très bien dormi. Mais tant qu'on ne connaît que les nuits de Paris avec les tramways, les autobus et le reste, on ne sait pas combien, en forêt, il peut y avoir de bruits au clair de la lune, ni combien d'animaux aux cris inconnus se parlent pendant que dorment les hommes, ni la quantité de choses qui tombent, qui craquent, qui glissent, qui sont broyées.

. . . .

Les rideaux rouges deviennent plus rouges. Un coq chante ! Ah ça ! on est donc allé chercher des coqs, cette nuit ? Il me semble entendre au loin des cris d'enfants, nos hommes ont donc amené leurs familles ? Je me lève et je sors de ma chambre, faite d'une moustiquaire et d'un rideau.

Je n'avais pas vu, hier soir, ces deux ciels de lit auxquels pendent des ornements bizarres, découpés, dorés et probablement rituels. Je n'avais pas vu, non plus, à l'intérieur du toit, deux de ces chromolithographies sous verre représentant de grands Japonais grimpant à l'assaut d'un fort russe, ni ces autres sabrant des blancs aux uniformes rouges qui s'enfuient apeurés. Mauvaises, ces gravures. Ni ce portrait d'Edouard VII. Inutile, ce portrait. Ni cette page du *Punch* aux dessins indifférents...

Nous avons des voisins.

Digitized by Google

Il n'y a pas qu'une seule paillote, montée sur pilotis comme toutes celles d'ici ; il y en a plusieurs, et des hommes vêtus de jaune, des bonzes, se tiennent accroupis sur des balcons.

Là, tout près, derrière les arbres avec lesquels il se confondait hier soir, c'est tout un village. Et je m'explique l'inquiétude de l'interprète. Ce sont ces habitants qu'il ne voulait pas exposer à la tentation de venir, la nuit, regarder l'heure à nos montres.

Pour déjeuner, un homme noir vêtu de blanc avec des galons rouges sur la manche, nous apporte deux noix de coco vertes ; il remplace le monsieur blanc en habit noir qui vient, le matin, le regard fixe et très solennel, un plateau en l'air, apporter le chocolat dans les chambres d'hôtel pendant que la petite madame se pelotonne sous les draps.

...Et moi qui allais oublier de dire que cette nuit, enfin, ils ont allumé de « grands feux pour éloigner les bêtes féroces ». J'avais cinq ans lorsque m'est venu le premier désir de dormir à côté d'un de ces feux-là !



On s'en va à pied, par de petits chemins sous bois. Grâce à la prévoyance de notre interprète qui, décidément, ne peut admettre qu'un Français voyage sans cortège, nous formons toute une caravane pour une promenade d'un kilomètre. Il y a, en tête, un monsieur cambodgien plein de gravité qui, de sa baguette, chasse du chemin les cailloux trop gros, et dont la main écarte les branches. Il y a ensuite l'interprète. Puis nous. Puis un autre monsieur cambodgien qui porte mon appareil photographique

Digitized by Google

(un vérascope de cinq cents grammes) avec un respect orgueilleux. Enfin, deux marins du *Sambor*, côte à côte, formant l'arrière-garde.

Dans des circonstances analogues, j'ai toujours eu la sensation vive et désagréable d'être le prisonnier de mon escorte.

Les pagodes et les pnoms que nous visitons sont impuissants à éveiller mon intérêt.

Au sommet de la colline, une surprise, cependant. Nous y trouvons une bâtisse banale, couverte de tuiles rouges, avec cependant quelques sculptures autour. La surprise, c'est en entrant dans cette construction qui, du dehors, paraissait basse et petite, d'y trouver une douzaine de colonnes de deux mètres de diamètre, et un Bouddha énorme, en ciment — très laid — et dont on me dit qu'il est haut de vingt-quatre mètres, ce qui ne me paraît qu'un peu exagéré. Et voilà !

Si vous n'êtes pas archéologue et si vous ne devez pas aller à Oudong à dos d'éléphant, au clair de la lune, vous pouvez vous dispenser du voyage.

Maintenant, en route pour Pnom-Penh, pour l'audience royale et les danses.

Le roi Sisowath

Evidemment, il serait très facile de blaguer le roi Sisowath. Lors de son voyage à Marseille et à Paris, on n'y a pas manqué. On l'a peut-être fait avec plus d'esprit que de générosité. On y eût mis plus de discrétion certes, si on avait pu voir ce monarque chez lui.

Il a fort bon air, le roi Sisowath. Non seulement il porte allègrement ses soixante-dix ans, mais je ne

Digitized by Google

sais pas par quel côté il peut nous donner à rire, à nous Français. Son désir de nous être agréable, sa connaissance des bienfaits que nous avons apportés à son pays (et ils sont réels), sa reconnaissance aussi, sa gaîté, sa simplicité enfin, le rendent tout à fait sympathique.

A l'heure dite — en smoking, mais il est cinq heures du soir, cette fois — nous nous présentons, le résident et moi, au palais. Nous sommes accueillis au son de la *Marseillaise* très bien jouée, ma foi, par les musiciens militaires du roi. Et cela ne donne pas à rire du tout. Les jeunes princes viennent au-devant de nous, affables et souriants, très à leur aise, et on nous introduit dans un salon, puis dans un autre qui sont tous deux dépourvus de ces objets ridicules, tels qu'armoires à glace, boîtes à musique ou phonographes, qu'on a à déplorer dans presque tous les palais d'Orient et d'Extrême-Orient.

Voici le roi, tout de blanc vêtu à l'européenne, avec un beau sourire content et la main tendue. Puis les cigares et l'inévitable champagne, et la conversation commence à travers l'interprète courbé.

Vous ne sauriez croire avec quelle gentillesse, avec quelle émotion et quel tact le roi a saisi l'occasion qui lui était offerte de dire sa gratitude pour la France, ni dans quels excellents termes il a exprimé la certitude où il est qu'avec notre concours et notre direction, son pays verra grandir sa prospérité. Il a eu, entre autres, une phrase dans laquelle, il était question de notre pays « père et mère » du Cambodge, qui ne prêtait pas à la raillerie, je vous l'affirme.

Le roi a gardé de son voyage en France le meilleur souvenir. Il m'a parlé avec un plaisir visible de son ami M. Georges Leygues, ministre des colonies,

Digitized by Google

puis de M. Fallières et de M. Jean Lanes. Il me charge de ses amitiés pour tous. Même pour ceux dont il a oublié les noms. Qu'ils les reçoivent ici.

Les danseuses

A neuf heures du soir, nous revenons au palais pour assister aux danses.

Imaginez un grand rectangle de cent mètres de long peut-être, c'est la scène. Le public se tient tout autour, bien entendu. Cette salle ne se compose que d'un plancher et d'un toit soutenu par de légers piliers. Dans ce pays tout est en plein air. Il y a, sur un des petits côtés du rectangle, un orchestre accroupi, et en face la loge royale, toute une troupe de gens dans la même posture, dont le seul rôle sera de rythmer les danses par le choc de deux palettes de bois noir.

On nous remet un programme imprimé sur beau papier, en français et en cambodgien.

Voici le sujet du ballet :

HISTOIRE DE NGOS

1°. — Le roi Samol envoie des messagers mander le prince NGOS (très laid dans sa forme extérieure mais doué de toutes les qualités morales) pour le présenter à sa fille Réachéana qui a refusé déjà cent jeunes princes qui lui ont été donnés à choisir.

2°. — Lorsque le prince NGOS arrive, le roi Samol ne veut pas le voir ; il fait dire à sa fille de se porter au-devant de lui.

La belle Réachéana est saisie par la beauté du jeune NGOS, beauté qui reste invisible pour tous ceux qui l'entourent. Elle lui jette une fleur, comme gage de son amour, puis le conduit devant son père.

3°. — Le roi Samol, furieux, veut chasser sa fille, mais sa colère est vite apaisée quand, sur la prière de la princesse Réachéana, le vertueux prince NGOS jette son masque de laideur et apparaît d'une beauté radieuse.

Son union avec la princesse Réachéana est enfin décidée.

BALLET FINAL DES ÉVENTAILS

Digitized by Google

Le roi arrive bientôt, toujours affable, et les danses commencent. Ce que je vois est beaucoup mieux, paraît-il, que ce que l'on a vu à Paris. Le roi nous explique « le poème » et comme j'en demande la date, il me répond qu'il est très vieux : « du temps des ancêtres ». C'est vague, mais il faut s'en contenter. Parmi les artistes, j'ai beaucoup remarqué l'esprit, le mouvement, le comique et la grâce de la jeune personne — douze ans peut-être — qui, la tête recouverte d'un cartonnage, représentait le prince dénué de beauté et pourvu de toutes les qualités morales.

Et vers minuit, chacun s'en fut coucher.

Mardi 28 *décembre.* — Sur le *Sambor* de *Pnom-Penh à Mytho.*

Mercredi 29 *décembre.* — Quelle nuit nous venons de passer ! Quelle nuit ! Je devrais intituler ce chapitre : *La nuit terrible* ou le *Fléau du Mékong.*

Comme bien des choses qui s'achèvent dans le tragique, cela avait commencé le mieux du monde.

La chaloupe comporte à l'avant, en prolongement de la cabine, une jolie petite place bordée de banquettes et nous décidons de nous y faire servir le dîner.

Tout en l'attendant, et en jouissant du plaisir de voir défiler les rives du Mékong, peuplées de hérons et de vols d'oiseaux blancs, bordées de hauts bambous, de manguiers, de cotonniers, de hautes palmes, et d'arêquiers, nous voyons un des servants installer, au-dessus de nos lits, des moustiquaires.

— Précaution inutile, nous disons-nous.

Digitized by Google

...Ah ! Seigneur !

La nuit vient, la table est mise, deux bougies sous globe l'éclairent. On sert. C'est délicieux.

Ce fut délicieux jusqu'au café.

...Dans l'air jusqu'alors désert, voici qu'un moustique apparaît. Je me gifle, je le manque : c'est la tradition. Tout va bien. Mais en voici deux, puis quatre. Nous rions ; d'autres petites mouches apparaissent. C'est très drôle : on est obligé de mettre la soucoupe sur la tasse et de ne laisser qu'un tout petit trou pour boire, sans cela, trop de bêtes s'y noiraient. C'est encore très amusant.

Mais bientôt, ce ne le fut plus du tout. Comment vous expliquer ce qui s'est passé ? Si je vous dis que nous avons été assaillis par une myriade d'insectes de toutes sortes, vous comprendrez que nous avons eu beaucoup de moustiques.

Non... Vous avez vu, dans certains dictionnaires, la double page illustrée, au mot « *Insectes* ». Vous vous les rappelez : de toutes tailles, de toutes grosseurs, serrés les uns contre les autres, et de tout petits dans la place laissée entre les gros ; vous vous les rappelez : hérissés de pattes crochues, d'antennes, de dards, de suçoirs et de piquants, vous vous souvenez des corps velus, des ailes multiples... Et leur nombre, surtout, n'oubliez pas leur nombre. Eh bien ! la nappe, le plancher, les banquettes, nos vêtements, nos mains, nos visages sont couverts de ce fourmillement, de cette foule agressive, chatouillante, pinçante, odieuse ! L'air en est saturé. Il y a des criquets qui se prennent dans les cheveux et lorsqu'on veut les en arracher, s'y agrippent comme un chat après les vêtements. Il y a surtout de nauséabondes bêtes, grosses comme un petit pois avec

Digitized by Google

des pattes, et qui sont particulièrement répugnantes. Il y a l'armée lente de celles qui volent difficilement, s'abattent et marchent, et montent lourdement, solidement. Il y en a de toutes petites qu'on respire, qu'on avale, qui s'insinuent dans les oreilles et dans les yeux. Il y a aussi des espèces de hannetons...

Nous ne rions plus. Avant d'en avoir été la victime je n'aurais pas cru qu'un vol d'insectes pût être une calamité. Je vous assure que c'était à devenir fou, et je vous laisse à imaginer le dégoût, la défense impuissante, la répugnance nerveuse, la colère, la révolte, les nausées qu'on éprouve à sentir se glisser sous les vêtements par les manches, par le cou, cette invasion écœurante de milliers de petits êtres méchants et sales.

Il n'y a qu'un moyen de salut, c'est de fuir tout habillé sous la moustiquaire. Le plus rapidement possible. Je l'entr'ouvre, passe et la referme, mais pas assez vite naturellement. Alors, c'est la chasse sérieuse, et l'on est très grave, comme devant un danger, et avec une envie de vomir.

Je vous tais les autres incidents de la lutte, je ne vous dirai pas les derniers épisodes de la bataille, les survivants poursuivis dans le demi-sommeil, saisis d'une main à travers le pyjama, repris par dessous de l'autre main, avec l'espoir de tuer et la peur d'écraser, ni les cauchemars grouillants d'un sommeil agité.

Ouf ! je sens encore des démangeaisons rien qu'à le raconter !

Digitized by Google

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'INDO-CHINE

Mon voyage en Indo-Chine est terminé. Je voudrais transcrire ici quelques-unes des impressions qu'il m'a inspirées.

Elles se groupent toutes autour de celle-ci :

L'Indo-Chine est inconnue en France.

Aujourd'hui, je ne puis comprendre qu'un touriste français s'en aille visiter les Indes anglaises et revienne sans avoir poussé jusqu'à l'Indo-Chine ; c'est cependant ce que j'aurais fait moi-même sans l'insistance de mon ami Jean Ajalbert. Pourquoi ? Parce que l'Indo-Chine est inconnue en France.

On ne sait pas qu'il est plus facile d'aller à Saïgon que d'une station à l'autre du Métropolitain avec correspondance. On ne sait pas qu'il y a là-bas des merveilles : un paysage marin, la baie d'Along qui est unique au monde, et des ruines, celles d'Angkor, qui peuvent rivaliser avec celles des temples d'Egypte. On ne sait pas combien il est doux de prendre contact avec la race jaune, avec l'exotisme, avec la flore et la température des tropiques, tout en conservant la compagnie de nos compatriotes et le plaisir d'entendre parler français. On ne sait pas que nulle part, dans l'Inde, on ne verra une cour aussi mystérieuse, aussi lointaine que celle de Hué ; on ne sait

Digitized by Google

pas que les tombeaux de Hué donnent une idée exacte de ceux de Pékin, dont il sont la copie, avec cette différence qu'on peut franchir ici les seuils des salles sacrées dont l'entrée est, là-bas, interdite à tous.

Ce qu'on ne sait pas non plus, et ce qui devrait décider à ce voyage tous ceux qui peuvent le faire, c'est l'intérêt passionnant qu'offre, en Indo-Chine, le spectacle de nos efforts qui tous n'ont pas été infructueux.

On ne sait pas non plus que c'est un devoir, un réel devoir patriotique d'aller là-bas montrer à ceux des nôtres qui luttent avec courage — et ils sont nombreux — que les Français de France s'intéressent aux Français d'Asie.

***

Si l'on ne faisait qu'ignorer l'Indo-Chine, ce serait déjà trop ; il y a pis : on la méconnaît.

Et souvent d'une incomparable façon. Plusieurs fois j'ai entendu des coloniaux me dire : « Savez-vous ce qu'on me demande le plus fréquemment en France? Ce que nous mangeons, comment nous sommes vêtus et logés. Je vous affirme qu'il y a encore, sur le boulevard, des gens qui croient que nous vivons dans des huttes, vêtus d'un pagne, en rongeant des racines. Et dans ce que je vous dis, ne faites pas trop grande la part de l'exagération. »

Une autre erreur est de croire que l'Indo-Chine est un paradis. C'est un paradis pendant plusieurs mois de l'année, pendant la saison des touristes, mais bien que l'état sanitaire de Saïgon, par exemple, se soit

Digitized by Google

considérablement amélioré, il faut dire que l'été y est très dur et que la vie pour des Français y serait pénible et dangereuse même, si elle n'était pas coupée par des saisons à Vichy. Dans le Tonkin, où il y a un hiver — (le thermomètre n'y tombe-t-il pas à 12 degrés) — la fièvre guette l'Européen, et, dans certaines régions, ne le manque presque jamais. Les légumes et les fruits de France y sont à peu près inconnus lorsqu'ils ne peuvent être importés. Le plus robuste, après un certain temps, devient incapable de la résistance et des efforts qui, pour lui, en France, n'étaient qu'un jeu.

Quant à la vie «large et libre» des colonies, il n'y a plus que quelques administrateurs, des chefs de poste et de rares colons pour la connaître. Le fonctionnaire des villes lutte péniblement pour équilibrer son budget. Et ce qu'on a pu vous raconter sur la multiplicité peu coûteuse des domestiques, sur leur zèle, leur complaisance, leur soumission ne sera bientôt plus qu'un souvenir, parce que, à notre contact, l'indigène a pris beaucoup de vices. Ce ne sont pas les meilleures de nos manières qu'il s'est d'abord assimilées.

L'idée qu'il est possible de s'en aller sans un sou aux colonies, et d'en revenir avec une fortune doit être, plus que toute autre, bannie. On peut, là-bas, faire fructifier des capitaux, et très probablement beaucoup mieux qu'en France, si l'on est intelligent, courageux, de bonne santé, et servi par la chance. Mais l'homme pauvre ou ne possédant qu'un petit avoir qui se dirait : « Je ne réussis pas en France, je vais aller tenter la fortune en Indo-Chine », celui-là courrait au-devant des pires déceptions et ne ferait que grossir le nombre des lamentables épaves, effroi

Digitized by Google

des fonctionnaires par leurs plaintes, leurs récriminations et leurs demandes de secours.

Même l'ouvrier robuste ou le cultivateur qui partirait sans autre ambition que de gagner sa vie, risquerait le plus souvent de crever de faim ou à peu près, tout comme en France, avec cette seule différence qu'il crèverait loin des siens.

L'Indo-Chine n'est un pays d'exportation que pour des capitaux et des capitalistes. On peut, si l'on veut, y ajouter les fonctionnaires à condition qu'ils soient munis des recommandations politiques les plus puissantes. Encore doivent-ils prévoir que les meilleures recommandations d'aujourd'hui, peuvent devenir demain des mauvaises notes (au changement de vent politique) et que chaque renouvellement de ministère, chaque période d'élections générales déverse sur la colonie de nouveaux appétits, de nouveaux arrivants, amis, ennemis même, déchets électoraux qu'il faut caser au banquet dont le menu n'est pas augmenté, et à qui il faut souvent faire des places par des mises à la retraite brutales et injustifiées.



Nous commettons aussi de lamentables erreurs en ce qui concerne les indigènes. Bien des gens croient avoir tout dit avec ce seul mot *d'indigènes*, et s'en servent pour désigner indistinctement les noirs du Sénégal, les Arabes ou les Annamites.

Il y faut plus de nuances. Les Annamites sont des gens d'une civilisation plus ancienne que la nôtre, et plus parfaite sur certains points. Je n'en citerai qu'un ou deux. Avant notre arrivée, la débauche, l'alcoolisme et la misère leur étaient inconnus. Une

Digitized by Google

telle solidarité unissait les gens de la même famille ou de la même commune, qu'il n'y avait pas un seul Annamite qui connût la faim s'il y avait de quoi manger dans son village. Et le rêve de nos socialistes, ils l'avaient réalisé. A certaines périodes, les terres de la commune étaient partagées entre tous les habitants.

Voilà pour le temporel. Quant au spirituel, ils s'étaient donné de la vie une explication qui les satisfaisait et leur assurait à la fois la paix et l'espérance.

Enfin, leurs rapports étaient empreints d'une courtoisie, d'une douceur extrêmes. Une politesse raffinée présidait à toutes leurs relations, et si bien, qu'à leurs yeux nous sommes des gens grossiers, et que nous leur paraissons aussi mal élevés qu'un rustre eût pu le paraître à la cour de Louis XV. Ils ne nous accordent qu'une supériorité, celle des arts mécaniques... Et en France même, il y a des gens sensés qui ne nous en découvriront pas d'autres, puisque celle de l'art peut toujours être contestée.

***

Un des travers du Français, un de ses jolis travers, c'est de vouloir être aimé. Il est de nos compatriotes, ici et là-bas, qui s'étonnent que ces peuples puissent résister à notre charme, à notre bonne grâce, à notre désir de plaire.

Leur résistance a ses raisons.

Il ne faut pas oublier tout de même que nous sommes venus dans ce pays sans y avoir été appelés par ses propriétaires, lesquels ne demandaient qu'une chose, c'est que nous leur laissions la paix, et qui se résignaient très facilement à ignorer encore les bienfaits de notre civilisation.

Digitized by Google

Mais nous, nous voulions à toute force la leur faire connaître, et comme ils s'y refusaient, nous avons commencé de les tuer jusqu'à ce que les survivants reconnussent enfin que nous étions plus civilisés qu'eux.

Nos intentions étaient certainement les meilleures du monde. Seulement, lorsque les premières relations ont dû triompher, pour s'établir, d'un malentendu de ce genre, il ne faut pas trop s'étonner si l'on rencontre un peu de froideur chez celui des deux qui a été la victime.

Et si encore, la conquête une fois faite, nous nous étions montrés dignes de l'avoir entreprise ! Mais les premiers pionniers de la civilisation, je veux parler de ceux qui suivent immédiatement le soldat et viennent un peu comme à la curée — à la curée d'une chasse à laquelle ils n'ont apporté aucun effort — ceux-là ne sont pas tous des apôtres de l'humanité ni même des commerçants scrupuleux. Les meilleurs sont tout naturellement portés à abuser d'une autorité dont ils gardent le soin de fixer les limites. On a vite fait d'appeler révoltés et pirates ceux qui, contre tout espoir, luttent pour l'indépendance de leur patrie, et contre ceux-là, aussi contre le peuple qui les dérobe à nos armes ou qui les admire, nous nous sommes crus autorisés à l'injustice..., parfois même à la cruauté. On m'a affirmé en Indo-Chine, qu'il s'est trouvé des Français pour attendre sur les berges d'une rivière, le winchester au poing, les radeaux et les sampans chargés de marchandises, afin d'abattre le conducteur et de s'emparer du butin. On m'a encore affirmé que l'un de ces bandits — ce n'est pas des Annamites que je parle, n'est-ce pas? — vivait encore et occupait

Digitized by Google

dans la colonie une situation enviable. Sans doute, cela n'est pas vrai. Cependant, qu'on ait pu le raconter devant dix personnes sans soulever aucun cri de protestation, cela en dit long sur ce dont étaient capables ces premiers pionniers, de l'avis même de ceux qui les ont connus.

Mais ce sont là des histoires du lendemain de la conquête. Depuis, n'avons-nous donné à nos protégés que des motifs de nous aimer ? Non, certainement. Sans être aussi cruels, il y a eu bien des tyrans dans les villages conquis. Et hier encore, tout n'était pas pour le mieux. J'ai entendu narrer l'histoire d'un ancien commandant en qui s'était éveillée l'âme d'un Gessler, qui se promenait tout nu dans les rues du village où on l'avait envoyé représenter la civilisation, qui prenait les femmes de force, et exigeait de ses administrés les courbettes et les prosternations réservées aux mandarins. On me dira que ces choses-là sont courantes au début de toute colonisation, mais c'est peut-être pour cela qu'on rencontre une certaine résistance chez tous les colonisés.

Pour parler sérieusement, allons ! la main sur la conscience, qu'avons-nous apporté à ces gens-là qui puisse nous faire aimer d'eux ? Ce que nous considérons comme des bienfaits, ce qui en est peut-être réellement, ils ne l'apprécient pas. Ils ont tort : il faut bien que je le reconnaisse. Nous avons fait des routes; pour être plus exact il faudrait dire: nous les avons forcés à faire des routes; mais, au début, ces routes n'étaient que des *tours d'inspection* destinés à rendre la surveillance plus facile, et plus facile aussi la promenade hygiénique du soir, pour l'administrateur.

Nous avons froissé toutes leurs délicatesses. Nous

Digitized by Google

leur avons donné pour maîtres ceux-là d'entre eux qui les avaient trahis, ceux qui avaient livré leur patrie à l'ennemi ; nous avons décerné à d'anciens boys les titres qu'ils respectaient le plus ; nous avons traité comme des esclaves et tutoyé des vieillards honorés ; nous avons méconnu toute hiérarchie et bousculé du pied le vieil édifice de superstitions, de préjugés, aussi de traditions vénérables que leurs aïeux avaient élevé.

Et tout cela, nous le leur avons fait payer.

Nous avons augmenté les impôts, nous en avons créé de nouveaux, sur le sel, sur le tabac, sur l'opium, sur l'alcool. Nous avons émis cette prétention de les forcer à boire un alcool qu'ils n'aimaient pas, mais que nous avions avantage à fabriquer nous-mêmes et tel quel. Nous avons poursuivi, traqué, jugé, condamné, emprisonné, ceux qui, en secret, fabriquaient l'alcool rituel sans lequel le culte des ancêtres est réputé nul. Nous voulions qu'ils fissent les aspersions religieuses avec notre drogue. C'est exactement comme si l'on voulait contraindre un prêtre catholique à dire sa messe avec de l'amer Picon. Et cela, nous l'avons fait et nous le faisons encore, et nous le ferons encore pendant deux ans, parce que les traités passés avec les distilleries ne nous permettent pas de ne pas continuer.



Vraiment nous n'avons pas su mériter l'affection de nos vaincus.



Et cependant, nous n'avons pas fait que du mal,

Digitized by Google

en Indo-Chine. Nous y avons fait du bien, et beaucoup de bien. Seulement un certain nombre de nos œuvres bonnes n'étaient bonnes que pour nous. Par exemple, il était bon d'établir une voie de communication entre Saïgon et le pays des Moïs, encore sauvages. Seulement, il ne faut pas leur demander de nous être reconnaissants de les avoir contraints à construire cette route sur laquelle ils n'auront jamais mis les pieds que pour y travailler de force, et dont le but est d'aller prendre possession d'une partie de leur mer de bambous afin d'en faire du papier... aussi de faciliter l'accès de leurs huttes à notre percepteur d'impôts. Car nous percevons un impôt sur les Moïs... Et comme ils n'ont rien, on les force à travailler, eux qui ont tellement le travail en horreur qu'ils consentent à manger très mal et très peu plutôt que de s'y livrer. Pauvres gens !

Mais nous avons tracé d'autres routes que celles des tours d'inspection et du pays des Moïs. Nous avons véritablement donné aux Annamites un certain nombre de bienfaits, et tout de même, l'exportation du riz, rien que pour le Tonkin, a plus que doublé pendant les huit dernières années. Des chemins de fer facilitent l'écoulement des produits. Un certain nombre de canaux d'irrigation et d'assainissement ont été creusés. Ce nombre est plus petit qu'il ne devrait être : il est important cependant. Rien que dans le « Casier d'Hanoï », la surface inutilisable a été réduite à vingt mille hectares. Des milliers d'hectares ont été également gagnés au Cambodge, à peu de frais. La colonie, qui envoyait en France, en 1906, seulement 17.000 tonnes de maïs, lui en a expédié 80.000 tonnes en 1908.

La paix romaine existe. Pas complète, certaine-

Digitized by Google

ment, mais assez pour constituer une amélioration considérable de l'état du pays avant notre arrivée.

La justice coûte presque aussi cher qu'autrefois. Mais c'est en raison des frais de procédure et non parce qu'il faut faire des cadeaux aux magistrats. C'est l'Etat qui touche et non plus le juge. Pour l'Annamite il n'y a pas grand changement, dira-t-on. Il y a celui-ci cependant, que les sommes qu'il verse n'influencent plus le jugement.



J'arrive à la partie la plus agréable de ma tâche, celle où j'ai à parler du médecin et de l'instituteur.

Par le développement des œuvres d'assistance médicale et d'instruction, nous excusons notre présence dans ce pays, nous la justifions et nous méritons, cette fois réellement, la reconnaissance des indigènes.

M. Beau, un des meilleurs gouverneurs généraux qu'ait eus l'Indo-Chine — et un des moins connus — a conçu un programme d'assistance médicale dont l'exécution se poursuit d'une façon qui nous fait honneur. Nous sommes utiles à l'Annamite. Nous empêchons de mourir un grand nombre de ses enfants. Rien qu'à Cholen, grâce à M. Drouhet, à ses collaborateurs, aux souscriptions qu'il a su recueillir, la mortalité infantile est tombée de 66 à 22 pour cent. Sur cent enfants qui naissent, quarante vivent donc, qui, sans nous, ne vivraient pas. (Il convient d'ajouter pourtant, qu'à Cholen ce sont surtout des Chinois qui profitent de ces bienfaits et non des Annamites). Des médecins font des tournées dans les villages, vaccinent et donnent gratuitement des conseils et des médicaments.

Digitized by Google

Sur tout le territoire, des écoles et des hôpitaux s'élèvent. Les indigènes, qui ne sont pas des imbéciles, nous envoient leurs enfants et leurs malades, et si bien, que les écoles et les hôpitaux sont insuffisants.

Nos écoles n'ont d'abord servi qu'au recrutement de la classe — haïssable, sauf exceptions — des interprètes et des garçons d'hôtel. Elles n'ont d'abord créé que des déclassés vaniteux, arrogants et menteurs. Lorsque le nombre des établissements d'enseignement s'est augmenté, leur œuvre est devenue meilleure et j'ai vu des écoles professionnelles pour la sculpture sur bois, les broderies, la fonderie, l'incrustation et le dessin, que la colonie peut montrer avec fierté.

Les écoles de filles ont réussi au delà de toutes prévisions, mais le désir des indigènes de recevoir notre instruction est plus grand que notre zèle à la leur donner, et nous, qui sommes venus ici pour faire l'éducation de ce peuple, nous en sommes, encore, après vingt-cinq ans, à refuser les enfants qu'on amène à nos écoles, parce que nous manquons de locaux ou d'argent. Cela devrait nous faire rougir un peu.



Les indigènes ne nous savent-ils aucun gré de ces derniers bienfaits, qui, ceux-là, sont réels? On se tromperait en le croyant, et je reverrai longtemps, dans mon souvenir, les efforts touchants des malades, dans les hôpitaux, pour se soulever, joindre les mains et faire, au passage du médecin, les petits mouvements saccadés du salut chinois.

Mais nous avons des ennemis qui se chargent bien vite d'étouffer cette gratitude, et qui par des révé-

Digitized by Google

lations de faits vrais ou faux ruinent notre prestige dans l'esprit des Annamites. Ces ennemis sont tous ceux que nous avons mécontentés, mandarins et notables, et ce sont aussi des envoyés du dehors, Japonais ou Chinois.

Comment peuvent-ils trouver créance auprès de ce peuple qui devrait tout au moins nous craindre, sinon nous admirer ?

C'est que nous avons perdu son estime.



Nous avons perdu la face, comme disent les Chinois.



Nous l'avons perdue individuellement parce que beaucoup d'entre nous ont manqué de sang-froid, de dignité et d'hypocrisie.



Nous nous mettons trop facilement en colère. L'Annamite va plus loin que l'auteur latin qui assimilait la colère à une courte folie. Pour lui, un homme en colère est un homme avili ; et, à en voir un, il éprouve le même sentiment de gêne, de répulsion, de dégoût, de honte que le plus délicat d'entre nous en face d'un homme complètement ivre. L'Annamite, qui ne montre pas facilement ses sentiments, ne peut pas résister à la violence de celui-là, et je vois encore la physionomie à la fois ahurie, inquiète et méprisante du boy qu'un sous-officier injuriait, les yeux hors de la tête, parce que l'indigène ne comprenait pas le français.

Digitized by Google

Et quant à notre dignité, écoutez ces deux anecdotes :

Un jour, un officier capture un pirate. Forcé de continuer sa route, l'officier confie son prisonnier à un subalterne avec les plus sévères recommandations de ne pas le laisser échapper. Il ajoute même des menaces de punition grave, menaces justifiées par ce fait que ledit subalterne n'avait pas su empêcher une précédente évasion dans des circonstances analogues.

Et l'officier s'en va.

Voici le subalterne bien embarrassé. Il n'a que peu de monde avec lui, et la cagna qui doit servir de prison à son pirate ferme mal. Sûrement, pendant la nuit, l'homme s'échappera. Et alors c'est la sévérité des chefs, le châtiment, la cassation de grade peut-être.

Savez-vous ce qu'il imagina ?

Ceci :

Il envoya un de ses soldats indigènes trouver le prisonnier dans la cagna, avec mission de se présenter à lui comme un ami, de l'inviter à s'échapper et de lui indiquer, à l'arrière, une issue dérobée.

Puis le Français s'embusqua, le fusil à la main, et lorsque le pirate, trahi, voulut s'enfuir, il le tira au déboulé comme un lapin et le tua net d'une balle dans les reins.

Il usait ainsi de son droit de tirer sur un prisonnier qui s'évade et se débarrassait lui-même d'un gros souci.

C'est très bien.

Mais voulez-vous vous mettre pour un moment à la place du soldat annamite et vous demander de

Digitized by Google

quelle nature peuvent être les sentiments que cet acte lui a inspirés au sujet du Français ?

Le héros de l'autre histoire, qui est encore moins reluisante, fut un haut personnage de la colonie.

Une manifestation d'Annamites, sans armes, était venue se présenter devant la résidence, et calme, venait exprimer son désir de voir diminuer les impôts. Le fonctionnaire ordonna qu'on la dispersât par la violence. Pendant toute l'opération, il se tint prudemment à l'écart. Lorsqu'elle fut achevée, il s'avança dans l'espace laissé vide, et là, avisant un Annamite qui gisait à terre, évanoui du coup de crosse qu'il avait reçu, *le représentant de la France le bourra de coups de pieds dans les côtes.*

— Je n'oublierai jamais, disait un officier en racontant ce fait dont il avait été témoin, l'expression de mépris qui passa sur toutes les faces annamites.

Je meurs d'envie de dire le nom de cet individu. Mais, déplacé, il représente la France quelque part. Ne diminuons pas le prestige qu'il y peut avoir.



A observer un certain nombre d'entre nous, l'Annamite s'est aperçu que son vainqueur ne valait pas mieux que lui. Il a retrouvé en nous tous les vices dont il est pourvu. Il en a même découvert qu'il ne connaissait pas. Entendez bien que les boys placés auprès de fonctionnaires, de colons, de familles honorables, n'allaient pas clamer au dehors les qualités de leurs maîtres, tandis que les autres couraient colporter avec joie le récit des turpitudes qu'ils avaient pu découvrir, récit qu'ils savaient amplifier

Digitized by Google

d'ailleurs, et qui était toujours bien accueilli par les vaincus.

Les Anglais... j'aime mieux vous le dire tout de suite, les Anglais ne font pas beaucoup mieux que nous. Seulement... Ah ! seulement, ils ont cette manière d'être que nous nommons hypocrisie et qui n'est peut-être que le souci de la bonne opinion d'autrui. S'ils font mal, ils se cachent. Ils atténuent la faute en n'y ajoutant pas le scandale ; ils diminuent un peu leur culpabilité en montrant qu'ils en ont honte. Nous, nous avons trop souvent l'air d'en être fiers.

Quoi qu'il en soit, les Anglais ont réussi à donner d'eux-mêmes, à leurs sujets d'Asie, une meilleure opinion que nous aux nôtres. Ils ont aussi moins de familiarité, moins de désir de plaire, partant moins de contacts et moins d'occasions de se montrer à leur désavantage. Ils ont moins de générosité instinctive : les principes de 89 ne sont pas dans leur sang ; ils ont aussi plus d'orgueil, et alors que nous nous sommes sentis gênés par les marques extérieures de respect que nous donnaient les Annamites comme à leurs mandarins, et gênés au point d'interdire ces *lays*, les Anglais, eux, les exigent et les trouvent tout naturels.

Notre erreur a été de vouloir nous faire aimer par des gens que pour longtemps encore nous ne pourrons gouverner qu'en leur inspirant du respect.

Nous avons cru que les Annamites possédaient moins de mémoire et comme nous ne leur gardons pas rancune de les avoir conquis, nous ne comprenons pas qu'ils tardent tant à se consoler d'avoir été vaincus. L'homme ne sait bien pratiquer l'oubli des offenses que lorsqu'il en est l'auteur.

Digitized by Google

Cet oubli, cependant, serait peut-être venu aux Annamites si les victoires japonaises sur la Russie, racontées, commentées, exaltées à plaisir ne leur avaient apporté cette idée nouvelle qu'un peuple jaune pouvait battre un peuple blanc. L'espérance d'une revanche possible, d'une conquête de l'indépendance perdue a empêché la résignation.

Et à l'intérieur même de l'Indo-Chine, un fait auquel on n'a pas attaché assez d'importance est venu fortifier cet espoir, c'est la résistance qu'a pu nous opposer un chef de bandes, un pirate nommé le Dé-Tham. Depuis vingt-six ans, il est en révolte ouverte et armée contre nous. Il n'y a pas plus de deux ans, en juin 1908, il s'en est fallu d'un cheveu qu'il ne nous reprît le Tonkin.

En quelques lignes, d'après les communiqués officiels et la collection de l'*Avenir du Tonkin*, je vais résumer son histoire.

On verra si elle est de nature à relever notre prestige aux yeux des Annamites :

En 1889, quatre ans après Lang-Son, le Dé-Tham, âgé de trente ans, est à la tête d'un millier d'hommes. On se décide à agir — et « afin d'en finir une bonne fois » on annonce une action énergique. Il s'ensuivit une série de combats au cours desquels le Dé-Tham nous fit une cinquantaine de morts et une centaine de blessés.

Quatre ans après, il s'emparait de deux Français, MM. Chesnay et Logiou, qu'il consentait à nous rendre contre une rançon que nous avons payée. Malgré la soumission promise, il continua ses actes de brigandage. *On lui envoya un ultimatum* et le général Galliéni prit la conduite des opérations — sans résultats. — En septembre 1897, la chasse reprend avec

Digitized by Google

le même insuccès. M. Doumer, « pressé d'en finir pour contracter des emprunts et attirer des capitaux à la colonie », demanda à l'évêque espagnol de vouloir bien s'entremettre. Le 17 avril 1901, le Dé-Tham faisait sa soumission. Mais est-ce ce mot-là qu'il faut employer ? On lui céda une partie du territoire du Tonkin. C'est à ne pas croire, c'est la vérité, cependant : on lui accorda une concession, et s'il se rendit, ce fut avec les honneurs de la guerre, amenant avec lui des hommes armés et se dispensant des *lays* qui, pour les Annamites, sont les seules marques de respect. Il serra la main de M. Doumer et reçut l'autorisation de garder vingt-cinq fusils pour — ne riez pas ! — *pour se défendre contre les pirates !* En réalité, il garda quatre cents fusils à tir rapide, déclara aux Annamites que les Français, renonçant à l'espoir de s'emparer de lui, lui avaient demandé la paix (il ne mentait qu'à moitié) et qu'il avait exigé un territoire (il ne mentait pas du tout puisque nous lui accordions une concession importante).

Une fois installé, comme un roi, au Yen-Thé, il entretint des relations officielles avec les autorités françaises pendant que ses gens mettaient le pays en coupe réglée, pendant qu'il se fortifiait « contre les pirates » et accueillait dans son fief tous les déserteurs, les prisonniers évadés, les mécontents qui avaient foi dans son étoile.

Fort de notre faiblesse et de la candeur par trop primaire du gouverneur général avec qui il avait traité, il résolut de tenter un coup décisif, il y a deux ans, en 1908.

Un complot fut ourdi qui consistait à empoisonner les soldats de la garnison d'Hanoï, à s'emparer des magasins d'armes et de la citadelle, à massacrer les Français et à se rendre maître du Tonkin.

Digitized by Google

Le complot reçut un commencement d'exécution, et le 27 juin 1908, deux cents soldats de la garnison présentèrent les symptômes d'un empoisonnement grave. La dose toxique avait été mal calculée et c'est à ce détail que nous devons de n'avoir pas à déplorer la plus épouvantable catastrophe avec toutes ses conséquences, dont la principale eut été de nous obliger à recommencer la conquête du Tonkin, car on peut être certain qu'un soulèvement général aurait répondu à l'appel du révolté victorieux.

On arrêta quelques-uns des coupables et on eut la preuve de la culpabilité du Dé-Tham.

Une fois de plus, on décida d'en finir.

Une expédition composée de deux colonnes fut préparée dans le plus grand mystère et — vraiment, j'hésite à écrire ce qui suit par peur de n'être pas cru — *et on envoya un ultimatum* au Dé-Tham.

Puis, sans réfléchir que tant de solennité soulignerait l'échec toujours possible, on répandit à profusion dans le pays une proclamation demandant à la population de marcher avec nos troupes. Je cite une phrase : « Le gouverneur est résolu à aller jusqu'au bout. Tout est prêt. Il récompensera tous ceux qui l'aideront. Livrez-lui le Dé-Tham qui a violé toutes les lois. »

Et le rédacteur ajoute que le Gouvernement n'acceptera pas la soumission du vieux pirate. La précaution était inutile, car à l'heure où j'écris, le Dé-Tham court toujours.

Le 28 janvier 1909, l'attaque combinée eut lieu. Une des deux colonnes s'empara d'un fort d'où le Dé-Tham sut s'enfuir à temps et l'autre colonne dut reculer. Nous prîmes seulement le secrétaire de notre ennemi.

Digitized by Google

Et les Annamites qui surent notre insuccès nous avaient vus partir avec deux mille hommes, de l'artillerie et des mitrailleuses. Quel effet dut produire sur eux l'annonce qu'on leur fit ensuite, le 10 février, qu'un grade de mandarin et 2.000 piastres étaient promis à qui livrerait le Dé-Tham mort ou vif ?

Le lendemain de ce jour-là nous avions quinze blessés et six tués dans un engagement. Et le 5 mars un communiqué officiel disait : « On peut prévoir que dans un délai assez rapproché la question du Dé-Tham sera complètement résolue dans un sens désirable. » Deux ans vont bientôt s'être écoulés depuis. Le Dé-Tham a enlevé un troisième Français, M. Voisin, et nous en sommes réduits maintenant à lancer à sa poursuite un général annamite! De telle sorte que, s'il se laisse prendre, cette victoire sera encore un échec pour nous, puisqu'elle montrera aux indigènes qu'un des leurs a réussi là où les nôtres avaient échoué.

Il ne me reste plus qu'à rapprocher de ce récit la phrase suivante, extraite du dernier rapport de M. Klobukowsky :

« A mesure que nos protégés s'affinent à notre contact, leur sens critique se développe et, pour être sincèrement respectée, notre autorité doit avoir une base plus solide que celle du plus fort. »

Et si nous n'avons plus l'apparence même d'être les plus forts ?

***

On se trompe en France si l'on croit que la conquête de l'Indo-Chine est achevée. L'influence matérielle du Dé-Tham est, je crois, ruinée, et c'est peut-être en Annam que nous aurons à agir avant peu,

Digitized by Google

si tranquille que Hué puisse paraître et quelles que soient les démonstrations loyalistes du Conseil de Régence. Nous avons, là, commis trop de fautes, et de trop graves pour que les événements ne nous forcent pas à en rendre compte. La déposition de Than-Thaï, l'élévation au trône du fils d'une concubine, la nomination comme ministre d'un ancien boy apostat, la répression sanglante de la révolte de Faï-Fo, l'an dernier (— Il y a eu des morts ? ai-je demandé. — Oui. — Combien ? — On ne les a pas comptés); la maladresse avec laquelle nous désignons à la population, en le faisant déclarer rebelle, un prétendant, descendant du grand Gia-Long, que je ne sais qui tient en réserve à Singapore; tout cela, et aussi la dissimulation de quatre cents fusils à tir rapide que portait une bande qui s'est dispersée mais n'a pas rendu ses armes — tout cela, surtout s'il survenait une mauvaise récolte — peut donner des inquiétudes. D'autant plus que l'effectif de nos troupes à Hué est dérisoire.

Je puis me tromper. Ceux avec qui j'ai causé et qui m'ont dit ces craintes peuvent se tromper. Je crois que la tranquillité de l'Indo-Chine tient à peu de chose. Je crois qu'elle est en équilibre instable. Tâchons de faire pencher la balance de notre côté. Pour cela, soyons justes, forts et bons.



Si nous cessons de commettre des fautes, nous pourrons, pendant un certain temps, jouir en paix de la fertilité de la Cochinchine et du delta tonkinois. Nous pourrons tirer profit du Haut-Tonkin si, comme on le croit, il s'y trouve des mines, et nous aurons peut-être au Cambodge une agréable surprise.

Digitized by Google

Le Cambodge fait à la fois penser à la Tunisie et à l'Egypte : à la Tunisie parce que notre installation s'est faite ici et là avec facilité, bénéficiant des leçons reçues dans le voisinage ; à l'Egypte, parce que comme elle, le Cambodge est arrosé par un fleuve à inondations périodiques et fertilisantes. Tout est à faire au Cambodge, et ce pays peut devenir un des plus riches de l'Asie, si les travaux de retenue des eaux y sont exécutés. L'Egypte, a-t-on dit, est un présent du Nil. Le Cambodge peut être un présent du Mékong. Et je ne serai pas surpris si, lorsque l'on procèdera à ces travaux, on retrouve la trace de travaux du même genre abandonnés et oubliés. Les gens qui ont construit Angkor étaient bien capables de les avoir conçus et exécutés... comme le firent les Pharaons, là-bas...



Grâce à l'obligeance de S. E. Hoang Cao-Khai, et à celle de son traducteur, le capitaine Jules Roux, de l'infanterie coloniale, j'ai pu avoir communication d'un manuscrit écrit par le premier, et qui traite des rapports de la France et de l'Annam.

L'auteur n'est rien moins que l'ancien vice-roi du Tonkin. Il est membre du Conseil supérieur de l'Indo-Chine, grand officier de la Légion d'honneur.

C'est un Annamite d'une haute intelligence ; on en jugera par cette courte analyse et par les citations suivantes.



L'ancien vice-roi, dans son travail, pose d'abord en principe que « les peuples qui se trouvent dans une

Digitized by Google

situation inférieure doivent pour leur propre développement, prendre appui sur ceux qui ont été favorisés. » Et il cite comme exemple ce fait que la France a été pendant quatre cents ans gouvernée par l'empire romain, « grâce à quoi elle est parvenue à la civilisation ».

Il déclare que son pays a eu tort de ne pas s'ouvrir au commerce avec nous, dès que la première demande lui en a été faite, sous Louis XIV, et tort aussi de nous résister en 1858, ce qui a amené la perte de la Cochinchine et encore en 1884, ce qui a amené notre protectorat.

« Notre pays s'est trompé, dit-il, la faute incombe à la nation tout entière et si la France n'avait pas établi son protectorat sur nous, une autre puissance aurait pris sa place. »

Le vice-roi fait ensuite un court historique du gouvernement de son pays par la France ; et il énumère généreusement nos bienfaits :

« Si nous embrassons d'un regard les actes des Français depuis leur arrivée dans notre pays, nous constatons qu'ils ont fait de grandes et utiles choses, comme la création de Saïgon, de Tourane, de Haïphong, qui n'étaient autrefois que des amas de boue et de sable.

Le progrès en a fait trois grandes villes, permettant aux navires de tous les pays d'y venir commercer.

Une telle œuvre est considérable.

Chez nous, autrefois, les voies de communication faisaient défaut.

Pour cheminer, c'est surtout à pied qu'on allait et il n'y avait guère, pour le faire, que les routes mandarines.

Pour aller en bateau, on n'avait guère à sa disposition que des sampans, tandis qu'à l'heure actuelle, grâce à la France, il a été établi toutes sortes de moyens de transport : bateaux à vapeur traversant les mers, chaloupes à vapeur remontant les fleuves, chemins de fer, tramways.

Que ce soit par eau, que ce soit par terre, partout, partout, des communications existent.

Autrefois nos enfants, quand ils étaient atteints de variole, mouraient en grande quantité. Les gens du peuple

Digitized by Google

étaient-ils malades, aucun hôpital n'existait pour les traiter, alors qu'aujourd'hui, grâce au gouvernement du protectorat, qui a chargé des médecins de faire des tournées de vaccine dans les diverses provinces, les enfants atteints de variole ne meurent plus.

D'autre part à Hanoï, ainsi que dans les grandes provinces, il existe des hôpitaux, où les malades dépourvus de ressources, ont la faculté d'aller se faire soigner gratuitement.

Le protectorat a, en outre, fondé une école de médecine, à l'usage de nos compatriotes, et j'ai la certitude que dans la suite c'est par ceux qui en seront sortis que les habitants de notre pays se feront soigner, ce qui diminuera dans une grande proportion le nombre des malades, ce qui augmentera chaque jour le chiffre de la population.

Autrefois encore, les produits de notre sol ne trouvaient pas de facile et rémunérateur écoulement.

Depuis le moment où, grâce à la France, on eut ouvert des routes au commerce, tous les produits du sol purent être expédiés au dehors ; tels le paddy et le riz, dont la Cochinchine exporte, annuellement, 732.000 tonnes, et le Tonkin 114.000, tels aussi d'autres produits agricoles et industriels, dont le développement va, chaque jour, en s'accroissant.

Ce sont là toutes choses profitables, sur lesquelles je pense que chacun est complètement fixé, sans qu'il me soit utile d'y insister.

Et pourtant, malgré tout cela, jusqu'à ce jour, par son administration, la France n'a pas encore pu satisfaire tous les cœurs.

Aussi considère-t-on, chez nous, que trois causes font obstacle à la bonne marche des choses dans notre pays.

La première est relative au poids des impôts.

La deuxième est imputable à l'insuffisance des garanties qui ont présidé au choix de certains fonctionnaires annamites dont plusieurs ne sont pas dignes de la nomination dont ils ont été l'objet.

La troisième relève de l'insuffisance des efforts du Gouvernement, qui ne s'appliquerait pas, de toutes ses forces, à développer l'instruction. »

Le chapitre suivant a pour titre :

« Du besoin de notre pays de se tourner vers la France pour s'appuyer sur elle. »

On y lit ceci :

« Voici cinq ans, qu'en Annam, en voyant le Japon vainqueur de la Russie, l'idée a germé qu'un petit peuple était capable de résister à une grande puissance.

Digitized by Google

Il en est résulté telle association, tel parti, qui se sont remués à l'intérieur de notre pays ; il en est résulté tel parti, telle autre association, qui se sont agités en dehors de chez nous. »

L'auteur montre que cette idée est fausse, il déclare « qu'en cas de révolte, la France serait victorieuse » et que toute cette agitation intérieure ne peut mener à rien de bon.

Et enfin, il arrive au point essentiel, à la question la plus brûlante :

« Demandons-nous si nous sommes susceptibles ou non d'être un jour indépendants.

Deux occasions se sont présentées qu'on n'a pas pu saisir.

Reste l'occasion à venir, la troisième touchant laquelle il nous est permis de garder quelque espoir.

Je veux dire par là que, désormais, les gens de notre pays doivent s'appuyer sur la France pour modifier le plan de leurs études.

S'il en est ainsi, dans la suite, grâce aux progrès que nous aurons faits, il est certain que la France sera la première à nous octroyer notre indépendance intérieure, en ne gardant pour elle que le droit de nous représenter dans nos relations extérieures avec les autres pays.

Nous serons dans la même situation que le Canada et l'Australie. »

Rien n'est plus louable, rien n'est plus juste, plus généreux que cette ambition.

L'auteur termine ainsi cette partie de son ouvrage :

« Soyons dès alors assurés qu'à ce moment, c'est d'elle-même que la France nous remettra le pouvoir de nous administrer en toute indépendance, tandis que c'est sur elle que nous nous appuierons, pour nous représenter au dehors. »



Nous ne devons pas rester insensibles à une si flatteuse manifestation de confiance.

Nous ne devons pas tromper un tel espoir.

Le rôle que le vice-roi s'attend à nous voir remplir

Digitized by Google

est conforme à nos traditions, à notre esprit généreux, à notre mission dans l'humanité.

Comprise ainsi, la colonisation cesse d'être un acte de brigandage.

Si la force, si la supériorité donnent à une nation le droit d'intervenir par la violence dans les destinées d'un autre peuple, ce droit ne peut s'exercer sans l'accomplissement du devoir qui en est la contrepartie. Ce devoir, c'est de donner au plus vite au peuple asservi les moyens d'arriver le plus tôt possible à être digne de l'indépendance.

Un acte politique d'une suprême habileté serait de dire aux Annamites :

« Nous sommes, non pas vos maîtres, mais vos tuteurs. Lorsque vous serez assez grands moralement pour vous passer de notre appui, assez forts pour ne pas être une proie, assez riches pour faire bonne figure dans le monde, nous vous rendrons à vous-mêmes, nous cesserons de vous tenir par la main, et, comme un fils que son père juge suffisamment armé pour les luttes de la vie, nous vous laisserons vous gouverner vous-mêmes, nous vous laisserons aller seuls sur le chemin que nous vous aurons désigné, et nous vous suivrons des yeux, paternellement, fraternellement, avec le désir d'être fiers de vous.

« C'est vous, par conséquent, qui fixerez la date de votre délivrance. Votre liberté est là. A vous de la conquérir. Voici des écoles. Voici de la science. Voici de la morale. Ce sont les armes nécessaires aujourd'hui. Prenez-les. Nous sommes venus vous les apporter et vous apprendre à vous en servir. Plus de désirs prématurés d'indépendance. Si aujourd'hui vous échappiez à votre tutelle, vous seriez une proie

Digitized by Google

désignée pour d'autres maîtres moins généreux. Ayez confiance en nous, et travaillez.

« Ce sera pour vous un jour glorieux, celui où nous pourrons cesser de vous traiter comme des enfants et vous considérer comme des frères cadets. »

...D'ailleurs, il faut nous habituer à cette idée que quoi que nous fassions, nous ne conserverons pas l'Indo-Chine indéfiniment.

Si nous ne la rendons pas aux Annamites, quelqu'un nous la prendra.

Ce quelqu'un, c'est la Chine.

Et le jour où nous serions aux prises, en Europe, avec une puissance voisine, ce jour-là, les Chinois s'empareraient de l'Indo-Chine avec la même tranquillité que les Italiens, en 1870, pour occuper les Etats du Pape. Et si les gens de Saïgon pensaient à résister, les cent mille Chinois installés dans le faubourg de Cholen, sans avoir besoin de se servir de fusils, leur en feraient vite passer la fantaisie. Il en serait de même partout en Indo-Chine, où un Français est entouré de vingt Chinois.

Et croyez bien que les Annamites, si nous ne les avons pas transformés, tendraient les bras à ce Chinois qu'ils appellent encore l'*oncle* ou le seigneur chinois, de même qu'ils disent avec respect, le seigneur tigre. Pendant mille ans, l'Annam a été tributaire de la Chine. Il saluerait avec joie le retour de ses maîtres d'autrefois.

***

Mais la Chine a-t-elle besoin de penser à la conquête ? L'Indo-Chine lui appartient déjà. Nous en sommes, il est vrai, les maîtres titulaires, les Chinois en sont les maîtres réels. Ils sont deux cent mille et

Digitized by Google

nous dix mille. Nous avons envoyé là-bas des soldats, ils y ont envoyé des marchands. Le rêve d'avoir une colonie où l'on va gagner une fortune dont on revient jouir dans son pays, c'est nous qui l'avons fait et c'est eux qui le réalisent. Nous administrons la colonie, eux l'exploitent. Le paysan annamite est pour nous un étranger, eux le connaissent, parlent sa langue, lui prêtent de l'argent sur sa récolte, la lui achètent à bon compte, en lui laissant juste assez de quoi vivre, juste assez pour qu'il puisse encore labourer et ensemencer la rizière.

Tout le commerce est entre leurs mains. C'est eux qui drainent par les canaux la récolte de tout le pays. C'est eux qui possèdent et qui dirigent, à Cholen, les usines à décortiquer le riz et c'est eux qui s'en vont, les portefeuilles bourrés de piastres, se reposer dans leur pays natal.

La puissance commerciale de ce peuple est extraordinaire. Si dans un village jusqu'alors improductif des échanges deviennent possibles, il arrive bientôt, prévenu on ne sait comment, un Chinois très humble qui pour un salaire dérisoire s'emploie aux plus durs travaux. Revenez deux ans après : le Chinois aura un magasin, tout le village lui devra de l'argent et d'autres Chinois seront venus qui l'imiteront.

Leur solidarité dépasse notre compréhension. Dans les boutiques, vous les voyez, aux heures des repas, attablés autour de la même table, le torse nu, sans que rien ne puisse permettre de distinguer le patron de l'ouvrier. Le repas fini, on se remet au travail sous la plus sévère des disciplines. Chez eux, pas de conflits du capital et du travail : ils pratiquaient la participation aux bénéfices avant que nous y pensions. Entre eux, une entente que rien n'altère.

Digitized by Google

Pour une raison que j'ignore, ceux de Rangoon ont décidé qu'il n'y aurait pas, là, de Chinois traîneurs de pousse-pousse. L'entrepreneur qui avait fait venir des Chinois a été indemnisé et les coolies qu'il avait appelés ont été employés à d'autres besognes par leurs compatriotes.

Insensibles à la douleur, méprisant la mort, ils ont le courage facile, tranquille et durable. Leurs marins sont d'une audace qui étonne nos marins. A plus d'un capitaine français il est arrivé que, voyant en pleine mer, du haut de sa passerelle, une petite barque, par un temps où sur la Côte d'Azur on hésiterait à sortir un transatlantique, et, la croyant en perdition, s'en étant approché, il y trouvait des Chinois qui, tranquillement, pêchaient.

Ils sont nombreux à défier l'arithmétique; ils sont forts, ils sont intelligents et enfin, alors que nous l'ignorons encore, il s'est résolument éveillé aux idées modernes. ce peuple endormi depuis des millénaires. Les Chinois refusent encore aux puissances européennes l'autorisation de construire des chemins de fer chez eux, mais c'est parce qu'ils veulent les construire eux-mêmes. Des officiers que j'ai rencontrés et qui revenaient de Pékin me disaient l'admiration grande et la surprise plus grande encore qu'ils avaient éprouvées à voir manœuvrer une division tout entière de soldats chinois habillés, équipés et armés à l'européenne.

Voulez-vous me dire comment nous pourrons songer à défendre le Tonkin contre eux le jour où, se trouvant trop à l'étroit, et gênés peut-être dans leur commerce, ils feraient franchir la porte de Lang-Son à un corps d'armée ? Sur toute la frontière nous n'avons pas un seul fort qui puisse leur

Digitized by Google

opposer même un semblant de résistance. Que feraient contre leur masse les quelques bataillons de notre Légion étrangère ? Il est bon d'ajouter que si notre agresseur possède une flotte il entrera en Cochinchine, par le cap Saint-Jacques, avec un peu moins d'aisance, mais sans beaucoup de peine. Nous savons si bien, du reste, que la résistance nous serait impossible, que nous avons supprimé notre défense navale dans la rivière de Saïgon.



Tout en envisageant sans trop de trouble ces éventualités, nous devons nous appliquer à marquer le peuple annamite de notre empreinte, le plus profondément possible, afin que quelque chose de nous, de notre génie persiste à vivre sur cette terre où tant de petits soldats sont tombés pour des intérêts qu'ils ignoraient ou pour une cause qu'ils ne comprenaient pas, afin que tant de morts n'aient pas été inutiles.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES INDES

Digitized by Google

Digitized by Google

L'INDE BOUDDHISTE

Ceylan

Samedi 30 *octobre*. — J'ai réalisé aujourd'hui un rêve de trente ans. J'ai mis les pieds sur le sol de l'Inde. Je suis à Colombo.

Tout disparaît pour moi dans le plaisir de cette constatation.

Je savais que l'entrée du port, que Colombo vu de la mer, c'étaient tous les ports et toutes les villes maritimes. Je n'ai pas eu de désillusion.

O voyageurs ! ne vous attendez plus, sur la foi des descriptions, à voir, à l'arrivée, le gros navire entouré d'embarcations légères creusées dans un tronc d'arbre, avec un balancier, pour venir chercher les passagers. C'est un petit bateau à vapeur qui m'a transporté sur la terre promise — promise par moi à moi-même.

Et je vous le dis tout de suite, n'espérez pas trouver dans les chambres d'hôtel le spectacle bizarre cent fois décrit :

« Dès que la lumière est éteinte, dès que le silence de la nuit s'établit, peu à peu, insensiblement, la chambre s'emplit de mille petits bruits que font les insectes de toutes tailles pour lesquels commence alors la vie active. Et avant de s'endormir — quand il s'endort — le voyageur dont les yeux voient maintenant dans l'obscurité, jamais complète sous les tropiques, sent son esprit chavirer en constatant que

Digitized by Google

tous les murs ont changé de couleur, et qu'ils remuent, et qu'une musique faite de crissements, de bourdonnements lourds, les fait vibrer ; qu'ils sont, en un mot, devenus vivants de la vie d'une multitude innombrable d'insectes de toutes tailles dont ils sont couverts. »

Je verrai peut-être cela un jour, mais pas à Colombo ni à Kandy où nous venons de passer une nuit dans un hôtel dont la propreté pourrait servir d'exemple à plus d'un des nôtres.

Mais n'anticipons pas, comme disait Montépin, revenons au débarquement et à la première impression.

J'ai oublié de dire que nous n'avons pas encore trouvé de *cobras* sous nos traversins.

***

En voyage, quelles que soient les nombreuses descriptions lues, même malgré les photographies et les tableaux regardés — ce que l'on voit n'est jamais ce qu'on s'attendait à voir. C'est un des plus grands charmes du voyage. On ne reconnaît qu'après. Et les désillusions que l'on attend ne sont jamais celles qui se produisent.

Je bavarde, pour reculer le moment où j'aurai à évoquer mes premières impressions sur Colombo, sur Ceylan, sur l'Inde.

Depuis trente ans, les descriptions des livres me trottent dans l'esprit... Mais cela c'est une autre histoire, comme disait Kipling dont nous aurons à reparler.

Eh bien ! si prévenu que l'on soit... J'ai passé mon été à lire ou à relire tout ou à peu près, ce qui a été écrit en français sur l'Inde, et je sais presque par

Digitized by Google

cœur des passages du beau livre de Chevrillon — eh bien! malgré tout, la première impression est une surprise.

Les quinze jours de traversée se sont écoulés dans une torpeur. On ne fait rien à bord, on ne pense à rien, on ne se livre à aucun effort; alors, malgré qu'on en soit bien sûr, on ne peut pas croire qu'on soit aussi loin, puisqu'on n'a rien souffert pour y arriver.

Mais c'est encore une autre histoire.

Eh bien... voilà :

Colombo, c'est une ville où la terre est rouge — mais rouge, très rouge, où les arbres sont plus verts qu'ailleurs et où il y a dans les rues, qui sont très larges, entre des maisons rouges et très basses, des hommes minces, presque nus, coiffés de chignons noirs, et qui entraînent des cabriolets, au pas gymnastique.

Et puis, vous ne savez pas ce que c'est que la lumière si vous n'êtes pas venu ici. Le jour le plus lumineux de nos étés paraîtrait brouillardeux si on pouvait le mettre à côté de ce dernier jour d'octobre, de cette veille de Toussaint.

Et il y a encore ceci. La chaleur n'est pas étouffante comme chez nous, où les jours de canicule donnent l'impression d'une calamité, d'une chose extraordinaire et dangereuse. Ici la chaleur est chez elle, et elle vous enveloppe sans vous brutaliser. On sent que ce sont les hommes qui vont tout nus qui ont raison, et que ce costume-là est celui qui convient. Le nu ici est une harmonie. Il ne choque pas. Ces gens-là n'ont pas l'air d'être déshabillés. Ils sont comme on doit être. Et si beaux, si fins, si habiles, si infatigables, si élégants ! Ils ont la force, mais ils l'ont d'une façon féminine, si l'on peut dire.

Digitized by Google

Si vous connaissez l'été à Marseille, Nice, Naples, et même Tunis ou le Caire, n'ayez pas l'outrecuidance de vous croire le droit de posséder une idée de la lumière de ce pays-ci au mois de novembre. Ce n'est pas une question de plus ou de moins, c'est autre chose : c'est une question de qualité, si vous aimez mieux.

...Maintenant, si la chaleur ne paraît pas accablante, c'est peut-être parce qu'on sait se défendre contre elle, parce qu'on prend deux bains par jour, parce qu'on ne va qu'en voiture, et que dans les chambres, dans les magasins, dans les salons, partout en un mot, des ventilateurs électriques et des pankas entretiennent de perpétuels courants d'air ; parce que les chambres d'hôtel ont six mètres de haut et de grandes fenêtres toujours ouvertes sur des vérandas dont l'entrée est interdite au soleil par des stores et des feuillages.

Lundi 1er novembre. — Dans cette lumière, dans cette chaleur, sur cette terre rouge, dans ces rues très larges, entre ces maisons basses et rouges, torse et jambes nus, des hommes de bronze, les cheveux noirs réunis en chignon, traînent des pousse-pousse au grand trot ; à la porte des grands hôtels les serviteurs habillés de blanc, nombreux, très nombreux, avec l'orgueil du baudrier à la plaque dorée, voilà ce qu'on voit du premier coup d'œil à Colombo.

Mais si vous voulez vous donner le spectacle le plus pittoresque, prenez démocratiquement, devant l'hôtel Bristol, le tramway électrique qui va jusqu'à Kélani. Une banquette réservée aux Européens vous permettra de voir mieux qu'en voiture.

Pendant une bonne demi-heure, vous roulerez

Digitized by Google

dans une rue étroite bordée de boutiques indigènes. Les files des voitures de maraîchers que les coups de timbre du watmann ne font se ranger que lentement, arrêteront souvent le tramway pour le plus grand plaisir de vos yeux. Vous surprendrez la vie indigène dans toute son intimité. Vous ne verrez pas un Européen. Les voitures de maraîchers sont des chars voûtés de palmes, attelés des petits bœufs d'ici, jaunes ou noirs, si bizarres avec leur bosse, la corde qui leur pince le nez et les perles bleues dont leur front est orné.

Le tramway se fraye avec peine un passage dans cette foule d'hommes presque nus, presque tous admirables de formes, de proportions. La peau bronzée donne une impression de santé, impression accentuée par un sourire perpétuel qui, malheureusement, s'ouvre trop souvent sur des bouches ensanglantées par la chique de bétel. Les enfants sont tout nus, ou si peu s'en faut que ce n'est pas la peine d'en parler. Quant aux femmes... Ma foi, les femmes, il est heureux qu'on en rencontre peu : la plupart sont laides; leurs seins trop abondants et flasques sont enfermés dans de simples cache-corset, blancs, de fabrication européenne, bien entendu; quelques-unes ont conservé le costume ancien qui consiste à s'entourer le corps d'un grand morceau d'étoffe serré aux reins, mais elles sont une exception, et nous en avons vu une avec un chapeau — et quel chapeau ! — et une montre d'argent épinglée au corsage.

Si j'en parle, c'est pour ne pas avoir l'air d'oublier volontairement cette tache au tableau. On en rencontre, je le répète, fort peu, et elles disparaissent dans cette foule bariolée violemment, au milieu de ces nombreux porteurs chargés des choses les plus belles

Digitized by Google

et les plus étonnantes : de longues cannes à sucre, des vases de cuivre, des bidons de pétrole, il faut tout dire — mais aussi de longues palmes vertes dans des paniers, et sur les plateaux suspendus à chaque bout d'une longue perche, oscillant à chaque pas, des fruits inconnus, des choses qui se mangent sans doute, mais dont nous n'avons pas encore mangé.

C'est un grouillement abondant, serré, continu, tout le long de cette rue, si longue et si droite, et si étroite aussi. Dans les boutiques, tous les corps de métier, des scieurs de long, des menuisiers, des tresseurs de paniers et beaucoup de marchands, avec beaucoup de petites choses enfermées dans les casiers de leurs boutiques. Sur des trottoirs larges comme un ruban, des enfants grouillent, et à côté des pastèques, des noix de coco, des mangues et des poissons salés, un homme assis, très grave, cherche et tue les poux d'un autre qui se laisse faire avec béatitude.

Pas de cris, si ce n'est pour exciter les animaux attelés qu'on fait seulement semblant de frapper avec une baguette, si mince d'ailleurs et si courte, que le plus méchant n'en saurait faire un instrument de cruauté.



A l'extrémité de la ligne de tramway, un enchantement nouveau vous attend. Subitement, c'est le fleuve, un grand fleuve, qu'on devine profond aux remous de son courant rapide.

Et sur le fleuve, si vous suivez un peu sa rive, à gauche, c'est toute l'Asie fluviale qui vous sera révélée. Voici, pressés les uns contre les autres, de grands sampans, c'est-à-dire d'énormes barques couvertes

Digitized by Google

d'un treillis de feuilles de palmier. Dans chacune d'elles, toute une famille, deux peut-être. Les files des voitures de maraîchers qui, tout à l'heure, avaient arrêté notre tramway étaient des charrettes de commerce portant des marchandises à ces bateaux.

La route est moins bonne, elle est défoncée, les attelages peinent, des hommes se mettent aux roues, d'autres ramènent un bœuf qui s'écarte; les charretiers crient, on s'excite, les roues grincent ; l'encombrement se dégage, puis se reforme, pendant que des pêcheurs nombreux et peu heureux pêchent à la ligne avec une gaule qu'ils viennent de couper sur le rivage; pendant aussi que des mariniers à demi entrés dans l'eau, se versent gravement des douches sur la tête, ou nagent tout près du bord. Ajoutez à cela des passants et des passants, des enfants et des enfants, et de la chair nue, brillante, jeune, ferme, en formes élégantes et fines...

Et partout, entre l'eau et le ciel, des bananiers, des cocotiers, des arbres à cacao, et d'autres avec de grosses fleurs, enfin des arbres que nous n'avions encore vus que sur des images.

Kandy

Dès notre arrivée à Ceylan, j'ai voulu voir tout de suite les enchantements, les folies de végétation décrites par M. Chevrillon avec tant de verve et d'éclat. Débarqués à dix heures, à deux heures, nous prenions le train pour Kandy.

Le trajet est une joie ininterrompue. On traverse des lacs, on longe des mares, des petits cours d'eau et des fossés, et on assiste à la baignade religieuse de tout un

Digitized by Google

peuple. Dès qu'il y a une flaque, elle est habitée, hommes, femmes, enfants, buffles, tortues énormes ou grands oiseaux, sous les profondeurs vertes du feuillage.

Mais où sont les orchidées qui font des voûtes fleuries ? On m'a promis des profusions d'orchidées. Où sont-elles ? je ne les vois pas. Les voyageurs m'ont-ils trompé ? Non. Seulement, je suis trop pressé. La réalité de leurs descriptions ne s'impose pas tout de suite. Ce n'est qu'après un certain temps qu'on sait qu'ils ont dit vrai.

Comment, à mon tour, vous donner une impression — mòn impression — de ce que l'on voit pendant quatre heures de chemin de fer, entre Colombo et Kandy ? Voilà. C'est tout le temps la grande serre du Jardin d'acclimatation. Vous vous rappelez ? Supprimez le plafond de verre et les murailles, multipliez par dix la hauteur des arbres. La voie est bordée d'incessants bananiers et palmiers. Elle n'en est pas bordée, elle passe au milieu d'un bois où sont rassemblées toutes les essences exotiques. Et si, au lieu de la tracer ici, on l'eût construite à droite, à gauche, à dix lieues, vingt lieues, il en eut été de même. Il faut répéter le mot : furie de végétation, parce qu'il n'y en a pas d'autre. Les clématites, les lianes inconnues montent à l'assaut des arbres, les enveloppent, les cachent sous un voile de feuilles et de fleurs.

Aux stations, du nu ! du nu ! du nu bronzé, poli, éclatant, et des dames de l'*Armée du salut*, raccrocheuses, quêteuses et gênantes parce qu'il est visible qu'on les a choisies jolies exprès, et qu'on les a encouragées à des œillades, à un manège mis ordinairement au service de tentatives plus profanes.

Digitized by Google

On voit, à Kandy, un beau lac artificiel, un beau jardin et des temples très vantés.

Le jardin est une révélation. On le parcourt en voiture. C'est bien ici la Terre des épices, comme on l'appelait autrefois.

Le cocher descend dix fois, et sur le bord de la route, cueille une fleur, un fruit, coupe une petite branche qu'il nous apporte.

Ceci, c'est du poivre, cela, de la grenade. — Voici de la girofle... de la cinnamone qui est la canelle, de la noix muscade... et voici encore des orchidées, d'autres fleurs vénéneuses, des billes de caoutchouc qu'on lui a données, des grenades, du cacao et je ne sais plus quoi. Nous finissons par avoir sur les genoux toute une moisson exotique aux parfums violents et inconnus à cette intensité.

J'ai aussi visité les temples...

A la réflexion, je suis frappé de ce que la réalisation de mon rêve soit si loin de ce que j'attendais, si loin de ce que m'avaient permis d'attendre mes lectures. Non pas que j'éprouve une déception. Ce n'est pas quelque chose de moindre : c'est autre chose. Presque toujours, ce qui m'émeut n'est pas ce qui avait ému mes prédécesseurs. Ou ne serait-ce pas plutôt que les lectures n'aient d'avance usé mon émotion ? Nous portons les peines de nos joies. Nous pouvons être émus à trois mille lieues de distance par tel site ou par tel monument qu'un récit nous fait connaître, mais lorsque nous nous trouvons réellement en sa présence, nous restons insensibles, bien souvent.

Un exemple. Le Bouddha couché de Ceylan.

Digitized by Google

J'avais longtemps rêvé de cette représentation du plus désenchanté des hommes. J'avais lu, je ne sais où, — peut-être dans le livre de quelqu'un qui ne l'avait pas vu, — les plus jolies choses, sur la paix qui descendait dans l'âme du visiteur en face de Siddharta; j'avais lu aussi sur ces prêtres, des pages superbes, et je me les représentais d'avance, pratiquant avec une noblesse souriante les quatre renoncements. Ils avaient, paraît-il, des conceptions philosophiques nouvelles ; ils étaient instruits et n'ignoraient rien de nos spéculations, ils citaient Kant, Spinoza et Spencer. Au lieu de cela, j'ai vu derrière une vitrine, une pâle et insignifiante figure sans art, et devant elle des prêtres vulgaires, celui-ci passant une petite chandelle derrière le Bouddha de cristal pour en affirmer la transparence; cet autre offrant des fleurs d'une main et tendant l'autre pour recevoir une aumône qu'il ne jugeait jamais suffisante, avec la même insistance que les traîneurs de pousse-pousse. Et ils ouvraient de grands yeux à la moindre de mes questions lorsqu'elle n'était pas celle qu'on pouvait attendre du plus ignorant des touristes.

C'est après coup seulement, et après un effort de réflexion que j'ai pu réunir dans mon esprit la réalité que je venais de voir et la description que je me rappelais.

Lorsque je lisais les récits des voyageurs, tout me paraissait très beau, parce que tout me paraissait insaisissable, inaccessible, séparé de moi par tant de choses, si loin, surtout, si loin.

Le voyage est trop facile, je crois.

En somme, les quinze jours de voyage ont été quinze jours de torpeur. Jamais de ma vie je n'avais

Digitized by Google

fait si peu d'efforts que pendant ces quinze jours-là. J'étais sur le bateau, comme un colis, sans notion précise de la distance parcourue. Je me suis réveillé à terre, comme si j'y avais été transporté subitement, ayant perdu, pendant le demi-sommeil du trajet, la notion nette de la distance et du temps.

Et puis les prêtres de Ceylan, et tous les gardiens de ces lieux sacrés ont trop l'habitude, maintenant, des voyageurs; et ils laissent trop voir le mépris qu'ils professent à leur égard, mépris inspiré peut-être par les irrévérences et les sottises qu'ils ont constatées et entendues.

Oh ! que je voudrais voir tout cela réellement pour la première fois, sans jamais en avoir entendu parler par d'autres !

Il est vrai que si nul n'en avait parlé, je n'aurais pas éprouvé la curiosité de venir.

Alors, tout est bien. Ne récriminons pas et tirons, des circonstances, le meilleur parti possible.


Digitized by Google

LA BIRMANIE

Rangoon

Mardi 11 *janvier.* — Elle n'a pas été bonne, la première impression ! oh ! non, elle n'a pas été bonne !

Rangoon, dans mon esprit, c'était une ville coquette et pas européenne du tout, avec de jolies petites femmes birmanes, dont je savais qu'elles souriaient et qu'elles fumaient de gros cigares. C'était aussi l'entrée dans un monde nouveau, le seul vraiment bouddhiste, plus bouddhiste que Ceylan, et par conséquent habité par des hommes très doux, très polis, aimant la vie et point le travail, cultivant des fleurs et vêtus de couleurs claires.

J'avais encore ce tableau dans l'esprit lorsque j'ouvris les yeux, à l'aurore, réveillé par le silence du bateau accosté. Je m'habille en hâte, et dès sept heures du matin, je me dispose à aller seul en reconnaissance.

Ah ! mes enfants ! comme disait Yvette Guilbert !

Evidemment, je n'ai pas été surpris de voir, en mettant le pied sur le quai, des grues hydrauliques et des baraques en tôle ondulée. C'était la façade ouverte sur l'Europe industrielle, sans gaîté, sans douceur, sans charme. De l'autre côté du rideau, c'était la Birmanie, avec... (voir plus haut).

Je passe de l'autre côté... Et je trouve : La Chapelle, La Villette, le Southwark, une grande rue bête avec

Digitized by Google

des tramways électriques et des Chinois, encore des Chinois.

Et les jolies Birmanes, avec des fleurs dans les cheveux, où sont-elles, les jolies Birmanes? C'en est une, cette femme au menton fuyant, aux tempes élargies, aux cheveux graisseux, avec sa camisole sale et son jupon pisseux ? Oui, c'en est une. (J'aime mieux vous le dire tout de suite : il y a en de gentilles, seulemet, à cette heure-là, elles n'étaient pas encore levées). Et quant aux Birmans, il n'y en a pas. Il y a des Chinois, il y a des grands Indiens tout maigres et presque nus, et c'est tout.

Les rues sont larges et sales, et sans pittoresque, et coupées à angle droit, et désespérantes de banalité. J'ai appris par la suite que Rangoon est une ville où l'on fait beaucoup d'affaires ; j'ai appris que les tranquilles Birmans se sont retirés dans l'intérieur, cédant la place aux activités de leurs voisins de l'est ou de l'ouest mises en branle par les Anglais.

A l'intersection de deux de ces rues, il y a bien une pagode, une grande sonnette, mais elle est si mal entourée qu'elle me paraît sans caractère et sans intérêt. Toute l'impression que j'en reçois dans la perspective de cette rue industrielle, commerçante, banale, à vilains tramways électriques, est celle d'un monument quelconque dont l'usage reste inexpliqué et qu'on ne désire pas connaître.

Je suis rentré à bord en maudissant tous les ıécits de voyage.

***

Lorsque longtemps après déjeuner (la chaleur ne permettant guère de sortir avant quatre heures)

Digitized by Google

nous sommes allés visiter les bazars, j'ai fini par trouver ce que j'attendais.

Si l'on débarquait ici sans avoir vu Tunis, ni le Caire, ni Constantinople, ni Canton, on pousserait des cris de joie en se promenant dans ces bazars, identiques comme dispositions aux Halles centrales et à tous les marchés de France, mais où l'on vend des choses si drôles, et où les marchandes sont si gentilles avec leurs fleurs dans les cheveux, leur petite veste toute blanche, leur jupe rose et leur gros cigare. Ce cigare est extraordinaire. Lorsque vous lisez ici « gros cigare », vous pensez à un gros cigare. Vous n'y êtes pas : c'est gros comme un mirliton ou pour mieux vous en donner une idée, c'est gros comme une chandelle romaine. Les petites Birmanes sont installées sur leur éventaire, assises sur les mêmes planches où s'étalent devant elles leurs marchandises et ce sont des sourires, des rires moqueurs et enfantins, des œillades et des petites mines à n'en plus finir. Ne vous y trompez pas d'ailleurs, ces marchandes sont parfaitement honnêtes, et tout leur gracieux manège n'est que la manifestation, au profit d'un commerce licite, de la gaîté générale de ce peuple enfant.

Nous verrons mieux, dans le même genre, à Mandalay, paraît-il, où l'élément birman est resté pur de tout mélange.

***

Si j'avais eu besoin encore d'être réconcilié avec la Birmanie, la visite à la Schew-Dagon, la grande pagode, eut emporté toutes les résistances et toutes les rancunes.

Rien, bien entendu, de l'émotion profonde res-

Digitized by Google

sentie dans certains grands temples, mais tout de même, une chose rare, un aspect nouveau de la religiosité.

Cependant, l'admiration ne vient pas tout de suite. Par exemple, en arrivant devant la pagode, on se demande si l'on n'a pas été l'objet d'une sorte de mystification. Il y a, de chaque côté de la porte, un gros lion avec une gueule ouverte et des dents énormes, Sur les photographies, cela a l'air superbe et gigantesque. A la vue, c'est moins bien. Ce sont deux animaux rondouillards et sans art, faits de briques recouvertes de plâtre, et c'est blanchi, et ça « gueule » comme dirait un peintre, et ça ne « s'arrange pas » avec le reste, et c'est puéril et laid à donner du chagrin. Un couloir en escalier se présente. Montons. Par places, le couloir s'élargit ; de chaque côté, des marchandes souriantes et fleuries et des marchands bruyants vendent toutes sortes de choses : des fleurettes, des petits cierges pour la divinité, et des jouets articulés. Nous avons acheté deux petits tigres auxquels un jeu de ficelles permet de donner les attitudes les plus comiques. On continue à monter dans cette indifférence religieuse, et l'on remarque seulement le petit nombre des fidèles. Seuls, quelques religieux drapés de jaune montent ou descendent, et des gamins irrévérencieux cherchent à se faire accepter pour guides.

Mais c'est à l'arrivée sur la plate-forme du haut qu'on reçoit la révélation.

Cela ne ressemble à rien de ce que l'on a encore vu comme lieu de prières.

D'abord, la grosse sonnette qui forme la partie essentielle du temple... Quand je dis : grosse sonnette, entendez bien qu'elle a cent mètres de diamètre,

Digitized by Google

et cent trente mètres de haut. A l'intérieur, rien, ou plutôt, il n'y a pas d'intérieur : c'est un bloc doré. Il est surmonté d'une flèche à laquelle sont accrochés des petits pendrillons et des clochettes nombreuses. Autour du bloc, il y a une multitude de petites chapelles, en fer, en marbre, en bois, mais en fer ciselé, en marbre taillé, en bois découpé à l'infini. L'élégance, la légèreté, la gaîté de cette assemblée de petits monuments vous remplissent le cœur de quiétude et de joie.

Devant soi s'imposent en même temps aux yeux, mille petites lumières, dans un endroit tout fleuri et tout doré, devant des Bouddhas en or fraternellement assis à côté les uns des autres : c'est l'autel principal. La chaleur des cierges et l'odeur de l'encens commencent à énerver un peu. Des hommes — pas beaucoup ! trois ou quatre — sont à genoux et prient. Ils ont les mains jointes, non les doigts entrecroisés, mais les paumes des mains appliquées l'une contre l'autre, une fleur au bout.

Je ne dirai jamais assez combien tout cela est fleuri et lumineux. Vous voyez de l'or, des lumières et des corolles de toutes couleurs, surtout blanches et rouges. Autour de la grosse sonnette principale et sur les quatre cents mètres de sa circonférence, il y a, comme je l'ai dit, le groupement des mille petites chapelles, avec un grand espace circulaire et presque désert, hélas! A part deux ou trois monstres grimaçants, tous les Bouddhas sont souriants, tous ont devant eux leur offrande fleurie ou lumineuse, et lorsqu'en curieux qui veut tout voir, on va regarder derrière, on est touché d'y trouver encore, invisibles pour tous, des petites flammes et des petites fleurs qui paraissent avoir voulu augmenter — par de

Digitized by Google

la discrétion et de l'humilité — l'offrande qu'elles représentent. Elles ont l'air de dire à la divinité : « Il y a devant toi d'autres fleurs et d'autres cierges, mais ils sont là aussi un peu pour les passants. Nous, nous ne sommes là que pour toi. »

La Shew-Dagon, c'est l'adoration par la grâce et par le sourire.

Nous reviendrons la voir.



Un bon point aux Anglais. A la porte de la pagode se lit un avis par lequel les visiteurs sont priés d'avoir pour elle autant de respect qu'ils en auraient pour leur propre église.

En voici le texte.

« *Visitors are kindly requested to pay their respect as if they were in their own church.* »

Et c'est très bien.

D'ailleurs, on me raconte que les Anglais sont un peu anxieux d'un certain attiédissement religieux dans l'Inde et dans la Birmanie. Ils ont peur de se voir échapper un admirable instrument de domination et ils commencent, ici, à donner l'enseignement religieux bouddhique dans les écoles indigènes.

Ce serait *renanien* si ce n'était politique.



Nous sommes allés aussi à Kemmendine, un village voisin où se fabriquent et se vendent les Bouddhas — la rue Saint-Sulpice. — Joli, le village, et pur de toute tache européenne. Paysage bien d'« ici ». Le long des haies, de grandes pièces d'étoffe jaune sèchent au soleil. Ce sont les vêtements des moines. On

Digitized by Google

découvre une petite pagode toute dorée dont les guides ne parlent pas et qui est charmante.

Nous sommes revenus par le quartier anglais. C'est un immense parc, avec de gaies maisons en bois, à la mode du pays, au milieu de grands espaces de verdure.

Près du champ de courses, un coin, plus joli que les autres, est la *potinière* de ce Bois de Boulogne. La musique des soldats écossais s'y manifeste. On entend un air de biniou avec accompagnement de tambour, et l'on voit s'avancer sur soi d'un pas alerte les Highlanders musiciens. Arrivés au bout de leur champ ils décrivent un petit demi-cercle, et s'en vont à l'autre bout, du même pas relevé, et toujours musiquant. De là, ils reviennent pour y retourner. Combien de temps cela dura-t-il ? Je suis parti avant la fin. Mais c'est fort agréable aux oreilles et aux yeux.



Jeudi 13 *janvier.* — Non loin de la Shew-Dagon Pagode, il y a un joli paysage. Il n'est pas indiqué sur les guides, je vous donne donc ici son adresse : au bout de *Campbell-Road.*

C'est un tout petit lac, mais comme il est très étroit, on croirait le bras d'une rivière. Au milieu des arbres, il reflète une habitation birmane, multicolore, harmonieuse pourtant, coquette sous ses ombrages verts. Il a aussi, sur un bord, des appontements... mais comme j'aurais voulu trouver un mot différent de celui-là, qui pue l'industrie, pour désigner ces élégantes plates-formes de bois avancées sur l'eau, dont le seul but est de permettre de jeter aux

Digitized by Google

poissons des graines et du pain, que vendent aux passants de petites Birmanes souriantes.

Nous sommes, ici, en plein pays bouddhique et le respect de tout ce qui vit est imposé par les préceptes religieux. Certains ont trouvé avec le ciel des accommodements et pêchent du poisson — mais pas dans le petit lac que nous regardons, grand dieu ! Il est sacré ! — dans le fleuve. Ils déclarent qu'ils ne tuent pas le poisson, ils le sortent de l'eau. Une fois sorti, le poisson meurt ; c'est sa faute et non la leur. Et lorsqu'il est mort qu'en faire, sinon le manger ?

Nous nous asseyons et nous jetons dans l'eau du pain et des graines. Aussitôt un grouillis de poissons moustachus apparaît, enchevêtrés et mouvants ; il y a plus de poissons que d'eau. Puis deux énormes tortues, puis une grosse bête aquatique et bizarre, velue, dont on ne devine qu'une partie, le reste se perdant dans l'eau glauque.

Ce que je ne puis dire, c'est le charme qui se dégage de tout cela, c'est la tranquillité, la douceur et la beauté menue de l'ensemble. Tout ce que vous avez pu lire sur les petits paysages jolis du Japon s'y trouve réalisé. On comprend, là encore, l'inutilité de nos efforts incessants d'Européens. Pourquoi s'agiter autant, puisqu'on peut se laisser vivre, tout simplement, et, au lieu de se fatiguer à s'assimiler des choses, attendre qu'on en reçoive des impressions qui vous effleurent, vous bercent, vous enveloppent sans qu'on se soit donné la peine d'agir pour les chercher. Le temps qui nous est attribué pour l'existence que nous vivons actuellement s'écoule ainsi sans qu'on en souffre, puisqu'on sait bien qu'une série d'existences nouvelles suivra, toujours meil-

Digitized by Google

leures, si nous ne déméritons pas, c'est-à-dire si nous ne faisons de mal à rien de ce qui est vivant. Regarder frétiller les poissons, suivre des yeux le vol des oiseaux et aller, des fleurs aux mains, s'agenouiller devant le sourire éternel du Bouddha, pourquoi cela ne suffirait-il pas ? Cela suffit à tant de gens! Mais seulement aux gens qui n'ont pas besoin de vêtements et à qui la terre donne des récoltes sans exiger trop de labeur.

Comme les plantes, comme les animaux, comme les hommes, les dieux sont un produit du sol où ils vivent, et les conditions de leur être sont régies par le climat.



Si l'on monte l'escalier qui est là, tout près, puis un autre, on arrive à un monastère. Rien, bien entendu, des arcades gothiques et des couloirs sombres. Un monastère, ici, est une agglomération de petites maisonnettes de bois, drôlement perchées sur leurs piquets, et dont les habitants, vêtus de jaune, vivent surtout en plein air. A côté, dans une grande pagode, toute neuve, un énorme Bouddha toujours souriant, trop grand pour la salle où on l'a construit, en perce le toit de la pointe de sa coiffure.

Je leur reproche, à toutes ces images de Gautama, d'être trop semblables, et en retrouvant toujours la même attitude répétée, je regrette les jolies variantes que les subtils Japonais ont apportées au geste initial. Les Birmans se sont laissé imposer l'immobilité chinoise.



J'ai la hantise de la Shew-Dagon. Nous y sommes

Digitized by Google

revenus, le soir. Mais il n'y avait pas de lune et tout était désert. Les mendiants eux-mêmes pliaient leurs nattes, comme les ouvriers rangent leurs outils à la fin de la journée.

Pourtant, sur la grande plate-forme, celle où tant de petites chapelles avec leurs clochers pointus entourent la gigantesque sonnette dorée, restait un peu d'animation, mais c'est celle que donnent les sacristains aux lieux sacrés d'où les fidèles sont absents. Seulement, les jolis sacristains, que ceux-ci! Ce sont des bambins de cinq ou six ans, si comiques avec leurs cheveux raides et leurs jupes. Vous en avez vu cent fois aux devantures des marchands de chinoiseries. En voici deux, là-bas, qui ne nous voient pas et sont fort occupés à disposer les petites flammes portées par des bougies roses, autour d'un Bouddha préféré. Ils sont affairés et graves. Le bruit de nos pas attire enfin leur attention, et, sans doute, nous sommes bien inattendus ou bien effrayants, car les voici qui, après un moment d'immobilité anxieuse, se sauvent de toute la vitesse de leurs petites jambes. Pourquoi ? Je n'ai jamais pu voir un enfant me fuir sans en ressentir un vrai chagrin.

Plus loin, des prêtres prient, et entre les doigts de leurs mains jointes, ils ont remplacé les fleurs par un cierge minuscule.

Ces petites flammes allument trop de lumières dans le clinquant des ornements, dans les paillettes. Décidément cet Orient-là choque nos yeux septentrionaux amoureux des nuances. Il ressemble trop à celui des féeries, et mes yeux, qui ce soir, cherchent des sujets de désillusion, voient, plus qu'ils ne l'eussent fait à un autre moment, un horrible objet d'orfèvrerie, placé là, on ne sait pourquoi, et qui repré-

Digitized by Google

sente... un bateau à vapeur avec sa cheminée. Oh ! les misérables ! Mais quelle n'est pas ma sottise d'injurier les gens parce qu'ils ne se comportent pas selon ma logique ! Cependant, j'aurais mieux aimé qu'elle ne fut pas là non plus, cette tigresse empaillée...

Allons, il faudra revenir au clair de lune.



Je vous signale la petite pagode du *Strand*. Oh ! l'assemblage de ces mots ! Un autel particulièrement achalandé. Par la diversité des objets qui s'y trouvent rassemblés et par le grotesque des mannequins idoles, il rappelle trop une baraque de la fête de Neuilly. Seulement, devant, il y a presque toujours un joli groupe de mignonnes Birmanes, qui prient, une fleur aux doigts, avec des physionomies de petites personnes très graves.

Vendredi 14 *janvier*. — Préparatifs de départ pour Mandalay.

L'après-midi, nous avons voulu voir les éléphants au travail. Curiosité permise, ordonnée même, puisque les programmes distribués aux touristes, pour la Birmanie, sur les trois photographies dont ils sont ornés, en ont une qui représente un éléphant transportant une énorme pièce de bois, et puisque le guide Murray les désigne aussi comme une des curiosités de Rangoon.

On nous indique une manufacture (c'est la trompefacture qu'il eût fallu dire) à Duneedale, au bout de la ville, à droite. Le cocher ne la connaît pas et après une heure de cahots il nous arrête au petit bonheur, devant des baraquements. Nous descendons. Pas

Digitized by Google

d'éléphants, bien qu'il y ait là beaucoup de pièces de bois. Nous nous renseignons. — Des éléphants ? — Oui, qui travaillent. — Qui travaillent ? — Oui, à transporter du bois. Des éléphants qui travaillent à transporter du bois. — Oui, en effet. Mais ce n'est pas ici. Il faut aller au bout de la ville, à gauche, à Ahlone. — C'est loin. — Oui, mais vous avez deux tramways électriques... l'un au bout de l'autre, qui vous y conduiront. — Merci.

Nous renvoyons le cocher, et nous montons successivement dans les deux tramways. Nous arrivons à Ahlone. Aucun des indigènes à qui je m'adresse ne comprend ce que je veux dire. Je me décide à aller au poste de police, et j'y tombe sur des gens extrêmement complaisants, mais que ma demande ahurit. Je prononce éléphants de trois ou quatre manières différentes espérant tomber sur la bonne, et, en désespoir, je me mets à imiter, avec mon bras en prolongement de mon nez, le geste de l'éléphant, ce qui fait pouffer de rire ma femme qui me regarde à quelques pas. Mes policiers ont l'air de me comprendre ; mais sur un mot dit par l'un d'eux, ils ne comprennent plus. Celui-ci paraît vouloir nous faire traverser une plaine brûlée de soleil. Merci. Nous ne risquerons pas cela pour un résultat incertain, et nous remontons en tramway. Et puisque dans cette ville antipathique, sale, poussiéreuse, banale, industrielle, puante, inhospitalière et sans éléphants, il y a surtout des tramways électriques, nous prendrons des tramways électriques. Et nous en prenons un au hasard. — Où allez-vous? demande le distributeur de billets. — Où vous allez!... Et nous en reprenons un autre, et ainsi de suite, jusqu'au soir, jusqu'à saturation d'odeur de poissons secs, de poussière, et de Chinois.

Digitized by Google

En revenant à pied, nous rencontrons un guide vu la veille. Je lui narre nos mésaventures.

— Des éléphants ? Mais oui, il y en a encore. C'est à Duneedale, au bout de la ville à droite. Où vous êtes allés d'abord.

Nous verrons cela vendredi au retour de Mandalay.

...Parce qu'il faut avoir de la suite dans les idées.

Huit jours plus tard, de retour à Rangoon, nous avons repris notre chasse à l'éléphant, et nous avons enfin pu voir l'intelligent animal travailler, c'est-à-dire pousser de grosses pièces de bois de la trompe ou du pied, les retourner, en transporter d'autres sur ses défenses et nous nous sommes amusés de cette lenteur puissante et maline.

Le soir, comme je pestais encore contre la banalité de cette capitale de la Birmanie, qui n'est pas birmane, voici que tout à coup, au détour d'une rue, devant la pagode de la ville, s'offre à nos yeux un cortège bizarre. Entre deux haies d'étendards triangulaires noirs, avec un signe blanc qu'on ne distingue pas bien, une chose énorme, brillante et fleurie oscille, portée par une foule. Puis, en voici une autre, semblable à une pièce de pâtisserie, avec mille fleurs artificielles, et encore une autre aussi bizarre. Des hommes chantent en se frappant à petits coups, de la main droite, l'épaule gauche... Enfin, il y a donc quelque chose de Birman à Rangoon !...

...Renseignements pris, ce cortège était un cortège de mahométans qui fêtaient l'anniversaire de la mort de Hassan.

Samedi 15 *janvier*. — A bord du *Java*, sur l'Iraouaddy.

Digitized by Google

Sur l'eau de nouveau, après une nuit passée en chemin de fer, de Rangoon à Prôme. Le *Java* est un grand bateau de rivière, large et confortable. Nous l'avons pris de grand matin et nous avons eu la joie d'avoir froid. Après les précédentes journées torrides, c'est très amusant. On voudrait pouvoir allumer du feu.

Le *Java* remorque ou plutôt emporte un gros chaland accolé à son flanc. Sur ce chaland, un homme sonde, incessamment et annonce, en mélopée, la profondeur, toutes les minutes. Et comme elle ne varie pas, le chant ne varie pas non plus. Circonstances aggravantes : c'est absolument le cri des marchands des quatre-saisons parisiens qui vendent des pommes de terre : « Des pomm' de tè-erre ! »

Les rives défilent de chaque côté, sans grand intérêt, malgré les grosses et éternelles sonnettes élevées au bord du fleuve. Nous croisons des radeaux qui transportent des bois lourds, attachés par en dessous, dans l'eau ; et d'autres radeaux portant des bestiaux. Nous croisons aussi des grandes barques à l'arrière surélevé, où se tient le pilote qui semble un Bouddha dans sa niche, nous évitons des bancs de sable et des balises, nous voyons venir et fuir les villages de bois, pendant que l'autre, sur le côté, annonce toujours ses pommes de terre.

En voici pour trois jours.

Cette vie est très reposante. Au moins, pendant ce temps, je ne verrai plus l'obsédant Chinois au torse nu, penché sur sa machine à coudre. Et le soir, c'est très joli, la navigation au projecteur. Le fleuve est parsemé de bancs de sable, aussi embarque-t-on des indigènes qui servent de pilotes; chacun d'eux ne peut être utile que pour un certain parcours, celui du

Digitized by Google

pays qu'il fréquente chaque jour. On masque tous les feux et l'on dirige sur les rives le rayon puissant d'un foyer électrique. Ces indigènes, à la barre, reconnaissent ainsi tel arbre, telle cime, telle habitation et savent où est le chenal. Dans le rayon lumineux, apparaissent, brillants, des myriades d'insectes, au-dessus des frisures de l'eau argentée par cette lune artificielle.

Dimanche 16 *janvier.* — Sur l'Iraouaddy.

Journée calme, commencée dans la fraîcheur. Rien à noter, si ce n'est un ou deux arrêts devant des villages birmans, arrêts trop courts, d'une demi-heure à peine, qui nous permettent cependant de descendre à terre pour nous dégourdir les jambes.

De loin, on voit sur la haute berge de sable, à l'embarcadère, que rien d'autre ne désigne à l'attention, une foule qui attend le bateau. Dès la manœuvre d'accostage terminée, les planches à peines posées, qui serviront de passerelles, tout ce monde s'anime, vocifère, s'agite. Ls lourds ballots sont montés sur les têtes ou hissés sur les dos, et sous le soleil, c'est un papillotement de toutes les couleurs, des cris stridents, des bousculades que l'Européen d'ailleurs est le seul à remarquer. Ceux-ci s'affolent pour embarquer ; ceux-là se bousculent pour descendre. Les femmes avec leurs enfants sur la hanche, et leur gros cigare à la bouche se tirent de la bagarre comme elles peuvent, souvent avec grâce. Cinq, six hommes peinent à retourner des ballots pour les faire avancer. Sur les planches balancées par les jambes noires et nues, on voit passer des caisses et encore des caisses, dans les deux sens.

Des étalages en plein soleil se sont dressés sur les

Digitized by Google

berges, on y vend ces mille choses avec lesquelles l'Oriental s'empêche de mourir de faim : des mélanges noirâtres dans des vases et des cannes à sucre posées sur le sable. En haut de la pente raide, il y a une réunion de charrettes à buffle en désordre ; les petits bœufs jaunes s'écartent de la croupe, attelés seulement par le joug, et leurs cornes s'ajoutent à la forêt de petits bâtons qui forment la carcasse supérieure de ces véhicules extraordinaires.

Cet embarras franchi, on trouve un village birman, entouré de palissades et de plantes épineuses, et les enfants fuient, les femmes regardent, les chiens aboient.

Tout à l'heure, quand le bateau sera parti, la berge redeviendra silencieuse et déserte sous le soleil, et le village reprendra sa vie traditionnelle, cette vie que nous ne comprenons pas et qui suffit à des millions d'humains, depuis des milliers d'années.

Nous nous hâtons, au coup d'appel du sifflet impérieux.

Le soir, reprise de la navigation au projecteur électrique, avec les mêmes joies que la veille. Soudain un banc de sable très grand, très large, et la même scène de foule animée, mais aux lumières. Ces choses-là se voient, se devinent aussi : il ne faut pas essayer de les raconter.

Lundi 17 *janvier.* — Sous le même ciel pur, dans le même air chaud, sur le fleuve aux eaux à la fois calmes et rapides, c'est la même tranquille et apaisante navigation, avec la distraction de deux escales et la vue — trop rapide — en passant — de Pagan, l'ancienne capitale, aux dix mille pagodes.

Il ne faut pas s'étonner de ce chiffre. Le nombre des

Digitized by Google

monuments religieux ici, est incroyable. Il n'est pas grand, il n'est pas énorme : il est excessif. Entendez bien qu'il ne s'agit presque jamais de véritables temples au sens européen du mot, rarement de constructions très importantes, mais le plus souvent de petites pagodes de dix ou douze mètres de haut, élevées presque toujours par des gens qui, sur le tard, veulent s'attirer ainsi l'indulgence divine. Mais la campagne en est couverte. Ces petites chapelles (en forme de sonnette, toujours) sont parfois groupées par dix ou douze autour d'une plus grande. Et cent mètres plus loin, une autre se dresse, une autre assemblée. On dirait un camp que toute cette terre, un camp avec une multitude de tentes blanches.

Il en est aussi de dorées, et certaines, plus importantes, plus hautes, avec un profil un peu modifié, font irrésistiblement penser à notre dôme des Invalides.

A Pagan, la capitale abandonnée depuis huit siècles, il en est de toutes sortes et de formes pas encore vues, carrées, par exemple; en briques, et qui, elles, rappellent les pyramides à degrés de l'Egypte.

Comme on regrette de passer aussi vite ! Pendant deux lieues, cette rive du fleuve est bordée de ruines de temples, et si nombreuses, si rapprochées, si peu déformées aussi par le temps, qu'il semble qu'on soit, non pas devant des ruines, mais devant une gigantesque capitale moderne en pleine vie, dont surgissent les dômes, au-dessus des maisons invisibles.

Et partout, des statues du même Bouddha dans son éternelle contemplation souriante. Mais plus rien n'est debout, dans cette ville morte ; plus rien que les dieux, des pauvres dieux sans adorateurs. Dans les temples où cela a été possible, les paysans

Digitized by Google

ont arrangé des abris pour les bestiaux qui paissent l'herbe rare poussée entre les pierres écroulées.



Un contraste amusant à signaler. Il y a, sous une rive, à un certain endroit, une nappe souterraine de pétrole en exploitation. On sait que chaque puits est surmonté d'une armature de fer d'une certaine hauteur : cela fait une forêt de Tours Eiffel en réduction dont les silhouettes s'opposent à celles des pagodes blanches.

Sur les bords, des hommes se baignent avec pudeur ; des femmes viennent puiser de l'eau et en profitent pour se baigner (avec un tout petit peu moins de pudeur), puis, l'unique cotonnade qui leur sert de vêtement mouillée et collée au corps, elles gravissent la berge lentement, toutes droites, avec leur jarre pleine d'eau sur la tête.

A Nyangue, village voisin de la grande ville en ruines, on fabrique des boîtes laquées, et tout un marché souriant, fleuri et fumant, s'est installé sur le sable, à l'arrivée du bateau. La femme birmane paraît supérieure à celles que j'ai vues jusqu'ici en Orient. Elle est libre, travailleuse, intelligente puisqu'elle fait du commerce (et cela se voit d'ailleurs sur son visage), et elle est sensible. Dans un village, nous en avons vu une tenant sur ses genoux son petit chien qu'on venait de lui rapporter blessé. Le chien hurlait et sa petite maîtresse pleurait en criant, et criait d'autant plus haut que le chien hurlait plus fort. Une dame que je connais en était tout émue.

Samedi 22 *janvier*. — Mandalay. — Pour comprendre la Birmanie, il fallait venir ici ;


Digitized by Google

il fallait ces quatre jours de montée du fleuve, et les deux jours passés à Mandalay.

Et cette vieille vérité que le théâtre reflète les mœurs d'une nation s'est trouvée vérifiée d'une façon particulière, car c'est à une représentation de marionnettes que j'ai eu la révélation de ce peuple charmant.

Le Birman qui nous y a conduits est venu nous chercher à bord après dîner, et ç'a été l'amusant cortège de ces pays, où les hommes sont si nombreux et si inoccupés qu'on en dérange six alors qu'un suffirait. Malgré la lune, il nous a fallu accepter les bons offices d'un porteur de lanterne et, bien que la sécurité soit complète, un grand gaillard, vêtu de kaki, un Sikh, armé d'un grand sabre marchait ensuite, et derrière nous, un autre gardien semblable suivait nos deux guides.

Nous prenons à droite au lieu d'aller vers la ville qui est à gauche. Nous marchons longtemps sur la voie du chemin de fer, puis nous suivons des sentiers, puis nous pénétrons dans une agglomération de maisons de paille dont on voit les lumières intérieures à travers les murs; puis enfin, nous arrivons dans une sorte de clairière où des marchands de comestibles, installés en plein air, à la lueur de lampes à pétrole, font cuire des mangeailles bizarres, vendent des fruits et des fleurs. Tout le monde est vêtu de couleurs claires, il ne faut pas l'oublier lorsque l'on cherche à se représenter un paysage d'ici. Et toutes les choses que l'on vend sont, elles aussi, bleues, rouges, vertes ou blanches.

Nous avançons parmi les étalages et les consommateurs : hommes avec des foulards roses sur la tête, femmes souriantes avec de gros cigares à la main et des fleurs dans la chevelure noire.

Digitized by Google

La foule se fait plus dense et les marchands plus rares. Encore un pas et voici les spectateurs tout seuls, assis à terre, pressés les uns contre les autres. L'orchestre accorde ses instruments. Mais où est-il, l'orchestre ? Là, à l'endroit où la foule est la plus dense, et enserré par elle, confondu avec elle. On voit des tambours et des claquoirs et aussi une sorte de flûte, puis, au milieu, enfermé dans une sorte de tonneau énorme ou de panier défoncé et gigantesque, deux ou trois hommes s'agitent et font à eux seul plus de bruit que tous les autres réunis — qui pourtant !... — Ce sont les chefs d'orchestre. Un grand serpent de cuivre, très long, les domine,

Je ne vous ai pas encore parlé de la scène. Au lieu d'être sur des tréteaux, elle est sur pilotis, et elle est large, large, plus que celle de l'Opéra. Une longue toile d'emballage grise occupe la place qu'eût prise le rideau ; comme rampe, un certain nombre de lampes en cuivre, à pétrole.

On nous conduit à notre « loge ». C'est sur le côté, une estrade où l'on accède par une sorte d'échelle. Comme seul éclairage, celui de la lune et les reflets lointains des lampes fumeuses. Le spectacle va commencer bientôt. On s'empresse autour de nous avec mille grâces. Mais ce qui rend ces grâces comiques et touchantes, c'est la taille et l'allure de ceux qui les déploient. Le grand gaillard vêtu de kaki, barbu de noir, armé d'un grand sabre, vient courbé, silencieux, empressé, étaler une serviette sur la table de bois qui est devant nous. Un autre tout pareil, aussi courbé et silencieux, pose doucement sur la nappe une soucoupe avec des cigares ; puis le premier revient avec des bananes, un autre avec des verres pleins d'une eau colorée ; puis d'autres soucoupes

Digitized by Google

s'avancent portant des tranches de citron, des oranges et des allumettes. Et tout cela est offert à la fois avec timidité et tendresse, comme à des idoles, mais avec le désir de n'être point vus; comme à des enfants respectés qu'on n'oserait pas toucher et dont on voudrait d'avance satisfaire tous les désirs. J'ai eu beau dire, dès les premiers hommages, que c'est assez, que c'est trop, la table est couverte de cent jolies petites choses d'ici.

Comme tout bon spectateur, je regarde la salle. Au lieu du balcon, on voit le feuillage des arbres, et, à l'orchestre, il y a une mer de chignons noirs et de foulards roses. A la place des baignoires et beaucoup plus loin, brillent les lumières, éclatantes dans l'obscurité, des marchands restaurateurs.

La musique commence — pas désagréable du tout, — elle est même un repos après les concerts annamites et chinois — rappelant beaucoup la musique cambodgienne.

Et devant la toile que je prenais pour le rideau, et qui est la toile de fond, la première marionnette apparaît. C'est un tigre. Un pantin vient ensuite, de soixante ou quatre-vingts centimètres de haut. C'est un homme que le tigre va attaquer. La naïveté, la simplicité, la candeur de tout cela est délicieuse. Evidemment, si l'on regarde bien, on voit les ficelles — où ne les voit-on pas ? — on voit aussi les mains qui les tiennent, et si par hasard, un des fils s'embarrasse dans la queue du tigre, des mains humaines apparaissent pour la dégager. Mais cela ne gêne personne. Pourquoi compliquer les choses et se gâter à soi-même son plaisir ?

D'ailleurs, l'habileté des artistes presque invisibles est si grande, qu'au bout de très peu de temps

Digitized by Google

on ne voit plus ni les ficelles ni les mains. Les mouvements sont si naturels, qu'à certains moments on se demande si, cette fois, au lieu d'une marionnette, ce n'est pas une vraie petite fille qui vient d'entrer en scène. On a montré, notamment, un grand oiseau, un pélican, je crois, qui a fait notre joie par la façon si naturelle avec laquelle, de son long bec, il farfouillait sous ses ailes pour s'épouiller ; et ce fut ensuite à pâmer de rire que de le voir combattre un de ses semblables et lui disputer des poissons. Nous avons vu aussi un serpent et un éléphant, et un chien, et un cheval. Le cheval mérite une mention spéciale pour la façon comique dont il parodiait les pas des danseuses.

Tout cela n'était que le lever du rideau. La directrice, — ou comment vous dire ? — le régisseur parlant au public, vint sur la scène, fit un petit discours qui parut plaire baucoup et disparut. La grande pièce allait commencer. Un arbre joujou, puis une belle maison dorée à trois corps de logis, et une quantité de personnages. Hélas ! c'est lorsque la représentation devint sérieuse que nous cessâmes de comprendre. Nous ne pûmes admirer que l'ingéniosité spirituelle des teneurs de ficelles. L'intérêt était dispersé. Il eut fallu pouvoir regarder uniquement chacun des personnages et tous — pour nous du moins — étaient au même moment également intéressants. Cependant, une des dernières, une comparse, attira et retint notre attention. L'attitude du corps, les mouvements des bras et *des mains*, étaient si justes, les déplacements de la tête si naturels, qu'il semblait vraiment voir un vrai spectacle par le mauvais bout de la lorgnette. L'illusion à un moment fut si complète, que je crus voir, dans ses yeux, un regard.

Digitized by Google

La pièce venait de commencer. Je demandai à quelle heure elle se terminerait. A cinq ou six heures du matin, me répondit-on.

Nous n'avons pas eu la patience de rester jusque-là et après une heure pendant laquelle nous avons éprouvé un réel plaisir, nous nous sommes retirés, conduits par notre porte-lanterne et nos grands soldats en turban, d'abord derrière la foule attentive et accroupie, puis au milieu des jolies Birmanes et des étalages de fruits et des mets inconnus, violemment éclairés, sous le feuillage sombre que la lumière très douce de la lune ne laissait qu'entrevoir.



Avant de dîner, nous étions allés à la pagode d'Arrakan. Elle ressemble trop à celles que j'ai déjà vues pour que j'éprouve plaisir à vous la décrire. Il vous suffira certainement de savoir ce qu'elle a de particulier : le Bouddha y est caché à demi par de solides portes de fer, grillées, contrairement à l'habitude. La raison en est, que les fidèles, depuis longtemps, ayant accoutumé de venir appliquer de minces feuilles d'or sur la statue, celle-ci est devenue un bloc d'or d'une énorme valeur. Les formes du Bouddha se sont empâtées et s'il n'était pas impossible d'atteindre plus haut que ses genoux, on pourrait prévoir le temps où le Bouddha ne serait plus qu'un bloc informe, un gros lingot.

On pourrait trouver là un symbole, et montrer comment les hommes, en adorant leurs dieux, les enlaidissent, et les déforment jusqu'à ce qu'ils les aient anéantis par leur inintelligente piété.

***


Digitized by Google

Le lendemain matin, nous sommes allés voir le palais de Mandalay.

Il n'est pas beau, le palais de Mandalay, mais il est bien intéressant.

Il s'est passé là, il y a à peine trente ans, en février 1879, un de ces faits dont on pouvait croire qu'ils étaient devenus impossibles. Le roi Thibô, qui vit encore, dans un coin de l'Inde, a assassiné et fait assassiner les quatre-vingts personnes qui composaient sa famille, afin de s'assurer la couronne. En Extrême-Orient, les épouses des monarques étant nombreuses, plus nombreux encore sont les enfants : parmi ces quatre-vingts victimes, le roi Thibô comptait donc beaucoup de frères.

C'est d'ailleurs sur l'instigation de sa propre mère qu'il se décida.



Après avoir visité le palais, on n'est pas surpris qu'il ait abrité un tel monstre.

D'abord, il faut se souvenir que Mandalay, il y a cinquante ans, n'existait pas; que ville et palais ont été construits de 1857 à 1860 par le prédécesseur de Thibô. Cela donne déjà une idée du tyran, de ses caprices et de son pouvoir. Mais celui-là était un bon tyran. Le mauvais était possible et prochain.

Ce palais, est en réalité, une succession de masures en planches. Rien n'est plus laid, ni plus prétentieux. En bordure des toits on a placé des ornements de bois découpés à la hâte, juxtaposés grossièrement. On a peint le tout et doré tout ce qu'on a pu. A l'intérieur, des cloisons disjointes séparent les appartements royaux. Les salles d'apparat sont grotesques.

Digitized by Google

Les colonnes et les parois de l'une d'elles sont complètement — mais complètement couvertes par des morceaux de miroir et par deux grandes glaces. Dans la salle d'audience, le trône est juché contre un mur, comme une chaire, et l'on n'y peut accéder que par la salle voisine, qui fait partie des appartements privés et qui, elle, est d'une lamentable pauvreté.

L'ensemble tient du roi nègre et de la foire. On se sent vraiment à la limite de la civilisation, dans le temps et dans l'espace, car la fragilité de ces constructions en bois montre à l'évidence qu'elles sont toutes récentes. Ces planches à peine rabotées qui forment le sol, ont bu le sang de quatre-vingts personnes assassinées en une seule nuit par la volonté d'un seul homme, et d'un homme encore vivant. Et ce crime n'avait provoqué chez le peuple aucune révolte. L'Angleterre seule s'en émut et saisit ce prétexte pour s'emparer de Mandalay.

Non loin de ce haïssable palais, on trouvera plaisir et apaisement à visiter le *Monastère doré*, qui contient de jolies statues de ce Bouddha, chef de la plus douce des religions et dont les autels ne furent jamais ensanglantés par aucun sacrifice. Les fleurs, la fumée de l'encens et la flamme des cierges sont les seules offrandes qu'il agrée. Le *Monastère doré* est tout de bois doré et sculpté à l'extérieur et à l'intérieur. Il n'est pas haut, il n'est pas grand, et il est charmant. Les portes sont curieusement et joliment ornées de cadres de bois fouillé avec habileté et délicatesse, et chaque panneau montre, en relief, des paires de danseurs, celui-ci portant gaîment sur ses mains les pieds de celui-là.

Des prêtres tout vêtus de jaune, à la figure grave, invitent le visiteur à entrer, ouvrent les portes pour

Digitized by Google

qu'il puisse mieux voir. Un chat blanc dort tranquillement au soleil, des fleurs se fanent lentement dans des coupes et de petites fumées empanachent les baguettes d'encens, devant la statue d'or du Sage en méditation.



Le peuple birman est le plus heureux des peuples. Ses dieux ne règnent pas sur lui par la terreur. Il n'est pas comme son voisin de l'ouest, partagé en castes. Les hommes ne s'y haïssent pas, il n'y en a pas qui soient méprisés par les autres. Les femmes n'y sont pas enfermées dans l'ombre des harems ou des zénanas, elles réjouissent les rues et les champs par leur charme et par leur sourire. On s'y aime librement. On s'y marie par amour, et l'on se quitte sans trop de formalités.

Le Birman fait peu de cas des richesses. Il n'attache pas trop de prix ni à l'argent, ni au temps. Lorsqu'il est jeune, il s'applique à couvrir de bijoux la femme qu'il aime. Vieux, il fait construire une pagode, afin d'acquérir des mérites et de revivre une existence heureuse. Il aime les fêtes. Une de ses chansons favorites a pour refrain cette phrase : « O vieillard, ne meurs pas, vis encore, afin de pouvoir assister aux fêtes de l'an prochain ». Et ces fêtes ne sont pas pour la joie de quelques privilégiés ; elles ne sont pas données dans des lieux clos d'où les pauvres sont exclus : elles sont payées soit par un homme riche, soit par une souscription, et chacun y est admis gratuitement. Il y a toujours sur l'herbe une petite place pour s'y accroupir.

Le Birman est chaste comme le sont les grands

Digitized by Google

amoureux, et dans les rues, dans les carrefours, dans les marchés ou dans les champs, le visiteur ne surprendra jamais entre hommes et femmes la plus petite familiarité. Toutes les femmes sont coquettes cependant, et nulle, même parmi les vieilles, ne manque d'une fleur sur la tête. Elles font innocemment leur petite toilette en plein air, noircissant un sourcil ou barbouillant leur joli petit museau d'une poudre de riz grossière et naïve. Des fillettes de dix ans vont et viennent, sans le moindre vêtement, mais avec une grappe de mimosas qui leur pend sur l'œil.

Nul dans ce pays béni ne souffre de la faim ou du froid, et on n'y connaît ni le paupérisme ni la prostitution. Son effort religieux est nombreux mais sauf exception, chacune des pagodes n'a pas coûté grand'peine. Et pour un dieu qui la regarderait de là-haut, la Birmanie aurait l'air de l'étalage d'un marchand de sonnettes, qui aurait exposé tous ses échantillons dorés et ses modèles de plâtre sur le drap d'un billard.

C'est un peuple souriant, vêtu de soies brillantes, et qui vit heureux dans des maisons de paille.



L'INDE INDOUE

3 *novembre*. — Au matin, réveil en vue de l'Inde du Sud, venant de Colombo.

Ceylan est un jardin invraisemblable, un pays de rêve, de sourires, et de fertilité. Le bouddhisme, tel que les habitants l'ont ramené à eux, est une religion facile, aimable, et douce à subir. Nous allons voir le culte de la terreur.

Transbordement à une lieue du rivage. L'Inde était la terre inabordable. Sur l'immense étendue de ses côtes, Bombay est le seul point que puissent toucher les grands steamers, Calcutta étant, comme on sait, au fond du delta de l'Hoogly et d'un accès difficile.

Pour elle, la mer est une défense et non un lien. Au nord, l'Himalaya achève de l'isoler.

Paysage désolé. Du sable, du sable. Des cocotiers tristes parce qu'ils sont rares. Peu d'habitants.

Progressivement, le pays devient plus fertile et moins désert. Ce ne sont plus les Cinghalais souriants, mais des hommes plus robustes et qui nous regardent fixement dans les yeux. Que pensent-ils ? Il est probable que les Anglais eux-mêmes n'en savent rien. Sur beaucoup de fronts les raies blanches des adorateurs de Siva, ou une balafre rouge qui paraît une blessure sanglante.

A toutes les stations, derrière la barrière qui clôt et forme la salle d'attente des troisièmes classes réservées aux indigènes, des figures curieuses... pas malveillantes, mais fermées, réfléchies.

Digitized by Google

A un arrêt... qu'est cet animal ? Un chien ?... Non... il se met debout ! C'est un singe ! Et d'autres là-bas, sur la digue. Et, encore là, plusieurs, qui jouent avec des enfants. Réflexion d'un Parisien qui n'en a vu qu'au Jardin des Plantes: « Alors, c'est vrai, il y a des singes en liberté ! » Mais oui, et il y a aussi des aigles et des perruches !

Car voici, sur les fils du télégraphe, et tout le long de la route, des oiseaux que nous n'avions encore vus qu'en cage... verts, bleus, rouges — et des grands rapaces. Le soir, un grand nombre d'autres oiseaux tout blancs, ceux-là, s'abattent sur les cimes des arbres, qui subitement, ont l'air d'être en fleurs.

Tanjore

Jeudi 4 novembre. — J'écris ces notes sous l'impression toute fraîche de notre visite au Temple et au Palais de Tanjore.

Eh bien...

Il faut être franc, n'est-ce pas ? Ces notes, si elles ont le moindre intérêt, le tireront de leur sincérité.

Eh bien ! c'est laid, c'est grotesque, c'est irritant, c'est bête.

Je mets à part, bien entendu, les grands pylones qui ne manquent pas d'une certaine majesté. Et encore, imposent-ils surtout l'admiration spéciale qui se traduit par ces mots : « Il en a fallu du temps et de la patience pour faire cela. »

Mais cet art est incompréhensible pour moi. Il est trop loin de notre conception du beau. Cette profusion d'êtres bizarres, laids, sans proportions, dans des poses contorsionnées ; ces grosses têtes aux gros

Digitized by Google

yeux sans intérêt, l'impression, exacte ou non, de facilité de travail que donne cette pierre qui a l'air tendre et docile, la puérilité de certains efforts (on nous montre une guirlande de rosaces dont chacune a deux ou trois centimètres de diamètre, et on veut me faire admirer qu'on peut passer un fil dans un détail invisible de l'ornement) : tout cela me laisse froid, ou pour dire plus vrai, tout cela m'est antipathique.

Je cherche une explication.

Une telle dépense de vies humaines sans utilité apparente pour nous, une telle abondance de labeur d'où nous ne recevons aucune impression de beauté, de grandeur, de joie, de chagrin, cela nous déconcerte, nous jette dans une sorte de malaise, celui que vous fait éprouver la vue d'une chose que l'on ne comprend pas.

En Egypte, le gaspillage haïssable de travail que révèlent les Pyramides, trouve une explication dans le but orgueilleux du Pharaon.

Mais ici, on en veut à cet effort d'être à la fois si grand et si incompréhensible. Cette multitude de divinités rondouillardes et grimaçantes, aux dix bras, aux nez d'éléphants, cruelles, ne m'inspire rien.

Un symbole, mille fois répété, est clair, cependant, très clair. Sur tout le pourtour du temple, on voit des bornes élevées sur des bases cylindriques un peu allongées. On dirait des cabestans. C'est la représentation mâle et femelle des organes reproducteurs, ce sont des lingams, attributs de Siva, dieu à la fois destructeur et générateur ? C'est la vie.

Tous ces lingams et ces yonis sont de pierre, mais ils paraissent de fonte, noircis par le beurre fondu dont les fidèles les inondent.

Digitized by Google

De temps en temps, un joli détail. Devant une abominable Kali ou devant un lingam, une toute petite fleur, toute seule, pas encore fanée.

***

A part les grands pylones, qui en imposent par leur masse, les autres parties du temple et les autres temples ajoutent la mesquinerie à leurs autres défauts. C'est petit, haut de dix mètres à peine.

Heureusement, on interdit absolument l'entrée de ces temples. On ne peut les regarder que du seuil. Par mégarde, ayant posé le pied sur les lignes blanches tracées à la craie qui marquent la limite que les profanes ne doivent pas dépasser, j'ai fait éclater autour de moi des cris d'indignation et d'effroi. Ah ! oui, qu'ils font bien de nous cacher la vue de l'intérieur de ces sanctuaires ! Cela nous permet de supposer qu'elles sont terrifiantes, les cérémonies religieuses que nous révèle seulement une lointaine musique de « Belle Fatma ». Espérons que ce qu'on nous cache est peut-être moins grotesque que ce qu'on nous laisse voir.

Le temple qu'il nous est permis de regarder du seuil est orné de deux peintures représentant en grandeur naturelle, un individu à grosses moustaches avec un casque et un uniforme d'officier. Mais quelle peinture ! Une enluminure grossière, à grands coups de pinceau, bleus et rouges, enfantine et non naïve et dont on ne voudrait plus à la foire aux pains d'épices. Le reste est à l'avenant.

Dans le Palais de la princesse, le spectacle est pire. Les portraits des rajahs sont à faire hurler. Nous les connaissons, ces beaux messieurs à moustache noire

Digitized by Google

relevée en crocs, aux yeux trop grands, aux joues bouffies : ce sont des *rastas* que l'été amène sur nos boulevards. Dans ce même palais, on nous montre avec respect, une chèvre empaillée qu'un serpent enserre et mord. Le tout est placé sous une vitrine. On exhibe aussi, en belle place, un autre animal empaillé, un kangourou, puis un squelette humain, sa copie en ivoire, une gravure représentant la reine Victoria et sa famille, et au milieu, enfermée dans une sorte de gaine en planches qu'on ouvre pour nous, la représentation en marbre, plus grande que nature, du dernier Maharajah ! Ah ! le beau morceau de marbre qu'on a gâché là ! Et voici derrière un rideau qu'on fait glisser sur une tringle — oh ! les sacristains d'Italie, et les merveilles qu'ils découvrent du même geste ! — voici une scène religieuse en taches violentes, rouges, jaunes, bleues, — un dessin rudimentaire et prétentieux avec des paillettes en clinquant et des dorures... Les chevaux de bois ! Vous les avez vus les chevaux de bois modernes, avec leur musique à vapeur, et leurs verroteries raccrocheuses sous les feux électriques ? Eh bien ! rien qu'en se montrant, ce tableau-là fait autant de bruit et vous donne la même envie de fuir.

Nous fuyons. Nous devions rester à Tanjore jusqu'au soir, mais nous prenons le premier train qui passe, à deux heures, et nous voici en route pour Trichinopoly.

Trichinopoly

Jeudi 4 novembre. — Et nous avons bien fait. Arrivés à cinq heures, il nous restait une heure de jour. Nous acceptons un guide qui s'est offert avec

Digitized by Google

les mille gentilles politesses d'un serviteur oriental de féerie. Nous envoyons chercher une voiture, elle tarde trop, nous allons à pied, au-devant d'elle, et nous traversons ainsi une partie de la ville anglaise qui, naturellement, est sans intérêt. Trichinopoly est encore à trois kilomètres. La ville compte 140.000 habitants.

Cette longue promenade au cours de laquelle nous n'avons pas rencontré un seul Européen est un enchantement. Vous vous souvenez de ce que j'ai raconté de la longue rue de Kélani, à Colombo ? Eh bien ! supprimez le tramway électrique, élargissez la rue, multipliez par dix le nombre des passants, le nombre des voitures aux petits bœufs trotteurs avec leur diadème de perles bleues, et vous commencerez à avoir une idée de ce que nous avons vu. A chaque instant un petit temple dans l'alignement des autres maisons, et les dépassant seulement de la hauteur des sculptures de dieux qui le font reconnaître. Dans des boutiques, — et quelles boutiques ! grandes comme les baraques du jour de l'an à Paris, — des chapelles ; en voici une où brûle une lampe devant de vagues portes dorées ; c'est une relique. Plus loin, on rencontre un tombeau musulman ou une mosquée (les mahométans sont nombreux ici). Et tout le long, pendant des kilomètres, une succession d'échoppes bizarres, des enfants tout nus et des hommes qui le sont à moitié, qui nous montrent avec orgueil le trident peint sur leur front.

L'ensemble forme aussi un énorme bazar. Des marchands d'étoffe en grand nombre; plus nombreux peut-être, des vendeurs et des fabricants de pots de cuivre, des ferblantiers. Et vous jugez ce que ces tons

Digitized by Google

de cuivre neuf ajoutent à la gamme harmonieuse, éclatante des jaunes, des rouges et des blancs des pagnes et des vêtements féminins.

Ici, la femme est souvent jolie, malgré les kilos d'anneaux d'or que la plupart portent aux oreilles. Toutes, presque toutes, sont ornées de bijoux comme des madones. Des anneaux d'argent aux doigts des pieds, des bracelets aux chevilles et aux bras, des brillants et des rubis piqués dans les ailes du nez ; plusieurs d'entre elles ont, de plus, pendu à la cloison nasale un bijou terminé par une perle qui se balance sur les lèvres. Elles marchent avec leurs enfants nus accrochés à la hanche et posent des regards sérieux sur les yeux des étrangers venus de si loin pour les voir. Toute cette population, d'ailleurs, paraît très fière, et les brahmanes, avec leur ficelle en sautoir, ont particulièrement une allure pleine de dignité.

A regarder cette foule, on éprouve de temps en temps une surprise, celle de reconnaître dans un de ces passants une physionomie nettement européenne. Une femme, ce matin, ramassait avec piété, une à une, sur le pavé des cours du temple, les fleurs tombées d'un arbre. Elle ressemblait d'une façon frappante à une de nos amies. Voici un gros monsieur que malgré sa peau noire, je reconnais, pour l'avoir vu plus blanc au théâtre. Et c'est un étonnement mêlé d'un léger trouble.

. . . .

Quelle est cette masse grise, et ce bras qui s'agite au-dessus des têtes ? C'est un éléphant ! Un éléphant dans la rue ! ce bras, c'est sa trompe. Et un éléphant sacré, portant lui aussi, le trident de Vichnou peint sur le front. Sur l'invitation de notre guide, nous

Digitized by Google

jetons devant la bête une minuscule pièce d'argent qui est ramassée avec adresse — si petite, dans la poussière ! — et remise au cornac. Nous avons pour remerciement un beau salut de la trompe.

Sans doute, cette petite scène a été racontée mille fois, elle vous paraît banale et elle l'est... Eh bien ! allez la regarder sur place, et vous verrez combien elle vous semblera neuve, gracieuse et vous me direz si vous n'avez pas été un peu inquiet du salut de l'énorme bête et de son voisinage direct.

Voici la nuit qui vient, subite, comme partout en Orient. Nous ne nous décidons pas à rentrer. Nous faisons retourner la voiture pour revoir les mêmes scènes aux lumières. Toutes les lumières : voici des torches — je n'en avais jamais vu qu'à la Comédie-Française, dans *Hernani* — voici des lampes antiques avec des mèches qui brûlent pour éclairer des scènes vraies — voici des lampes à pétrole, des becs Auer, et des lampes électriques. Voyager, c'est se déplacer non seulement dans l'espace, mais dans le temps.

. . . .

De ces grandes paillotes sortent des rythmes et des chants. A la porte qui est violemment éclairée, une foule stationne. — Qu'est-ce ? — Un théâtre !

Entrons.

O déception ! C'est un musée Grévin. Voici, en figures en cire, des rajahs et des ranis, et deux juges anglais avec un coupable enchaîné. On nous fait place avec empressement, mais sans servilité pour nous laisser voir derrière une corde tendue, une petite fillette de huit ans, fille d'une bayadère, vêtue de pierreries — fausses : elle en aura de véritables lorsqu'elle sera grande et qu'elle les aura gagnées... on sait comment.

Digitized by Google

Elle se met à danser, fort gentiment, bien en mesure d'une musique qui ne se ménage pas, je vous prie de le croire. Le don d'une demi-roupie nous vaut de gentils sourires et des mains gracieusement portées au front en guise de salut.

Et comme il était dit qu'aujourd'hui nous aurions la révélation complète de l'Inde, nous sommes assaillis par des milliers de moustiques, si nombreux qu'à dîner on a des petits ronds de paille afin de couvrir son verre.

Dans la chambre, la table est grise des cadavres de ces insectes, et sur les moustiquaires courent les cancrelats.

Hip ! Hip ! Hurrah !

Sriringam

Vendredi 5 *novembre.* — Nous partons à sept heures du matin pour Sriringam.

Jolie promenade d'une lieue dans la campagne, terre rouge, arbres verts, bariolage des costumes : même fête perpétuelle pour les yeux.

Nous croisons une quantité de personnages — beaucoup de brahmanes, qui reviennent des ablutions rituelles dans la rivière sacrée et qui pour le faire sécher tiennent à bras tendus, au-dessus de leur tête, par deux coins, le voile blanc que le vent fait flotter.

Au bord de cette rivière, toute une humanité à demi-immergée, se lave et lave ses vêtements en les frappant à tour de bras sur la pierre.

Ici, c'est le côté des femmes. Comme elles lavent leurs vêtements, elles sont nues. Ne vous excitez pas, jeune homme. Ce qu'elles montrent est si différent

Digitized by Google

des objets ordinaires de notre admiration qu'on ne s'en aperçoit pas tout de suite, qu'elles sont nues, et qu'après s'en être aperçu, on n'y trouve aucun intérêt.

Il est bien certain que sous couleur de purification rituelle, les premiers prêtres qui ont imposé au peuple ces ablutions ont voulu simplement l'obliger à la propreté.

Et certainement, ç'a été pour diminuer les chances de contagion de la peste, que les premiers prêtres indous imposèrent aussi à chacun l'usage personnel, pour boire, de ce petit pot de cuivre dont nul ne se sépare jamais.

L'état religieux est l'état de ce pays. Nulle part sur la terre autant de temples, nulle part ailleurs autant de fidèles. Et c'est sans doute cette religion de terreur qui donne à ces hommes leur air grave. On n'en voit presque jamais rire, jamais jouer. Il n'est pour eux d'autres réjouissances que les hommages collectifs aux dieux.

C'est la religion qui fait que certains nous regardent avec ces yeux chargés de haine. Cela émeut ; cela émeut aussi de voir les mêmes regards dans les rues de Paris. On voudrait dire à chacun : « Pourquoi me hais-tu ? Je suis ton frère ! » Mais aucun ne comprendrait. Même celui-là qui est de notre race et qui parle notre langage.

Les Temples

Je suis revenu enchanté de ma visite à Sriringam. Est-ce que déjà cet art extravagant me repousserait moins parce qu'il m'est déjà devenu plus familier? Non, mais le temple de Sriringam est une chose vivante et complète.

Digitized by Google

D'abord, il faut écarter de votre esprit l'idée du temple-monument. Le temple de Sriringam, est une ville, puisqu'il a deux kilomètres en longueur et un en largeur.

Ici, comme en Egypte, au moins comme à Karnak, ce que nous appelons temple était un endroit sacré où vivait une multitude. Mais à Karnak, nous sommes dans les ruines et dans le désert. Les dieux ont disparu et les hommes sont morts qui les ont créés, adorés, et abattus. Ici, le temple est en pleine vie.

Voici la muraille extérieure, celle de la première enceinte. J'ai dit ses dimensions. En sept endroits, des portes monumentales ont été élevées. Celle par laquelle nous entrons est inachevée, mais cependant majestueuse. Des marchands, des marchands de tout, objets religieux ou autres. En face, une autre porte, une autre, jusqu'à la septième, celle du Saint des Saints. Naturellement, nous sommes arrêtés, nous autres profanes, bien avant d'y parvenir.

Nous tournons...

Nous entrons dans une salle étrangement laide, avec ses colonnes nombreuses qui ont l'air d'être en plâtre, qui paraissent improvisées ; nous la traversons, et subitement nous nous trouvons en face des fameux chevaux cabrés dont j'avais tant de fois admiré les photographies. Ils ont l'air d'être en bois. Quoi, c'est cela ! Je les croyais beaucoup plus grands. Mais alors la fameuse salle hypostyle, dont les poètes ont dit tant de merveilles, c'est celle que nous venons de traverser !... C'est cette chambrée où tout est badigeonné à la chaux, c'est cette profusion de colonnes, les unes toutes rondes, bêtement rondes, les autres taillées à angles raides comme des poutres à l'équarrissage ?

Digitized by Google

Mais oui.

Seulement cette énorme désillusion s'explique. Ces colonnes et ces murs sont de granit. Elles sont couvertes, et ils sont couverts d'ornements délicieusement fouillés. Mais... mais voici le sacrilège qu'aucun Indou hélas, ne comprendra : mais chaque année, à l'époque du grand pèlerinage, *on badigeonne le tout à la chaux*. Sous ces badigeonnages répétés les sculptures s'empâtent, les ornements disparaissent et le tout donne cette impression désolante de charpente grossière que j'ai éprouvée.

Si on parvenait à faire comprendre aux Indous qu'en blanchissant leur temple ils trahissent les prêtres qui ont créé leurs dieux ; si l'on pouvait rendre à ce granit sa couleur grise, si l'on pouvait nous restituer cette révélation de l'effort qui fut nécessaire pour travailler la matière dure, on nous rendrait l'impression, qui a été cherchée, de durée, de solidité, d'hommage énorme et continu, et aussi celle de la terreur qui résulterait de la demi-obscurité où cet espace serait plongé par la teinte neutre des murs et des colonnes, au lieu de ce jour imbécile et cru qui émane de la blancheur niaise de ces piliers de craie où la trace de tout ornement a disparu. Et savez-vous ce qu'ils ont fait, les Vandales ! Sur un certain nombre de ces piliers, ils ont indiqué d'un large trait bleu et rouge les contours des personnages ensevelis par eux sous les couches de chaux !

Je rêvais, dans cette indignation, devant les fameux chevaux cabrés, lorsque tout à coup j'entendis un grand bruit de sonnettes. Et là-bas, dans l'autre cour, un éléphant, surmonté de son cornac, s'avance. Il vient, il passe entre les colonnes, je m'éloigne pour mieux voir, et le voici maintenant

Digitized by Google

devant les chevaux de pierre, énorme, portant sur sa tête un diable d'homme aux longs cheveux noirs ébouriffés. Il est en plein soleil. Des pèlerins, qui semblent minuscules à côté de lui, passent, montrant les raies blanches et rouges de leur front. Un peu de poussière s'élève de leurs pas et dore le tout. C'est magnifique.

C'est magnifique, mais moins que mon imagination ne me le donnait à penser : c'est pour nous que cet éléphant sacré s'est dérangé et c'est pour lui faire ramasser la pièce d'argent qu'on nous dit de lui jeter qu'on l'a fait sortir des profondeurs du temple. Ces gens-là ont dressé les éléphants à la mendicité. Et — vous n'allez pas me croire — on a couru après nous pour nous rendre notre pièce, qui n'était pas bonne, paraît-il. Naturellement, nous en avons donné une autre. Oh ! les touristes, que de mal ils font !

Quel malheur qu'en allant voir les belles choses on en provoque la disparition !

... A Trichinopoly, on vous engagera à faire l'ascension du *Rock.* Il y a deux cent quatre-vingt-dix marches assez raides à monter.

Pour la peine, vous aurez, du sommet, une belle vue sur la campagne, et vous verrez des gens prier.



Un être humain en prière m'inspire toujours une grande pitié. Pitié pour sa souffrance, car c'est le plus souvent parce qu'on est malheureux qu'on s'agenouille devant les autels, quels qu'ils soient. Une humanité heureuse n'aurait pas créé de dieux. Mais ma pitié va surtout à la candeur du suppliant qui peut, *lui !* croire posséder la puissance de modifier la volonté de Dieu, en offrant des fleurs à des images,

Digitized by Google

en faisant tels gestes, en disant tels mots. Qu'il serait méprisable, ce dieu bouffi de vanité dont les desseins pourraient être modifiés par des attitudes humiliées ou des paroles louangeuses !

Devant la statue, noire des libations de beurre fondu et cachée derrière une petite porte grillée, voici venir un homme et une femme, tous deux jeunes et beaux, et à demi nus. Lui, très grand ; elle, petite. Ils prient. Ils se prosternent, touchent la terre avec leur tête, se tapotent les joues, joignent leurs mains, de la même manière que nos croyants. Puis, ils accomplissent, de tous les gestes religieux, celui dont la divinité ne dispense jamais : ils donnent de l'argent au prêtre. Alors, la grille est ouverte et ils pénètrent dans l'obscur réduit. Ils prient encore. On leur donne une poudre ramassée sur l'autel. Ils l'enveloppent précieusement dans une feuille verte que le mari cache sous son vêtement. Puis, il achètent une noix de coco, la partagent et en distribuent les morceaux aux mendiants qui sont là ; ils accomplissent, de tous les rites religieux, le plus beau : celui de l'aumône. Enfin, ils s'en vont, très graves, avec un peu plus de lumière dans les yeux. C'est un père et une mère qui ont chez eux un enfant malade et qui sont venus ici chercher la poudre enchantée qui le guérira.

...Et leur quasi-nudité les rend universels et éternels, symboliques comme le seraient deux statues. On a envie de les saluer lorsqu'ils s'éloignent.

Encore une fois, l'angoissant problème : si je pouvais les détromper, le ferais-je ? Et si je le faisais, ferais-je une bonne action ?

Posée en ces termes, la question comporte la réponse que désirent les prêtres. Mais il ne s'agit pas de supprimer d'un seul coup toute foi dans une inter-

Digitized by Google

vention divine. Ce n'est pas par un coup de baguette, et sans transition, qu'on ramène les fous à la raison ; le savoir n'est pas versé dans les cerveaux d'enfants comme l'eau d'une carafe dans un verre qu'elle emplit en un instant.

Ce qu'il ne faut pas, ce qui serait un crime, c'est d'admettre que l'homme aura toujours besoin du mensonge. Il faut le préparer à la vérité, il faut lui apprendre peu à peu à ne compter que sur soi-même, à ne rien attendre, ni pendant la vie, ni après, d'un justicier tout-puissant, et à trouver une règle de morale dans la recherche même de son propre bonheur, ce qui, pour un initié, comporte la recherche du bonheur d'autrui, et la réalisation de tous les efforts possibles.

L'altruisme sera la base de la religion nouvelle. La déesse de demain, c'est la Pitié. Il faut la prêcher de toutes nos forces. En même temps, il faut déjà penser à la combattre et préparer l'avènement de la Justice qui la remplacera après l'avoir rendue inutile.

. . . .

Et là-dessus, allons nous coucher. Ne prions pas Dieu d'éloigner de nous les moustiques, mais faisons-leur une chasse sérieuse sous la moustiquaire !

Madura

Samedi 6 *novembre.* — Ah ! comme il vaudrait mieux que ce soit moi qui soit mort et que Flaubert ait vu le temple de Madura à ma place ! Depuis plusieurs jours déjà, je pense à lui, je me rappelle ses lettres d'Orient et je devine la joie qu'il eut éprouvée à voir « cassepéter » tout ce qui « cassepète » devant mes yeux depuis plusieurs jours. Les belles pages perdues !

Digitized by Google

...Vous me demanderez alors pourquoi, avec un tel sentiment de mon impuissance, j'entreprends cependant une description que je sais impossible.

Vous avez raison et j'ai bien envie d'écrire simplement à cette place: le temple de Madura est indescriptible; si vous voulez savoir ce qu'il est, allez le voir. Mais je veux, pour moi au moins, fixer des mots qui m'aideront plus tard à réveiller le souvenir de la violente émotion que je viens d'éprouver.

J'ai, pendant deux heures, vécu il y a trois mille ans. Maintenant, je sais ce qu'était le Temple de Salomon : je viens d'y vivre, je vous dis.

Et tout de même je vais essayer de vous en donner une idée. Il y aurait un moyen, ce serait d'en faire un plan d'architecte, de vous dire : il y a tant de mètres en longueur, en largeur, en hauteur. Cela n'aurait aucun sens parce que lorsque l'on est dedans, il paraît sans limites. Sans limites, non parce que d'innombrables arceaux prolongent au loin des perspectives ; au contraire, où que l'on soit, on se sent enfermé, emprisonné ; et cependant, comme on ne voit pas les murailles, comme on devine, au delà de l'ombre prochaine, d'autres espaces enclos, et d'autres colonnes, faites d'autres statues évocatrices de terreur, on se sent perdu non dans de l'immense, mais dans de l'indéterminé.

J'écris à tort et à travers. Mais je ne veux pas faire un morceau de littérature, je ne veux pas me tracer un plan, ni mettre de l'ordre dans mes sensations. Le désordre de ma pensée, l'ahurissement où je suis contribueront peut-être à communiquer mon émotion.

Il est dix heures du soir, nous revenons du temple, et dans la bizarre chambre d'hôtel où j'écris, la tête

Digitized by Google

brûlée par l'énorme lampe à pétrole qu'on m'a apportée, les pieds dévorés par les puces, la sueur au front, je ne me suis pas encore repris. J'ai là sur ma table la guirlande de fleurs qu'un prêtre, tout à l'heure, devant une divinité luisante et noire, m'a passée au cou.

...Nous sommes arrivés à Madura à cinq heures de l'après-midi. Tout de suite, nous allons au temple et nous avons à peine le temps, avant la nuit, de voir deux des admirables portes de l'énorme enceinte rectangulaire. Cette fois, je comprends ou je crois comprendre et c'est la même chose. Chaque porte est une géante et étroite pyramide de soixante mètres de haut. Sur toute cette surface une foule de dieux sculptés. C'est comme les étoiles : plus on les regarde et plus on en voit. Ceux de tout là-haut sont à peine visibles, et cependant, la symétrie, un instinct vous affirment que leurs figures sont sculptées avec le même soin que celles d'en bas, et les ornements fouillés avec le même art patient et méticuleux. Comprenez : ce monument-là n'est pas fait pour être admiré par les hommes ; il est fait pour glorifier les dieux ; alors, puisque les dieux voient tout et puisque ceux qui sont au sommet ont autant droit aux hommages des croyants que les autres, on leur doit autant de soin et d'application.

Et malgré cette folie de détails — ah ! je préviens que je répéterai cent fois ce mot de folie parce qu'il ne peut être employé d'autre mot pour raconter cette extravagance religieuse, ce délire d'humilité, ce gaspillage d'épouvante — malgré cette folie de détails, le morceau garde son unité, et c'est bien le plus violent effort de prière qui soit monté vers le ciel avant nos cathédrales gothiques.

Digitized by Google

Mais c'est de l'intérieur du temple que je veux vous parler. Madura est le seul temple du sud de l'Inde qui soit ouvert la nuit et c'est celui où les profanes sont admis le plus près du sanctuaire. Afin de nous conserver toute la révélation pour l'heure de la nuit complète, nous sommes donc restés dehors, sans vouloir entrer. Et à huit heures, nous sommes revenus.

Nous avons passé sous une de ces portes énormes comme celle dont je viens de parler, seulement elle se perdait dans l'obscurité du ciel et on ne la voyait pas.

Mais je vous supplie d'éloigner de votre esprit toute idée de temple grec ou chrétien. Il n'est pas question ici d'un endroit où l'on entre recueilli, où l'on parle à voix basse, et d'où la vie extérieure soit exclue. Aucune unité apparente. Il n'y a pas un autel que l'on devine au fond d'une nef. Il n'y a pas de nef. Et quand vous entrez, rien ne vous fait croire que vous êtes chez un dieu, chez mille dieux.

Des marchands sont accroupis devant leurs éventaires éclairés par de petites lampes antiques, ou par des lampes à pétrole. On vend de tout. Des bracelets de verre, des anneaux de cuivre à deux sous la pièce, et des fleurs, surtout des fleurs, de ces fleurs blanches à cœur jaune qu'on appelle ici, chez les Anglais, des fleurs de Christmas, et chez nous des fleurs de camomille, je crois. Ce marché vous paraîtrait le plus vulgaire si les marchands n'étaient assis entre de solides colonnes de granit aux arêtes brutales, pas ou peu badigeonnées au lait de chaux, celles-là, et si votre raison ne commençait à chanceler un peu à la vue des êtres bizarres qui y sont représentés, à la vue de ces corps avec dix bras, de ces

Digitized by Google

éléphants de pierre, de ces danseuses contorsionnées dans des poses qui nous paraissent extravagantes et qu'on devine avoir été envisagées comme ordinaires par des artistes atteints de délire religieux. Ainsi, lorsque votre regard s'élève, vous voyez que le haut de ces colonnes se perd dans la nuit, mais pas dans la nuit-néant : dans une ombre profonde et habitée par d'autres monstres d'autant plus incompréhensibles et ahurissants que nous n'en voyons que des fragments, suivant les hasards de l'éclairage.

Mais là, aucune émotion forte, seulement une préparation au trouble qui commence à s'installer en nous. Avançons.

Au lieu de l'horreur attendue, un spectacle de calme reposant s'offre à nos yeux Tout à coup, à votre gauche, voici une grande pièce d'eau, çarrée, entourée de marches de pierre et d'une double colonnade. A quelques mètres du bord, sur des piquets assez hauts, sont plantées des lampes allumées. On penserait à Venise si, dans la demi-obscurité, des bruits mouillés particuliers n'attiraient l'attention. Des fidèles font leurs ablutions, des vaches sacrées errent en liberté dans le temple et se baignent aussi. Les regards, attirés par les clapotements, distinguent d'autres formes, d'autres hommes sur la peau noire et brillante desquels l'eau coule en la rendant plus brillante encore. Cette pièce d'eau s'appelle le *Lac des Lotus d'or*. Nous en faisons le tour. Des hommes, des femmes, des enfants s'arrêtent près d'un tas de cendres, font quelques gestes inattendus et cependant bien voisins des gestes de nos croyants, puis, prenant dans la main une pincée de ces cendres, s'en salissent le front ou la poitrine.


Digitized by Google

L'éclairage devient plus violent. Mille petites lampes que des servants sont constamment occupés à entretenir d'huile, luisent sur deux ifs, un de chaque côté de la nouvelle porte.

Alors, c'est de la folie. Parmi cette multitude de dieux de pierre, une multitude d'hommes vivants, à demi nus. Non pas une multitude unie par une pensée commune : une foule, indifférente souvent. Des hommes sont assis à terre et causent sans gravité. D'autres passent, se croisent, vont, viennent, sans but apparent. Dans l'immensité de cette énorme salle, dont les murailles sont de l'ombre promettant d'autres colonnes et d'autres statues, dont les limites sont la nuit habitée, habitée par des êtres vivants en grand nombre, et par un plus grand nombre de dieux grimaçants, habitée par des oiseaux dans des cages, des perroquets en liberté, des vaches errantes qui sont nées là, qui n'ont jamais vu le soleil et qui sont chez elles, et que le coudoiement des hommes ne dérange pas ; dans cette immensité, tout concourt à faire chavirer votre entendement, tout est contraire à ce que vous avez l'habitude de regarder ; les êtres sculptés que l'on voit mieux parce qu'on ne les voit pas bien ont dix bras, d'autres ont plusieurs têtes, celui-ci a un nez en trompe d'éléphant. Et les attitudes de tous ces êtres sont contre nature. Cette jambe s'arrondit dans une pose impossible, ces yeux étonnés, ces bras trop ronds, ces têtes trop rondes, ces seins trop ronds, les animaux monstrueux qui sont des colonnes, les éléphants de pierre, les lions imprécis, toute cette profusion de figures vivantes taillées dans le granit, cette abondance de pierre tourmentée qui vous entoure, tout cela rend fou, littéralement, vous sort de votre manière ordinaire

Digitized by Google

de penser, vous place dans le surnaturel, dans la terreur. Il faut en arriver à ce mot, en priant le lecteur d'y arrêter son attention : dans la terreur.

Entre ces colonnes, de place en place, des portes lumineuses encadrent les niches ou sont placés des dieux indéterminés, noirs du beurre fondu incessamment versé sur eux.

Devant celui-ci un grand diable nu tombe dans des contorsions d'épileptique, et se relève tout tranquille, la figure sans expression, comme s'il venait de faire la chose la plus simple du monde.



Tout à coup, du bruit, des sonnettes, des lumières... Là-bas, entre les colonnes faites d'animaux invraisemblables, des hommes s'avancent en cortège. Ils paraissent tout petits en raison de la hauteur de cette partie du temple, et ils paraissent très loin. Ils sont assez nombreux, et cependant, dans ce lieu clos, il y a beaucoup d'espace autour de leur groupe. Deux d'entre eux promènent sur les dalles la lumière éclatante de leurs torches, et à cet éclairage, les peaux nues et bronzées ont des reflets et les manteaux jaunes et rouges prennent des teintes merveilleuses.

C'est à ce moment-là que j'ai éprouvé la sensation aiguë de vivre dans une autre époque. Je suis certain, *je suis certain* que le même spectacle, identique même dans l'arrangement de ses plus petits détails, s'est offert aux yeux des hommes qui vivaient trois mille ans avant moi. C'est un temple biblique qui vient de m'apparaître, en pleine activité.

Ces hommes qui viennent, c'est le Grand-Prêtre et

Digitized by Google

son cortège. Ne lui supposez pas un manteau de pourpre et d'or. Il est à peu près aussi peu vêtu que les autres, et c'est le respect dont on l'entoure qui fait sa majesté.

Il va officier dans le sanctuaire dont l'accès nous est interdit — même d'assez loin. Du seuil où l'on nous arrête, nous ne pouvons voir, après trois ou quatre arceaux de lumière, qu'un réduit où brille je ne sais quelle chose rouge devant laquelle des hommes passent et repassent avec des gestes d'aliénés.

En avançant encore, nous voici devant un autel, devant une cavité où se trouve une divinité. Un autre prêtre fait des prières et s'agite. Puis il se retourne, nous regarde assez longuement, et tout d'un coup vient vers nous et nous passe à chacun, autour du cou, une guirlande de fleurs. Et les quinze cents ans de catholicisme qui pèsent sur ma tête et la religiosité de tous ceux de qui je viens ont encore sur moi une telle action que je ne suis pas certain de n'avoir pas été troublé.

. . . .

L'invitation du prêtre à lui donner une roupie, l'insistance pour que j'en ajoute une seconde, m'ont fait bientôt revenir à moi.

Mais je reverrai longtemps, là-bas, dans les profondeurs murées, le cortège éclairé par des torches, et le Siva dansant, avec une jambe de face et l'autre en l'air, de profil, la roue dont est faite son auréole et qui semble une roue de torture, et tant de bras, tant de têtes, tant de monstres, et cette immobilité des vaches sacrées, vivantes, au milieu de ce mouvement désordonné des dieux et des animaux de granit. Et aussi cet homme si maigre, paralytique, idiot,

Digitized by Google

noir, nu, grimaçant, qui ne pouvait avancer d'un pas qu'en poussant péniblement la terre d'une longue gaule, avec le geste des bateliers, et que personne, excepté nous, ne regardait.



Dimanche 7 novembre. — Comme il fallait s'y attendre, c'est moins bien en plein jour. Mais c'est très bien encore. Les hautes portes avec leur fourmillement de dieux et leur polychromie ont une grande allure, l'intérieur du temple reste mystérieux, les divinités en délire, les bras multiples et les têtes quadruples donnent encore leur effet inquiétant.

La foule est la même. Dans ce pays il semble que, n'avoir pas de domicile, est, pour beaucoup, la règle. On va. Lorsqu'on est fatigué, on s'arrête, on se couche, et l'on dort, quels que soient l'heure et le lieu. Nombreux sont les corps endormis à terre dans le temple.

Près du *Lac des Lotus d'or*, sous la colonnade, voici un homme qui, avec de la craie blanche et rouge a, sur la dalle, dessiné un tapis. Il est assis dessus, avec une quantité de petits objets autour de lui. Sur ce petit plateau, des pétales de fleurs ; dans cette petite boîte, des graines ou des grains de sable coloriés en rouge et en blanc ; dans cette petite burette, de l'eau. Encore d'autres choses minuscules, dans des petits plats. On dirait une dînette de poupée. L'homme est un prêtre ou un sorcier, enfin quelqu'un qui fréquente le surnaturel. Tout en traînant une bizarre et interminable mélopée, il se livre à d'infimes besognes. Il prend une pincée de graines,

Digitized by Google

une pincée de fleurs, les mélange, verse de l'eau à terre, déplace telle petite boîte, la remplace par une autre, reprend des graines, des fleurs, de l'eau, nasille plus fort ses incantations, obéissant certainement à un rituel dont les formules sont transmises de père en fils depuis des siècles, et dont chacun des petits gestes, sans interprétation aujourd'hui, même pour celui qui les fait, a été autrefois quelque symbole significatif et clair. Dix fois, au cours de son opération, il a agité une petite clochette de cuivre, sans doute pour attirer l'attention du dieu invoqué, et l'appel a dû être entendu, car une femme s'avance et, en échange d'un peu de graines consacrées que le sorcier lui remet, lui donne, comme offrande, une banane verte, et s'en va avec son trésor.



Nous voici revenus dans un des plus grands espaces ménagés entre des colonnes. Ce doit être un lieu déjà particulièrement sacré, car c'est là que les dieux sont les plus nombreux; là que les animaux de pierre sont multipliés ; là que sont, dans des cages rondes suspendues, les oiseaux sacrés ; et sur leurs perchoirs, les perroquets blancs. C'est là aussi que s'ouvre la première des portes interdites aux profanes et dont l'enfilade conduit à l'autel de Minasky, ou de telle autre divinité très révérée.

Un grand bruit de sonnettes nous annonce l'arrivée d'un éléphant sacré. Et en effet, voici la bête monstrueuse, dont le large front porte, en couleurs, le signe du dieu qu'elle sert. Songez aux proportions que doit prendre un tel animal lorsqu'il évolue dans un espace fermé. Il vient de l'ombre. Les sonnettes

Digitized by Google

l'ont annoncé, et tout à coup, il est devant nous. Pour mendier, c'est entendu. Mais on peut dire qu'il y a là un hommage à des étrangers et que notre offrande est libre. En somme, on ne paie pas d'avance. Ce qui est mieux, c'est ceci : j'avais déplié le pied de mon vérascope Richard pour prendre une photographie posée de la belle salle ; avant que j'aie achevé ma demande, par geste, le cornac a compris. Il fait reculer puis avancer un peu la bête, selon mes indications, et me voici faisant un « ne bougeons plus » à l'éléphant sacré, devant les dieux fantastiques. Que Ganesh, que Sundarechwar et Labreynaya me pardonnent. Je saurai à Paris quand je développerai mes plaques, si l'éléphant a bougé.

***

Je regrette bien de ne pas avoir rapporté une photographie des dieux en cartonnage que l'on fabrique pour les processions. J'en ai vu deux, dans la salle aux mille colonnes, dont le grotesque aurait eu besoin de ce témoignage. La ferveur indoue et la foi ne répondent pas d'ailleurs à celles dont nous serions capables. La terreur ressentie n'empêche pas une certaine familiarité. On donne des claques sur les cuisses des vaches sacrées pour les faire s'écarter du visiteur européen et de ne pas gêner son passage. Et quant aux dieux des fêtes passées, ils sont abandonnés dans des coins de temples, parfois sur le dos, dressant en l'air leurs bras et leur pattes, montrant les cercles de bambous qui leur servirent de côtes, et surtout l'imbécillité de ceux qui les fabriquèrent sans aucune recherche d'idéal ni d'exactitude, à grands coups de pinceau donnés sur le corps boudiné, sur la tête ronde et bossuée, sur les

Digitized by Google

jambes en traversins. La plus anti-artiste des communes de Flandre n'accepterait pas, pour sa fête patronale, un tel mannequin.

On peut ne pas comprendre l'art des constructeurs de ces temples ; on comprend tout à fait l'absence complète d'art des fabricants de ces à-peu-près.



Les beaux palais, les beaux monuments de ce pays datent du XVIe et du XVIIe siècle.

Que s'est-il donc passé sur la terre à cette époque? Partout : en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Turquie, en Asie et dans l'Inde qui nous occupe, il y a eu une floraison de la plante humaine. Un tel ensemble dans la production de la pensée ne s'est produit que six cents ans avant Jésus-Christ.

Si on aligne les noms de tous les grands hommes qui ont vécu à ces deux époques il n'en manquera presque pas à la liste des êtres qui ont élevé l'humanité.

Pourquoi n'y aurait-il pas des lois générales que nous ne pouvons dégager, parce que les phénomènes ne s'en observent qu'à de très longs intervalles ?



Dans la campagne, loin de toute habitation, voici un groupe de chevaux de carton cabrés devant une hutte... Près de Madura, sur un toit, un toit de petit temple, une foule de petits bonshommes grotesques en poterie : ce sont les ex-voto des femmes stériles exaucées.

Ce peuple ne pense qu'à faire des gestes de prière.

Digitized by Google

On l'explique par le climat du pays qu'il habite. Tout y est excessif et contradictoire.

La vie y semble aisée. Pas besoin d'abris, pas besoin de vêtements, presque pas besoin de nourriture. On n'a qu'à rêver. Six mois de l'année d'ailleurs, tout effort physique est impossible. Une torpeur humide et chaude enveloppe tout. Alors, on rêve. A quoi ? Aux cataclysmes. Ce pays qui a l'air si bon à l'homme est parfois secoué par des colères effroyables. C'est par dizaines, par centaines de mille qu'alors meurent les hommes, et sous le coup de maux effroyables : le choléra, la peste, la lèpre, la famine. On entrevoit quels dieux ont pu être créés par ces imaginations énervées, dans les longs jours d'immobilité forcée où la contemplation de son propre nombril constitue un acte, où le souvenir des désastres passés et la peur des épidémies, des morts collectives, des grands coups de faux dans la prairie humaine se sont matérialisés de la façon que l'on sait. C'est bien d'ici que devaient sortir la métaphysique et la condamnation de l'effort : tout à la fois la désespérance complète et la croyance aux métamorphoses.

Et Siva, le dieu destructeur et générateur aux *lingams* énormes et innombrables, aux colères effrayantes, aux gestes de constant meurtrier, est bien l'image de ce pays excessif dans la production de la vie et dans la destruction.

Sans doute, ceux qui ne pensent pas, parmi ce peuple, seraient morts d'ennui si les prêtres bienfaisants n'avaient imaginé pour eux toutes les complications, les subtilités, les simagrées interminables de cette religion.

Digitized by Google

L'INDE DU NORD

Vers Calcutta

Vendredi 28 *janvier.* — Nous sommes arrivés mardi, vers quatre heures.

Rien à vous dire de la traversée, ni de l'entrée dans la rivière de Calcutta.

De bonne heure, le matin, *Le Lindula* avait attendu au large le jour et la marée. Surprise, en tournant le robinet de la baignoire : l'eau est boueuse, mais boueuse ! — C'est de la boue, de la boue épaisse. Je réfléchis et je saute de joie.

C'est de l'eau du Gange ! C'est l'eau de ce fleuve que des millions d'hommes, depuis trois mille ans au moins, considèrent comme sacré ! C'est l'eau d'un des grands fleuves de la terre, et de celui dont les bords sont les plus peuplés. Tous les hommes qui s'y baignent et qui s'en désaltèrent, finissent en lui. C'est au Gange que sont jetées les cendres de tous les bûchers dressés sur ses bords — ou du moins sur un de ses bords : la rive nord du Gange est seule sacrée. Ces bûchers consument non seulement les cadavres de tous les Indous qui vivent dans les campagnes et les villes qu'il arrose, mais ceux de beaucoup d'autres encore, car de très loin, on vient mourir devant la rivière sainte, ce qui assure le salut. De très loin aussi, on vient y jeter les cendres de millions d'individus.

De telle sorte que dans ce qui reste d'eau noire au fond de la baignoire, dans cette petite flaque qui

Digitized by Google

va et vient selon les mouvements du navire, il y a un tourbillon d'atomes empruntés à des milliers d'humains...

Il faut mettre *Alas, poor Yorick !* au pluriel.

Je monte sur le pont. Aussi loin que la vue peut s'étendre, sous le soleil, l'eau chargée de terre est jaune. C'est tout un continent qui change de place. C'est la dispersion de toute une humanité.

L'embouchure du Gange est bien celle qui convient à ce fleuve majestueux. L'estuaire a cinquante lieues de large et c'est par trois cents bouches qu'il disparaît dans la mer.



Il faut une demi-journée de navigation dans l'Hoogly, avant d'atteindre Calcutta. La montée de la rivière est fort dangereuse, et, pendant les deux dernières heures, on avance avec la vitesse d'un homme au pas qui regarderait les boutiques. Les rives seraient tout à fait monotones, si, de temps en temps, entre les palmiers, un village n'offrait, devant le fond sombre de ses huttes, les couleurs, qui de loin sont brillantes, des loques dont ses habitants sont couverts, et si l'on ne rencontrait aussi les cônes blancs d'un camp avec les habits rouges de ses soldats.

La rivière se resserre, d'énormes cheminées d'usine vomissent des abondances de fumée noire. Le ciel en est obscurci, le paysage enveloppé, les gros navires sont de plus en plus nombreux ; le rouge de leurs carênes ou de leurs cheminées reste vif ; sous le soleil, une forêt de mâts inclinés, très pointus et vernis, font des croix avec leurs vergues ; des dômes

Digitized by Google

se distinguent, des portiques aussi, et de grands bâtiments sombres.

C'est Calcutta.

Et ce pourrait être un coin de la Tamise par un beau jour d'été.

Calcutta

Au premier aspect, rien de plus banal.

Comme on le verra plus loin, l'impression change vite. Mais vraiment, si prévenu qu'on soit, on trouve que cette grande cité qu'on est venu chercher si loin ressemble trop à celles qu'on avait tout près de soi.

Autour d'une plaine énorme, qui, jadis, était un marécage, la ville s'étend ; ici, la ville anglaise, avec ses hôtels somptueux et sales, prétentieux et minables, très chers et confortables seulement dans le vestibule et le salon d'entrée ; là, la ville indigène, lamentable avec sa population triste, vêtue de cotonnades grises et crasseuses sous lesquelles elle tousse et grelotte. Les nuits, en effet, sont froides ici : le thermomètre, en janvier, ne dépasse pas vingt degrés.

Calcutta, c'est de l'Orient enfumé et qui a froid ; c'est une ville industrielle, sillonnée de tramways électriques, entourée de palmiers et dans laquelle viennent la nuit, sur les tas d'ordures, des troupeaux de chacals qui, à l'aube, rentrent dans la jungle toute proche.

C'est aussi la ville où il y a des bûchers funéraires au bord de la rivière, où il y a le temple de Kali et un temple jaïn.

C'est la ville des contrastes.

Digitized by Google

Les Bûchers funéraires

Vous partez en voiture du quartier anglais, vous passez devant des magasins qui sont en tout semblables à ceux de Londres ; vous suivez de longues rues, puis vous roulez entre le fleuve et une ligne de chemin de fer bordée d'une ligne de tramways électriques aux coups de timbres incessants...; entre une rangée de hauts navires à vapeur qu'on décharge et une file de wagons de marchandises, la voiture s'arrête. Vous entrez dans un petit monument de pierre qui a l'air d'un bureau d'octroi et tout de suite, aussitôt la porte franchie, vous vous trouvez dans une cour entre quatre murs percés d'ouvertures ; sur la terre battue, dans des dépressions, des braises achèvent de se consumer ; des hommes vont et viennent, d'une allure ordinaire...; plus loin un tas de bois fume. A côté, à dix pas, vous voyez sur un brancard, et sortant d'un drap, des pieds nus et une tête brune : vous croyez que c'est un indigène qui dort : c'est un cadavre qu'on s'apprête à brûler. Et la présence d'un chien qui gratte la terre, plus loin, et qui s'en va avec quelque chose dans la gueule, vous gêne, et vous constatez avec horreur qu'il est trop gras.

Vous êtes dans un des « burning ghats » de Calcutta.

Si vous avez les nerfs sensibles, il vaut mieux vous en aller tout de suite.

Si vous restez, il vous arrivera d'être frôlé et un peu poussé par des groupes d'hommes qui passeront derrière vous, apportant des choses longues, enveloppées de blanc, sur des brancards, sans aucune cérémonie: aucun chant, aucune prière, sans une fleur ; ce sont cependant leurs morts. Et il vous arrivera

Digitized by Google

peut-être, comme à moi, d'entendre le bruit d'une dispute entre deux hommes gesticulant à côté de vous. Si vous demandez la raison de la colère de l'un d'eux, on vous répondra :

— « Il se plaint parce qu'on n'avait pas mis assez de bois pour le bûcher de son enfant. »

Voici ce que j'ai vu en m'approchant :

Le cadavre que j'avais pris pour un indigène endormi, est celui d'une très vieille femme. Les cheveux sont tout gris, la face tranquille est très maigre, et le pauvre buste mis à nu, fait pitié. Le front est marqué de cendres.

Pas très loin, un grand jeune homme pleure. Et pendant l'horrible scène qui va suivre, il se détournera parfois et regardera encore, comme invinciblement attiré par un spectacle qu'il voudrait ne pas voir.

Dans un des petits creux de terre, semblable à celui qu'on fait dans son lit en dormant, les hommes, sans hâte, sans respect et sans irrespect, tranquillement, ont rangé des bûches. Puis, ils s'emparent du corps et l'y étendent.

Et à quelle horrible besogne s'occupent-ils maintenant ?

Brutalement, l'un d'eux, avec sa main gauche, s'empare du pied du cadavre, pose la droite sur la cuisse, fait une poussée et j'entends un craquement d'os. Puis c'est le tour de l'autre jambe, qu'on désarticule de cette façon, et des deux bras.

Je suis parti, chassé, non par l'horreur, mais par le dégoût. C'était trop laid, et ces bruits vraiment trop désagréables.

J'ai demandé la raison de ces actes. Jadis, quand on ne prenait pas ces précautions, sous l'action du feu,

Digitized by Google

les tendons se contractaient, et les jambes avaient des cabrioles grotesques et macabres, et les bras se tendaient vers le ciel, et battaient l'espace avec des gestes ridicules, et après tout, trop effrayants, même pour la sensibilité indoue.

***

Je ne répéterai jamais assez que Calcutta est la ville des contrastes. Pendant que s'exécutent ces actes d'un autre âge, du lieu même où ils s'exécutent, à deux pas, on entend les coups de timbre des tramways électriques et les sifflets des locomotives. Le ciel est noir de fumées industrielles. Des cheminées géantes se dressent, nombreuses, dans un quartier voisin. C'est Londres, c'est Saint-Etienne, c'est la ville moderne en ce qu'elle a de salissant. Et, en tournant une rue, on aperçoit un petit temple qui est à la fois ridicule et charmant.

Il a été construit par un riche bijoutier qui semble avoir accumulé là, à plaisir, les fautes de goût et le goût le plus raffiné.

On entre : c'est un jardin, mais il y a très peu de fleurs et les pelouses sont figurées par des mosaïques. C'est aussi un salon de sculpture, car ce jardin est peuplé de statuettes. Tous les arts y sont représentés : l'art grec même et la Renaissance. J'ai vu des moulages — et quels moulages ! — d'œuvres de Clodion et de Jean Goujon. Pour en finir avec la sculpture, je vous signale le portrait du donateur, en marbre blanc, avec une grosse tumeur à la main. On se croirait à Gênes , au Campo-Santo.

Ces moulages si laids et badigeonnés font penser aux anciens établissements de bains chauds, à

Digitized by Google

Paris, et la vue d'un petit bassin où passent des poissons rouges n'est pas pour modifier l'impression.

Au bout de cela, il y a un bâtiment gracieux et pimpant, en marqueterie, en choses précieuses qui étaient bien pour plaire à un bijoutier, mais qui, ici, doit beaucoup au contraste, et au repos que donnent ses fioritures et son désir de plaire.



Autre scène. — Dans le quartier indien, il y a un théâtre — moderne — bien que les pièces, les décors, les acteurs et les spectateurs soient des indigènes. J'y avais couru comme au feu. Hélas! la pièce est un mélodrame enfantin, mais ce n'est pas de cela que je veux parler en ce moment. Ce théâtre, à l'extérieur, ressemble aux nôtres. A l'intérieur aussi : rampe électrique, portants, souffleur, etc... Seulement devant la façade, sur le trottoir, il y a des vaches sacrées qui dorment et dont on fait le tour pour entrer.

La ville indigène est triste, c'est de la misère en maçonnerie, et aussi de la prétention. Et l'on ne sait ce qui est vraiment le plus misérable, ou de ces échoppes sordides, encadrées de murs dont on devine la fragilité ; ou de ces maisons à piliers et à moulures, qui montrent des murs lépreux et des briques d'occasion aux places où le revêtement de plâtre est tombé. Tous les Indiens qui passent ont des cotonnades grises dont ils s'enveloppent étroitement. C'est un Orient gris et tuberculeux.

Darjeeling

Samedi 29 *janvier*. — Ah! l'amusant voyage!

Amusant par ses préparatifs, par le parcours, plus

Digitized by Google

que par la vue de l'Himalaya — que nous n'avons pas vu encore, — amusant par ce que nous avons rencontré sans l'attendre, plus que par ce que nous venons chercher.

D'abord, il a fallu acheter notre literie. Nous commençons seulement, à vrai dire, notre voyage aux Indes, et nous allons avoir à passer une quinzaine de nuits en chemin de fer. Et comme il n'y a pas de wagons-lits, et comme l'usage est de laisser chaque ménage seul dans son compartiment, et que les wagons sont installés de façon à permettre qu'on y couche, les Anglais ont imaginé d'emporter avec soi des draps, un oreiller, une grosse couverture qui sert de matelas, une autre pour se garantir du froid. Le tout est taillé à la mesure de la banquette et enfermé de la façon la plus pratique dans une grosse toile verte munie de courroies et de tout un système ingénieux qui garantit le contenu contre la poussière.

Et là-dessus, on dort très bien, à la condition d'être un peu fatigué, et si le train ne danse pas trop sur les rails.

Départ à cinq heures et demie du soir. Trois heures de trajet dans une campagne, asiatique, il est vrai, mais peu intéressante. Puis on monte dans un grand bateau à vapeur où l'on dîne sur le pont, à la lumière des lampes Edison. Une bonne heure de navigation au clair de la lune, à laquelle fait concurrence le projecteur électrique semblable à celui des bateaux de l'Íraouaddy. On aborde, et ce que l'on peut distinguer donne la sensation d'être très loin. Rien sur le fleuve, qui paraît inhabité et sauvage; rien qu'un peu d'agitation sur cette berge, deux fois par jour, et à ce seul endroit. On gravit une pente un peu dure, une courte voie tracée à coups de pioche

Digitized by Google

dans la berge boueuse et déserte, puis, subitement on se trouve entre deux trains. L'un va je ne sais où, l'autre à Darjeeling.

En si peu de temps, nous avons changé de climat. Les porteurs ne sont plus les mêmes hommes. Ils sont plus respectueux que les Indous, sans doute parce que voyant peu d'Européens et pendant peu de temps, ils peuvent encore les croire des dieux terribles. Ils s'enveloppent dans des couvertures de laine. Tout est différent d'ailleurs dans l'aspect général du pays : les gares, en briques, sont basses et longues et sombres surtout. Les employés encapuchonnés marchent vite. Je suis certain qu'en Sibérie ou dans la Chine du Nord, les stations doivent être semblables. Je ferais quarante-huit heures de chemin de fer, pour ce seul plaisir de voir successivement des hommes si différents, pour changer à la fois de ciel et d'humanité apparente. Combien de touristes ne voyagent que pour cela, dans cet effort désespéré et toujours déçu de s'évader, de sortir, malgré les obstacles, du milieu : êtres vivants et paysages, où les hasards de la vie nous ont jetés. L'amour du voyage n'est peut-être qu'une tentative d'évasion.

Au petit jour, il faut faire son lit, empaqueter le « bedding » selon les règles, à grand renfort de courroies, le faire transporter dans le petit train-tramway qui va nous hisser à deux mille mètres et nous permettre de voir un des premiers contreforts de l'Himalaya.



L'Himalaya ! Que ce nom m'a fait rêver, dès ma première enfance ! Le mot par lui-même me semblait

Digitized by Google

majestueux. Les plus hautes montagnes du monde ! Huit mille mètres ! Concevez la distance qui sépare l'Hôtel de Ville et les tribunes de Longchamp, dressez-la en hauteur : les sommets sont au bout ! Et cela me paraissait si inaccessible, même à la vue. Et si désirable ! Ce rêve d'enfant, je le réalise. Alors, vous comprenez qu'il me sera bien égal que les pics et les masses soient cachés par le brouillard. Je saurai qu'ils sont là et j'en aurai une joie suffisante. Je les ai vues, ces énormes montagnes, aussi belles qu'elles peuvent l'être, et le spectacle que je pourrais avoir *devant* les yeux ne sera jamais aussi beau que celui que j'ai eu *derrière*, et que je contemple depuis si longtemps. Et même une boutade pourrait me faire dire qu'il vaut mieux pour ma joie que le brouillard laisse à mon rêve sa magnificence et son imprécision.

La petite locomotive grimpe gaillardement, s'essouffle, s'arrête parfois, comme pour reprendre haleine et repart avec entrain. Nous faisons bien vingt kilomètres à l'heure, ce qui est joli sur une aussi forte rampe, et nous allons continuer pendant cinq heures.

Vous connaissez certainement la Suisse et ses chemins de fer de montagne. Ici, c'est la même chose, avec cette différence cependant que nous voyons, à droite et à gauche, des bananiers, d'énormes bougainvilliers tout couverts de leurs belles et grandes fleurs rouges, et des profusions de fleurs jaune safran sur des plantes grimpantes dont je ne sais pas le nom, et mille autres : c'est la Suisse sous les tropiques.

Et soudain, à une station, voici que des hommes non encore vus s'offrent à notre surprise. Ils sont vêtus de laine grise ou rouge sombre, de tuniques serrées à la ceinture, de pantalons serrés aux jarrets. Ils sont

Digitized by Google

coiffés d'un drôle de petit chapeau de feutre aux bords étroits et relevés, comme celui de je ne sais plus quel personnage de la comédie italienne, et ils ont aux pieds des chaussures épaisses et fourrées. Ils sont petits, trapus, robustes.

Ils sont de teint rouge plus que jaune. Leurs têtes sont rondes, leurs nez gros, leurs yeux méchants, et leurs cheveux avant d'être réunis en natte, à la chinoise, s'ébouriffent tout raides, en s'écartant des oreilles.

Les femmes sont petites, elles aussi, pour la plupart, et grosses, courtaudes et épaisses, rappelant certaines montagnardes de chez nous. Elles ont toutes un bijou d'or plaqué sur la narine gauche, beaucoup y ajoutent un anneau qui leur pend sur les lèvres. Des bijoux partout, en argent souvent, avec des pierres vertes. Aux oreilles, de lourds anneaux; sur la poitrine des plaques épaisses qui ont l'air de reliquaires ; des bagues énormes à tous les doigts et des anneaux aux chevilles.

Tout ce monde-là est bien différent des Indous d'en bas. Et non seulement par la physionomie et par le costume ; la mentalité est tout autre. D'abord, ils sont gais. En outre, ils ne dissimulent pas, à l'égard des blancs, un mépris qui se trahit par des rires moqueurs et des invectives qu'on ne comprend pas, mais sur la nature desquelles le ton ne laisse aucun doute.

Ils sont les voisins ou les habitants de ce Thibet tout proche où l'Europe n'a pas le droit de pénétrer, et qui renferme, au dire des rares voyageurs qui ont pu y aller et en revenir, des monuments admirables, et qui vit dans une civilisation très avancée.

Nous grimpons toujours. Nous côtoyons, à en

Digitized by Google

avoir peur, des précipices de verdure d'une profondeur énorme, six cents, huit cents, mille mètres peut-être. Les pins ont remplacé les bananiers. Le brouillard s'épaissit dans les fonds ; des nuages blancs couvrent le ciel, en y laissant seulement des plaques bleues.

Tout à coup, dans un de ces trous d'azur, un nuage me paraît bizarre, plus blanc que les autres, et de contours plus nets... C'est le sommet du géant de l'Himalaya. Il se place à un endroit du ciel où nous ne comprenons pas qu'il puisse exister autre chose que des nuages, où jamais nous n'avons vu rien d'autre, et c'est un peu ahurissant. Tout petit d'ailleurs, et il faut regarder bien, et il faut regarder encore, pour être certain que ce n'est pas un nuage. Le pied de cette chose qui *devrait* être flottante, suspendue, et qui ne l'est pas, disparaît dans des nuages d'abord, puis dans des vapeurs laiteuses, très opaques, au travers desquelles on distingue, en haut, des mouvements de terrain ; et en bas, rien.



Darjeeling !

C'est, comme vous le savez, une sorte de station d'été où les Anglais viennent se reposer et travailler même, lorsque les premières chaleurs les chassent de Calcutta. Pendant les mois les plus durs, le Gouvernement, l'administration, les bureaux se transportent à Simla, à un autre endroit de la montagne.

L'arrivée est des plus comiques.

Il n'y a, en ce moment, qu'un hôtel ouvert, ici. Par peur de n'y point trouver de place, chacun retient sa chambre. Tous les touristes du train sont donc à destination du même hôtel.

Digitized by Google

Alors, à peine le train est-il arrêté qu'un monsieur pénètre dans le compartiment, demande le nom de chacun et lui remet une carte avec le numéro de la chambre qui lui est destinée. Vos colis ? Ne vous en occupez point. De vos bagages non plus. Par ici. Passez par ici. Montez dans ce pousse-pousse. On abandonne ses colis et ses bagages, on passe par ici, on monte et on se laisse emporter avec le convoi. J'ai une fois de plus la sensation d'être un prisonnier qu'on emmène.

Mais que notre cortège est risible !

Les pousse-pousse ne sont pas légers et caoutchoutés, ni traînés au pas de course par des Cinghalais élégants, des Chinois nus ou de petits Annamites. Ils sont solides et lourds. Deux hommes avec leur petit chapeau et leur costume sombre s'y attellent. Un autre pousse par derrière. Imaginez ce que doit être une suite de vingt ou trente véhicules semblables et les silhouettes variées des touristes, grosses dames ou grands Anglais. Nous gravissons des pentes raides. A la fin, comme la montée est vraiment trop rude, et que j'aperçois l'enseigne de l'hôtel, je descends, gêné d'imposer une telle fatigue aux coolies. Un Anglais se moque un peu de moi et me dit :

— « Il n'y a que des Français pour avoir ces idées-là. »

La phrase ne m'a pas déplu.



Sur la terrasse, j'achète un moulin à prières.

On sait que la philosophie bouddhiste (nous sommes ici en pays bouddhique) a été dénaturée à un tel point que maintenant elle n'est plus, pour la masse, qu'un tissu de superstitions grossières.

Digitized by Google

Dire des prières est un moyen d'acquérir des mérites et de se préparer ainsi une future existence meilleure. Plus on dit de prières et plus on augmente ses chances de revenir ici-bas avec une incarnation plus noble. Les gens ont pensé que les prières avaient leur force en elles-mêmes et ils ont cherché un moyen mécanique de les réciter. Dans quelques années, je suppose, des phonographes s'en chargeront. Aujourd'hui, on se contente de faire tourner un petit instrument qui ressemble à un jouet d'enfant. Dans un cylindre de métal sont enfermées des bandes de papier sur lesquelles les prières sont inscrites. Ce cylindre est mobile sur un axe qui prolonge le manche et une petite boule attachée à une chaînette permet de lui imprimer un mouvement de rotation en l'agitant à la manière d'une crécelle.

Je suis très heureux de mon acquisition.

Dimanche 30 *janvier*. — C'est à peu près certain maintenant: ce que j'ai pu rêver de l'Himalaya ne sera pas dérangé par la réalité. Un brouillard épais, ce matin encore, cachait les cimes neigeuses. Les touristes qui viennent ici doivent savoir que, dans cette saison, le brouillard est l'état normal. Le vent est fixe, arrêté par l'Himalaya, puisqu'il vient du nord-est. Toute la vapeur d'eau est donc immobilisée sous forme de brouillard et de nuages.

Mais on s'en consolera si l'on est intéressé par la vie indigène. Nous sommes, je dois l'avoir déjà dit, sur la frontière du Thibet et du Népaul et si ces pays sont fermés aux Européens, par contre, leurs habitants la franchissent aisément. La race du Sikkim, où nous sommes, est d'ailleurs toute différente de celle de l'Inde. Le climat produit tels ou tels hommes, sans

Digitized by Google

s'inquiéter des frontières. Aussi le marché de Darjeeling doit-il donner une idée assez exacte de ceux des contrées interdites. Je vous ai déjà décrit les types qu'on y rencontre: Thibétains joyeux, Népaulais farouches, femmes couvertes de bijoux, et petites, rougeaudes, la tête ronde et les yeux bridés. La ressemblance des uns et des autres avec les Lapons que nous avons rencontrés en Norvège est frappante.

Il n'est pas à souhaiter d'être femme dans ce pays. J'ai déjà vu, en Orient, la femme servir de bête de somme: je n'ai jamais vu cette coutume poussée à la barbarie comme à Darjeeling. De toutes jeunes filles, des enfants presque, gravissent les rues en pente brutale avec de grosses pierres, ou des paniers remplis de sable, qu'elles portent sur le dos, au moyen d'une corde passée au front.

***

Une danse de Lamas

Un village accroché à la montagne, aux rues en escalier, aux cabanes misérables. A de très longues perches, des drapeaux blancs, très hauts et très étroits, sont attachés. Ce sont des amulettes contre le mauvais sort et des moyens de se renseigner sur la conduite à tenir dans les circonstances prochaines. Nous descendons un chemin en lacets, et nous entendons la musique — quelle musique ! — qui nous souhaite la bienvenue. Un lama — je ne vous apprendrai rien, n'est-ce pas, en vous disant qu'un lama est un prêtre bouddhiste thibétain, prêtre d'un bouddhisme, hélas, bien déformé — un lama, coiffé d'une cagoule dantesque, vêtu de brun et de rouge passé, nous offre comme présent un petit chiffon de

Digitized by Google

mousseline que nous acceptons avec empressement, tandis que l'orchestre en bonnets rouges fait rage. Il y a particulièrement deux trompettes en bois, de trois mètres de long, que je n'ai pas oubliées tout de suite.

Nous sommes sur une petite place devant une maison carrée, blanche, avec un balcon fleuri. D'un côté, il y a une petite colline, un tertre où des enfants se sont installés pour jouir du spectacle qui va commencer ; de l'autre, au loin, la montagne et, tout près, les profondeurs vertes d'une vallée.

Sous un abri en toile une petite table supporte — spectacle touchant ! — des fleurs fichées dans le goulot de deux bouteilles, puis des baguettes d'encens ; derrière, deux chaises et un tapis dessus.

On nous offre à boire. Je n'avais pas encore bu de cette façon-là. Imaginez un cylindre de bois plus gros qu'une bouteille. Il est rempli de graines en fermentation. On y verse de l'eau bouillante. On couvre d'un couvercle percé d'un petit trou par lequel passe une tige de bois évidée et qui sert à aspirer le liquide, comme nous faisons avec une paille. Le tout rappelle en réduction les antiques appareils à battre le beurre.

Il faut boire à ce tuyau qui a passé de bouche en bouche. On a l'aimable attention de l'essuyer. Mais avec un foulard que quelqu'un sort de sa poche. J'hésite un peu, sans le laisser voir. Il ne faut pas désobliger des gens qui prennent tant de peine pour nous être agréables. Courons le risque ! C'est très bon : une liqueur chaude, forte et douce à la fois, enivrante, paraît-il, et dont les Népaulais font parfois abus.

Puis l'orchestre reprend, plein de zèle, hélas ! et le spectacle commence.

Digitized by Google

Il vaut surtout par l'intention, par le milieu, par le paysage, par sa sincérité. Ces gestes-là s'accomplissent depuis des siècles, toujours les mêmes, suivant d'intangibles traditions. C'est donc du passé qui vit devant nous : ces danses ont ému des milliers d'hommes qui sont morts, ceux qui s'y livrent sont émus eux-mêmes, et c'est pourquoi elles sont infiniment respectables.

Les danses terminées, nous visitons le monastère, ou la pagode, pour mieux dire. Elle est toute différente de celles que nous avons vues jusqu'ici. Simple et petite, mais avec une disposition architecturale, avec des traits rouges sur les colonnes qui rappellent ce que nous savons des temples assyriens. De chaque côté de la porte, des cylindres de bois peuvent tourner sur leur axe. Ce sont des moulins à prières. En passant, le fidèle donne à chacun d'eux une petite impulsion qui les met en mouvement, et voici ses mérites augmentés d'un peu. A l'intérieur, les statues traditionnelles du Bouddha, et les offrandes. De chaque côté de l'autel, une sorte de bibliothèque où sont enfermés les Livres Saints. Ils sont copiés sur des feuilles de parchemin très minces serrées entre deux planches.

Après les compliments d'usage, nous partons.

Et l'orchestre est composé d'hommes vaillants qui ne connaissent pas la fatigue



Le soir, à six heures, sur la terrasse de l'hôtel, nous avons assisté à des danses profanes.

Elles sont beaucoup plus amusantes.

Je ne vous les décrirai pas par le menu. J'ai surtout gardé le souvenir d'un petit bonhomme de six ou

Digitized by Google

sept ans, agile comme un singe, enveloppé de jaune, portant un masque blanc et qui, tout en remplissant son rôle de clown, de Gugusse, ne cessait de se trémousser dans des attitudes fantastiques et harmonieuses à la fois.

Deux dragons énormes apparaissent. Et voici ce qui donnait à leur apparition et à celle des hommes masqués, à celle des autres animaux de cartonnage aussi, un plus vif intérêt : il faisait nuit noire. Un foyer électrique éclairait la scène, mais les coulisses, c'était la nuit profonde. De sorte qu'entre le moment où on ne les voyait pas encore et celui où ils se montraient en pleine lumière, il y avait toute une série d'instants où leurs formes imprécises s'animaient de la façon la plus bizarre, où les trucs n'étaient pas visibles, où les apparitions prenaient de la réalité.

Le corps de chaque dragon est figuré par un certain nombre de peaux de chèvre cousues ensemble, et dont deux hommes se sont couverts, comme dans nos cirques. La tête énorme ressemble à celle des dragons chinois ; les yeux très gros, sont mobiles et saillants, et la gueule, toute rouge, s'ouvre et se referme en montrant de grosses dents blanches.

Les deux bêtes s'approchent, se menacent, se mordillent le dos pour y faire cesser des démangeaisons, puis poursuivent le petit clown toujours leste et spirituel. On est presque ému lorsqu'un des deux dragons, l'atteignant enfin, le roule dans la poussière entre ses énormes mâchoires.

Qu'avons-nous vu encore ? Un paon, un tigre et une tortue. La tortue mérite deux mots. Dans l'ombre, dans la nuit, là-bas — tout près, en réalité — on voit une chose ronde, noire, grosse comme un très gros potiron, s'agiter. La petitesse de sa taille

Digitized by Google

rend invraisemblable la supposition qu'elle doive son mouvement à un être humain caché sous la carapace. Cela s'avance par petits pas agités, et si l'on n'était pas *là*, si l'on n'était pas prévenu, ce serait parfaitement effroyable. Un dragon a vu la tortue, il se précipite sur elle, la saisit et, dessous la carapace enlevée par ses mâchoires, s'échappe un très petit enfant. Tout le monde a beaucoup ri.

La dernière figure est un quadrille, avec des chevaux de carton autour de la ceinture des hommes. Il représente l'Empereur de Chine venant recevoir les hommages des rois du Sikkim, du Thibet, et d'autres provinces dont j'ai oublié les noms.

Lundi 31 *janvier*. — Le soleil se lève dans un ciel pur. La chaîne de l'Himalaya se voit tout entière. Le spectacle est très beau. Mais si vous êtes allé à Chamonix, vous en avez vu autant. Il faut se dire que ces montagnes sont deux fois plus hautes que le Mont-Blanc. Et des dames américaines se sont levées ce matin à quatre heures, pour aller, à quelques kilomètres, voir le Mont-Everest qui a une centaine de mètres de plus que les pics aperçus d'ici. Seulement, elles pourront dire qu'elles ont vu la plus haute montagne du globe.

Moi, je ne le puis pas.

Pouri ou mieux Jaggernath et Bhubaneswar

Jeudi 3 *février*. — Ce fut une journée délicieuse. Mais nous avons tellement failli la manquer par les faux renseignements des guides imprimés ou vivants que je veux, avant de la raconter, vous donner des

Digitized by Google

conseils pratiques. Si ce n'est pas très littéraire, je sais du moins que je rendrai service à quelques-uns et j'y trouve du plaisir.

Voici donc ce que vous ferez lorsque vous irez aux Indes. Vous vous réserverez, à Calcutta, une journée, une simple journée. La veille au soir, vous dînerez à la gare de Calcutta-Howrah, et vous prendrez le train à sept heures pour Pouri. Vous vous serez muni de votre « *bedding* » et de votre dîner pour le lendemain (avec assiettes, couverts, serviettes, etc...)

Vous dormirez bien tranquillement dans le train — on y dort mieux que dans certains lits d'hôtel — et vous vous éveillerez le lendemain matin de façon à descendre du train à 7 h. 1/2. Vous laisserez vos bagages à la gare, vous monterez dans une voiture, vous vous ferez conduire au temple de Jaggernath, puis aux autres, et vous reviendrez à la gare pour prendre le train de 10 h. 45 qui vous amènera à midi à Khorsa-Road, où vous déjeunerez, et à une heure à la gare de Bhubaneswar. Vous attendrez un peu, si vous avez la peau tendre, que la grosse chaleur soit passée et vous vous ferez conduire, en charrette à bœufs, à Bhubaneswar, où vous resterez jusqu'à la nuit. Vous reviendrez à la station, vous y trouverez le dîner que vous y aurez laissé, et il ne vous restera plus qu'à attendre le train de 11 h. 50. Vous serez à Calcutta le lendemain matin à dix heures.

De cette façon, vous vous épargnerez la longue et peu intéressante course aux temples souterrains, et vous ne dînerez pas comme nous l'avons fait avec de la viande conservée.

Et vous me remercierez parce que vous aurez vu de très jolies choses, dont je vais essayer de vous donner une petite idée.

Digitized by Google

Pouri est une ville très sainte et très ancienne.

Son vrai nom est Jaggernath et j'aime mieux celui-là que l'autre, parce qu'il éveille dans les esprits le souvenir du char sacré sous les roues duquel les fidèles, dans un transport de fanatisme, venaient se faire écraser. C'était vrai autrefois, et malgré tous les efforts de l'Angleterre, ce l'est encore aujourd'hui. Seulement, ces morts sont dites être le résultat d'accidents. Il suffira de vous promener deux heures dans les rues de cette ville, pour comprendre qu'ici, entre deux hypothèses, c'est celle de la folie religieuse qui est la plus vraisemblable.

Jaggernath est construite pour le dieu et ne vit que par lui.

Une grande rue de cent mètres de large est telle parce que c'est là, qu'au mois de juillet, le char gigantesque du dieu est traîné en procession, au milieu d'une exaltation délirante. Son poids est si grand qu'il faut l'effort de quatre mille hommes pour le mettre en mouvement.

Le reste de la ville est fait de petites rues composées de petites maisons presque toutes inoccupées en temps ordinaire et qui sont louées aux pèlerins à l'époque des fêtes. Ces pèlerins sont au nombre de cent mille, selon les uns ; de deux cent mille, selon les autres. Mais tout le monde est d'accord pour dire que pendant ce temps-là, la mortalité est effroyable par suite de choléra et de peste. On compte les cadavres, chaque jour par milliers.

Le dieu possède quatre mille serviteurs et, à certains jours, des jeunes filles dansent devant lui, et rien que pour lui.

Naturellement, vous ne verrez rien de tout cela car il est probable que vous ne viendrez pas ici au mois

Digitized by Google

de juillet, et personne, s'il n'est Indou, ne pénètre dans le temple. Personne. Lord Curzon, l'ancien vice-roi, malgré la popularité dont il jouissait parmi les indigènes, n'a pu faire lever la consigne. Mais il est toujours intéressant de voir un mur derrière lequel il se passe quelque chose. Et l'on peut être certain qu'il se passe quelque chose derrière ces murs-là. On me dirait qu'il s'y fait encore des sacrifices humains que je n'en serais pas surpris, maintenant que j'ai vu les regards et les gestes de ces gens — pendant qu'ils sont calmes.

Et puis, vous verrez quelque chose tout de même. Vous grimperez, comme nous l'avons fait, sur la terrasse d'une maison voisine et vous pourrez contempler l'ensemble du temple et en voir une première cour. L'ensemble est imposant surtout par le grand dôme en forme de pain de sucre arrondi qui se voit de plusieurs lieues à la ronde. Vous serez impressionné, en bas, de vous trouver au milieu de gens dont l'état normal est ce que nous appelons folie. Des hommes, tout à coup, lèvent les mains au ciel, et jettent des cris. Aussitôt ceux qui sont autour d'eux les imitent. Il y a des lépreux qui tendent vers nous des mains rongées. Il y a des fous reconnus qui, lorsqu'ils voient un étranger, se mettent à hurler et à faire vers lui des gestes dont on ne sait s'ils sont des menaces ou des supplications.

Il y a aussi des fakirs.

J'en ai déjà vu à Calcutta, à côté du temple de Kali, la déesse de la mort. Ils étaient là quatre ou cinq, assis à l'orientale autour d'un petit feu qu'ils entretenaient avec des gestes lents. L'un d'eux était beau. Un autre s'était orné la tête de je ne sais quelle sorte de houppette rouge, et portait un

Digitized by Google

costume de paillasse. Il montrait d'abord cet aspect lamentable qu'ont les choses qui voudraient faire rire et n'y parviennent pas, et ensuite, il troublait par la sincérité avec laquelle il s'était rendu, à nos yeux, grotesque ; aux yeux des autres, admirable.

Mais celui de Jaggernath était vraiment très beau. Dans une logette de bois ouverte sur la rue, il se tenait sur un plancher dans l'attitude des Bouddhas : les jambes repliées sous lui, le corps droit, la tête fière, les yeux fixes. Nu, mais maquillé de poussière et de cendres qui, le blanchissant et le faisant nous ressembler un peu plus, augmentaient notre trouble.

Maigre, bien entendu, comme ceux que dévore une vie intérieure intense. La façon dont sa barbe était taillée et la beauté de ses traits le faisaient ressembler au Christ des images catholiques. Il reste ainsi figé dans sa belle attitude pendant des heures et des heures, toujours peut-être : tel nous l'avons vu en passant, tel nous l'avons retrouvé au retour. Certains, comme lui, sont immobiles. D'autres, à notre passage, tendent la main et parlent. Ils paraissent nous désigner plutôt que de nous demander l'aumône, et ils ont l'air de nous plaindre de notre ignorance ou de notre folie.

A Jaggernath, comme dans toutes les villes de l'Inde, il existe un étang sacré où se mire un petit temple dressé au milieu, et où se font les ablutions rituelles. Les Anglais l'appellent « *tank* », ce qui signifie réservoir, et ce nom banal me paraît odieux.

***

A Buhbaneswar, le lac est beaucoup plus joli qu'à Pouri, et ce petit village est beaucoup plus

Digitized by Google

intéressant que la grande ville. Nous n'y sommes pas restés assez longtemps parce que la nuit est venue et qu'on nous avait trompés sur le temps nécessaire pour aller aux grottes de Udagiri, lesquelles ne valent pas le voyage et sont même complètement dénuées d'intérêt pour qui a vu les hypogées d'Egypte.

Et que nous l'avons regretté !

Ce n'est pas à cause du grand temple, bien qu'il soit imposant d'en faire le tour, et qu'on puisse, en montant sur une petite plate-forme voisine, se faire une idée des monuments qu'il contient : c'est à cause de vieux temples abandonnés pour la plupart, je crois, et qui en sont voisins.

On est dans de l'herbe, dans des fleurs, parmi les hommes et les animaux, au milieu des bananiers, et des murs sculptés se dressent de tous côtés. Un vieux, très vieux temple est surtout admirable par la profusion et la grâce de ses sculptures, par la bizarrerie des bêtes de pierre accrochées à son dôme, par ses gargouilles gothiques et ses rinceaux Renaissance, par l'élégance de sa forme, le mystère et le charme des mille personnages et des éléphants tout petits qui sont nichés dans les moulures de ses murailles.

A deux pas, deux choses s'agitent dans l'herbe : ce sont deux singes, deux mamans singes tenant chacune un petit enfant singe dans ses bras. On approche. Seul, le petit donne quelques signes de frayeur mais elles, qui sont grandes, savent bien que dans ce pays les hommes ne font pas de mal aux animaux. Et comme les petits se mettent à téter, elles les enveloppent d'un geste maternel. Elles nous ressemblent trop : c'est gênant. Je ne puis pas voir des singes sans une sorte de remords : celui que pourrait avoir un homme heureux devant des parents pauvres.

Digitized by Google

Il est permis de pénétrer dans un autre temple. Un prêtre est là qui me passe au cou une guirlande de menthes fleuries, et tout à l'heure, dans la rue, un homme portant au front la marque rouge de son dieu, sortira brusquement de la foule, ôtera de son cou une lourde guirlande d'œillets d'Inde et m'en parera, avec de grands cris. Dans le crépuscule, au milieu de ces gens qui, peu habitués aux visites de touristes, nous suivaient, bien que sans hostilité, cela m'a rendu grave, pendant un moment.

Il y aurait eu bien d'autres choses à regarder sous ce ciel aux longs nuages rouges que des dômes interrompaient. Il y avait, le long du lac sacré, d'autres temples encore, enlaidis hélas ! par une bâtisse banale et d'une blancheur agressive destinée aux pèlerins; et il y aurait eu à regarder longtemps le défilé toujours pareil de ces hommes vêtus de couleurs éclatantes qui passent, le vase de cuivre brillant pendant au bout du bras. On aurait pu s'attarder dans le mouvement des rues voisines, que gênent les vaches sacrées allant d'un pas nonchalant — pas l'air déesse du tout — et aussi à regarder les boutiques, et à se faire troubler par la contemplation d'autres fakirs, et à exposer notre insensibilité ou notre incompréhension au contact des enthousiasmes religieux, aux injures et aux mendicités de cette foule parmi laquelle il y a souvent de pauvres êtres infirmes traînant, à terre, une misère qui évoque plus de répulsion que de pitié.

Mais il faisait nuit. Nous sommes donc remontés dans la charrette à bœufs où il faut se tourner le dos pour être moins mal à l'aise, dans laquelle les cahots vous heurtent la tête contre les parois qui sont faites de feuilles de palmier tressées ; nous sommes arri-

Digitized by Google

vés, brisés et ravis à la *Waiting-room* où nous avons mangé des choses salées qui nous ont fait mourir de soif ; nous y sommes installés (c'est là que j'écris) tout seuls entre ces quatre murs blanchis à la chaux, avec un mobilier sommaire et confortable, sous une grosse lampe à pétrole qui échauffe et empuantit la pièce, dont il a fallu fermer toutes les portes à cause de la quantité énorme de gros et de petits insectes qui venaient bourdonner autour de la flamme et se heurter à nos visages.

C'est délicieux.

Demain, court séjour à Calcutta et départ pour Bénarès.

Après-demain, je serai à Bénarès, et savez-vous où? Chez le Maharajah lui-même qui, sur la recommandation du vice-roi, nous a offert l'hospitalité. Je l'ai acceptée d'enthousiasme et télégraphiquement.

Etre à Bénarès, c'était très bien. Mais chez le Maharajah, dans son palais au bord du Gange, chez le maître — le vrai — de cette ville sacrée, je n'avais jamais osé rêver si beau !

Et penser que dans deux mois, tout cela sera fini, et que je serai mis au courant des potins de chaque théâtre de Paris !

...Ça ne peut pas toujours durer, comme disent les bonnes gens.

C'est vrai, mais c'est malheureux.

Bénarès

Samedi 5 *janvier*. — Ce fut une journée de désenchantement.

On m'en avait trop dit. J'en avais trop lu.

Evidemment, si jamais je n'avais entendu parler de Bénarès, si je découvrais cette ville et si j'avais

Digitized by Google

le talent de Loti ou celui de Chevrillon, j'écrirais ici des pages aussi enthousiastes que les leurs. Mais au lieu d'être surpris par ce que j'ai pu voir, j'attendais des émotions, et de telle et telle catégorie. Je les cherchais ; je n'ai fait que *reconnaître*, avec effort.

Cela tient peut-être à l'heure où nous avons visité la ville; aussi, au fait que nous étions accompagnés par un babou, secrétaire du Maharajah, que tout ce qui m'intéresse n'intéressait pas, et qui voulait à toute force, le misérable, nous mener à l'observatoire « presque aussi beau que celui de Greenwich ». Je l'aurais mordu, le babou !

Et les admirables descriptions des auteurs que j'ai nommés ne sont pas seules coupables. Mon imagination l'est aussi. Sur l'invitation du Maharajah, je m'étais immédiatement représenté notre chambre, et surtout le spectacle qu'on aurait eu des fenêtres. Nous devions habiter une petite maison voisine du palais, lequel « comme chacun sait » est situé sur la rive nord du Gange. La maison serait tout près du fleuve sacré, et, de la fenêtre, nous aurions devant nous, à chaque instant, l'admirable spectacle de Bénarès, de ses palais, de ses temples, des marches descendant au fleuve ; et même, à la lorgnette, on devait pouvoir distinguer la foule qui, chaque matin, vient faire ses ablutions dans l'eau sacrée.

J'en rêvais, dans le train.

Ah ! mes enfants ! Nous sommes logés dans la ville anglaise, dans un palais, il est vrai, avec un luxe princier, mais aussi loin du Gange que si nous étions à l'hôtel de Paris et, des fenêtres, on voit des jardins ou des murs !... Une mansarde ! Une chambre toute nue, dans la ville indigène, avec des ouvertures sur

Digitized by Google

le grand fleuve, et faire la cuisine nous-mêmes s'il le faut, et manger des viandes conservées !

Il n'y faut pas songer. Résignons-nous donc à trouver, dans ce qui nous est donné, des raisons de nous y plaire.

Rien d'oriental, hélas ! Ce salon est meublé avec richesse et avec goût, mais c'est un salon de Londres ou de Paris. Les tableaux accrochés aux murs lui donnent seuls quelque intérêt. Il y a des portraits du Maharajah ; il y a une gravure coloriée, fort jolie, représentant Napoléon Ier.

Les repas sont servis avec une profusion tout orientale. Mais il y a un maître d'hôtel, vieux, avec une barbe blanche longue et raide, et des lunettes, et un habit rouge galonné d'or, et une figure si drôle, dans sa finesse, sa solennité et sa bizarrerie, qu'il n'a pas l'air d'être vrai. Il me passe par l'idée, comme un éclair, que je suis l'objet d'une mystification, et que c'est un acteur trop grimé qui me demande à quelle heure on doit apporter le thé demain matin.

Heureusement qu'ils sont là, ces braves gens qui se prennent si fort au sérieux ! Heureusement qu'ils sont là pour nous rappeler que nous sommes à Bénarès !



Car je suis à Bénarès. Voilà. C'est fait. Le rêve est réalisé. Mes désirs sont derrière moi. Ils ne sont plus. Et cela me donne l'impression que je viens de mourir un peu.

Il me revient à la mémoire la phrase du grand Flau-

Digitized by Google

bert, à propos de Salammbô ayant reconquis le Zaïmph : « Elle resta sans joie devant son rêve réalisé. » Hélas ! ce que j'ai conquis n'est pas ce qu'on m'avait promis.

Voilà ce que j'ai vu à Bénarès :

Au sortir de la gare — comme je m'y attendais d'ailleurs — la ville anglaise des Indes. Des maisons au milieu de jardins. Allons vers la ville indigène. La voici. Une grande rue... et un rouleau à vapeur pour écraser les cailloux. Je descends de voiture, et, avec trop de gens devant et derrière, avec un homme en rouge, porteur d'une canne de suisse d'église pour nous ouvrir le chemin, un babou à côté et un autre homard derrière (ce que je vais les laisser chez eux demain, les gens de ma suite !) nous entrons dans les petites rues où j'espère trouver la folie de la religiosité que mes auteurs ont si bien décrite.

La vérité, c'est que je suis dans une petite ville d'Italie. Pas Vérone, ni Assise, hé ! — dans une petite ville sans art aux rues en escalier, aux maisons banales en maçonnerie. Ce n'est pas laid, ce n'est pas sale : c'est pauvre. Dans toutes les boutiques on vend des objets en cuivre. Ces vases sont certainement faits pour les indigènes, mais ces statuettes de dieux sont faites pour les touristes. Et grossièrement faites. J'ai eu l'occasion de voir, à Calcutta, une statue de Krishna, en bronze, ancienne. Elle était jolie, naïve, touchante ; gauche, certes, mais consciencieuse. Je la retrouve ici, reproduite à profusion, avec la même gaucherie, mais pas sincère, pas *honnête*. On sent qu'elle est fabriquée à la grosse par des gens qui savent qu'ils travaillent pour des mécréants. Les autres dieux sont de même venue, j'allais dire de la même entreprise. On m'appelle.

Digitized by Google

Ce marchand affirme posséder des objets anciens. Ce qu'il me montre est truqué d'une façon si évidente, qu'il n'essaye pas même de protester lorsque je lui dis que ses marchandises sont modernes : il se contente de proposer à mon ignorance un autre objet.

Allons plus loin.

En désespoir, je demande qu'on me conduise au Temple d'or, à l'endroit le plus saint de la ville la plus sainte. Et, que je le dise tout de suite : là, vraiment, on retrouve réalisé le souvenir des belles lectures. Le temple n'est pas, comme on pourrait le croire, isolé sur une place qui donne le recul nécessaire pour le voir. Non. Il est entouré d'une toute petite rue, une des plus étroites, une rue comme les autres rues. Mais plus on s'en approche, et plus les manifestations religieuses se multiplient. On voit, à chaque pas bientôt, des tabernacles le long des murs, des petites chapelles, des marchands de fleurs et d'objets sacrés. Des pans de murs sculptés sont là inutiles, simples souvenirs oubliés de temples disparus. La rue se rétrécit aux dimensions d'un couloir où il faut marcher en file indienne, et c'est ainsi qu'on commence à contourner le temple. Puis voici un trou dans le mur, un trou à n'y pouvoir passer le poing, et par où l'on permet aux infidèles de jeter un regard à l'intérieur du temple. Ce qu'on voit est trop limité pour qu'on s'y intéresse: un rayon de soleil sur une statue, un bras, une forme qui passe : c'est tout. On est un peu agacé à la fin, par cette interdiction de s'approcher, d'entrer. Nous ne sommes pas tellement méprisables, après tout, nous tous que la gloire mystique de cette ville y amène en pèlerinage et de si loin !

On nous permet à peine de regarder, du pas de la

Digitized by Google

porte, un autre temple où l'on entrevoit des animaux sculptés, des pierres ornées, d'un art qui ne paraît pas purement indou comme dans l'Inde du Sud, et que nous nous sentons prêts à comprendre ; duquel peut-être l'influence musulmane n'est pas absente, ainsi que semble l'indiquer l'effet décoratif obtenu par le simple jeu des lignes droites.

Sans doute, le gros dôme doré serait harmonieux, s'il était vu d'un peu loin, et dans son ensemble; mais on n'a le choix, pour l'admirer, qu'entre deux places: ou du pied du mur, d'où on ne le voit pour ainsi dire pas, ou de la terrasse d'une maison voisine où on le voit de trop près et trop en face de soi.

Allons aux ghats. Allons voir les fakirs, s'il y en a.

Les ghats sont déserts, ou à peu près. Ici, c'est nous qui avons tort : ils sont peuplés le matin; nous reviendrons demain matin. Tout de même, voici de jolies scènes, saisissantes et neuves. Sur un échafaudage dominant le bord du Gange, un vieillard lit et commente des livres sacrés à ses disciples groupés en face de lui. Devant des niches, des hommes bizarres sont accroupis dans des immobilités et des attitudes de statue ; certains paraissent sincères, tel celui-ci, enveloppé d'une étoffe sombre et dont les yeux ne suivent pas, ne cherchent pas même les yeux des visiteurs. Est-il sincère également, cet autre qui se tient dans cette moitié de cabine de bain juchée sur quatre pieux ? Je n'en sais rien. Mais celui-là ne l'est pas, certainement, malgré son maquillage de cendres et sa saleté, car il demande un « bakchich » dès qu'il aperçoit un visage d'Européen. Ni cet autre qui vend aux passants des objets qu'il a bénis.

Auprès des ghats, des quais en escalier, se trahit

Digitized by Google

cependant la folie religieuse qui a hanté, qui hante encore cette ville. Comme de petits pigeonniers, des tabernacles sont dressés : ce sont des temples privés, me dit notre guide, et, dans des renfoncements du mur, l'obscène symbole de Siva reproducteur se dresse couronné de fleurs, arrosé de beurre fondu. Il est répandu à des centaines et des centaines d'exemplaires, et tant de fois qu'il en gît dans des coins, oubliés, perdus, délaissés.

Une barque passe, portant à l'arrière, une grande image coloriée que des hommes époussettent en chantant.

Dimanche 6 *février*. — Il fallait attendre et ne pas plus demander de l'animation l'après-midi aux ghats de Bénarès, que des prunes au mois de janvier.

Ce matin, j'ai réalisé, en bateau, sur le Gange, la promenade que j'avais déjà faite tant de fois en rêve et je n'ai pas été déçu.

Bénarès est un phénomène unique au monde. Cette expression de prospectus est littéralement vraie. C'est une chose hors de l'ordinaire, hors du normal, hors de la vraisemblance, et qu'on ne peut voir qu'ici, parce que c'est ici seulement qu'elle pouvait se produire.

Mais avant de réfléchir, racontons. Je n'ai et je ne puis avoir d'autre prétention que de raviver les souvenirs de vos lectures.

Le Gange décrit à Bénarès une ample et belle courbe, en face du soleil levant. Et probablement on commença ici par adorer le soleil. En partant sur un bateau, de l'extrémité ouest de la ville, des images de villes fortifiées du moyen âge sont éveillées. De hauts palais semblent des remparts, les fenêtres de

Digitized by Google

ces palais étant situées très loin du sol. Le pied de ces remparts ne trempe pas dans l'eau. Entre les murailles et le Gange, un espace en pente est resté libre. Cet espace est presque partout occupé par des marches qui descendent vers la rivière. Les murailles sont, de place en place, percées de portes, et c'est en face de ces portes que sont les endroits les plus sacrés et par conséquent les plus fréquentés.

En remontant le fleuve, en partant d'où j'ai dit, on ne voit d'abord, sur la rive, que peu de monde. Puis en s'approchant du centre de la ville, les marches sont de plus en plus animées, et à certains endroits, c'est une foule qui se presse au bord de l'eau, dans l'eau.

Les choses que font ces gens sont, pour nous, incompréhensibles. Tout ce monde-là barbote dans l'eau, se prépare à y entrer, ou en sort — dans un but religieux.

Personne ne s'occupe du touriste indiscret qui passe. Chacun accomplit une besogne qu'il croit sincèrement être la plus importante qu'un être humain puisse accomplir. Des femmes sont là, vieilles ou jeunes, et livrent sans y penser tous les secrets souvent pitoyables de leur nudité. Il y a de pauvres vieux seins, pareils à des pis d'animaux, qu'on voudrait cacher. Il y a, sous les voiles minces et mouillés, de jolies formes qu'on regarde sans plaisir ou sans gêne, tellement on est étonné par ce que l'on voit.

Pendant des kilomètres de rive, des êtres semblables à nous se livrent gravement à des actes dont nous ne pouvons comprendre l'utilité, et dont l'erreur même nous paraît inexplicable.

Ah ! pour les yeux, c'est une fête ! Pour un peintre qui ne penserait qu'aux harmonies, aux contrastes,

Digitized by Google

aux luttes des couleurs, ce serait une joie. Cette foule est blanche, bleue, rose, jaune, rouge, verte, mauve; elle est éclairée par la lumière intense d'un soleil plus ardent qu'ailleurs, elle se mire dans une rivière dont les eaux sont vertes et claires, quoi qu'on ait dit. Elle se meut ou s'éclabousse sous de larges parasols de paille, et sur des marches de pierre blanche luisantes d'humidité, sur des plates-formes polygonales, toutes blanches aussi. Le fond du tableau, ce sont des murs de palais aux architectures bizarres. Et cette foule est sans cesse en mouvement, et de la lumière jaillit de l'eau dont elle s'arrose ou qu'elle agite. Tout remue, tout grouille, tout vibre.

Et tout cela, cependant, est profondément triste.

Pour le plus endurci des incroyants, la vue d'un être en prière, d'un être terrassé par le malheur, et qui avant de s'y abandonner tend vers le ciel des mains jointes, dans une dernière protestation, dans un dernier effort de la vie menacée ; pour le plus matérialiste des hommes, ce spectacle est émouvant. Mais ce qu'on voit ici ne l'est pas. Ces gens ne prient pas. Ils accomplissent des gestes, rien de plus. Il ne s'agit pas, pour eux, d'attendrir une divinité par un élan, par une supplication ardente, par un cri de douleur violent jusqu'au blasphème : il s'agit de la contraindre à ce qu'on désire par le seul accomplissement traditionnel de certains gestes. Pour obtenir le pardon des plus grands crimes, il n'est point besoin de repentir ; il suffit de toucher l'oreille gauche d'un brahmane, ou de boire les cinq liquides qui sortent du corps de la vache ou de se baigner successivement et dans l'ordre indiqué, à cinq endroits déterminés du Gange, à Bénarès.

La conséquence, c'est que toutes les figures sont

Digitized by Google

tristes. Pis que tristes : sans expression. Ces gens-là ne pensent pas à Vichnou, ni à Siva ni à Brahma; ni à leur mère mourante, ni à leur enfant malade, ni à aucun être aimé ; à eux-mêmes non plus. Ils ne pensent qu'à compter le nombre de fois que tel geste leur reste à faire ; à laisser couler ces fleurs dans l'eau de telle façon et non de telle autre ; à mouiller telle et telle place de leur corps, dans un ordre immuable, et avec la conviction que tout serait à recommencer s'ils commettaient la moindre erreur. Ce brahmane, avec sa main cachée dans un petit sac, y accomplit tels ou tels gestes compliqués ; cette femme qui prend de l'eau dans ses mains ne pense qu'à la façon de la prendre.

Alors ? Alors, en réalité, ces êtres qui ne font pas autre chose, toute leur vie, que de se livrer à ces manifestations religieuses, sont les moins religieux des hommes. De toutes les créations humaines de Dieu, la leur est la plus dénuée de sentiments..., d'âme, si vous voulez. Cependant, il y a quinze siècles au moins, vingt siècles, trente peut-être, que les hommes vivant sur cette partie de terre agissent de la même façon. Et ils s'en trouvent satisfaits puisqu'ils continuent. Alors ?... Non. Le nombre ne prouve pas.

Sous un ciel aussi pur que celui de la Grèce (tiens... un vers !) ce peuple n'a pas su trouver la beauté. Il a été en contact avec elle et n'en a rien retenu. Il a connu le bouddhisme et n'a pas été digne de le conserver. Ses dieux sont grotesques. L'émotion qu'il demande aux figures qu'il en a faites est la terreur. Et quelle terreur ! Et par quels moyens ! C'est ici, et ici seulement qu'il existe une déesse de la petite vérole. La Kali de Jaggernaut avec sa face

Digitized by Google

noire et sa longue langue rouge pendante est d'une hideur naïve qui ne peut effrayer que des enfants. Ce peuple, dont nous montons peut-être, est le plus vieux en civilisation, un des plus vieux en tout cas, et ne devrait plus s'en contenter. Je sais, il y a les Upanishads. Mais je m'occupe de la religion de la masse et non de la philosophie des créateurs ou de celle qu'en ont extraite pour leur usage personnel, des intellectuels égoïstes ou des prêtres tyranniques.

Rarement — jamais ! — on n'a aussi bien réussi dans l'entreprise de l'abrutissement d'une race. Les Anglais peuvent être tranquilles : on a travaillé pour eux et de façon solide. Je crois décidément qu'on peut mesurer le niveau moral d'un peuple au respect qu'il a de la femme. Nulle part, sur la terre, autant qu'ici, elle n'est une victime. Cloîtrée, mariée à huit ans, condamnée au célibat perpétuel si l'enfant-mari vient à mourir. Tous les droits à l'homme ; à elle, autrefois, le devoir de brûler vive sur le bûcher du mari défunt ; aujourd'hui, l'opprobre jeté sur les veuves. Et l'infanticide des filles, si fréquent que les Anglais, ne pouvant l'empêcher, le cachent.

Pas de solidarité. Le village a son dieu. La maison a le sien. L'individu aussi. S'il arrive malheur à quiconque, c'est qu'il s'est trompé dans l'accomplissement des gestes rituels. Qu'il se débrouille avec les divinités. Il y en a trois cent millions. Je vous dis que ces gens-là sont fous ! Il est impossible d'en avoir une autre opinion pendant une promenade matinale sur le Gange... Un petit fait me fera comprendre. On a voulu construire, à un certain endroit, au bord du fleuve, un grand temple (on en manquait, il y en a cinq cents à Bénarès). On l'a construit sans en assurer les fondations : le temple a doucement penché d'un

Digitized by Google

côté et s'est arrêté lorsqu'il a trouvé le *dur*, comme disent les ingénieurs. Il en résulte des murs penchés, des colonnes obliques, et ce qui s'ensuit. Eh bien ! ce contre-sens est placé dans un milieu humain si déséquilibré, lui aussi, qu'on ne s'en étonne pas. Ce n'est pas plus illogique que tout le reste. Ici, c'est le normal qui détonnerait.

Et que de fumistes, que d'exploiteurs ! J'ai vu ce fameux lit garni de pointes, sur lequel, a-t-on raconté, les ascètes, les fakirs s'étendent afin de souffrir et d'attendrir les dieux. C'est une femme, maintenant, qui tient le rôle. Le prédécesseur s'est sans doute retiré des affaires, après fortune faite ; et soyez certain qu'il a vendu son fonds. Lorsque nous arrivons, le lit est vide. Mais, tout de suite, la femme sort de sa maison et vient, non pas s'étendre, mais s'asseoir sur les pointes. Les dimensions de son postérieur ne laisseraient aucun doute sur la présence d'une cuirasse dissimulée si son indifférence à s'installer permettait d'en conserver. Et aussitôt, c'est la demande du *bakchich*, bakchich qu'elle ne consent pas à recevoir de la main à la main, mais qu'il faut laisser tomber sur la chaise où elle le prendra quand nous aurons le dos tourné.



Le pauvre peuple paie pour se baigner dans le Gange. La rive sacrée est partagée en petites tranches qui ont des fermiers, et tout fidèle doit donner sa piécette avant d'aller faire ses ablutions. Aux endroits les plus sacrés c'est plus cher — naturellement. Le malheureux paie, et il faut voir avec quelle peine il tire des plis de son vêtement mouillé la mon-

Digitized by Google

naie qu'on lui réclame pour les fleurs qu'il abandonne à la rivière.

Elle charrie des fleurs, la mère Gange ! Et pas que des fleurs ! On ne brûle pas les cadavres de ceux qui sont morts de la petite vérole. On les jette au fleuve qui, parfois, ne veut pas s'en charger. De sorte que nous avons pu voir, ce matin, des chiens et des corbeaux qui déchiquetaient un quartier de viande rouge humaine. Et à dix pas au-dessous, des fidèles se rinçaient la bouche, et buvaient l'eau à même, pour se purifier. Qu'on s'étonne, après cela, qu'il meure, ici, de la peste, vingt mille personnes par semaine !

Doux pays ! Un dernier trait : sur ces marches du Gange, des enfants et des grandes personnes, constamment, jouent au cerf-volant sans cris, sans rires, avec gravité.

Lundi 7 février. — Je suis retourné au Gange. Il exerce sur moi une vive attraction. Je voudrais comprendre, afin de pouvoir m'apitoyer.

A un certain endroit, au ghat Manikarnika, j'ai retrouvé Lourdes. Mais Lourdes avec des suppliants qui paraissent ne pas souffrir. Alors, que viennent-ils faire ?

C'est une piscine, au bord du Gange. Elle est rectangulaire, et on y descend des quatre côtés par des marches de pierre. On s'y baigne, on y jette des fleurs et du lait, et on s'en va. On est venu avec une face insensible et l'on s'éloigne de même, silencieusement. Des pèlerins y arrivent pour la première fois. Ils sont gauches et timides. J'ai vu quatre hommes, jeunes, vigoureux, le torse nu, descendre avec embarras, sous la conduite d'un brahmane qui leur indiquait les gestes à accomplir. Le premier de ces gestes consiste

Digitized by Google

à prendre une pièce de monnaie, une pièce à soi, bien entendu, à la mouiller, à la tenir fortement serrée dans la main pendant un certain temps, et à la remettre ensuite au brahmane qui la garde et fait ainsi de belles recettes. C'est naïf, touchant et odieux. On sent que les pauvres pèlerins ont longtemps peiné pour réunir la somme nécessaire au voyage. Songez qu'ici, un homme travaille toute une journée pour vingt centimes. On devine, à la lenteur avec laquelle ils extraient la piécette des plis de leur pagne, ce qu'elle leur a coûté de sueur. Et la mine satisfaite du paresseux hâbleur qui la leur extorquait me faisait monter des poussées de révolte. Ils étaient graves et consentaient à ce sacrifice, tout en supputant ce qu'il leur coûtait réellement. Après, il leur a fallu payer pour des fleurs, puis pour une goutte de lait qu'on verse dans l'eau trouble. Je les ai suivis des yeux pendant qu'ils remontaient les degrés luisants, et ils étaient pour moi la représentation de la vraie misère humaine : la bêtise. Malheur aux pauvres d'esprit, car on leur vend une félicité future qu'ils ne posséderont pas, au prix de privations qui sont réelles ! Malheur aux pauvres d'esprit ! Ils ne connaîtront pas le royaume des cieux et la vie leur aura été douloureuse.

...J'avais tout à fait oublié que ces superstitions grossières sont à la base d'une échelle dont le haut baigne dans une philosophie sereine. Oui, ces gens-là et les grands philosophes des Upanishads se réclament des mêmes dieux. Les nobles esprits de l'Inde, sans avoir eu besoin, comme nous, de passer par la science expérimentale, ont découvert des vérités que nous découvrons après eux. Par la seule puissance de la méditation, ils ont donné, de l'univers, une explication qui longtemps nous a paru folle et que

Digitized by Google

nos savants sont à la veille d'accepter. A voir les barbotements dans la rivière et les faces horribles ou grotesques des dieux nichés dans les temples, je ne pouvais croire qu'il y eût rien de commun entre ce bétail religieux et ces sages dont le panthéisme est du positivisme et qui, à force de voir Dieu partout, finissent par démontrer qu'il n'est nulle part.

Quel mépris des autres hommes et quel orgueil ne leur a-t-il pas fallu pour maintenir la masse dans un tel abaissement !

Mardi 8 *février*. — Ce matin, dès sept heures, j'étais sur le fleuve.

Je ne puis savoir combien de temps je contemplerais ce spectacle avant de m'en lasser. Moins irrité, j'ai pu mieux goûter le charme et la diversité du tableau.

La foule qui se presse à cette heure, au bord du Gange, est considérable. La rive a été aménagée exclusivement pour les pratiques religieuses. Certains bords de fleuves sont pourvus d'outils pour l'industrie, pour le plaisir : les bords du Gange sont installés pour des baignades sacrées. Aux quatre ou cinq endroits les plus renommés, une foule de petits pontons se dressent, les uns contre les autres, formés seulement de deux planches soutenues au niveau de l'eau par des bambous. Ce sont les places des riches. Les autres prennent leurs ablutions sur les marches. Certains de ces petits pontons sont surmontés de larges parasols, et leurs propriétaires y paraissent comme chez eux. Ils y font leur petit ménage qui consiste à disposer près de soi des fleurs jaunes, blanches ou rouges, et des petits pots de cuivre ou d'argent. Beaucoup restent là, accroupis, ou les jambes croisées, pendant toute la matinée.

Digitized by Google

A d'autres endroits, des entrepreneurs malins ont construit, en maçonnerie, une sorte de quai percé de niches nombreuses qu'ils louent. Là, on est chez soi, et quelquefois on possède une statue divine, accolée au mur du fond.

Plus loin, sans aucun but religieux, des hommes lavent du linge à la manière des blanchisseurs d'Extrême-Orient, c'est-à-dire en le frappant à tour de bras sur une pierre plate. Tout le monde, d'ailleurs, fait sa toilette et sa lessive avant de procéder aux gestes rituels. Ces gestes sont souvent ridicules et quelquefois jolis. L'un des plus répétés consiste à se boucher le nez en contemplant le fleuve. Un autre, exige qu'on prenne l'eau du Gange dans les deux mains, et qu'on la regarde fixement. Il est bon aussi de jeter devant soi, avec la main droite, des petites pelletées de liquide. Un homme là-bas, tourne lentement sur lui-même. Un autre se tient, les paumes des mains en avant à la hauteur des épaules, dans une attitude d'extase. Un groupe descend avec peine : c'est un vieillard aveugle, bouffi de graisse, que l'on conduit à son bain religieux. Sur toute la rive, l'eau secouée de petits clapotis reflète en tremblotant la lumière du soleil, les couleurs vives des étoffes et les éclairs jaunes ou blancs des vases de métal. Et en même temps, elle entraîne doucement de minuscules îlots de fleurs éclatantes.

On se rince la bouche, on se savonne; on se ponce les pieds à la pierre des marches. L'ensemble tient à la fois du bain de mer, du lavoir, du cabinet de toilette et de la colonie d'aliénés inoffensifs. Supposez cette animation au bord d'une rivière qui baignerait pendant deux lieues les murs de Carcassonne et vous aurez une idée de Bénarès.

Digitized by Google

Notre étonnement, notre gêne, plutôt, s'augmente de ceci qu'à une légère différence dans la couleur de la peau, ces hommes nous ressemblent. A chaque instant, la physionomie d'un des nôtres est évoquée par les visages de ces étrangers. A l'extérieur, leur crâne est fait comme le nôtre. A l'intérieur, il contient bien peu de cellules semblables. Il faut nous y résigner, nous ne saurons jamais pourquoi.

Et qu'on ne dise pas « ils sont heureux ». Parce qu'ils ne sont pas heureux. Ils sont constamment préoccupés. L'ennui se lit sur tous les visages. Il n'est point pour eux d'autres fêtes que les fêtes religieuses. Pas d'assemblées que pour prier, et pour prier dans la terreur ou dans l'inquiétude incessantes.



Je me suis arrêté un peu plus longuement qu'avant-hier devant le quai où l'on brûle les corps. A vrai dire, la chose est beaucoup moins macabre qu'à Calcutta. On apporte le cadavre ficelé et enveloppé; de blanc pour un homme et de rose pour une femme. Le paquet est ornementé de quelques feuilles de papier rouge ou doré. On le descend au bord du Gange, on l'arrose, on le couche sur le lit de bois préparé, on le recouvre de bois encore, et l'on allume. On ne voit plus rien que des flammes et de la fumée. Si. Parfois un pied noir dépasse et s'agite un peu.

Devant un de ces tas de bois qui attend, une vieille est là-bas, vêtue de blanc immaculé. Elle est assise sur les marches et elle pleure en criant. On apporte le corps de celui qui l'a quittée, on le couche sur son dernier lit. Elle fait un mouvement. On l'écarte sans sympathie, sans brutalité, comme on ferait d'un

Digitized by Google

enfant qui risquerait de se faire mal en touchant ce qu'il est défendu aux enfants de toucher. Elle s'assied, docile, sans cesser de pleurer. Le corps une fois recouvert, on la prend par la main, on l'oblige à se lever, on lui fait tenir de l'autre une poignée de paille et, de la façon dont on s'acquitterait d'une formalité indispensable, on lui fait faire trois fois le tour du bûcher. On y met le feu... Je la vois s'en aller toute seule, sans se retourner, toujours criant ; et grimper avec peine les marches trop hautes pour ses vieilles jambes. Sous le soleil, à travers les vibrations de l'air surchauffé par la fumée invisible, je la suis longtemps des yeux.



Une dernière et longue promenade à pied dans la ville insensée, où l'on croise avec stupeur des fous hurlants, maquillés, que personne ne regarde et dont nul ne s'étonne. On dit qu'il y a à Bénarès cinq cents temples. Dans ce nombre, ne sont pas comptées les innombrables chapelles dont les murs de presque toutes ses rues sont percés. Beaucoup de ces vieilles chapelles sont abandonnées ; elles ont perdu leurs grilles, et le symbole mâle et femelle de la génération s'y montre, répété jusqu'à l'obsession. On passe devant vingt, trente lingams couverts de poussière, dont personne ne se soucie plus ; et, sans qu'on sache pourquoi, tout à coup, on en voit un, semblable à tous les autres, qui est fraîchement arrosé de beurre fondu ou d'eau du Gange et sur lequel des petites fleurs, fraîches encore, ont été délicatement placées.

A chaque instant, à chaque dix pas, un pan de mur sculpté révèle un temple ou des chapelles avec

Digitized by Google

leurs monstrueuses divinités noires ou rouges, la Kali et son collier de têtes coupées, le Ganesh à la tête d'éléphant. Et dans toutes les rues qui conduisent au Gange, c'est une interminable procession d'hommes et de femmes portant le vase de cuivre rempli de l'eau du fleuve, rapportée pieusement et qu'on préserve en hâte, et de très loin, contre la souillure de notre haleine.



Demain matin nous quittons Bénarès. D'autres viendront et la verront, dans cent ans, dans mille ans peut-être, toute semblable. Et elle était ainsi il y a trente siècles !



L'après-midi, nous sommes allés faire notre visite d'adieux au Maharajah, dans son palais moyenâgeux, au bord du Gange, très loin. On n'a pas voulu nous laisser partir sans nous faire voir, dans une cage, un énorme tigre, qu'on excite à hurler pour le plaisir des visiteurs.

En bas, au bord du Gange, les éléphants du souverain se baignent, au pied des remparts crénelés.

C'était très beau.

Allahabad

Mercredi 9 *et jeudi* 10 *février*. — N'y manquez pas! Si vous le pouvez, n'y manquez pas! Arrangez votre programme de façon à vous trouver à Allahabad vers le dix février. Informez-vous d'avance,

Digitized by Google

auprès des compagnies de chemin de fer, par exemple, de la date de la Magh-Mela, et assistez-y.

C'est un pèlerinage qui attire ici, à cette date, un million d'êtres humains.

En dépit de son nom mahométan, Allahabad est un des endroits les plus saints de l'Inde, et le confluent des deux rivières qui s'y rencontrent, la Jumma et le Gange, est l'endroit où l'on vient se baigner, une fois l'an, à une époque qui correspond à la fin de la première dizaine de notre mois de février.

On y accourt de tous les points de l'Inde.

Nous avons été avertis hier, et après quelques efforts sur l'indicateur des chemins de fer et quelques télégrammes, nous avons pu modifier notre itinéraire et venir ici pour un spectacle que je devine merveilleux.

— Nous verrons bien, comme disait Renan.

. . . .

J'en reviens...

...Le Grand-Prix — Le Derby d'Epsom — En rev'nant d'la R'vue — Trouville — Lourdes — La Fête de Neuilly — La Foire de Nijnii-Novgorod — Le Campement des Turcs devant Constantinople — La halte dans le Sahara d'une nation tout entière, évoquez tout cela...

A travers une plaine immense, trois ou quatre routes, toutes droites, interminables, convergent là, à ce confluent des deux rivières sacrées, loin du cantonnement anglais et de la ville indigène.

Du fort voisin, on peut voir depuis plusieurs jours, comme je le vois ce matin, les lignes de ces routes sans arbres. Elles semblent vibrer. Une humanité y coule, incessamment, en flots pressés, chacun coudoyant ses voisins de droite et de gauche, poussant

Digitized by Google

celui de devant, poussé par celui d'arrière. Tout cela est gris de vêtements et de poussière, avec des notes rouges fréquentes. Des voitures appelées ici *ekka*, et si drôles, si légères, composées comme elles le sont d'un simple siège sur de hautes roues et de deux brancards, se font faire place aux grands cris des cochers. Beaucoup, qui renferment des femmes de distinction, sont encapuchonnées. De lourds chariots descendent aussi, aux roues massives, et traînés par des bœufs. Pour savoir comment se rejoindre, les habitants de chaque village portent un étendard triangulaire: ou vert, ou rouge, ou blanc, ou de tout autre ton violent. Des emblèmes, des personnages y sont peints en couleurs éclatantes, et les hampes de bambou ont dix mètres de hauteur. Ces gens-là sont venus à pied. D'autres, beaucoup, ont pris le chemin de fer et sont si nombreux que les compagnies ont organisé des trains spéciaux, et installé ici, dans des baraques provisoires, des guichets supplémentaires, multipliés, pour la distribution des billets. Il n'y a pas que des pauvres dans cette foule. Des cavaliers, porteurs de lances où flottent des guidons, précèdent et suivent la calèche tapageuse d'un rajah. La foule avance, ardente, tendue par l'effort en avant, courbée sous le poids des bagages. Certains ont amené avec eux les masques grotesques qui sont leurs dieux ; d'autres conduisent au bain sacré leurs bestiaux. Ce défilé continue incessamment, plein la route; et aussi loin qu'on peut regarder, on distingue encore des étendards au-dessus de la poussière, au soleil.

Dès que tout le monde arrive assez près de la Jumma pour l'apercevoir, chacun se prosterne et touche la terre du front, deux ou trois fois.

Digitized by Google

Au confluent, à l'époque des basses eaux où nous sommes, une immense étendue de sable a été laissée à découvert. De longs corps de bâtiment, hauts seulement de deux mètres, *rien qu'en paille*, y forment une ville improvisée dont les rues se coupent à angles droits. La géométrie anglaise a dû passer par là.

Les riches ont affermé de longs et larges bateaux plats, pontés, sur lesquels des cabanes de paille ont été dressées. On dirait autant d'arches de Noé. Des centaines. Les moins riches s'abriteront pendant un jour ou deux dans les maisons de paille, et les pauvres s'installeront simplement sur le sable. On y creusera un trou qui servira de foyer pour y cuire un peu de riz. Le soir, tout s'illuminera d'une constellation de points brillants et la fumée bleue à peine poussée par la brise sortira des toits sans cheminée.

La veille du jour sacré, tout le monde est là. On me dit qu'il y a un million d'êtres. Certainement, c'est par centaines de mille qu'il faut les compter. Toute cette foule s'endort autour des étendards plantés dans le sable.

...Alors, lorsque le soleil se lève...

...Lorsque le soleil se lève, dépasse le brouillard, et rosit d'abord, puis éclaire toute la scène, cela fait un joli tableau, vous pouvez le croire.

Les étendards surtout, qui sont peut-être cinq ou six cents et de couleurs si vives, et dont les triangles d'étoffes colorées s'étalent à peine sous la brise trop faible, et le murmure de cette foule, et ces tentes, ces paillotes, l'eau verte des deux grands cours d'eau, le gris du sable, la foule fourmillante au milieu de laquelle passent des éléphants qui paraissent énormes et noirs; tout cela, au pied du fort construit

Digitized by Google

par Akhbar, au pied du fort de briques rouges qui prolonge au loin ses murs à pic et ses larges tours; tout cela fait penser à un des grands mouvements de l'humanité, évoque l'idée d'une armée d'Orient, innombrable, attendant l'heure du combat, l'heure de l'assaut des murailles silencieuses. Il faut que je nomme encore les centaines d'étendards multicolores perchés aux cimes des hauts bambous, parce qu'ils animent et caractérisent le tableau, lorsqu'on le contemple de loin.

Si l'on s'approche, si l'on se mêle à cette multitude, les sujets d'intérêt sont nombreux. Des fakirs, d'abord. Beaucoup de fakirs. Je n'en ai vu qu'un qui m'ait paru chercher ici autre chose qu'un bénéfice prélevé sur la piété des pèlerins. C'est un homme nu tout couvert de poudre jaune et qui s'était étendu sur une planche garnie de hautes pointes de fer. Contrairement à la manière de celui de Bénarès, il ne mendiait pas, il se déroba à mon appareil photographique, et lorsque j'eus le dos tourné, il se réinstalla sur son appareil, la figure impassible.

On le regardait à peine. Même des petits groupes qu'on devinait venus de très loin, à la manière dont ils restaient étroitement serrés, ne s'arrêtaient pas devant lui. Ils allaient, l'air étonné et sombre, avec un peu de l'allure des provinciaux venus à une exposition universelle. Les autres fakirs, au corps frotté de cendres, ou d'ocre, ou de rouge, se tenaient immobiles, dans l'attitude classique, devant un linge étendu à terre et sur lequel les fidèles, en passant, jetaient l'aumône d'une pincée de riz. L'un d'eux, pour hâter et accroître la recette, faisait des pirouettes, des culbutes et l'arbre droit. Il éveillait le souvenir de la

Digitized by Google

fête de Neuilly. D'autres choses le rappelaient encore, notamment une baraque toute semblable à l'une des plus petites de nos foires. Deux énormes faces grotesques y étaient offertes aux regards. Cela ressemblait tellement à un jeu de massacre, que je cherchais des yeux, à côté, les corbeilles contenant les boules :

— Exercez votre adresse, messieurs et dames !

Non, ce n'étaient pas des masques proposés aux coups des passants, c'étaient des dieux montrés à leur piété. Plus loin, sous une tente, des vues, des images qu'on regarde, penché, à travers une lentille grossissante. Et plus loin encore, une autre tente, la seule peut-être dont le but fut l'amusement et où des Indiens faisaient des tours de cartes. Elle était d'ailleurs peu achalandée, comparativement surtout aux tentes sous lesquelles des prédicateurs, commodément assis, lisaient et commentaient, pour une foule attentive, les textes sacrés.

Il y avait aussi des marchands. Des marchands de pipes à eau, des marchands d'ustensiles de ménage, de mille choses encore. Mais ce qui dominait, c'étaient les appels au sentiment religieux. Un au moins était assez agréable à regarder. L'entrepreneur avait eu l'idée de montrer des dieux réels, et il avait déguisé ses trois enfants pour les représenter. Il les avait enveloppés de tulle rose, et leur tête était ornée de carton découpé et argenté. Les faces étaient fort maquillées. Le tout donnait l'impression de tableaux vivants, mais rappelait surtout les hommes de bronze dont Paris fut affligé il y a quelques années. Devant eux, le tapis traditionnel pour recevoir les sous.

Tout cela, c'était l'accessoire. L'essentiel, c'était le bain. Nous avons pris un bateau et nous nous

Digitized by Google

sommes promenés devant la grève. Nous avons retrouvé là toutes les attitudes, tous les gestes déjà remarqués à Bénarès. Des vieillards grelottaient, de l'eau jusqu'à mi-corps. Grelottaient aussi les marchands de fleurs, si nombreux, qui offraient à chacun, sur un plateau d'osier, des petits lots de fleurs jaunes que le fidèle, d'un léger coup sec, jetait à l'eau, offrait à la rivière sainte, en si grand nombre que des îlots dorés et parfumés s'en allaient ainsi à la dérive.

Et tous ces gens étaient tristes. Il n'y avait pas un rire, pas un sourire, pas un éclat de voix. Les femmes, quelques-unes jolies, offraient aux regards leur nudité apparente sous les linges mouillés. Personne ne les voyait. Je crois que cette religion de terreur a tué l'amour chez les hommes qu'elle opprime. Les enfants qu'on immergeait dans l'eau froide ne pleuraient pas.

Incessamment, partant du pied du grand fort rouge, des bateaux chargés chacun d'une centaine de pèlerins, jolis à voir dans le bariolage des costumes, transportaient les plus pressés et les plus fervents à la pointe même qui sépare les deux fleuves, à cet endroit où le bain est le plus agréable aux dieux. Je ne répèterai jamais assez que cette foule était triste. L'Inde tout entière est peuplée de gens qui portent leur malheur écrit sur leur visage.

Des notes modernes détonnent. Un des mille étendards représente, savez-vous quoi ? Une locomotive grossièrement dessinée, avec des roues qui portent la chaudière sur leur circonférence, et un gros panache de fumée, exactement semblable à celles que dessinent nos enfants. Et sur un des grands bateaux, j'ai vu des bicyclettes.

Digitized by Google

A l'intérieur du fort, non loin du pilier d'Asoka, il y a un temple célèbre, le temple de l'Arbre-qui-ne-meurt-jamais.

Il offre cette particularité qu'on ne le voit pas, car il est souterrain. Une foule s'engouffre dans le sol par un escalier peu large. Je me mêle à elle, espérant passer inaperçu. Mais un prêtre me voit. Il me salue, m'invite à descendre, et, comme j'y consens, il se jette à corps perdu dans la masse de ses fidèles, frappant à tour de bras, poussant, bousculant, criant, invectivant, sans qu'il me soit possible de modérer son zèle. Le troupeau humain n'oppose aucune résistance, ne regarde même pas d'où viennent les coups, et autant qu'il est possible, cède à la poussée.

Je me trouve ainsi transporté au bas des marches. Le temple est tout petit, bas, et des piliers nombreux ne permettent pas d'en voir l'ensemble. Il n'est d'ailleurs éclairé que par des lampes fumeuses et par quelque lumière que laissent passer, d'en haut, des ouvertures étroites pratiquées dans le plafond. Et la foule est si dense, si ardente, si émue, qu'on ne voit qu'elle. Négligeant, ou presque, des statues de divinités qui sont dressées contre les murs, tous s'efforcent vers un point, vers l'Arbre miraculeux qui ne meurt jamais. Le voici. Grâce aux violences du prêtre (dont je ne comprends pas l'empressement, mais il faut se résoudre à ne rien comprendre ici) je puis voir, d'où je suis placé, les figures des êtres qui défilent devant l'arbre saint. Elles sont illuminées de joie, de piété, de ferveur. Les mains se tendent, fébriles, tremblantes, pour toucher le bois sacré. Les pèlerins les plus favorisés, ceux qui peuvent poser leur front sur la dalle voisine, sont radieux. Des aumônes pleuvent : des sous, des pièces blan-

Digitized by Google

ches, des pièces d'or. Le tronc de l'arbre flamboie aux lampes qui l'environnent, aux dorures des papiers pieusement apposés, et des fleurs, des fleurs, des fleurs l'entourent. Les fleurs glissent à terre, et on marche sur un tapis gluant dont le parfum se perçoit malgré l'âcreté de la fumée des lampes. L'arbre se perd dans le toit, dans la nuit, et sans doute, il étale au plein jour des branches et des feuilles. Mais son pied seul, la partie seule qui se trouve dans le souterrain mérite et attire les adorations.

Le prêtre m'ouvre, à sa manière, un passage dans la foule de ces malheureux, et je me retrouve à la lumière, un peu abasourdi.

***

J'ai voulu revoir le temple vide.

J'y suis retourné à la nuit tombante alors que les portes en étaient fermées aux fidèles, et j'ai pu le regarder à mon aise. J'ai été frappé de sa ressemblance avec le temple, souterrain aussi, qui se trouve là-bas en Egypte, à côté du Sphinx. Bien entendu nous sommes ici en présence d'une réduction, mais les piliers monolithes, sans sculptures, aux arêtes vives, sont les mêmes. La même pensée certainement a inspiré les constructeurs de celui-ci et de celui-là. Et peut-être sont-ils des temples contemporains. Je m'exprime mal. Je voulais dire qu'ils ont dû être élevés par des humanités du même âge.

Le prêtre d'hier ne parlait que l'indoustani. Il me donne, aujourd'hui, pour cicerone, son fils, qui, lui, peut m'expliquer les dieux dont je vois les statues noircies : le Soleil, la Lune, l'Air, l'Eau, et aussi la représentation d'un fakir qui se brûla lui-même (?)

Digitized by Google

A cet endroit, on voit encore des moines et des saints hommes qui traduisent les livres sacrés. Mais tout cela ne m'intéresse pas. Je veux voir à mon aise l'Arbre qui ne meurt pas.

Hélas !

Il n'y a pas deux heures que le dernier fidèle est parti et déjà — qu'on me passe cette expression vulgaire — le ménage est fait. Le tronc d'arbre est là, tout noir, banal et laid. Toutes les pièces de monnaie ont été enlevées, bien entendu, on suppose avec quel soin, mais aussi les dorures et les fleurs. Le sol a été balayé, et il n'y a plus dans les coins que de petits tas d'ordures composés des fleurs si pieusement déposées par les pauvres gens. Et l'Arbre qui ne meurt pas n'est qu'un tronc d'arbre mort. Il ne se prolonge pas à travers le plafond du temple et n'offre pas ses feuilles au soleil ni ses branches aux oiseaux. Il est piteusement coupé à peu de hauteur. Je ne sais quel artifice voilait tout à l'heure cette mutilation. Ce n'est qu'un tronc d'arbre formé de deux grosses branches qui s'arrêtent trop tôt, comme deux moignons. Je suis sorti attristé par la révélation de cette duperie.

Du haut du fort, j'ai regardé la vaste étendue tantôt couverte de multitude. Elle est déserte. Seules les maisons de paille sont restées. La foule est partie, car la journée sacrée est terminée. Les dieux ne sont plus là, et les groupes s'en retournent chez eux, avec leurs étendards roulés, et tous ces hommes et toutes ces femmes marchent silencieusement, courbés sous le poids des fardeaux, toujours aussi tristes.

Mais quel beau spectacle !

La halte dans le Sahara d'une armée tout entière, le Grand-Prix, la fête de Neuilly, Trouville, Lourdes,

Digitized by Google

le campement des Turcs devant Constantinople, et tant de choses encore...

***

Vendredi 11 février. — Aujourd'hui, journée de voyage en chemin de fer, et sur le soir, une petite inquiétude, avec une histoire d'Anglais en caleçon.

Sur le programme élaboré cet été, j'avais prévu une visite aux temples de Kajraha dont Rousselet, dans l'*Inde des Rajahs*, a donné une séduisante description. Je désirais aussi sortir de la grande voie fréquentée par les touristes, et voir un coin de l'Inde... sans les Européens. L'excursion à Kajraha permettait tout cela, avec cet avantage que le pays est un pays de culture, et très arriéré.

La difficulté était d'atteindre Kajraha. Précisément, parce que loin des sentiers battus, la contrée n'offre, en dehors du chemin de fer (deux trains par jour), aucun moyen ordinaire de transport. Et les temples sont à cinquante kilomètres de la petite station de Mahoba, par la mauvaise route, et à cent kilomètres par la meilleure.

A Calcutta, j'avais conté mon embarras à l'aimable M. Dunlop Smith, secrétaire particulier du vice-roi, et il avait bien voulu me promettre de nous faciliter notre promenade. Et en effet, à Allahabad, je reçois une dépêche d'un résident anglais me disant à peu près : « On a demandé au Rajah de Chatairpur de faire un arrangement pour vous. »

Et là-dessus, sans en savoir davantage, après avoir télégraphié un peu au petit bonheur l'heure de notre arrivée à Mahoba, nous voilà partis.

Je glisse rapidement sur le petit ennui éprouvé la

Digitized by Google

veille à Allahabad et qui avait failli tout compromettre. Maladroitement, j'avais attendu presque jusqu'à la dernière roupie avant d'aller prendre de l'argent à la banque, et j'avais remis cette importante démarche jusqu'au dernier moment. Nous devions prendre le train le matin à sept heures, notez cela. J'étais tout fier en arrivant devant l'établissement financier et je me félicitais des facilités données par une lettre de crédit. Dans cette belle maison, il y avait de l'argent qui m'attendait, etc... Hélas ! Bureaux fermés à cause de la fête. — Quand ouvriront-ils ? Demain à dix heures. (Méfiez-vous des jours de fête imprévus).

J'ai passé un mauvais moment. Démarches infructueuses pour forcer la consigne. L'idée me vient enfin d'aller à la gare. Bonne idée, car j'y apprends qu'avec une certaine combinaison de trains, en utilisant pendant deux heures la malle de Bombay, nous pourrons atteindre Mahoba à l'heure dite.

Nous déjeunons à trois heures et nous prenons des renseignements sur Mahoba. J'avais télégraphié au *dakbungalow* pour y commander à dîner et y retenir la chambre. Voilà que j'apprends qu'il est à dix kilomètres de la station, sur une colline. Plus nous approchons de Mahoba et plus les renseignements se précisent : dans le mauvais sens. A l'heure où nous arriverons, il fera nuit noire, et il n'y aura aucun moyen d'atteindre le bungalow que d'y aller à pied. Dix kilomètres en pleine nuit, dans un pays inconnu et en montant ! Il faut nous forcer un peu pour en rire. Nous déclarons que « ça s'arrangera » et nous nous demandons par quel moyen, le lendemain, nous atteindrons Kajraha.

A éléphant ? L'éléphant fait du quatre à l'heure.

Digitized by Google

Cela représente douze heures d'éléphant pour aller et autant pour revenir ! En charrette à bœufs ? Il faudra compter six heures, et nos côtes sont à peine guéries des contusions du dernier voyage de ce genre à Buhbaneswar. Mais qui sait si nous ne trouverons pas une automobile à la station ?

La voici, la station. Il s'agit de se débrouiller. Il est certain maintenant que nous n'y trouverons rien à manger. Mais il y a une chambre de voyageurs où l'on peut coucher. Nous décidons que nous ne dînerons pas : nous préférons cela aux fatigues des dix kilomètres pour atteindre le bungalow.

Nous avons un servant depuis quelques jours : un bon mahométan nommé Nobail, de Chandernagor, où il était gendarme. Il n'a, je crois, jamais voyagé, mais il parle français, ou plutôt petit nègre. Ce qui est plus utile, c'est qu'il s'exprime couramment en indoustani. C'est lui qui est chargé de mes relations avec les indigènes. Il explique donc notre cas au chef de gare. Celui-ci paraît fort embarrassé. Je viens à la rescousse. Je lui demande la *bedroom* et, pour vaincre une résistance que je vois et que je ne m'explique pas, je lui montre ma lettre officielle de recommandation. Effet rapide.

Il prend une soudaine détermination et nous emmène tous les trois à sa suite. Voici bien la *bedroom*. Il ouvre une porte à deux battants et nous nous trouvons en présence d'un Anglais que le bruit a réveillé en sursaut, et qui se jette hors de son lit. Les Anglais, en voyage, ont heureusement l'habitude de coucher avec un caleçon. Je surmonte une folle envie de rire : *I beg your pardon, sir...* Nous gardons notre sérieux. Pendant que je continue à mendier mon pardon, le chef de gare montre ma lettre à l'Anglais qui

Digitized by Google

rougit comme une jeune fille en se voyant dans un tel costume en face d'une lady et d'un gentleman recommandés par le vice-roi. Il cherche son pantalon, ne le trouve pas, rougit encore, prend sa pipe, la repose, le trouve, passe une jambe, s'excuse, et veut absolument s'en aller et nous céder la place. Je refuse, je proteste. Il ne répond pas et s'habille en hâte.

Il veut aller réveiller son chef qui nous donnera une hospitalité meilleure que celle du bungalow. Je refuse tout net. On réintègre presque de force cet excellent homme dans la *bedroom*, on en ferme la porte et je suppose qu'il a dû mettre quelque temps à reprendre son somme interrompu.

Nobail revient, il a des nouvelles : une voiture est là qui va nous conduire au bungalow, et il nous apporte une lettre.

Elle est du rajah de Chatairpur, sur le domaine de qui sont situés les temples de Kajraha, et elle est écrite à la machine à écrire : voilà qui éloigne l'idée du voyage à dos d'éléphants. Le texte est des plus corrects, des plus modernes, et nous apprend qu'une automobile est à notre disposition, ainsi qu'une tonga pour les bagages, et qu'une tente sera dressée à Kajraha à notre intention, avec des lits, des victuailles et un cuisinier.

Vive le Maharajah de Chatairpur !

Coucher sous la tente en face des temples, voilà ce que je n'avais pas osé rêver.

La voiture trouvée par Nobail est tout simplement la tonga du Maharajah. Dans la nuit noire, on y presse, je ne sais comment, et Nobail, et les *bedding*, et des valises. Nous nous hissons à l'arrière. L'essieu crie et ne se rompt pas. Nous croyons être au complet.

Digitized by Google

Non. Un homme saute sur le marchepied : c'est le valet de pied inévitable en Extrême-Orient. Ne vous frappez pas : il est vêtu de haillons. Nous partons dans l'inconnu. C'est délicieux. L'attelage s'arrête de temps en temps : chaque fois, nous nous croyons au but, mais on repart. Le cocher ne sait pas où est le bungalow. On cherche un indigène pour avoir le renseignement et nous arrivons enfin.

Le bungalow est en pleine montagne, et un bon vieux bonhomme tout noir avec une barbe blanche nous salue jusqu'à terre. La garde des bungalow est donnée, en faveur, à d'anciens soldats indigènes... qui font de leur mieux. Ce n'est pas toujours bien. Mais le nôtre a tant de bonne volonté que je ne veux pas insister. Tout de même, il y a loin de la somptueuse chambre à coucher et des salons luxueux du Maharajah de Bénarès, à l'installation d'ici. Il y a même trop loin. Mais la vie est faite de contrastes, et ce que nous avons est un peu mieux — à peine — que l'absence de dîner et d'abri. *Seulement cette odeur de brûlé pendant tout le repas est bien désagréable.*

Kajraha

Dimanche 13 *février*. — J'écris devant notre tente, sur une petite table, en plein air, après avoir dormi délicieusement dix heures. Depuis hier trois heures, je suis à Kajraha, et j'y goûte un plaisir extrême.

Pourquoi ?

Est-ce la vue des temples ? Ils sont au nombre de six ou sept, à peu près semblables et fort beaux. Mais le décor leur donne un charme particulier. Ils sont situés au milieu d'une grande plaine entourée

Digitized by Google

de collines bleues, dans un grand cirque. Les lignes de l'horizon lointain sont d'une harmonie et d'une douceur infinies. Je serais incapable de dire pourquoi le souvenir des nobles contours de la campagne florentine me revient à la mémoire. La plaine, parsemée d'arbres, et immense, n'est gâtée par la ligne droite d'aucune route. Elle est peuplée, cependant. Des hommes, conduisant des bestiaux, vont et viennent. Des cavaliers, coiffés du turban indien, montés sur des petits chevaux fringants, vêtus de belles couleurs, passent sous les arbres. Les bœufs ont au cou des clochettes qui tintent clairement. Personne qui nous ressemble, sauf un vieillard à longue barbe blanche qui dirige les travaux des temples et qui en semble le génie familier. Il vient à notre rencontre, le plus aimablement du monde. Malgré la pleine chaleur de trois heures, il m'accompagne dans la première visite que je n'ai pas la patience de retarder, et mon enthousiasme le rend heureux. Il grimpe avec moi les hautes marches des escaliers, et jouit de mon plaisir.

Mais à part lui, rien qui rappelle l'Europe, rien qui rappelle le temps présent. Pas de touristes, pas d'agences, pas de guides, pas de mendiants. Pas de noms gravés par des imbéciles prétentieux sur les pierres sacrées. L'ensemble n'est pas gâté par des admirations trop nombreuses, et la mémoire n'est pas chargée du souvenir de trop ardentes descriptions. On a la beauté et l'émotion pour soi ; on a la joie de découvrir et non pas le désir de retrouver.

Ces temples sont des bijoux. Ceux qui les ont construits n'ont pas voulu frapper nos imaginations, ni les écraser. Aucune recherche d'horreur, ni de majesté.

Digitized by Google

Ils sont petits et ravissants. Bien faits cependant, pour satisfaire le besoin de religiosité d'une foule.

Un escalier de pierre, raide, aux marches étroites et hautes, conduit à une plate-forme sur laquelle le temple est édifié. Un autre escalier amène à la porte. Un corridor, une petite salle soutenue par des piliers, puis le sanctuaire, surélevé encore de trois ou quatre marches. Rien de plus simple. Rien de plus compréhensible. En bas, dans la plaine, le peuple. Sur la plate-forme les dignitaires, les nobles, les puissants. Dans l'étroit couloir, le clergé ; dans la petite salle, les initiés ; et seul en face du Dieu, presque invisible, le grand-prêtre.

Et dans ce petit espace, le ciel a vidé sur la terre toutes ses divinités. Les statues sont en nombre incalculable. Toute la pierre de ce temple est animée. Les chapiteaux eux-mêmes sont faits de personnages. Des moulures, des dessins, des ornements ingénieux supportent, entourent, encadrent, soulignent cette multitude. Hélas ! la passion religieuse les a inspirés, la passion religieuse d'autres hommes les a mutilés. Ici, comme dans nos cathédrales, la plupart des têtes ont été brisées. Certains ménagements sont incompréhensibles. Dans un groupe de deux figures, une tête de femme a été épargnée, ce qui ne peut s'expliquer que par un reste de respect chez les destructeurs. Le dieu Vichnou d'un des temples est intact dans son sanctuaire, derrière la pierre des sacrifices. Devant lui, une marche montre le poli émouvant que lui ont donné les fronts qui l'ont touchée pieusement. J'ai rêvé longtemps devant cette pierre-là. L'extérieur du sanctuaire est fait d'un grand nombre de colonnettes, et peuplé, lui aussi, de divinités, à en déborder. Et ils ont débordé, en effet, les petits

Digitized by Google

dieux de pierre rouge. Leur foule s'est répandue à l'extérieur du temple, dont les murailles sont faites de leurs corps innombrables. Innombrable est le mot juste puisque le souci d'exactitude d'un Anglais n'a pu fixer un chiffre. « J'ai compté plus de huit cents figures », dit Fergusson. Il n'y a pas que des dieux. Tout autour du temple court une frise étroite composée de petits éléphants combattants, tout un défilé spirituel et joliment sculpté qui fait sourire les yeux.

Un aimable éclectisme tolérait, à côté du temple de Vichnou, un temple à Siva. Il est différent, formé d'une seule coupole sous laquelle se dresse un énorme *lingam* de granit qui doit bien avoir un mètre et demi de diamètre, et qui remplit tout le petit temple.

Planté orgueilleusement dans le symbole complémentaire de la génération, il reçoit, par une ouverture ménagée dans la coupole, la bénédiction des eaux du ciel, et des oiseaux viennent boire à sa base. Longtemps après que les ardeurs du soleil ont desséché la plaine, ils trouvent encore là de quoi ne pas mourir de soif.

La borne énorme et significative est seule, sous ce dôme qu'elle emplit, et aucune sculpture ne détourne l'attention qu'elle accapare, ne distrait la gravité qu'elle impose. Car nous sommes loin de la grivoiserie, et ce sont seules des pensées élevées et sérieuses qui sont évoquées. Deux petites fleurs, toutes fraîches, posées devant, disent la fidélité d'adorateurs invisibles, mystérieux, qui se cachent peut-être pour apporter cette offrande, car les temples de Kajraha sont abandonnés. Autour des dieux nombreux et animés, il n'y a plus que la solitude et le silence. Les gens d'ici ne les comprennent plus, et ils

Digitized by Google

ont dressé, dans la plaine, en face de ces merveilles, une pierre banale, grossièrement sculptée, où grimace le dieu informe, tout rouge, grotesque et puéril, à la mesure de leurs aspirations d'aujourd'hui.

...En sortant d'un temple, dans la clarté de la campagne subitement retrouvée, une bande de dromadaires broute les feuilles des arbres sous l'œil placide d'un berger.

Le soir, des feux s'allument, des hommes se groupent autour, des ombres fantastiques et démesurées s'agitent, et là-haut, le croissant de la lune éteint, dans le ciel bleu, un grand nombre d'étoiles.

On vous dira, ou vous lirez que beaucoup de sculptures sont obscènes. Que cela ne vous arrête pas. Il faut les chercher pour les trouver, et savoir, pour reconnaître. Que cela ne vous attire pas non plus. Je vous ai déjà dit qu'elles sont loin de la paillardise : leurs gestes semblent des gestes de sacrifices plutôt que de galanterie.

Cependant, il y a des couples gracieux, et des mains s'arrondissent sur des seins dans de jolies caresses. C'est la première fois depuis la Birmanie, que je vois un emblème religieux dont le but n'est pas d'évoquer la terreur.

...Je me bornerai à dire que non loin de ces temples, on achève un édifice destiné à recevoir les cendres du grand-père du Maharajah actuel.



Le lendemain matin, nous avons fait une nouvelle visite aux temples élégants, puis nous avons parcouru, en auto, à travers la jungle, la longue route poussiéreuse où nous dérangions des bandes de singes, où

Digitized by Google

nous faisions s'envoler des quantités d'oiseaux bleus et de tourterelles.

En approchant du bungalow nous avons retrouvé, à un certain endroit, les vautours et les aigles qui nous avaient étonnés au départ par leur nombre.

Renseignements pris, c'est là que les habitants du village voisin incinèrent leurs cadavres. Pendant le dîner, l'autre soir, ce n'était pas la cuisine qui sentait le brûlé...



A minuit, nous arrivons à Jhansi, et nous couchons dans la salle d'attente, ce qui est normal dans ce pays. Mais on y dort mal, car Jhansi est un endroit où il passe beaucoup de trains, même la nuit.

Digitized by Google

L'INDE MUSULMANE

Gwalior

Mardi 15 *février*. — Quelques heures de chemin de fer et tout est changé : le paysage, les maisons, les palais, les temples et les hommes.

Nous venons de passer de l'Inde indoue dans l'Inde musulmane.

Au lieu des misérables échoppes de Calcutta, des lamentables, des sordides installations au rez-de-chaussée de maisons prétentieuses, voici des habitations gaies ; les dieux de Bénarès, obsédants par leur multitude, par leur présence incessante ont disparu ; les mille manifestations extérieures de la piété indoue également. La tristesse, l'ennui peint sur tous les visages fait place à de l'animation, même à de la gaîté. Pour la première fois nous voyons des enfants jouer, et des hommes rire. Fait plus significatif encore, marque plus frappante d'une vie plus heureuse: ici, l'homme orne sa demeure. On voit des colonnes à des boutiques et des fleurons à des portes.

Nous sommes dans le petit état indépendant de Gwalior. Il compte encore, il est vrai, une majorité d'Indous, mais l'empreinte qu'ont laissée sur eux deux siècles d'occupation musulmane est si profonde qu'ils ressemblent plus aux mahométans qu'à leurs coreligionnaires. Et même, dans un temple récemment

Digitized by Google

construit, on remarque l'absence totale de la figure humaine dont la représentation est interdite par Mahomet, comme chacun sait.

L'état de Gwalior mériterait une longue étude. C'est l'Inde des Rajahs — modernisée — mais l'Inde des Rajahs tout de même. Et ce mélange n'est pas sans saveur. Dans les rues, des omnibus électriques servent au transport des indigènes. Sur une place, il y a des fontaines lumineuses. Voici un énorme bâtiment en pierre, moderne : c'est un hôpital. En voici un autre, plus somptueux, plus grand : c'est un théâtre. Et de là, on peut entendre rugir des lions que le Maharajah a fait venir d'Afrique, tout jeunes, et qu'il a l'intention de lâcher dans la jungle, afin de se donner le plaisir de les chasser, et pour rendre à l'Inde une espèce de fauves qu'elle possédait jadis et qui a disparu.

Nous sommes les hôtes du Maharajah. Il possède, à côté de son palais, une habitation luxueuse, où il reçoit ses invités. Rien n'est plus moderne, rien n'est plus européen, plus anglais, plus confortable que les appartements. Il est inutile de dire que chaque chambre est éclairée à l'électricité et pourvue du téléphone, mais de là aussi on entend rugir les lions !

Le palais prolonge sa façade sur une longueur considérable. Il est situé au milieu de jardins superbes, où des paons nombreux vivent en liberté. Les salons sont à faire envie à n'importe quel souverain d'Europe. Mais dans la grande salle à manger, sur les tables très longues, un petit chemin de fer électrique court pour apporter aux convives, cigares, cigarettes et feu. Le mobilier vient de Londres. Mais le plancher de la salle de danse est en acier recouvert de bois, afin de pouvoir offrir plus d'élasticité aux jambes

Digitized by Google

des danseurs. La maharani parle anglais, reçoit les dames européennes et joue du piano ; mais dans un salon, il y a un violon mécanique. Oui, un violon mécanique. Le malheureux instrument est là, sous une boîte vitrée, et des touches, qu'on met en mouvement au moyen d'une manivelle, viennent se poser sur les cordes, et un appareil bizarre, compliqué, industriel, savant, remplace l'archet. Il y a un musée, où sont représentés, naturalisés, tous les oiseaux du pays. Mais il en est trop à qui on a voulu donner les attitudes de la vie, et cela paraît un peu enfantin.

Pour aller visiter le fort on part dans une victoria des plus *up to date*, mais arrivé à la porte on en descend pour monter sur des éléphants. Et un homme suit chacun d'eux, une lance à la main. Je vous dis que c'est délicieux !

***

Le vieux Gwalior est un résidu de l'ancien temps. C'est une agglomération laide, sale, triste. La population en diminue chaque jour, beaucoup de masures sont inhabitées, et le Maharajah qui est un homme intelligent, aura peut-être bientôt l'idée de faire évacuer ce terrain et d'en faire un jardin public.

La ville nouvelle s'appelle Lahskar, c'est-à-dire le Camp. Elle était en effet, jadis, l'ensemble des tentes des assiégeants du fort de Gwalior. Les vainqueurs ont continué à habiter là, mais ils ont remplacé leurs tentes par des maisons en pierre. La rue principale de Lahskar fait penser à une jolie rue d'Orient. Les maisons sont couvertes de sculptures musulmanes et les fenêtres fermées par des moucharabiehs en pierre taillée. L'alignement des mai-

Digitized by Google

sons n'est pas rigoureux, la rue n'est pas droite; elle n'en est que plus amusante aux yeux, et agréable par le mouvement qui s'y voit et la richesse qui s'y devine.

Puis, il y a le Fort. Le Fort est un rocher d'une demi-lieue de long sur deux ou trois cents mètres de large. Cinquante mètres de haut peut-être, et les pentes à pic. Par conséquent, les hommes devaient s'y installer, y élever des murailles et beaucoup se tuer autour. Ils n'ont manqué à rien de tout cela. Les fortifications d'aujourd'hui (qui ne pourraient résister qu'aux canons d'y a cent ans) sont de pierre rouge et pittoresque.

Vous trouverez dans les guides l'énumération de tous les palais qui s'y trouvent. Aucun ne m'a fait une impression aussi vive que la promenade sur les remparts. Du haut de l'éléphant, on voyait, par-dessus des créneaux, les verdures lointaines et l'horizon bleu; et lorsque le cornac faisait s'avancer l'énorme bête sur une tour et tout près du vide, on éprouvait juste assez de vertige pour que ce fut encore du plaisir. Et de temps en temps, comme pour pimenter ma joie, je regardais l'homme qui suivait *avec sa lance*, comme « dans le temps ». Je ne dois pas oublier de dire que l'extérieur du rocher est, sur l'une de ses faces, sculpté, et que des Bouddhas assis et debout y sont figurés, parmi d'autres objets d'adoration.

***

J'ai eu entre les mains un des volumes qui se publient annuellement, — imprimés à Gwalior, bien entendu — et qui contiennent les rapports annuels des

Digitized by Google

chefs des différents services de l'Etat. Ces rapports sont précédés d'une sorte de discours du trône, rédigé par le Maharajah, et dans lequel le souverain ne ménage pas les critiques à ses fonctionnaires, les blâme, les approuve, excite leur zèle et leur propose des sujets d'étude. Par exemple, et pour ne citer qu'un trait, il exprime le désir qu'un manuel écrit dans un style facilement intelligible soit rédigé, pour faire connaître à tous les lois de l'hygiène. Plus loin, il regrette d'ignorer encore les résultats obtenus par l'emploi du vaccin contre les morsures de serpents.

La prospérité de l'état de Gwalior est un exemple frappant de ce que peut réaliser la bonne volonté indigène sous l'inspiration anglaise. C'est pendant la minorité du rajah qu'un conseil de régence, docile aux conseils de l'Etat protecteur, représenté ici par des hommes d'élite, commença les réformes et les grands travaux : abolition de douanes intérieures, canaux d'irrigation, chemins de fer, collège, hôpitaux, etc... Le Maharajah qui appartient à la grande dynastie des Sindhia, emploie dans le même sens toute son activité qui est grande. Il lui faudra, un jour, songer qu'on meurt encore trop souvent de la faim, dans son beau pays, et que des vieillards y sont sans abri. Il est le propriétaire de tout le territoire. Il serait à désirer qu'il apprît et qu'il imitât le beau geste accompli par le souverain du Cambodge sous l'inspiration française.

...Mais je dois vous ennuyer.

Agra

Mercredi 16 *février*. — Aujourd'hui, nous avons fait une excursion à Fatehpour-Sikri, et ensuite, à la

Digitized by Google

fin de la journée, peu avant le coucher du soleil, nous sommes allés voir le Taj-Mahal.

J'en reviens, et j'écris ceci en pesant mes mots : Il n'y a rien de plus beau au monde et aucun monument n'atteint cette perfection.

...Si quelqu'un pouvait l'ignorer, il apprendrait ici que le Taj-Mahal est un monument funèbre élevé par l'empereur Shah Jahan, à la mémoire de sa favorite Arjmande Banou ou Mahal ou Mountaz-i-Mahal, car elle est désignée par plusieurs noms.

Ce monument est un chant sublime de douleur, de noblesse et de beauté.

Que je vous dise d'abord comment on y arrive.

Loin des hôtels, loin du cantonnement anglais, loin de la ville indigène, une large avenue se prolonge, devient insensiblement l'allée d'un beau jardin... Le génial architecte n'a pas voulu qu'on pût voir de loin la tombe de la femme tant aimée. L'édifice est colossal et cependant on ne l'aperçoit que lorsqu'on en est tout près, lorsqu'on est arrivé au point précis d'où il doit être vu. Une énorme porte de grès rouge donne accès au jardin du Taj, mais on n'arrive pas en face de cette porte, ce qui permettrait de voir le Taj de trop loin. Cette porte, on la trouve sur sa gauche et, dans son cadre, l'édifice de marbre blanc se profile au loin dans une blancheur que font valoir le vert des arbres, le rouge sombre des monuments accessoires.

L'admiration ne s'impose pas brutalement. De cette première porte, on ne peut voir que la masse : un ensemble éclatant de pureté. On est attiré, voilà tout. La double rangée de cyprès qui borde une étroite allée d'eau invite au recueillement. Cette allée liquide — simple miroir offert au monument et

Digitized by Google

aux arbres sombres, — est interrompue par une plate-forme de marbre blanc où l'on ne peut accéder, d'où l'on ne peut descendre que par des marches étroites qui ramènent le visiteur aux points où l'on a voulu qu'il passât. Le sublime bloc de marbre blanc précise ses lignes et livre aux yeux les premiers détails de son ornementation : au fronton, de grandes et harmonieuses courbes noires qui sont des branches, avec des fruits rouges. La grande porte est encadrée par de noirs, grands et mystérieux caractères arabes. On se trouve bientôt en face d'une longueur de marbre blanc qui forme le socle de l'édifice. De là, le Taj paraît inaccessible car la belle surface n'est tachée d'aucune ouverture, semble-t-il. Dans l'angle d'un avant-corps, cependant, un escalier, qui était invisible sans paraître dissimulé, permet l'ascension à cette plate-forme. Elle est de marbre blanc. Tout est de marbre blanc, rehaussé de pierres précieuses.

Maintenant on est près du tombeau et l'émotion grandit. Ce n'est pas de la tristesse : ce que l'on voit est trop noble pour inspirer de la tristesse ; c'est un profond respect qui s'impose, en même temps et aussi fort que l'admiration. Comme sortant de terre, il y a tout autour, en bas-relief, une suite de fleurs de marbre, sculptées à même la muraille, et transparentes comme de la cire ; élégantes, simples, douloureuses comme des pleureuses grecques.

On entre. La demi-obscurité est rendue religieuse et funèbre par des fumées d'encens. La lumière paraît n'arriver qu'à travers les murailles de marbre. Et c'est presque vrai, car elle ne pénètre dans ce lieu sacré que par les mailles marmoréennes des quatre ouvertures.

Digitized by Google

Et je vous affirme qu'il n'est pas besoin que quelqu'un soit là pour inviter les visiteurs à retirer leurs chapeaux. Ce seuil franchi, tous les visages s'ennoblissent (il en est de même dans un autre endroit sacré de la terre, à la *Tribuna degli Uffizi* de Florence). Ici, la transfiguration s'accomplit dans le sens d'une mélancolie charmée et d'une beauté supérieure. Chacun se dit, à part soi: « Que c'est beau ! » Et en même temps : « Qu'elle était belle ! »

Je crois que le poète architecte n'a pas voulu qu'on dît autre chose.

Une grille de marbre — non ce n'est pas une grille qu'*Elle* pouvait sentir autour de soi — une dentelle de marbre isole, dans un dernier mystère, dans une obscurité plus profonde — qui va vers la nuit, mais qui n'en est pas, — les cénotaphes des deux amants, l'empereur tout-puissant, le grand Mogol et sa favorite.

Leurs corps à vrai dire ne sont pas là. Une dalle a été descellée et permet de descendre dans la crypte, où, dans la nuit, profonde cette fois, ils sont réunis à jamais.

Je sors tout de suite. Je ne veux emporter de cette première visite qu'une rapide et vive impression d'ensemble. Je fais le tour de la plate-forme. Le paysage avec ses profondes reculées est superbe. La Jumma coule tout près, et de tous les côtés, les yeux peuvent regarder très loin, sans voir autre chose que la nature calme et la sérénité des horizons champêtres... De tous les côtés, sauf d'un, où la fumée noire des cheminées d'usine salit le ciel... Ne le regardons pas. Sortons. Eloignons-nous. Un dernier coup d'œil avant que le jour soit tombé tout à fait.

Oui, ce monument est bien ce qu'on a voulu

Digitized by Google

qu'il fût. Il affirme la beauté, la puissance amoureuse de celle qu'il protège de toute sa masse, sans l'écraser. Il affirme la grandeur d'âme de celui qui la pleura et qui eut assez de puissance pour faire naître dans le cerveau d'autres hommes la possibilité d'immortaliser sa douleur en même temps que d'affirmer l'étendue de son pouvoir.

Des milliers d'êtres ont peiné et souffert pendant de longues années, et ont usé leurs existences au profit de la passion d'un seul. Mais on ne le regrette pas, parce que leur œuvre est la plus belle, la plus pure, la plus chaste glorification de l'amour qui ait jamais été réalisée.



Quant à Fatehpour-Sikri... que voulez-vous ?... Je n'ai pas pu admirer... Vous le savez, c'est toute une ville royale, bâtie au XVIIe siècle par l'empereur Akhbar et abandonnée par lui peu d'années après, parce qu'il s'aperçut alors qu'elle manquait d'eau.

Aujourd'hui, ce sont de grands et inutiles et solitaires monuments de pierre rouge qui semblent construits d'hier, et prêts pour une inauguration officielle. Les dalles de pierres sont balayées, époussetées, nettoyées. On ne se rend pas compte de ce que l'on voit. Ce n'est pas une ruine : c'est un lieu abandonné, ce sont des monuments inutiles et déserts, entretenus comme s'ils devaient servir demain. A part la tombe d'un prêtre et la porte gigantesque de la mosquée, il faudrait n'avoir rien vu de l'art arabe pour admirer ces murs, ces chapiteaux et ces moucharabiehs brun-rouge.

L'ensemble est intéressant comme tout ce qui est

Digitized by Google

colossal. Et la construction de Fatehpour-Sikri fut la colossale sottise d'un despote. Heureusement, Akhbar a donné d'autres occasions de parler de lui, et nous le retrouverons.



Faites la promenade tout de même, et pas en auto, si vous voulez mon avis, mais en voiture, tout simplement. C'est un peu longuet, mais tout le long de la route on est distrait par les passants, les carrioles à deux roues, larges comme une chaise et où sept ou huit personnes vêtues de rouge et couvertes de bijoux d'argent sont entassées ; par les charrettes à bœufs, par la vue des moyens primitifs avec lesquels on tire l'eau des puits innombrables (on arrose les champs de blé, ici) ; par mille autres choses, par les oiseaux bleus, les perruches, les singes, et par la multitude des petits rats-palmistes, alertes et familiers, qui s'efforcent à devenir des écureuils.



Jeudi 17 *février*. — Nous attribuons aux Anglais, à l'excès, des qualités qu'ils ne possèdent pas plus que nous et nous leur en dénions d'autres dont ils sont réellement pourvus. La façon dont ils entretiennent le Taj-Mahal est admirable. Si jadis un de leurs vice-rois a sérieusement proposé de le démolir pour en utiliser le marbre (à quoi ?), personne n'y pense aujourd'hui, bien au contraire.

Le jardin autour du Taj est entretenu avec piété, et un souci d'artiste fait qu'on remplace les cyprès de l'allée lorsque leur taille commence à cacher l'édifice.

Digitized by Google

Un autre détail que j'ai trouvé charmant : les gardiens du tombeau, qui sont polis et savent être silencieux si on le leur demande, sont munis de lanternes orientales d'un goût parfait, très loin des turqueries de bazar, et l'œil n'est pas choqué lorsqu'ils promènent leurs lumières le long des ornements pour en faire admirer les détails au visiteur. Si les successeurs du Shah Jahan régnaient sur Agra, ils ne feraient pas mieux, pas aussi bien peut-être.



Une curiosité s'empare de chacun : qui était cette femme qui fut, après sa mort, mieux honorée qu'aucune autre femme ? Qui était Shah Jahan, qui put donner à sa douleur la plus impérissable et la plus noble des manifestations de la douleur humaine ?

— Tant mieux qu'on n'ait pas son portrait, dira quelqu'un : nous serions bien déçus d'apprendre qu'elle était laide.

Ce n'est pas à craindre. La femme qui a provoqué un tel élan d'art ne pouvait être qu'admirablement belle, parce que l'être supérieur qui l'a ainsi pleurée ne pouvait être épris que d'une surnaturelle beauté. Ce monument sublime est une émanation d'elle-même : si elle n'était pas née, il n'existerait pas. Bénissons-la d'avoir été autant digne d'amour puisque, si longtemps après sa mort, elle donne et donnera aux âmes désabusées l'occasion d'un enthousiasme et le réconfort d'une admiration.



Je l'ai revu ce matin. Sans doute il est plus beau

Digitized by Google

au crépuscule. Au plein soleil il aveugle lorsque l'on veut le regarder de trop près. Mais quels artistes, quels hommes de génie que ceux qui l'ont conçu et fait exécuter ! Si l'ensemble affirme la grandeur de leur pensée, mille détails attestent l'ingéniosité de leur talent et leur délicate façon de sentir. Ainsi, par exemple, la virtuosité avec laquelle on a su jouer de l'ombre opaline projetée sur les marbres. On a joué de la lumière comme Paganini jouait du violon.

Et que de subtilités ! Le tombeau est dédié à la favorite : son cénotaphe et son cercueil placés dans l'axe même du monument l'indiquent. Mais le grand empereur désire être enterré avec elle. Comment s'y prendra-t-on pour ne pas déposséder l'élue et ne pas méconnaître la majesté souveraine du nouvel occupant ? Simplement de cette manière : le cénotaphe et le cercueil de Shah Jahan seront placés tout près de ceux de sa bien-aimée, sans souci de la symétrie rompue, ni de la place vide laissée de l'autre côté.

Seulement le cénotaphe sera plus grand et plus haut. Cela souligne ainsi la grâce, la fragilité, la petite taille de la morte qui régna sur le plus fort par la seule puissance de sa faiblesse et de son charme ; cela affirme aussi — mieux que toute inscription — que le monument fut fait pour elle, et que si le souverain demanda à ce qu'on y plaçât son propre corps, ce ne fut pas pour avoir l'honneur d'un tel tombeau, mais seulement pour être à côté d'elle.

Ai-je dit que le seul motif d'ornement est la fleur ? Plus on regarde, et plus on est frappé d'admiration pour le génie, et de sympathie pour la sensibilité de l'architecte. Qui est-ce ? On ne sait pas exactement.

Digitized by Google

Austin, de Bordeaux, dit-on. Les Anglais, et cela se conçoit, manquent d'entrain pour démontrer que l'auteur de ce chef-d'œuvre était un Français. Nous, nous devrions avoir plus d'empressement. La gloire — lorsqu'elle est de cette qualité-là — ne doit pas être dédaignée.



Sous la clarté lunaire, le Taj produit son maximum d'émotion. La lumière très douce semble émaner de lui. On est très respectueux, on se tait, et si l'on a osé entrer jusqu'au sanctuaire, on se retire bientôt, un peu gêné, comme des profanateurs. On a quelque honte de *les* avoir dérangés.



J'avais dépensé tant d'admiration pour le Taj-Mahal que je croyais n'en avoir plus de disponible.

Notre visite de ce matin au fort d'Agra m'a révélé la puissance et la grandeur des Mogols. Notre Louis XIV lui-même fait petite figure à côté de ces gens-là. Ils vivaient, il n'y a pas longtemps. Si vous n'êtes plus de la première jeunesse, le grand-père de votre grand-père aurait pu voir Shah Jahan. Toute cette gloire est disparue, et il n'en resterait que bien peu de chose dans la mémoire des hommes si ces grands souverains n'avaient pas été de grands artistes, de grands amoureux et de grands croyants.

Au fort d'Agra, il y a trois merveilles de marbre blanc : la Mosquée, les appartements des femmes et la salle des audiences. Une seule note discordante : la décoration en clinquant, due à des artistes italiens,

Digitized by Google

d'une salle de bains. Trop de recherche de l'effet, et par des moyens faciles. C'est la décadence qui s'annonce.

Vendredi 18 *février*. — Une visite d'adieux au Taj, toujours aussi beau, et au Palais.

Puis départ pour Delhi.

Delhi

Samedi 19 *février*. — Je m'attendais à beaucoup mieux.

Pour moi, Delhi était une réunion de splendeurs. Les palais, semblables à ceux des Mille et Une Nuits, y étaient nombreux et prochains. Puis, autour de ces beautés bien vivantes, des ruines, encore des ruines. Delhi, c'était la Rome de l'Inde. Il y a trois, quatre Delhi en ruines, puis, tout debout, celle des Mogols, et, vivante, celle d'aujourd'hui.

C'est vrai et ce n'est pas vrai. Que les ruines soient nombreuses dans la campagne environnante, on ne peut songer à le nier. Mais elles sont laides. Souvent ce sont des murs tout bêtes, des murs qui n'ont pas voulu être mieux que des murs et qui n'ont pas su remplir la fonction à laquelle ils s'étaient restreints : celle de tenir debout.

Il y a des mosquées intactes, ou à peu près. Mais elles sont toutes taillées sur le même modèle, et d'un ton rougeâtre qui m'agace. Sans doute, il y a la *Jama Masjid* : elle m'en a plus imposé par son ampleur que par sa beauté. Pour qu'elle émeuve, il faut la voir lorsqu'un jour de fête emplit d'une foule sa plate-forme immense. Déjà, ce soir, alors que ses marches étaient occupées par des centaines de

Digitized by Google

croyants attendant l'heure de la prière, elle avait grande allure. Elle vivait... Et puis, j'en ai vu de si belles, des mosquées, au Caire, à Constantinople, à Brousse! Celles-ci me les rappellent et ne supportent pas la comparaison. Je suis peut-être injuste. Cela tient à la sensation, désagréable à mes yeux, de cette couleur brique. Pour un peu je dirais « chocolat », tellement elle me met hors de moi.

J'ai eu deux joies. J'en espérais davantage. Elles ont été vives. Je comptais qu'elles auraient été extraordinaires.

Sans doute ma déception tient à ce que je ne suis pas assez nourri d'histoire. Connaissant mieux les faits qui se sont déroulés là et les personnages qui les ont accomplis, mes souvenirs auraient peuplé les vides et animé les débris. Il a fallu que les choses fissent toute la besogne.

J'ai été bien content, cependant, de voir l'endroit où vivait cette Arjmande Banou qui dort sous le Taj-Mahal. C'est bien ainsi qu'il devait être. Une chose est touchante. Les fleurs taillées dans le marbre qui ornent les murs entre lesquels elle respirait sont les mêmes que celles du Taj. Mais ici que de joie, que d'élégance, que de beauté et de charme! Le marbre n'est pas tout blanc, comme là-bas, il est égayé par des arabesques rouges et bleues, par les dessins les plus délicats. La lumière toute pure se joue librement entre les colonnades et, à travers la grille de marbre qui ferme la fenêtre, on voit un noble paysage. Tout est intact. Il suffirait de jeter des tapis sur le sol et de replacer les portes ou les tentures pour que la morte du Taj-Mahal, ressuscitée, pût reprendre sa vie dans ce boudoir de marbre. Si grande que soit la différence des arts, des styles, des matières employées,

Digitized by Google

le souvenir de Trianon m'a poursuivi pendant toute cette visite. C'est la même grâce et la même mélancolie.

Shah Jahan, l'amant incomparable, n'a pas su donner un cadre seulement à sa douleur. Il est impossible de mieux entourer la beauté et de mieux exprimer la plénitude d'un amour heureux. On visite une salle où elle se baignait — oui, ces murs l'ont vue! — Dans cette salle où l'eau courait partout, un petit détail m'a ravi : des poissons vivants se jouaient sur les dalles de marbre lamées d'argent.

Tout à côté est une petite pièce, de même style. C'est là que se tenait l'empereur qui détrôna son père, et que son propre fils détrôna. Et à cinquante pas, s'étend l'immense salle des audiences publiques, avec ses découpures de marbre, ses sculptures merveilleuses et tous les jeux, toutes les harmonies qui peuvent résulter de la juxtaposition des deux matières les plus belles qu'il y ait au monde : le marbre et l'or.

Car on a rafraîchi les dorures. Et l'on a bien fait, à mon sens. L'ensemble est dans un état de si parfaite conservation que refuser d'y toucher aurait paru de la négligence plutôt que du respect.



Le guide nous avait conduits à Firozabad, une des Delhi défuntes. Et il nous promenait parmi les murailles brun rouge sans nous épargner un moellon. Nous obéissions, accomplissant ainsi notre métier de touristes. Nous n'éprouvions pas de l'agacement, mais nous étions envahis par une résignation somnolente, d'où nous avait à peine tirés, pour un moment, le contraste entre la majesté d'une de ces

Digitized by Google

portes géantes, flanquée de hautes et interminables murailles rougeâtres, de tours ventrues, rougeâtres aussi, et la misère lamentable des quelques habitants qui s'étaient installés là, aussi inconscients de la grandeur passée que le seraient des fourmis s'agitant dans un nid d'aigles. Nous avions tout de même admiré la jolie silhouette des femmes portant le vase de cuivre sur la tête, et si droites dans leurs vêtements (rouges eux aussi) et si élégantes avec leurs bras et leurs chevilles cerclés d'argent.

Mais nous étions bien vite retombés dans notre torpeur.

La voiture s'arrête. Docilement nous descendons et nous suivons notre grand diable de guide à lunettes.

Nous trébuchons sur des pierres, comme à chaque descente précédente ; nous nous meurtrissons les pieds, nous grimpons, nous passons entre des pans de murs à demi écroulés, en leur jetant un regard distrait chargé d'un doux reproche.

Un dôme — rouge — apparaît au-dessus d'une masure, et, sur ce dôme, un homme grimpe (en caleçon de bain, comme toujours), et s'y tient fiché, vivant paratonnerre. Ce pays-ci est tellement extraordinaire qu'on trouve cela tout naturel : les possibilités d'étonnement sont diminuées.

Nous passons sous une petite porte, je crois, et, tout à coup, voici en profondeur, tel un puits rectangulire et très large, un réservoir — pardon ! un étang sacré. L'homme qui faisait le paratonnerre se prépare à s'y jeter, dans l'espérance d'une roupie. Je m'oppose de toutes mes forces à ce périlleux et inutile exercice, et nous suivons notre chemin sur les pierres agressives d'une sorte de couloir gris et rouge. Il débouche sur une merveille de marbre blanc, sur

Digitized by Google

deux, sur plusieurs merveilles élevées sur une plate-forme de marbre blanc.

Cette tombe d'une belle transparence, et douce, est celle d'un saint. Cette autre, voisine, à la grille de marbre et à la porte fleurie est celle d'un poète qui fut son ami. Tous deux dorment ici. Des hommes et des enfants prient à côté d'eux. Je voudrais que Loti ait vu ceci et qu'il vous le racontât. Les gens qui sont là sont plus isolés que partout ailleurs, derrière leur abri de ruines rouges. Ce bijou intact, comme achevé d'hier, au milieu de ces destructions ; ces tombes de deux amis préservées de toute atteinte, leur délicatesse ayant duré plus longtemps que les épaisses murailles faites pour défier le canon ; la note d'art si inattendue qu'elles donnent au milieu de cette barbarie ; le zèle pieux des croyants qui les gardent : tout cela est apaisant et réconfortant, et d'une mélancolie si douce qu'on s'y abandonne avec reconnaissance.

Et ce n'est pas tout. Une autre porte, ouverte dans un mur, donne sur une cour où des hommes, des femmes et des enfants vivent au milieu des tombes. Elles sont une dizaine, dans un espace si petit qu'une grosse branche d'arbre horizontale les caresse toutes de son ombre. Le musulman, on le sait, vit facilement au milieu de ses morts, et c'est à Constantinople, je crois, que nous avons vu une fête populaire se tenir dans un cimetière. Ici, on ne se réjouit pas : on vit avec ces tombes familières. Et un homme de noble allure, qui voit notre respect et devine notre sympathie, nous fit un joli geste d'accueil.

C'est fini, nous partons. D'autres touristes viendront de temps en temps, pendant un mois encore, de plus en plus rares ; puis, le Saint et le Poète ne seront

Digitized by Google

plus troublés dans leur repos pendant de longs mois et le marbre de leur tombe s'attiédira aux rayons du soleil ardent pendant que l'on priera et vivra autour d'eux.



A la sortie, comme pour nous dédommager d'un seul coup de nos efforts consciencieux, voici des danseuses à la peau noire, aux vêtements rouges, avec de lourds anneaux d'or, de larges bracelets aux bras et aux pieds, une pierre précieuse piquée à la narine, un anneau encerclant la bouche et le menton.

Amritsar

Je ne vois pas pourquoi j'essayerais de refaire, en moins bien certainement, ce qui a été réussi de façon si précise et si heureuse par M. Albert Métin dans son livre si documenté, publié chez Armand Colin, sous ce titre « *L'Inde d'Aujourd'hui* ».

Il s'agit de vous rappeler ce que sont les Sicks, que nous allons voir. Je copie donc tout naïvement, en m'excusant auprès de mon confrère et en le remerciant.

« Les Sicks ou disciples sont une secte indoue « qui s'est formée au XVIe siècle et qui compte un « peu plus de 1.907.000 adhérents habitant presque « tous le Penjab. Leur religion se ressent de l'in- « fluence musulmane. Les Sicks ne reconnaissent « pas de castes entre eux, ils ne demandent pas l'assis- « tance des Brahmanes pour les cérémonies reli- « gieuses, ils ne se servent pas d'idoles. Leur credo « est exposé dans une sorte de Coran, le *Granth*,

Digitized by Google

« écrit sous l'influence divine par le premier *gou-*
« *rou*, c'est-à-dire le premier chef spirituel. Le
« centre de la religion sick est la ville d'Amritsar... »

Dimanche 20 *février*. — On ne pourra pas faire à l'Inde le reproche d'être monotone. Une nuit en chemin de fer et l'on se réveille dans un pays différent. Tout est changé parce que la religion n'est plus la même. Avant-hier, chez les Indous ; hier, chez des Mahométans ; aujourd'hui, chez les Sicks.

Au sortir de la gare d'Amritsar, c'est la ville anglaise, toujours la même, c'est-à-dire un parc aux larges espaces dans lequel sont disséminées les habitations et les boutiques. Puis une ville indigène assez banale. J'étais venu ici — certainement pour voir le fameux Temple d'Or — mais aussi attiré par les promesses du guide Murray, qui annonce des types pittoresques d'hommes descendus des montagnes prochaines. Jusqu'à présent, je n'en ai pas vu un seul.

Mais nous avons vu le Temple d'Or et nous ne regrettons pas le voyage.

Au sortir d'une longue rue assez étroite, on se trouve tout à coup en présence du plus joli, du plus gracieux, du plus brillant spectacle.

Voici une place publique, toute petite et dallée de marbre blanc. Tout intime. C'est comme le salon de la Ville. Pas de voitures, bien entendu. Sur un côté, une sorte de petit temple dont nous reparlerons. Sur les deux autres, des habitations riches. Le quatrième s'ouvre vers une allée de marbre blanc, ni très large, ni très longue, qui passe sur un lac et conduit au Temple d'Or bâti au milieu.

Le Temple d'Or est un joyau, une délicieuse pièce d'orfèvrerie posée sur un plateau de marbre

Digitized by Google

au centre d'un grand bassin carré rempli d'une eau claire dans laquelle il se reflète, et qui s'appelle le *Lac de l'Immortalité.*

La petite place, l'allée et l'étang sacré forment un ensemble. Tout cela est peuplé d'une foule charmante. Les costumes sont des couleurs à la fois les plus vives et les plus claires. Ce ne sont pas de lourds manteaux de laine, mais des voiles légers. Le soleil, ici, n'est pas chargé de tous les frais, comme dans beaucoup d'autres endroits. Les habillements sont jolis par eux-mêmes, et propres. Amristar, c'est de l'Orient propre. Une rareté. Et c'est de l'Inde gaie. Une nouveauté. Les femmes offrent aux regards, et non sans coquetterie, leur visage découvert. La plupart sont belles, avec des yeux de velours et des dents blanches. Les hommes sont de haute taille et d'allure altière. Tous chevelus et barbus, mais soignés. Il est impossible de ne pas être frappé de leur ressemblance avec les plus beaux types de notre race. On rencontre de nombreux Gounod et beaucoup d'Alphonse Karr.

La petite place et le Temple d'Or font penser à la place Saint-Marc, et à cet autre monument-bijou qu'est l'église de Venise. La ressemblance est soulignée encore par deux grands mâts porteurs d'oriflammes et par la familiarité d'un grand nombre de pigeons, considérés ici comme les oiseaux sacrés du Temple. Les parapets élégamment découpés qui bordent la chaussée étant agrémentés de lanternes qui ne sont plus que des ornements, les pigeons s'y sont installés et à l'intérieur d'entre elles on voit des pigeonneaux que leurs parents nourrissent.

Le Temple est de marbre à hauteur d'homme. Tout le reste des murailles et aussi les dômes sont couverts

Digitized by Google

de cuivre doré. Autre part, peut-être, on aurait une impression de clinquant ; ici, entre le ciel bleu et l'eau bleue, sous le soleil, à côté des blancheurs du marbre, de la fête colorée des voiles, l'effet est délicieux.

Le temple est tout petit. Ce n'est pas un temple, à vrai dire, c'est un dais somptueux sous lequel est abrité le Livre sacré.

Quatre portes y donnent accès, et l'une d'elles franchie, on est tout de suite dans l'unique salle qui le compose. Salle décorée avec magnificence. Le rouge et l'or y jouent pour le plaisir des yeux. Au milieu, un amoncellement d'étoffes précieuses sous lequel est le Livre. Un velum rouge, or et vert le garantit encore. Devant le Livre, des prêtres qui ne se distinguent pas des fidèles par leur costume. Ils sont assis à l'orientale et montrent de nobles faces à barbe grise. Sur deux autres côtés, des chantres, assis de la même façon. Un tapis, sur lequel sont jetées des fleurs et des graines que les pigeons viennent picorer est au milieu.

Les fidèles sont groupés sous les portiques dorés. D'autres entrent, apportent au prêtre des fleurs. Le prêtre, sans cesser sa conversation avec ses collègues, prend les fleurs d'un geste machinal, les pose sur les étoffes couvrant le Livre sacré, en reprend d'autres et les jette derrière lui au fidèle qu'il ne regarde même pas, et qui attrape au vol les corolles bénies. Si le prêtre est indifférent jusqu'à l'irrespect, les Sicks ne le sont pas, et c'est gravement, pieusement qu'ils reçoivent les fleurs, s'en touchent les yeux, les placent dans un pli du turban et vont s'asseoir parmi les premiers arrivés. Le tout — est-il besoin de le dire ? — est accompagné, précédé je veux dire, par le don d'une piécette de monnaie que le prêtre

Digitized by Google

reçoit et dissimule avec prestesse dans quelque cachette devant lui. Ce petit détail à part, les gestes religieux de ce peuple sont élégants et sympathiques.

Des lettres de recommandation auprès d'un Anglais d'ici, qui nous a présentés aux prêtres dès le matin, nous font traiter par eux en personnes de connaissance. On sait que nous ne rirons pas, et, après nous avoir observés pendant un certain temps, satisfaits sans doute de notre attitude, les prêtres nous offrent de découvrir devant nous le Livre sacré, et, faveur rare, on nous permet de nous en approcher.

Des guirlandes de fleurs nous ont été passées au cou. Lorsque le prêtre commence à écarter les étoffes précieuses, un frémissement court parmi la foule. Un dernier voile enlevé, et voici le Livre, tout ouvert. Pour nous, on va chanter un de ses versets. Tous s'inclinent, et le prêtre psalmodie... comme les nôtres. Puis, après une inclination générale de toutes les têtes dans un silence profond, les voiles sont replacés, les chanteurs reprennent, et des hommes barbus, et des femmes sous des voiles roses, mauves ou verts frangés d'or, viennent apporter des fleurs à bénir au prêtre, qui encaisse avec placidité.

On nous a chaussés de babouches superbes, rouge et or elles aussi, car avant même de pénétrer sur les dalles de la petite cour, les Européens doivent échanger leurs chaussures contre celles qui sont seules dignes de fouler le pavé sacré.

Un avis imprimé, de rédaction anglaise, y invite les visiteurs, et se termine par cette phrase amusante :

« Si certains croient déroger à leur dignité en se

Digitized by Google

« conformant à cet usage indigène, ils ne doivent « s'en prendre qu'à leur curiosité. »

Il n'est amabilité dont nous ne soyons l'objet. On nous donne un voile et un turban, on ajoute des colliers de fleurs à nos colliers de fleurs, et il nous faut encore accepter les emblèmes sicks : un bracelet, deux minuscules couteaux et une petite pièce d'argent. Tout cela nous est valu par la présence du Résident Anglais qui nous accompagne, qui a su se faire aimer de ses administrés et qu'on entend remercier en nous fêtant ainsi.

Que cette population est jolie à regarder, et que ses mœurs sont douces ! L'agent de police fait faire place à notre cortège par des claques amicales sur les épaules. Il y a peu de jours, en pays indou, nous avions vu le chauffeur d'une automobile, ne pouvant avancer à cause de la mauvaise volonté d'un charretier qui ne se rangeait pas assez tôt, sauter de son siège, aller au récalcitrant, saisir son propre bâton, lui en asséner un coup, le lui rendre et revenir tranquillement. Je regardai le charretier ensuite. Sa physionomie n'exprimait qu'un tout petit étonnement.

La terreur indoue ne règne pas à Amritsar. Il n'y a ici aucun masque de divinités, mauvaises ou non. Le Temple lui-même ne contient aucune image divine. Il est l'abri du Livre, et l'on pense à l'arche de David, si belle, dans laquelle était renfermé le texte de la Loi révélée.

Tous les ornements que l'on nous montre dans le Trésor, sont pour le Livre. Voici les portes d'or, qui, plus tard, lorsque les offrandes auront permis de les ciseler toutes, fermeront le Temple ; pour lui, ces bandes d'or ornées de pierres précieuses ; pour lui, ce

Digitized by Google

hti si semblable à celui qui surmonte les pagodes birmanes ; mais celui-ci, tout en or, est orné de diamants, de rubis et de turquoises, de perles fines et de lapis-lazuli.



Nous allons partir. On me demande si je désire voir autre chose. Je m'informe si, par hasard, il n'y aurait pas demain quelque cérémonie religieuse à laquelle il nous serait permis d'assister.

— « Voulez-vous voir un baptême ?

— Volóntiers.

— Asseyez-vous. Nous allons vous en montrer un dans une demi-heure. »

Nous nous rendons à la petite place blanche où la cérémonie doit être célébrée.

Elle est toute petite : un carré d'une quinzaine de mètres de côté.

Ici, à droite, des portiques de marbre ; là, au fond, une grande ouverture, qui tient à la fois de la chaire à prêcher et du balcon, très peu élevée, très large, et dont un homme debout sur la place peut toucher la base, de sa main tendue. Cette ouverture est celle du sanctuaire où l'on garde les épées des rois défunts et où le Livre est porté la nuit.

La présence d'étrangers que le Grand-Prêtre accompagne, et la cérémonie que l'on va célébrer, ont attiré sur la petite place blanche toute la foule qu'elle peut contenir : deux cents personnes peut-être. On nous invite à approcher : chacun s'écarte avec un empressement aimable, et nous voici au pied du balcon de marbre blanc.

Deux garçonnets d'une douzaine d'années s'y

Digitized by Google

tiennent déjà debout. Aucune toilette particulière, il semble qu'on les ait pris tels quels à leur travail ou à leurs jeux. Du haut du balcon, un prêtre les interroge, leur fait répéter les paroles sacramentelles et leur tend une coupe dont ils boivent l'eau, en plusieurs reprises, tour à tour. Puis, d'une aiguière, on leur verse de l'eau sur la face et sur la tête. Ensuite, on apporte un plat du mets national sick, une sorte de pâte faite de farine et de sucre. Les deux gamins s'installent à terre, le plat entre eux, chacun y plonge la main, prend une pincée de cette bouillie et l'introduit dans la bouche de son vis-à-vis. Et enfin, chacun s'en va tremper dans l'étang sacré.

Les Sicks ont emprunté des lois à toutes les religions qu'ils ont connues. Leur baptême, qui est en même temps la communion, vient d'Europe, ainsi que la confession qui se fait devant le balcon de la petite place. Par contre, ils ont gardé, des Indous, la coutume de laisser aller et venir les vaches sacrées, et celle de brûler les morts. Ils ont supprimé les castes, mais font jurer aux initiés de ne pas s'allier à des Sicks schismatiques, dont les sectes sont au nombre de cinq. Ils ne fument pas, mais ils boivent de l'alcool. Pour excuser cette licence, ils ont imaginé l'apologue suivant :

Un jour, un Gourou vit deux colombes boire de l'eau, puis ensuite se battre jusqu'à la mort. Il recommanda alors d'ajouter du sucre à l'eau. Les Sicks n'y manquèrent pas, et ils en profitèrent, en élargissant la permission, pour laisser fermenter jusqu'à l'alcoolisation le jus des cannes à sucre. Ils n'ont pas d'idoles et, comme les Mahométans, n'admettent aucune représentation de dieux. Mais ils traitent le Livre saint à peu près comme une idole.

Digitized by Google

J'ai été frappé de certains points de ressemblance avec le bouddhisme déformé que j'ai vu au Sikkim, à l'autre extrémité de la chaîne de l'Himalaya. Pour l'aspersion du baptême, ici et là on se sert d'un poignard émoussé. Ici et là on donne des linges en présents aux visiteurs ; enfin le petit dais d'or et de pierres précieuses destiné à recouvrir le Livre dans certains cas est la reproduction exacte du *hti* qui recouvre les reliques, au sommet des pagodes de là-bas.

Les Sicks se prétendent affranchis de la tyrannie des castes, mais aucun d'eux ne consent à manger avec un Européen, et j'ai bien vu qu'on avait mis à part, pour une purification spéciale, les deux épées des Gourous défunts qu'on m'avait invité à soupeser.

Mardi 22 *février*. — J'ai voulu voir le Temple d'Or aux lumières, et nous y sommes allés hier soir. Nous avons ainsi assisté au transport du Livre sacré du Temple d'Or au Temple de la petite place.

On devine ce que la clarté de la pleine lune peut ajouter de lumière au marbre blanc; de mystère et de charme aux portiques élégants et de discrétion aux dorures du Temple. Le tout est comme baigné d'une vapeur d'albâtre... de l'ombre qui serait blanche.

Le Livre est porté solennellement après avoir été recouvert de vingt voiles et empaqueté avec soin. L'intérêt, l'émotion que provoque cette cérémonie viennent, non des formes rituelles, mais de la foi profonde des hommes qui sont là. Lorsque le Livre a été soulevé, il est sorti de toutes les poitrines un chant grave terminé par un cri qui nous a remués. Nous sommes allés avec les fidèles — une cinquantaine au plus — derrière eux, seuls étrangers, jusqu'au

Digitized by Google

baptistère de la petite place blanche. Nous faisions partie du cortège, tous les souvenirs de notre civilisation étaient abolis ; les guirlandes de fleurs au cou, le bracelet sick au poignet, pendant cinq minutes j'ai été Sick, et j'ai partagé la foi et l'émotion de ces gens qui sont si loin de moi.

Et cela dans le plus merveilleux décor de marbre, d'or, de ciel bleu sombre et d'eau reflétant les dômes et les torches ; perdu dans le groupe d'hommes vêtus de blanc qui chantaient ; dans l'imprécision de la clarté de la nuit lunaire d'ici, qui n'a plus rien de ce que nous appelons nuit et qui est tout aussi différente du jour.

Et l'on nous a donné un petit livre d'un centimètre carré, sur les feuilles duquel est écrite une prière. J'ai quitté ces hommes doux et beaux avec regret.



...Lorsque viendra aux Indes un vice-roi qui aura le moindre sentiment artistique, le plus élémentaire respect du beau, il fera abattre le monument, — tour, clocher, porte, horloge, — qui déshonore les bords du lac de l'Immortalité. Ce monument de gothique anglais est laid, bête, prétentieux, rouge, barbare, grotesque, imbécile. Il donne raison à ceux qui prétendent qu'en art, les Anglais sont restés des sauvages.

C'est odieux, tout simplement.

Qu'on excuse ma vivacité : elle n'exprime encore qu'une faible partie de mon indignation.



Une vieille dame anglaise m'a dit aujourd'hui un joli mot : « Il faut voyager les yeux et le cœur ouverts. »

Digitized by Google

Lahore

Mercredi 23 février. — Nous avons passé hier une heure à Lahore. Cette ville ne mérite pas tout le mépris que professent les guides à son égard. Sans doute, au point de vue touriste, on n'y montre qu'une mosquée, et, dans le fort, quelques vestiges de monuments mogols sans grand intérêt, mais la cité elle-même est grouillante de vie, colorée, particulière et méritait qu'on s'y arrêtât plus que nous ne l'avons fait.

Par exemple, nous ne sommes plus aux Indes, nous sommes en pays arabe. Dès les environs, la présence des chameaux qu'explique la proximité du désert nous en avait avertis. Les rues de Lahore sont étroites et surpeuplées. Une petite place est des plus pittoresques, une fontaine au centre, et, s'ouvrant sur elle, une rue qui tourne avec des maisons dont les balcons fermés de moucharabiehs se pressent les unes contre les autres de la façon la plus amusante. Dans les rues, des teinturiers font sécher des voiles roses ou verts, en les tenant tendus à deux hommes, par les quatre angles et en les offrant au vent qui les gonfle sous le soleil ardent. Et dans notre course précipitée j'ai eu le temps de voir encore un indigène qui jouait de la flûte à deux tuyaux, comme le Dieu Pan.

C'était très bien.

Kutab

Jeudi 24 février. — Si l'on veut se faire une idée de ce que fut autrefois Delhi et la puissance musulmane, il faut suivre en voiture la route qui conduit

Digitized by Google

de Delhi à Kutab où sont le pilier en fer et la tour que je laisse aux guides le soin de célébrer.

Pendant plus de quatre lieues, c'est une succession presque ininterrompue de dômes et de ruines.

Au bout, à Kutab, c'est la Ruine avec un grand R, la ruine en soi.

Tout ce qu'on peut voir autre part ne donne pas cet aspect de désolation.

Sur un sol raviné fait de débris, des tombes, encore des tombes. La plupart sont de simples pierres horizontales ; beaucoup sont des monuments effondrés ; un certain nombre, des dômes fendus ou éboulés. Et si loin qu'atteint la vue, c'est la même chose. Des aigles blancs indiquent par leur présence qu'on enterre encore ici. Et en effet, ces ruines sont habitées par quelques misérables dont la présence accentue l'horreur de ces lieux.

Une porte avec l'arc arabe s'ouvre sur une cour énorme bordée d'arcades où se devinent encore des sépultures. Entrez. Vous verrez dans quelque coin une famille qui s'est installée là. Un vieillard sur un grabat, deux femmes qui filent avec un vieux rouet. Des hommes qui ne font rien. Tous crasseux mais vêtus de manteaux rouges, et les bras, les chevilles, le front, le nez, les oreilles surchargés de bijoux. Dans cette cour même, on a bâti une chaumière.

Et là, entre ces mêmes murs, brillait, il y a deux siècles à peine, toute la splendeur de la plus somptueuse, de la plus éclatante civilisation. Par cette porte où se tiennent des femmes qui s'épouillent mutuellement, quelque fier cavalier sortait, vêtu d'or et de pourpre, au galop de son cheval échevelé, suivi d'une escorte brillante et tapageuse !

Aujourd'hui il n'y a plus que des tombes et des

Digitized by Google

mendiants insouciants qui vivent au milieu d'elles, sans savoir.

Savent-elles même qu'elles sont belles, ces femmes si nombreuses que nous avons croisées au retour ? Elles portent sur la tête, du geste antique et magnifique, des pots de terre et de cuivre dont leurs bras cerclés d'argent assurent l'équilibre. Une bande d'étoffe rouge et souvent dorée soutient leurs seins dont elles laissent voir la courbe inférieure au-dessus de leur ventre nu. Leurs pieds nus où brillent des anneaux d'argent font lever de la poussière qui se dore au soleil et leur donne l'air de marcher sur un nuage. Des yeux noirs fixent le passant et les dents blanches retiennent un pan du manteau rouge que le vent gonfle un peu.

...On est bien heureux d'avoir des yeux.

Il y a eu, pendant notre parcours, un moment où un groupe semblable se détachait sur le fond de la grande mosquée lointaine qui gonflait ses dômes et dressait ses minarets dans le ciel bleu. C'est un de ces moments qu'on voudrait fixer, si l'on était peintre.

Mais quelle folie de vouloir évoquer de la lumière avec la boue que sont les couleurs ou le vent que sont les mots !

Jeypore

Samedi 26 *février*. — Une ville où les rues, extraordinairement larges et toutes droites, sont bordées de maisons toutes basses peintes en roses avec des filets blancs ; dont les rez-de-chaussée sont des boutiques fermées par d'énormes portes vertes et que ne surmonte le plus souvent que la façade d'un premier étage simulé à travers les fenêtres duquel on voit le

Digitized by Google

soleil ; une ville dont le ciel est constamment moucheté par des vols d'aigles, de pigeons et de corbeaux ; où des hommes, chargés spécialement de cet office, lancent le soir au-dessus d'eux, des provendes que des tourbillons d'aigles se disputent et saisissent au vol ; où, le matin, d'autres serviteurs s'en vont, avec des paniers, porter la nourriture des pigeons dont le nombre est si grand qu'ils couvrent alors, à terre, des espaces larges comme la place publique d'une sous-préfecture ; une ville déserte aujourd'hui et dont la plupart des boutiques sont closes parce que les marchands sont ou morts de la peste ou partis pour la campagne afin de ne pas en être atteints ; c'est ainsi que Jeypore nous est apparue.

Si l'on y arrivait sans avoir lu la belle description qu'en a faite Pierre Loti on éprouverait une surprise, probablement un plaisir, à se trouver subitement au milieu de ces maisons roses, mais le joli surnom que lui a donné l'auteur de *l'Inde sans les Anglais*, ce surnom lui fait un peu de tort.

Il en fait beaucoup au palais du Maharajah qu'on montre tout de suite au visiteur. Ce palais fait penser à ces villas italiennes de Menton et Gênes, sur les murs desquelles sont peintes des fenêtres avec de belles dames qui y prennent le frais. Et cela y fait penser irrésistiblement, parce que c'est la même chose, avec beaucoup de prétention en plus. On voit en effet, des persiennes peintes, des grands personnages burlesques et des animaux en enluminures sur les murs roses, et, les motifs de décoration que les habitants d'Agra et de Delhi sculptaient en plein marbre, avec tant de finesse et de grâce, on les a reproduits ici, à la détrempe, lourdement.

L'intérieur du palais offre le même mélange que

Digitized by Google

dans presque tout l'Orient de richesse, de gaspillage plutôt, de misère et de saleté. On veut nous faire admirer une grande glace dont un magasin de chez nous ne s'enorgueillirait pas ; on veut nous faire admirer des tapis — d'ailleurs roulés par économie — et comme je m'y refuse, on nous propose d'aller voir manger les crocodiles... et on me demande dix sous pour aller leur chercher de la viande.

Un gamin s'en va en courant avec la pièce et l'on nous conduit par les couloirs étroits jusqu'à un petit lac où le gamin — qui n'a pas été longtemps — nous a devancés et où un homme attache au bout d'une longue corde des tripailles qu'il lance à l'eau avec de grands cris sans parvenir, du reste, à attirer les crocodiles de *His Highness*, lesquels, à ce moment de l'année où il vient beaucoup de touristes, sont repus et dorment là-bas, dans les herbes de la rive. Et comme nous voyons qu'un homme s'en va avec un bâton frapper dans les roseaux, pour en faire sortir les bêtes aux longues mâchoires, nous nous sauvons, ne voulant pas être indirectement la cause d'un accident. Et nous sortons tout à fait du palais après avoir été conduits devant un jet d'eau qu'on a fait jouer avec respect et parcimonie. A la porte, les officiers se sont précipités devant la voiture, en demandant « bakshish ». J'ai apprécié la réserve des crocodiles.

Hélas ! elles sont disparues les splendeurs musulmanes !

Nous avons pris, par contre, un vif intérêt à la visite d'un musée parfaitement installé, dans un monument de style indou du meilleur goût. J'ai applaudi à l'idée qu'ont eue les Anglais d'y placer quelques reproductions des chefs-d'œuvre de l'art grec. On y voit un Antinoüs et un Discobole en plâtre...

Digitized by Google

Seulement on leur a mis des caleçons de velours rouge.

— O vieille dame anglaise, pudique et féconde, pour les yeux de qui ont été placés ces caleçons de velours rouge, je vous salue !...

Mais on vient à Jeypor pour voir Amber, la vieille capitale, et non pour voir Jeypor, bien qu'au coucher du soleil, le rose à la détrempe et les filets blancs à la chaux prennent une teinte moins offensante, et que la vue des hommes, qui s'en vont en courant et lançant vers le ciel la nourriture des aigles, forme un bien joli tableau qu'animent encore les teinturiers qui se promènent avec une pièce d'étoffe tendue, rouge ou rose, pour la faire sécher.

Ce matin, nous sommes allés à Amber, à quelques kilomètres de la ville moderne.

•

Amber

Des paons, des éléphants, des chameaux et des singes !

Cet involontaire alexandrin énonce les animaux que l'on rencontre en allant à Amber.

Des paons, on en voit partout, indépendants et familiers. Il y en a sur les bords de la route, sur la route même, dans les cours et dans les jardins, sur les murs et sur les arbres. Des éléphants montent pour les touristes la pente raide qui conduit aux palais et aux temples. Ils sont recouverts d'un long manteau rouge bordé de jaune qui tombe jusqu'à terre et ils portent sur la tête un homme tout blanc, armé d'une courte lance avec la pointe de laquelle il les excite. Des chameaux passent, importants, hautains, de leur pas précautionneux. Les singes s'asseoient sur les

Digitized by Google

rebords du fossé pour regarder le tout. On croise aussi des cavaliers mirobolants sur des chevaux fringants harnachés de jaune, des lourdes charrettes attelées de bœufs blancs et des ekkas légères, pimpantes, enrubannées, où des femmes vêtues de rouge et de bijoux d'argent risquent, sous leur voile, un regard curieux. Il y a aussi des piétons, enveloppés d'une sorte de robe de chambre ouatée qui fait penser à la Perse, d'où leurs ancêtres sont venus, et des femmes de peine qui portent sur la tête des corbeilles pleines de bouses de vache desséchées qu'elles ont modelées et qui conservent encore l'empreinte de leurs doigts.

... Alors, on ne s'ennuie pas, en montant à Amber sur l'éléphant cahoteux.

Là-haut, on voit de jolies choses et on en voit d'autres moins belles. Les moins belles ce sont des intérieurs de palais dont les murs sont incrustés de cent miroirs, et qui ont le grand tort, pour eux et pour nous, d'avoir voulu imiter les chefs-d'œuvre de Delhi et d'Agra.

Mais un vieux temple abandonné est superbe. On le devine, de loin, à travers les branches des arbres morts où les singes juchés ont l'air de gros fruits oubliés ou de nids énormes abandonnés. Lorsqu'on s'approche, on voit de belles statues de marbre, qui ont gardé le poli que leur a donné jadis le passage des fidèles ; on voit des taureaux et des éléphants de marbre, de fines sculptures, et, au travers d'une porte hautaine, un buffle qui, péniblement, monte l'eau d'un puits. Il y a aussi des fakirs maigres, cendrés, immobiles et inquiétants. Et cela dans la désolation morne des ruines, dans un paysage pierreux et raviné, brûlé de soleil et de poussière.

Digitized by Google

Ajmere

Dimanche 27 *février*. — A dix kilomètres d'Ajmere est un petit lac : le plus sacré des Indes.

Au moment des fêtes, annuellement, cent mille pèlerins viennent s'y baigner. La fête est passée, nous savons qu'il sera désert. Nous sommes allés le voir cependant et nous sommes revenus enchantés.

Pourquoi ? Les raisons en sont difficiles à démêler, à exprimer, plutôt. Le trajet est amusant parce qu'il faut franchir un col et qu'on a, d'en haut, une jolie vue d'Ajmere et de son lac, aussi parce qu'on rencontre beaucoup de singes autour des habitations.

Le petit lac rappelle les bords du Gange à Bénarès. Tout autour, les rajahs voisins s'y sont fait construire des palais dans un but de piété. De simples particuliers y ont des maisons, et des places ont été aménagées pour le bain des pèlerins. On passe de l'une à l'autre, tout au bord de l'eau, où vivent des myriades de poissons qu'on voit tout près de soi et qui n'ont pas peur de l'homme ; on va d'une cour dans une autre, parfois au travers de bâtiments ruinés.

De grands arbres projettent sur les marbres et sur les plâtres la douceur de leur ombre et la gaîté de leur feuillage. Ces arbres sont d'une extraordinaire intensité de vie. Ils mêlent leurs racines aux murailles et souvent les soutiennent ainsi. Par contre, l'un d'eux qui avait insinué ses racines dans une construction, l'a disloquée, renversée ; les racines sont restées, bizarres, en l'air, horizontales, formant l'encadrement d'une porte gigantesque par laquelle on voit l'eau du lac, les palais d'en face, et un pan de mur couvert de feuilles sur lequel se promènent, en montrant l'aigrette de leur petite tête, deux paons.

Digitized by Google

On vous montrera aussi un temple à Brahma, le seul, paraît-il, qui existe dans l'Inde. Et en effet, depuis Angkor, c'est la première représentation que nous voyons du dieu à quatre faces. Et vous aurez remarqué de vous-même les maisons de pur style indou aux façades surmontées d'un fronton en arc de cercle très ouvert.

***

Si, comme on le croit ici, chaque homme renaît et qu'il me soit donné de renaître homme, je visiterai l'Inde à pied, à vingt-cinq ans, après avoir appris l'indoustani, et déguisé en Indou.

J'ai formé cette ferme résolution tantôt, après m'être promené un peu, devant la voiture, au pas, dans les rues d'Ajmere. Lorsqu'on passe au trot des chevaux, on voit surtout des gens qui se rangent. A pied, on peut se croire perdu dans cette humanité étrangère, et lorsqu'aucun costume européen ne vient vous rappeler qu'il existe des gens semblables à soi, on s'amuse bien.

Ces rues d'Ajmere, dont les guides ne parlent pas, sont ce que j'ai vu de plus purement indou jusqu'ici. L'architecture est nouvelle. Les gens paraissent moins terrorisés et moins fanatiques qu'autre part. Il y a ici beaucoup de Jains et cette religion sœur du bouddhisme, ne reconnaît pas la division par castes. C'est peut-être une raison de l'atténuation de la tristesse générale. Les maisons de pierre, blanchies à la chaux, sont ornementées; elles portent des balcons fermés, ouvragés et dissemblables, et elles sont propres, à l'extérieur au moins. A côté des grandes rues où se tiennent des marchés, il en est d'étroites et de

Digitized by Google

tortueuses où il est bien agréable aussi de se promener. La foule est nombreuse et papillotante.

Ce sont les hommes, ici, qui sont couverts de couleurs vives. Il y a sur des dos masculins des vestes extraordinaires par leur ton rose ou vert. Sur des têtes barbues sont campés des espèces de bonnets de police rouges et galonnés d'or. Les femmes sont en général couvertes d'un grand voile rouge sombre, agrémenté de bleu foncé. Beaucoup portent ce drôle de « cache et soutient-gorge » qui ne remplit souvent que la moitié de son devoir. On le regrette quelquefois.

La ville n'est pas grande, elle est entourée d'une muraille percée de sept ou huit ouvertures, de sorte qu'au bout de chaque grande rue on a la perspective d'une grande porte dont l'arc orgueilleux se découpe sur le ciel bleu, et, à cause de la foule, on dirait autant d'arcs de triomphe.



...Devant une maison, trois ou quatre musiciens attirent mon attention, et j'entrevois dans une cour spacieuse un grand nombre de gens en fête. Je voudrais bien m'approcher. On va sentir par un tout petit détail à quel point les indigènes sont sensibles à la plus élémentaire des politesses. J'avais envoyé notre Nobail demander au maître de céans la permission d'entrer dans la cour. Nobail entre, nous faisons quelques pas derrière lui en attendant le résultat de sa démarche: on se méprend sur nos intentions et on nous oppose des gestes énergiques de défense. Mais notre homme revient, suivi du père du nouveau marié — car cette fête est celle d'un mariage — et toutes les physionomies s'éclairent,

Digitized by Google

le père me prend par la main et nous emmène avec lui, en nous comblant d'amabilités.

Jamais je n'oublierai ce que j'ai vu.

Lorsque je l'aurai raconté on ne comprendra pas que mon impression ait pu être aussi vive si l'on ne vient pas avec bonne volonté au secours de mon impuissance à évoquer ce spectacle.

Dans cette cour, dont un gros arbre occupait le centre, trois ou quatre cents femmes en grande toilette — en grande toilette d'ici, bien entendu. — C'est tout.

Seulement... Ah ! seulement, il y avait du soleil aussi et du soleil qui trouvait à s'occuper, vous pouvez m'en croire. Jamais, peut-être, mes yeux n'ont été aussi brutalement réjouis. Toutes ces femmes étaient assises à terre, de sorte que je les voyais toutes à la fois. C'était une quantité de petits tas rouges, bavards où brillaient des bijoux et des yeux. Tout ce petit monde en fête parlait, riait, piaillait. On nous a vus : les voiles sont ramenés sur la figure d'un geste volontairement trop lent pour que les jolis visages soient trop vite cachés (on fait son devoir, mais tout de même on est femme) et bientôt, il ne reste plus à découvert qu'un œil par personne dans un trou du vêtement rouge. Ces trois cents yeux vus un par un, et non plus paire par paire, comme à l'habitude, sont du plus amusant effet. Toute cette gaîté nous gagne. Il m'entre de la joie par les oreilles et par les yeux. J'étais dans une volière et en même temps j'étais ébloui par des milliers de rayons lumineux que les bracelets d'argent, les bagues et les anneaux d'or empruntaient au soleil pour me les jeter gaîment à la figure.

Et l'on nous a présenté le marié, un grand dadais

Digitized by Google

qui portait au front une pierre brillante, sur la tête une couronne d'or, et qui m'a demandé sérieusement si nous étions venus à Ajmere pour assister à son mariage. Je lui ai souhaité beaucoup de bonheur et j'ai pris congé de son brave homme de père qui ne voulait plus me laisser partir. Voilà.

***

... La voiture s'arrête devant un monument rouge, de style hindou.

Docilement, nous descendons, croyant bien cependant savoir qu'on va nous montrer quelque temple en construction.

Quelle erreur était la nôtre !

Nous entrons dans la cour. Des ouvriers sculptent des pierres, et voici l'escalier raide à gravir. Nous nous résignons. Mais non, ce n'est pas là notre chemin, paraît-il, c'est par cette petite porte, et c'est cet escalier étroit qu'il faut monter. Montons. Sans doute, on veut nous faire admirer le panorama de la ville. Bien que nous l'ayons déjà vu tantôt en allant au lac, nous nous laissons conduire.

Mais voici bien une surprise. Arrivés sur la terrasse, ce n'est pas au dehors qu'on nous fait regarder, mais au dedans, par une sorte de fenêtre qui permet de voir l'intérieur d'une grande salle. A deux pas, il y a une autre fenêtre semblable, puis une autre, et d'autres encore, tout autour. Chacune est hermétiquement fermée par une glace sans tain.

Ce que l'on voit ainsi à l'intérieur est en réalité bien étonnant. Notez que la longueur de la salle est de vingt ou vingt-cinq mètres, et sa largeur de dix ou quinze.

Digitized by Google

De ce côté, c'est la reproduction en cuivre doré, ciselé jusqu'à la minutie, d'un temple avec ses sculptures, ses dômes et ses portes. D'autres édifices du même genre, un peu plus petits ; puis, et c'est là où le vertige commence à nous prendre, il y a, autour, une foule, une véritable foule représentée par des statuettes, en cuivre doré elles aussi ; et, bordant l'ensemble des monuments, une double file de voitures traînées par des éléphants, toujours en cuivre doré, se prolonge, sur les quatre côtés du carré, en tout cinquante mètres, peut-être, avec un accompagnement de chevaux portant des cavaliers. Chacune des figurines étant haute de quinze à vingt centimètres, on devine combien elles sont nombreuses. Et le tout est ciselé avec le plus grand soin, bien entendu, sans l'oubli d'un détail. Ne croyez pas que cette folie date d'une époque lointaine. On a commencé ce travail il y a une dizaine d'années, et on vient de l'achever.

Je reconnais ces gens-là. Ils sont bien les descendants de ceux qui ont couvert les temples du sud de l'Inde de multitudes sculptées. Ici et là, c'est le même gaspillage de main-d'œuvre, le même désir d'obtenir l'effet par la répétition.

Cette ville de cuivre occupe une moitié de la salle. L'autre moitié renferme un travail du même genre, mais dont l'ensemble est circulaire. C'est un grand nombre de petites constructions de bois autour d'une espèce de tour dorée.

Qu'est-ce que cela peut signifier ? Aux frais de qui cela a-t-il été fait ? Dans quel but ? Pourquoi cette énorme vitrine ? Pourquoi cette salle où il est impossible de pénétrer ? Dans quel but cette accumulation de temples liliputiens, et toute cette foule de sta-

Digitized by Google

tuettes ? On a voulu évidemment représenter une ville et tous ses habitants. Mais quelle ville inconnue ?

Renseignements pris, l'ensemble carré est la cité secrète d'Ajodhia dans la province de Oude, et l'ensemble rond est la représentation de la cité secrète d'Allahabad, avec l'Hymalaya au milieu. Le tout a coûté cinq cent mille francs, et a été payé par un certain Seth Mool Chand Rai-Bahadour, mort il y a sept ans environ. Il fut, si j'ai bien compris, collecteur d'impôts, une sorte de fermier général, et le bâtiment où nous sommes n'est que l'annexe d'un temple contigu qu'il ne nous est pas permis de visiter.

Nous descendons, et on nous introduit alors dans une salle située au-dessous, et de mêmes dimensions. D'autres sujets d'étonnement nous y attendaient. Cette salle est très claire, toute neuve, elle aussi. D'abord, on ne distingue pas bien ce qu'elle renferme, tellement c'est inattendu. Que sont ces deux grandes formes enveloppées de couvertures, là, au beau milieu ?... Mais oui... ce sont deux chevaux presque de grandeur naturelle, et leurs jambes blanches en carton verni qui s'échappent, mal enveloppées, les révèlent définitivement. Oui, ce sont deux chevaux vêtus de la tête aux pieds d'une housse matelassée et fermée par des courroies. Ils sont attelés à un char richement décoré, et, en regardant de près, je vois que les jantes de ses roues sont, à l'intérieur, munies d'engrenages.

On renonce à comprendre tout de suite, on regarde autour de soi, et l'on voit des éléphants au quart de grandeur naturelle, tous vernis de blanc, portant chacun trois trompes, avec, sur le dos, des dessins représentant des manteaux couverts d'ornements

Digitized by Google

dorés. Et en voici un autre et un autre carrosse. Tout cela, tout neuf.

A un certain jour de l'année, le char avec ses chevaux de carton ou de bois blanc, les éléphants, les carrosses sortent en procession, le char portant la déesse du temple voisin. Et — voici ce qui n'est pas ordinaire — ce char est mécanique. Un homme est dissimulé à l'intérieur pour le faire mouvoir, de sorte que les habitants d'Ajmere voient, ce jour-là, le spectacle peu banal d'un char qui progresse, paraissant traîné par des chevaux artificiels, aux jambes levées et immobiles. Les éléphants suivent et précèdent.

Un notable qui me donne ces explications prend mon ahurissement pour de l'admiration, et ne dissimule pas sa fierté.

Il ne faut pas le chagriner.

Et tout en l'écoutant dans l'excellent anglais qu'il parle (cent fois meilleur que le mien) je pensais à l'abîme qui nous séparait.

S'il savait ce que je pense, il me traiterait de barbare et d'ignorant. Il pense de moi ce que je pense de lui. Je suis certain que la raison est de mon côté. Lui aussi est certain qu'elle est du sien.

Alors ?

Et je sors tout rêveur, gardant au cou la guirlande de fleurs odorantes qu'on vient d'y passer, et je remonte en voiture, impressionné encore par la conviction avec laquelle cet homme à figure moderne, parlant si couramment la langue des civilisés, m'expliquait tout à l'heure les avatars de ses dieux, et les moyens de salut qu'ils ont donnés aux hommes.

« Povres de nous ! »

Digitized by Google

Oudeypore

Mercredi 2 *mars*. — Nous n'aurons guère connu d'Oudeypore que la bonne grâce et le confortable de l'hospitalité anglaise.

L'Inde est, en ce moment, ravagée par la peste. Le nombre des décès pendant la semaine dernière a été de 18.940. Et Oudeypore, où nous arrivons, est particulièrement frappé par le fléau. La ville qui compte en temps normal 46.000 habitants n'en renferme plus que 8.000. Le reste est mort ou en fuite.

Nos très aimables hôtes nous représentent les dangers d'une visite à la ville indigène, laquelle a d'ailleurs moins d'intérêt étant déserte, et comme il est impossible en Orient de se déplacer sans être accompagné, et que tout en ne courant personnellement aucun risque, nous exposerions les indigènes qui viendraient avec nous, nous nous résignons à ignorer le bazar et quelques temples.

Il nous reste à voir le lac, les îles, les palais et les sangliers.

Acceptons le programme.

***

Oudeypore est un grand château fort tout blanc, de hautes murailles, blanches aussi, et qui se mirent dans un lac bleu. Ajoutez la silhouette d'un grand temple jain, et, posée sur des pentes, la ville, grise comme une ville italienne. Le tout entouré de collines.

Le palais est sans grand intérêt, mais une longue promenade en barque sur le lac et la visite des deux îles méritent d'être faites.

Delhi et Agra révèlent au visiteur la puissance

Digitized by Google

musulmane passée ; Oudeypore, son lac et ses environs évoquent l'Inde rajpoute.

Tout ici est l'œuvre de despotes magnifiques qui voulaient se défendre contre la chaleur, contre l'infidélité des femmes, et contre les envahisseurs.

Les murs sont épais. Les fenêtres du château commencent à quinze ou vingt mètres du sol et la rive du lac est faite d'une longue ligne de remparts. Les îles, toutes petites, sont plutôt des constructions bâties dans l'eau que des îles réelles. On n'y peut aborder que par des portes soigneusement défendues. A l'intérieur, on voit des jardins bizarres, aux plates-bandes géométriques entourées d'eau, et des bassins destinés à donner de la fraîcheur. Les chambres sont petites, avec de petites portes ouvertes dans des murs épais. Des peintures naïves représentent des chasses au tigre, des fleurs et des oiseaux. Des couloirs étroits et longs, secrets, ouvrant tout à coup sur une petite porte que les eaux du lac viennent battre, évoquent les drames du palais, espionnages d'eunuques, les justices sommaires, les victimes, les meurtres faciles, les disparitions mystérieuses et rapides. On devine une vie faite d'amour, d'orgueil et de férocité. De poésie aussi et de charme. Les portiques aux arcs dentelés sont élégants, et, à côté des cours profondes et cachées, s'étendent des terrasses fleuries d'où l'on peut voir l'horizon des collines prochaines ou de la ville, de l'autre côté de l'eau bleue.

Sur ces collines, on distingue, perdues dans la jungle, de place en place, de petites constructions carrées utilisées, aujourd'hui encore, pour la chasse au tigre.

Rien n'est plus facile que de tuer des tigres. On

Digitized by Google

prend un millier d'hommes qui rabattent la bête vers le mirador où l'on s'est placé et on la tire ainsi, sans danger et sans gloire. Il suffit d'être le rajah ou invité par lui.

Nous rentrons au crépuscule, en barque, tout le long du rempart, dans la paix. Le silence de cette heure est plus émouvant ici qu'ailleurs. La longue ligne de pierre se poursuit, toute grise, monotone et menaçante. Une petite porte s'ouvre et deux vaches sacrées viennent boire. Plus loin, un pot de cuivre descend, au bout d'une longue corde, et remonte rempli d'eau, vers deux femmes toutes vêtues de rouge, dont la silhouette se projette sur le ciel tendre.

Chaque soir, de l'autre côté du lac, à l'endroit où commence la jungle, on distribue des sacs de maïs aux sangliers. La tradition se perd dans la nuit des temps. Les sangliers viennent de la forêt, nombreux, et se battent dans la poussière. En temps de famine, lorsque les hommes mouraient de faim, la distribution n'a pas été interrompue.



Ces gens-là étaient de grands et terribles amoureux. Shah Jahan après avoir vaincu les princes rajpoutes exigeait que chacun d'eux lui donnât une fille à épouser. Seule, la maison d'Oudeypore put s'y refuser. Lorsqu'il était l'hôte de cette ville, il en abusait pour enlever les filles ; si bien qu'on dut le confiner dans une des deux îles du lac.

Pendant leur vie, les princes enfermaient leurs femmes derrière des murailles épaisses et des grilles de marbre. A leur mort, leur jalousie exigeait encore que les malheureuses fussent brûlées sur leurs bûchers. On montre tout près de la gare d'Oudeypore, une soixan-

Digitized by Google

taine de mausolées qui marquent les places où furent incinérés les marahajahs ou les ministres. Des figures sculptées ou des marques rouges indiquent pour chacun d'eux le nombre des victimes immolées. Plus ce nombre est grand, plus il honore le défunt. Il y a pour chaque mausolée, huit, dix ou douze statuettes...

Chittorgarh

Mercredi 2 *mars*. — Chittorgarh est une longue colline couverte de ruines importantes. Une triple ligne de remparts et cinq ou six portes successives attestent quelle fut son importance.

Un village de quelques milliers d'habitants s'est installé au pied. Nous en traversons les rues. Elles sont désertes. Les portes des boutiques sont closes. Tout le monde a fui devant la peste. On se croirait à Pompéi. Il ne reste dans cette ville malheureuse que les statues pitoyables des dieux indous. La terreur avait stimulé le zèle des fidèles : toutes ces pierres sont fraîchement peintes en rouge et l'on y voit des papiers dorés ou argentés qui représentent des supplications restées sans résultat. De place en place, des drapeaux rouges, triangulaires, flottent encore au vent. Ils avaient été placés sur ces maisons pour en écarter le fléau. Ils ont été impuissants et on les a laissés, témoins de l'insensibilité des dieux. On en rencontre beaucoup, et l'on s'attriste à la pensée des désespoirs et des douleurs qu'ils révèlent.

Les survivants se sont réfugiés là-haut, dans les ruines, auxquelles ils donnent une passagère animation.

Ces temples étaient très beaux. Deux tours orgueil-

Digitized by Google

leuses et superbes se dressent encore vers le ciel, élevées en mémoire de batailles gagnées. Elles sont très belles, sculptées du haut en bas de leur six ou sept étages dont les plus élevés sont parfois les plus larges. Mais elles ne diront plus pendant longtemps encore la gloire de ceux qui les ont construites. Leur équilibre est perdu, et elles n'attendent qu'une occasion, que la dernière poussée d'un coup de vent pour s'effondrer. Des fantômes vêtus de rouge passent entre les murs branlants, et on fait la sommaire cuisine de ces pauvres gens sur les portiques des temples abandonnés, dont on peut encore admirer les mille statuettes, les danseuses de pierre aux seins ronds, aux geste maniérés et charmants.

Si l'on ne regarde que ce qui *est*, si l'on ne voit que ces pierres grises et cette misère, rien n'est plus triste, rien n'est moins intéressant. Mais si l'on évoque le passé, si l'on songe que des foules se sont entretuées pour la possession de ce coin de terre dont personne ne veut plus aujourd'hui, qui est à prendre et que personne ne prend ; si l'on recrée pour soi, par l'imagination, toutes les splendeurs qui se sont déployées devant ces murailles où seuls maintenant les paons orgueilleux promènent tranquillement les couleurs éclatantes de leur plumage ; si l'on redonne à ces ruines la vie dont elles débordaient il y a cent ou deux cents ans, si l'on pense à toute la foi qu'il a fallu pour projeter ces temples énormes, au travail, à l'effort d'art qui ont été nécessaires pour les construire, aux sacrifices humains peut-être, dont la folie religieuse de ce peuple a dû ensanglanter leurs dalles, à toutes les larmes que les dieux de pierre ont séchées; si l'on songe encore à la dépense, au gaspillage d'énergie et d'existences qui s'est fait

Digitized by Google

pour défendre ou pour conquérir cette ville, dont la possession semblait alors d'un prix que le sang de tout un peuple ne pouvait payer; si l'on se laisse aller à rêver à tout cela en suivant le gamin qui veut être un guide et qui est peut-être l'arrière-petit-fils d'un de ces guerriers farouches aux éclatantes armures — alors on ne regrette pas le temps que l'on prend, entre deux trains, pour visiter les ruines de Chittorgarh.

Mont-Abou

Jeudi 3 *mars.* — Les temples du Mont-Abou sont admirables, et ils ne m'ont procuré aucune émotion. Ils sont de marbre blanc, de style jain et les artistes qui les ont sculptés l'ont fait avec le même soin que s'il se fût agi d'un coffret. Dans les plafonds, des processions, des multitudes de petits personnages de quelques centimètres sont fouillés comme si on devait les regarder à portée de la main.

Le malheur est que nous voyons ces temples après en avoir vu tant d'autres. Sans doute, si l'on commençait par eux on serait enthousiasmé. Moi, je n'ai pu que rester confondu devant la multiplicité et la continuité de l'effort dont ils témoignent. Je ne prétends pas dire ici la vérité: je n'aspire qu'à exprimer ce que j'ai ressenti.

C'est par conscience que je vous apprendrai, d'après le guide Murray d'ailleurs, qu'il a fallu quarante années pour les construire et qu'ils ont coûté quarante millions de francs.

A la réflexion, ils sont très beaux. Leurs piliers sont élégants et les cadres des portes de chacune des niches qui en forment le pourtour méritent d'être

Digitized by Google

admirés pour la délicatesse de leur ornementation. Allons ! Je me fais violence. Disons une fois de plus « on dirait de la dentelle » et parlons d'autre chose.

Du paysage, par exemple. Mont-Abou est à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Les rajahs voisins viennent y chercher la fraîcheur en été. Les Anglais aussi. On y arrive en tonga (une banquette sur deux roues) après deux heures et demie d'une course au galop de deux chevaux, quatre ou cinq fois renouvelés. Une fois au sommet, on voit de gros rochers noirs, perçant un sol très mouvementé. Cela rappelle un coin de Suisse ; pas un des plus beaux.

Ahmedabad

Samedi 5 *mars*. — Un voyage aux Indes n'est pas un voyage : c'est une succession de voyages.

Ce pays est composé de races si différentes ; les trois religions : jainisme, islamisme et indouisme donnent aux peuples qui pratiquent chacune d'elles des aspects si différents qu'après seulement quelques heures de chemin de fer, on se trouve transporté dans un milieu tout autre que celui qu'on vient de quitter.

Nous sommes arrivés à Ahmedabad à la nuit. Nous avons dîné et couché à la gare. Des types nouveaux sur le quai, des messieurs portant fez et lunettes, ont déjà fait leur apparition. Nous approchons de Bombay.

Ce matin, nous avons parcouru la ville dans tous les sens. Ahmedabad est une grande cité de 200.000 habitants, où, de toute la journée, nous n'avons rencontré ni un touriste, ni même un Européen.

Digitized by Google

C'est la ville aux maisons sculptées. Toutes les façades, tous les balcons sont en bois finement travaillé ; voilà ce qui s'impose tout de suite à l'attention.

Les gens qui ont habité là ont dû être très heureux, matériellement au moins. Une fois satisfaits tous les besoins, une fois à l'abri et pourvu de provisions, chacun a trouvé le temps d'orner l'extérieur de sa demeure, ou de nourrir et d'abriter des artistes pour le faire. Et ensuite, comme il restait encore du grain en abondance, les habitants d'Ahmedabad ont imaginé de le donner aux oiseaux ; et, ayant encore du loisir, ils ont construit pour y placer ce grain, de petits édifices en forme d'énormes lanternes, et le temps qui leur restait encore ils l'ont employé à les sculpter. Les rues de la ville sont hérissées de ces mangeoires, hautes d'un étage ; certaines sont en marbre, avec des fleurettes et des personnages soigneusement fouillés, en pleine matière.

Les trois religions principales de l'Inde sont représentées à Ahmedabad par un nombre à peu près égal de fidèles, je crois. Mais le jainisme et l'islamisme qui n'admettent pas de castes ont répandu de la joie et de la gaîté sur tous. Il y a ici des enfants qui jouent, des hommes qui rient, et les femmes souvent très belles, sont vêtues, non de haillons colorés, mais de voiles légers de toutes nuances, bordés de galons d'argent ou d'or.

Dans les rues, la vie est d'une animation qui continue à faire mes délices. On reçoit une excitation vive par la continuité de ce mouvement, par la violence des colorations et des parfums. Car l'odorat est ici vivement sollicité... dans tous les sens. On passe avec brutalité de la nausée au ravissement. C'est suc-

Digitized by Google

cessivement tous les parfums de l'Orient. Quoi qu'ils soient, ils le sont avec excès. Je ne garde le souvenir que de ceux qui me plaisent : c'est de l'encens, des fleurs, de la cannelle, du gingembre, de la vanille, des eaux de roses, la fumée des bois odorants et celle des fritures, et toutes les subtiles émanations qui s'échappent des petits flacons où les marchands vendent des extraits et des essences, et cent choses encore dont je ne sais pas les noms. Tout cela mis en vibration par la chaleur et la lumière.



...Au loin, on entend une musique. On regarde. Là-bas, dans la rue, au-dessus des têtes, voici venir des parasols de féerie, très grands, pailletés d'or ou d'argent. Puis des cochers. Puis la silhouette, sur un cheval, d'un homme dont la face est couverte d'une voilette d'or.

Le cortège s'approche. C'est celui d'un mariage. Dans une calèche, la mariée, pauvre petite de huit à neuf ans, les demoiselles et les garçons d'honneur, et des hommes en rouge, à pied, soufflant dans des saxophones, tous en même temps, mais chacun son air préféré, le plus fort qu'il peut, comme pour le faire prévaloir. Ensuite, sur un cheval caparaçonné, couvert de drap d'or et d'écarlate, vient le jouvenceau, les traits cachés par des franges de tissu d'or. Des hommes, à pied, le rafraîchissent et le garantissent des mouches, avec des éventails de plumes fichés à de longues hampes. Un autre, avec un parasol, le défend contre les rayons du soleil. Notez qu'il s'agit du fils d'un petit marchand, qui toutes les journées de sa vie, jusqu'alors, est allé nu-tête, du matin au soir.

Digitized by Google

Derrière lui, à pied, un joli groupe compact de femmes en grand apparat, voiles multicolores, bijoux brillants, s'arrête de temps en temps pour chanter avec des voix timides.



Ahmedebad est célèbre par ses mosquées et c'est pour les voir que nous sommes venus. Elles sont très belles, certes. Mais je commence à avoir vu beaucoup de temples, et je me crois au bout de ma puissance d'admiration pour le genre.

Baroda

Lundi 7 mars. — Ah ! si Rousselet revenait à Baroda, que de changements il y trouverait ! Et qu'il est loin le temps où les têtes des condamnés à mort étaient écrasées sous le pied des éléphants !

Rien de plus moderne, rien de moins pittoresque aujourd'hui que l'état de Baroda. La ville est quelconque et le paysage sans particularité. Mais, cette concession faite aux regrets du touriste venu pour voir des lieux et des hommes très différents de ceux auxquels il est habitué, il faut convenir qu'un court séjour ici n'est pas dénué d'intérêt, encore que cet intérêt ne soit pas de l'espèce qu'on venait chercher si loin.

L'état de Baroda est le plus avancé des états indiens. On n'en doutera plus quand on saura que l'instruction y est gratuite et obligatoire. Le reste est à l'avenant. Le palais est somptueux, un peu trop italien peut-être quant à l'ornementation intérieure, mais sans grosses fautes de goût, et dénote un effort

Digitized by Google

touchant d'assimilation des choses européennes en même temps qu'un désir de ne pas renoncer à l'art et à la conception indigènes.

J'ai revu le palais l'après-midi, en me rendant à l'audience que m'avait accordée le Maharajah.

Ma bonne impression a été confirmée par la vue d'une cour sans faste inutile, complètement débarrassée de ce qui pourrait, à un esprit frondeur, rappeler l'opérette.

Le souverain est un homme de valeur, plein d'intelligence et de volonté, désireux du bonheur de son peuple, et envieux des choses d'Europe, où d'ailleurs il est allé déjà plusieurs fois.

L'histoire de son avènement au trône n'est pas banale :

Son prédécesseur venait de mourir sans descendance. La reine fit alors rassembler au palais les enfants qui, de si loin que ce fût, appartenaient à la famille royale, et choisit le plus humble d'entre eux, âgé de dix ans, fils de pauvres cultivateurs. On donna à l'élu des maîtres anglais et il est devenu le souverain le plus épris de progrès de l'Inde tout entière.

J'ai causé avec lui et ce qui m'a frappé le plus, c'est sa curiosité des choses de France, et son désir de nous connaître mieux. N'oublions pas de noter que l'Université de Baroda possède un professeur de langue française, Français, bien entendu. Je crois que les offres de commerçants de notre pays seraient bien reçues ici.

Bombay

Jeudi 10 *mars*. — Je ne saurais rien vous apprendre de Bombay que vous ne sachiez déjà. Je veux seulement vous dire que les fameuses Tours du Silence,

Digitized by Google

où les morts parsis sont offerts à la voracité des vautours, sont des choses rondes, larges et blanches, situées au milieu de jardins, et n'inspirent aucune horreur.

Ellora

Samedi 12 *mars.* — Des centaines de milliers d'hommes vivaient, il y a quinze siècles, sur une plaine si grande et si unie que leur horizon était aussi éloigné que celui de la pleine mer. Sur un seul côté, leurs regards étaient arrêtés par des collines, et précisément à l'endroit où se lève le soleil. Ces hommes étaient tour à tour comblés par la nature de ses dons les plus précieux et de ses fléaux les plus terribles. A une année heureuse où la nourriture leur était fournie à profusion au prix d'un travail de quelques jours, succédait une autre année où la famine, la peste, le choléra couvraient toute la terre indienne de la fumée des bûchers innombrables où brûlaient les morts.

Et toujours ce vaste horizon favorable aux rêveries et toujours, derrière la colline, le lever du soleil, trois cents jours de suite dans un ciel sans nuages. Leurs ancêtres avaient dû croire que la colline formait les bornes de la terre et que derrière naissaient des soleils quotidiens. Ils durent l'adorer, puis ils continuèrent à la tenir pour sacrée, et, afin de désarmer les dieux terribles dispensateurs de fléaux, ils y creusèrent des temples qu'ils ne crurent jamais assez nombreux puisque les colères toutes-puissantes ne s'apaisaient pas.

Alors, ils firent ces grottes plus belles, plus grandes ; ils y aménagèrent des piliers, des autels, des statues et en fouillèrent les voûtes.


Digitized by Google

L'un d'eux conçut un jour le projet d'une œuvre tellement surhumaine, tellement déraisonnable, dont l'accomplissement coûterait tant d'années, et occuperait un si grand nombre d'hommes, que les divinités ne pourraient résister à la puissance d'un tel appel. Il eut l'idée de fouiller la colline, d'y creuser un temple aussi grand que les plus grands temples, de l'orner d'autant de sculptures qu'en contiennent les plus beaux, et de plus, de sculpter encore les montagnes à l'extérieur, de façon à créer un temple avec des dômes, des colonnes, des statues, des sanctuaires, des éléphants, des taureaux sacrés, des portiques, le tout *d'un seul morceau*, creusé et sculpté à l'intérieur, taillé et sculpté au dehors, semblable à celui que les autres hommes bâtissent pierre par pierre, aussi riche, aussi multiple d'aspect, mais qui serait d'un seul bloc taillé dans la colline, qui serait la colline elle-même.

Ce sont les grottes et c'est le temple d'Ellora.

Les hommes qui réalisèrent ce rêve de folie ont disparu et la plaine immense où ils vécurent est à peu près déserte, mais devant elle, et pour des siècles encore les excavations sont restées, le temple est debout, attestant son inutilité, la non-existence des dieux, aujourd'hui délaissés complètement, ne recevant même plus la petite fleur anonyme discrète qu'on rencontre habituellement sur les ruines des divinités surannées.

Hyderabad

Dimanche 13 *mars*. — Je suis comme un peintre qui, n'ayant eu à sa disposition qu'une pauvre petite palette s'apercevrait, au moment où il aurait besoin des plus riches couleurs, qu'il ne lui reste plus rien.

Digitized by Google

Je n'ai plus de rouge, plus de jaune, plus d'or, j'ai tout dépensé, et il me faudrait aujourd'hui des rouges plus vifs, des jaunes plus brillants, des ors tout neufs.

J'avais bien peur d'une déception en arrivant ici, ou pour mieux dire : je n'avais plus peur, je l'avais acceptée d'avance.

Il y a vingt ans, il était dangereux pour un Européen de se promener dans les rues d'Hyderabad, où l'on ne voyait, racontaient les voyageurs, que des hommes farouches, armés jusqu'aux dents. On allait dans une foule hérissée de pointes.

Aujourd'hui, un touriste excite encore la curiosité, et des groupes compacts se forment derrière lui lorsqu'il s'arrête devant une boutique, mais ces groupes m'ont paru complètement dénués d'hostilité. On nous interdit bien de nous y promener tout seuls, et c'est entourés d'agents que nous avons parcouru ces rues, mais je crois que la mesure a plutôt pour objet de sauvegarder le prestige européen que d'assurer notre sécurité. On rencontre bien encore quelques hommes qui gardent à la ceinture de larges couteaux dans des gaines, avec des poignées superbement ornées, mais je suis convaincu qu'ils ne les portent plus que par coquetterie.

Le charme d'Hyderabad, c'est que c'est une grande ville arabe, moderne — propre — (tous ceux qui ont voyagé en Orient comprendront ce que cette constatation comporte de surprise et de plaisir) — et riche, et heureuse, et contente d'elle, et fière, et libre, ou croyant l'être.

Nul n'ignore qu'Hyderabad est la capitale du Deccan, un état dont on peut presque dire qu'il est à la fois indépendant et tributaire de l'Angleterre.

Digitized by Google

Les états ont une superficie égale à celle de la France et sont peuplés de douze millions d'habitants.

Dans les larges rues circule une foule aussi brillante et bariolée que partout ailleurs, mais qui se distingue vivement des foules indoues. Pas de femmes — nous sommes ici en pays presque exclusivement mahométan — et pour la même cause, des hommes à l'allure altière, gais, ardents, au regard droit.

Que de jolis groupes nous avons vus dans cette promenade de quelques heures ! Que de jolies scènes nous avons aperçues ! D'abord les voitures portant de riches seigneurs avec le saïs criant et courant qui les précède, et l'escorte à cheval ; puis les cavaliers pittoresques sur des montures ardentes, et les soldats ; et, dans le quartier indou, les marchands de fleurs, toute une rue violemment parfumée et violemment colorée. J'allais oublier un gamin qui portait au poing ganté, un faucon de chasse encapuchonné.

Nous nous laissons surprendre par la nuit venue rapidement, et nous n'avons pas admiré encore autant que nous l'aurions voulu, les hautes portes monumentales avec des minarets élancés (quelle joie cependant de voir autre chose que des ruines, c'est-à-dire de la mort, de voir ces hautes et fières entrées de ville dans l'état même ou Shah Jahan voyait les siennes). Et voilà d'où vient le charme d'Hyderabad ; les gens d'aujourd'hui y ont conservé un peu des splendeurs, de la pompe, du goût et de la richesse des grands empereurs de Delhi et d'Agra.

L'Indou, comme partout, a gagné au contact des musulmans.

...En rentrant, nous voyons au loin des lumières, nous nous rangeons et nous laissons passer le cor-

Digitized by Google

tège. C'est un mariage. Je raconte le défilé, en renonçant à le décrire :

Deux éléphants, une troupe de musiciens avec beaucoup de tambours, des gens qui dansent, des Indous qui dansent, qui sautent, qui ont l'air joyeux, quelle nouveauté ! Des torches et les feux de bengale éclairent un énorme buisson mobile de fleurs rouges et de fleurs d'argent. Un cheval caparaçonné, portant les deux petits époux, deux enfants vêtus de velours et d'or, puis enfin des groupes de femmes à pied, qu'on ne distingue pas dans la nuit.

...Nous franchissons, sur le pont, la rivière qui l'an dernier monta si haut, inonda des quartiers de la ville, fit s'écrouler des centaines de maisons, et mourir des milliers d'indigènes. Ce soir, le lit de la rivière est à sec. Un mince filet d'eau coule au milieu. Des indigènes s'y baignent. Une flamme énorme, devant laquelle passent des ombres. Qu'est-ce ? Un feu de joie ? — Non, ce n'est rien. C'est un mort qu'on brûle.



Nous sommes revenus à Bombay, pour prendre le bateau qui nous ramènera et nous avons fait une dernière promenade aux environs.

J'ai eu, pendant le retour, des réflexions mélancoliques.

Je connaissais le spleen des brouillards. J'ai fait la connaissance de celui de la pleine lumière. Il ne lui est pas inférieur.

Je constatais tristement que je touchais à la fin de mon beau voyage. Je regardais filer le sol de la route, sous les roues de la voiture, et je pensais que bientôt je ne verrais plus rien de toutes les choses

Digitized by Google

d'ici dont je reçois tant de joies. Bientôt, je ne verrai plus les rats-palmistes — vous savez, les candidats écureuils qui se sauvent si drôlement vers les arbres,—et non plus les singes qui, dans les branches, nous regardaient passer. Tout cela, et les paons, et les chameaux, et les voiles rouges, et les aigles, et les temples, et les rues odorantes et colorées, tout cela dans quelques jours sera derrière moi, dans le passé et non plus dans l'espérance ; et va s'éteindre peu à peu. Cette réalité d'aujourd'hui ne sera plus qu'un souvenir qui s'atténuera insensiblement, comme une chose qui s'enfonce dans la nuit.

Je me félicite d'avoir pris ces notes au jour le jour. Pour moi, elles retarderont un peu cette mort qu'est l'oubli.

Le rêve qui m'avait bercé depuis trente ans va être réalisé, vécu, fini. N'étais-je pas plus heureux avant ? Le nombre des quelques raisons que j'avais à désirer de continuer de vivre s'est réduit d'une unité. Satisfaire un désir, c'est se suicider un peu.

...Heureusement, je commence à rêver à une petite fugue au Japon, avec retour par la Chine, à petites journées.

Digitized by Google

CONCLUSIONS

Conseils à certains :

N'allez pas aux Indes.

Vous vous y ennuieriez.

Ne vous dites pas, sur la foi de certaines lectures : cet autre a éprouvé là-bas telles ou telles émotions ; allons où il est allé et nous les éprouverons nous-mêmes.

Le raisonnement est faux.

Quelqu'un a dit d'un paysage : « Il est semblable à certaines auberges peu fréquentées où l'on ne trouve que ce que l'on y apporte. »

Cela est vrai pour l'Inde.

Dans la saison d'hiver, celle du tourisme, la terre est desséchée, aride, désolée. Pendant des heures, des heures, des journées entières, le train roule dans la poussière et la stérilité. Ce n'est pas gai. La vue des indigènes n'est pas gaie non plus. Ils sont tous terrorisés par leurs dieux et par leurs maîtres. Ils mangent juste assez pour ne pas mourir de faim. Le rire ne secoue volontiers que des ventres pleins ; ceux-ci sont plats. Les hôtels sont souvent mauvais, et la nourriture n'est jamais très bonne. Il y a souvent des moustiques ; « on ne sait pas quoi faire de ses soirées ». Dès neuf heures, il faut se coucher. Ni théâtres, ni petits chevaux. Les

Digitized by Google

habitués des casinos seraient déçus: il vaut mieux le leur dire. J'en ai rencontré deux, venus ici avec leur automobile. Ils me faisaient peine à voir. Bénarès leur avait paru sans intérêt. Le Taj était bien, mais au fond moins bien que l'Opéra. Tous les indigènes les dégoûtaient par leur malpropreté. Quant aux temples : « une fois qu'on en avait vu un, on les avait vus tous ». Les superstitions des Indous révoltaient leur anticléricalisme. Ils regardaient chaque site comme si on leur proposait d'y passer la fin de leurs jours : « Je n'aimerais pas vivre là », disaient-ils. Et cette pensée les rendait hostiles. Ils étaient incapables de sortir assez d'eux-mêmes pour comprendre la possibilité d'existences différentes des leurs. Et puis, on avait souvent beaucoup de mal à se procurer de l'essence.

Il faut prévenir ces gens-là. Le voyage aux Indes ne leur donnera aucune joie. Monte-Carlo est fait pour eux.

Paris. — Imp. de Vaugirard, 152, rue de Vaugirard.
H.-L. MOTTI, directeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HOME USE
CIRCULATION DEPARTMENT
MAIN LIBRARY

This book is due on the last date stamped below.
1-month loans may be renewed by calling 642-3405.
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk.
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date.
ALL BOOKS ARE SUBJECT TO RECALL 7 DAYS AFTER DATE CHECKED OUT.

JAN 22 1976

DEC 31 1976

IN STACKS

LIBRARY USE AUG 8 1976

JAN 4 1977

JUL 4 1977

REC. CIR. MAY 29 77

APR 09 1999

LD21—A-40m-12,'74 (S2700L)

General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

YA 0344



Digitized by Google

Digitized by Google